BIBLIOTECA NAZ.
149
G
38
NAPOLI

G. 38

BIBL. NAZ.
VITT. EM. N. III E
149
G
38
NAPOLI

LYCÉE,

OU

COURS DE LITTÉRATURE.

TOME XVI.

LYCÉE,

OU

COURS DE LITTÉRATURE

ANCIENNE ET MODERNE,

DERNIÈRE PARTIE:

PHILOSOPHIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE;

PAR J. F. LAHARPE.

A fructibus eorum cognoscetis eos.
Vous les connaîtrez par leurs fruits.
S. MATH.

TOME SEIZIÈME,

IIe. PARTIE.

A PARIS,

CHEZ H. AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES POITEVINS, N°. 18.

AN XIII.

EXTRAIT

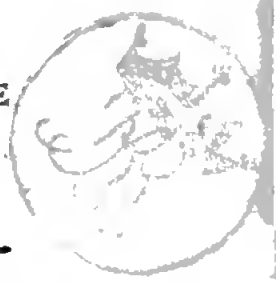
D'UN PLAN SOMMAIRE

D'ÉDUCATION PUBLIQUE,

ET

D'UN NOUVEAU COURS D'ÉTUDE,

PUBLIÉ EN JANVIER 1791, DANS LE MERCURE DE FRANCE.



On convient assez que le plan de notre éducation des colléges est vicieux sous plusieurs rapports : il n'est pas distribué suivant les degrés de nécessité ou d'utilité, suivant la portée des différens âges, suivant le prix inestimable qu'il faut attacher aux années de l'adolescence et de la jeunesse ; il manque de parties essentielles ; il donne trop à celles qui le sont moins. On opposerait vainement à ces recherches le mérite reconnu de plusieurs des maîtres, la célébrité où sont parvenus quelques élèves. N'établissons rien sur des excès, et voyons si, en consultant la nature et l'expérience, nous n'obtiendrons pas des résultats qui remédieraient, autant qu'il est possible, à la plupart des abus. L'on peut aspirer en ce genre à un meilleur

état de choses. Ne reprochons rien à ceux qui se conduisaient d'après celui qu'ils devaient suivre, et contentons-nous de reconnaître que les premiers élémens de notre éducation doivent être refondus.

Je propose que, dans chaque paroisse suffisamment nombreuse (comme on voudra l'arbitrer), soit isolée, soit composée de plusieurs hameaux, soit faisant partie d'une ville, il y ait un homme choisi par l'administration de département (car je ne crois pas que les communes aient les connaissances nécessaires pour un pareil choix); que cet homme, dont les honoraires seront aussi réglés et payés par le département, soit chargé de tenir ce que j'appelle les *premières écoles*. On n'y entrera pas avant quatre ans révolus, et les exercices dureront jusqu'à neuf accomplis. Dans les deux premières années, on n'apprendra qu'à lire, à écrire, l'arithmétique et le catéchisme de la religion. Pendant les trois autres années, en continuant toujours à perfectionner les enfans dans la lecture, l'écriture et l'arithmétique, on leur apprendra, proportionnellement au progrès de leur raison et de leur mémoire, la géographie, surtout celle de leur pays, et le *Catéchisme de morale*. Cet ouvrage est encore à faire; mais il faut qu'on le fasse, et sûrement on le fera. C'est dans ce

pétiode de trois ans que la tête des enfans se fortifie par degrés, qu'ils acquièrent des idées, qu'ils s'accoutument à les lier de manière à en tirer des raisonnemens. On aurait tort de croire que les idées que suppose la morale, soient au dessus de cet âge. Il est en état de les suivre et de les comprendre, pourvu qu'on les lui présente dans un ordre clair et méthodique, avec des définitions justes et précises, des expressions propres, et en observant toujours de conduire l'enfant du plus connu au moins connu. Tout dépendra, comme on le sent bien, de la manière dont cet ouvrage élémentaire sera composé, et du talent du maître pour l'expliquer. S'il est tel qu'il doive être, il sera cent fois plus accessible à l'intelligence des enfans, que la métaphysique de la grammaire et de la syntaxe, l'une des plus abstraites et des plus déliées qu'il puisse y avoir, qui fatigue et embarrasse souvent les hommes mûrs, puisqu'ils n'en ont pas encore uniformément résolu toutes les difficultés, et tellement au dessus de l'âge où l'on met d'ordinaire les rudimens entre les mains de l'enfance, qu'il est de fait que, ne pouvant s'approprier par le raisonnement ces principes abstraits, elle ne les apprend jamais que par la répétition machinale des mêmes actes, à force de tems et de mémoire, et que souvent encore on arrive à la fin des études sans

avoir une connaissance réfléchie de ces premières règles qu'on a si long-tems balbutiées.

Les enfans, au contraire, ont naturellement la perception des idées de justice : on peut donc leur faire entendre et graver dans leur pensée, comme dans leur mémoire, les principes de la morale, pourvu qu'on sache les dépouiller du langage trop abstrait, et surtout qu'on les accoutume à s'attacher à ces idées de justice et à en avoir le sentiment, en les pratiquant à leur égard et en leur faisant une habitude de s'y conformer. C'est dire assez qu'il faut bannir de l'éducation ce despotisme grossier qu'on a nommé pédantisme, et y substituer une autorité toujours raisonnée. Les enfans aiment qu'on raisonne avec eux : c'est leur faire croire qu'ils sont déjà ce qu'ils ont toujours envie d'être, de *grandes* personnes. Il importe de les soumettre à l'obéissance la plus exacte, mais toujours en leur démontrant la nécessité de les punir suivant l'exigence des cas, mais jamais par la force, et toujours par des privations, par la honte, par un petit surcroît de travail. Je recommanderais ici une méthode déjà usitée dans quelques pensions, et empruntée des anciens Perses, c'est de faire de tems en tems les enfans juges de leurs camarades, soit dans le cas d'une querelle, soit dans le cas d'une faute. On ne saurait croire combien cette

méthode a d'avantages ; elle dirige leur jugement, les habitue à se faire une haute opinion de la justice, à sentir le besoin de la réciprocité des devoirs. Ils se tromperont quelquefois, mais ce ne sera pas le plus souvent ; et soit que le maître applaudisse à leur sentence, soit qu'il la réforme, il y aura toujours à gagner pour eux. Et puis combien on élevera ces âmes neuves quand on leur montrera ces premiers exercices de leur raison, comme le prélude des fonctions qu'ils sont tous dans le cas de remplir un jour en élisant ou jugeant leurs concitoyens ! quand on leur dira que, graces au gouvernement sous lequel ils sont nés, c'est ainsi qu'ils seront toujours régis par les règles de l'équité, par la loi, c'est-à-dire, par l'énoncé de la volonté générale, convenue et sanctionnée !

Je n'ignore pas que la plupart de ces documens ont été indiqués, qu'ils sont ceux de tous les bons esprits ; mais apparemment on ne me suppose pas la puérile prétention du nouveau et de l'extraordinaire quand il s'agit de l'utile. Ils entraient dans le plan que je trace.

En leur apprenant la géographie, on peut (et nous avons des livres propres à cet usage) confier à leur mémoire naissante des traits d'histoire à leur portée, relatifs aux cantons qu'on leur montrera sur la carte, surtout ceux qui rappellent le souvenir

des hommes qui ont bien mérité de leur patrie. Ce sera pour eux un éveil de curiosité, en attendant l'époque où ils pourront étudier l'Histoire.

Je passe maintenant à ce que j'appelle les grandes écoles, c'est-à-dire, aux études des colléges. Je suppose et je desire qu'on les conserve : je n'ai pas la manie de détruire sans nécessité ; je crois même qu'elle règne trop aujourd'hui. C'est toujours une nécessité fâcheuse que celle de détruire ; elle a un inconvénient général qu'on ne peut nier, c'est que l'on connaît par expérience les vices et les avantages de ce qui était, et qu'on ne peut connaître que par la théorie ce qui sera. Or, dans tout ce qui dépend de l'action des hommes, la théorie est toujours moins sûre que l'expérience. Cette réflexion doit inspirer une sage réserve : il s'ensuit que la destruction est indispensable, seulement lorsque la chose est radicalement vicieuse et incurable, et lorsqu'il est démontré par le fait, que rien ne peut être pire que ce qui était. Mais il faut craindre aussi que le desir de tout renverser ne soit une prétention ambitieuse et vaine, qui tienne plus à l'amour du nouveau, qu'à la connaissance du bon. Il y a des gens qui ne respirent que ruines, afin de donner des plans de construction, comme quelques architectes ne demandent qu'à abattre pour rebâtir. Je ne serais pas surpris que les gens profonds qui

ont demandé si les académies étaient *nécessaires*, ne voulussent aussi détruire les colléges. Cette manière d'opiner est toujours saillante : il y a là-dessus beaucoup de phrases à faire bien ou mal ; mais il ne s'agit pas de ce qui est bon à dire, il s'agit de ce qui est bon à faire. On a vu, par ce que j'ai dit ci-dessus, que je n'ignore pas en quoi pèche principalement l'éducation des colléges ; mais je crois qu'on peut les conserver sans danger, en réformant dans plusieurs parties le régime des études. Voici, sauf meilleur avis, ce que je proposerais.

Je voudrais que l'on conservât les universités établies en France. Toutes sont plus ou moins dotées, soit par l'État, soit par des fondations particulières. Je n'entre point dans le détail de ce qu'on appelle *les bourses*, fondation de bienfaisance dont l'utilité est reconnue, et qui assure à beaucoup de jeunes gens sans fortune une subsistance à peu près gratuite, jusqu'à ce qu'ils soient à portée de prendre un état. Si l'emploi de ces bourses peut être mieux réparti, c'est ce que je n'ai pas examiné.

Je desirerais plusieurs changemens dans la formation de l'université de Paris. On sait qu'elle est composée de quatre *nations*. Cette division est ridicule en elle-même. Les Picards et les Normands ne sont que des Français, et il est étrange qu'il y ait une *nation d'Allemagne* dans l'université pari-

sienne. On y compte aussi quatre *facultés :* je ne voudrais pas plus de *facultés* que de *nations*. Le droit et la médecine doivent, selon moi, former des écoles particulières, indépendantes des écoles destinées à l'éducation générale. Je ne fais entrer dans celles-ci que ce que doit ou peut apprendre tout homme que l'on veut bien élever. S'il veut être légiste ou médecin, c'est une autre affaire ; il ne faut y songer qu'après le cours d'études regardées comme utiles à tout le monde.

Je supprimerais la *faculté* de théologie, et je ne crois pas qu'on me reproche cette fureur destructive que j'ai moi-même improuvée ; mais il est bien tems que l'on cesse de disputer sur une religion divinement révélée depuis dix-huit siècles. Dieu l'a établie : l'Église en est la dépositaire ; elle subsistera jusqu'à la fin des siècles : *l'Enfer ne prévaudra point contre elle :* Dieu lui-même l'a dit. Les séminaires suffisent pour y apprendre à connaître l'Écriture, la tradition, la doctrine des Pères et des conciles, et tout ce qui concerne les fonctions du ministère ecclésiastique ; en un mot, ce qu'on appelle la théologie *positive*.

Je conserverais la place de recteur avec tous les honneurs académiques dont il jouit : il n'y a pas de mal qu'il y ait un chef des études et un chef dont la place soit honorée : les jeunes gens en auront

une plus grande idée de ces mêmes études et de leur importance. Il ne serait pas inutile qu'il visitât tous les mois les colléges, et qu'on lui présentât les éleves les plus distingués en chaque genre. Il y a un ordre d'idées attachées à chaque état, et, pour de jeunes étudians, une parole d'encouragement de M. le recteur peut et doit être un ressort d'émulation.

Je composerais le tribunal du recteur de deux *visiteurs-généraux*, élus tous les trois ans dans les assemblées de l'université, et chargés avec lui de l'inspection des études, pour en rendre compte aux commissaires municipaux, à qui ce département serait attribué. J'y joindrais un greffier, un bibliothécaire, un syndic chargé des détails d'administration, et les principaux des colléges. Tous ces membres du tribunal seraient éligibles de la même manière et pour le même tems, et payés suivant ce qui serait arbitré.

Il y a beaucoup trop de congés. Deux soirées par semaine, les dimanches et fêtes, doivent suffire au délassement nécessaire dans des études dont la distribution, telle qu'elle est depuis long-tems établie, ne peut jamais excéder les forces, ni des maîtres, ni des disciples. Il faut absolument retrancher, comme un abus, ces congés extraordinaires qui reviennent à tout propos, et ne pas permettre aux

principaux des colléges d'en donner, comme ils font, de leur propre autorité. Une loi générale doit être portée à ce sujet, et maintenue par le tribunal. Les années d'éducation sont d'un prix qu'on ne sent pas assez; et un des grands avantages de cette époque de la vie et de l'institution publique, c'est l'heureuse obligation d'employer le tems que dans la suite on prodigue si facilement.

Abolissons, par la même raison, l'usage que j'ai vu établi dans plusieurs colléges, de commencer les vacances par trois jours entiers de récréation. Cela n'est bon à rien, car les jeunes gens ne peuvent supporter si long-tems, ni la fatigue du jeu, ni le poids de l'oisiveté. Réduisons les congés d'une journée entière à trois, dont deux sont trop solennels parmi les écoliers, pour qu'il soit possible de les leur ôter, le Landy et la Saint-Nicolas : ce sont de vieilles fondations qu'il faut respecter.

Je fixe à neuf ans accomplis l'âge où l'on peut être admis aux études des colléges. Je ne pense pas que l'on doive, avant cet âge, commencer l'étude des langues anciennes. Ce ne peut être que dans la vue de se débarrasser d'enfans dont on ne sait que faire chez soi, qu'on les envoie, à cinq ou six ans, balbutier des termes de grammaire et des mots latins, en septième, en sixième, en cinquième, en quatrième; et l'on a pu voir ci-dessus que j'ai pourvu

aux moyens de les occuper plus utilement jusqu'à neuf ans. Si je les appelle plus tard à ce genre d'instruction, c'est afin que la durée en soit à la fois plus courte et mieux remplie. A neuf ans, l'on peut communément entendre les élémens d'une syntaxe quelconque, les appliquer par le raisonnement, et par conséquent y faire des progrès beaucoup plus rapides et plus faciles; au lieu que l'enfance, en parcourant ces échelons qui se touchent, depuis la septième jusqu'à la quatrième inclusivement, fait, en beaucoup de tems, fort peu de chemin, et, n'étudiant rien autre chose que le rudiment latin, ne met dans sa tête que des mots le plus souvent mal appris.

Ce n'est pas que je sois, à beaucoup près, de l'avis de ceux qui répètent sans réflexion que le latin n'est bon à rien; ils en jugent par le peu de parti qu'en ont tiré le plus souvent ceux que nous voyons sortir des colléges. Mais ils devraient songer d'abord que cet inconvénient peut naître du peu de disposition naturelle que beaucoup d'élèves apportent à l'étude des langues savantes, et ce n'est pas par eux qu'il faut juger de l'importance de cette étude; ensuite, que le peu de progrès que la plupart y ont fait, vient aussi de ce qu'on la leur a fait commencer dans l'enfance, pour qui cette espèce d'étude abstraite a naturellement peu d'attrait. J'en

ai vu beaucoup qui ne faisaient rien en troisième et en rhétorique, précisément parce qu'ils avaient eu le tems de se dégoûter, dans les premières classes, d'un genre de leçons qu'ils ne pouvaient ni comprendre ni aimer. J'en ai vu qui, à douze ou treize ans, ayant de l'esprit naturel, commençaient à regretter, en rhétorique, en écoutant les auteurs anciens qui commençaient à leur plaire davantage, de n'être pas à portée de les bien entendre; mais le mal était fait; ils ne pouvaient plus être au niveau de la classe, qui ne se trouvait jamais que celui d'un petit nombre d'écoliers distingués, la plupart redevables de leur supériorité à l'avantage de deux ou trois années; ce qui, à cette époque, est très-considérable.

Ne jugeons donc de l'utilité du latin, ni par ceux qu'on en a dégoûtés en faisant d'un rudiment le fléau de leur enfance, ni par ceux qui n'ont reçu de la Nature aucune aptitude aux connaissances littéraires. Voyons les choses sans préjugé, et nous conviendrons que cette étude ne peut pas être séparée d'une éducation libérale et bien entendue. Je ne m'appuierai pas d'un fait reconnu, qu'il n'a pas existé, parmi les Modernes, un seul homme du premier ordre dans les lettres, dans les sciences, dans la magistrature, dans le ministère ecclésiastique, qui n'ait été un excellent humaniste; lais-

sons les faits, de peur que l'on ne chicane sur l'explication et les conséquences. Examinons les principes. Quel est celui sur lequel est appuyée parmi nous l'étude des Anciens dans l'éducation ? Sur ce qu'étant les meilleurs modeles dans les arts de l'esprit, c'est sur eux qu'il convient de former l'intelligence et le goût, et de modéler les travaux de la jeunesse. Ce principe ne saurait être raisonnablement contesté. C'est celui que suivaient les Romains, chez qui tout homme bien élevé étudiait les lettres grecques. Pourquoi les Grecs, au contraire, n'étudiaient-ils que leur langue ? C'est qu'avant eux il n'y avait point de modèles connus ; ils en ont servi au monde entier ; et il ne s'agit pas ici d'examiner pourquoi cet honneur, qui devait nécessairement appartenir à quelque peuple, a été l'apanage de celui-là. Ce qui est de fait, c'est que tout ce que nous savons, nous le tenons des Anciens. Dira-t-on que nous sommes devenus assez riches dans notre langue, pour nous passer de ce qu'ils ont produit dans la leur ? Mais d'abord, que gagnerions-nous donc à nous passer des richesses qui sont sous nos mains ? Pourquoi ne voudrions-nous connaître que par des traductions, la plupart très-défectueuses, et toutes nécessairement inférieures, cette foule d'écrivains fameux qui ont servi à former les nôtres ? On demande quelquefois, sans

trop savoir ce qu'on dit : A quoi sert le latin, qu'on ne parle plus? Je réponds : A former de toute manière et sous tous les rapports, l'esprit, la raison, le goût de la jeunesse étudiante. Ne dirait-on pas que dans les études, et surtout dans le plan que je propose, on n'apprend que des mots en apprenant le latin, comme un militaire n'apprend l'allemand que pour se faire entendre quand il fait la guerre en Allemagne ? Oubliez-vous qu'en ne proposant cette étude qu'à un âge où l'intelligence commence à se développer, je mets entre les mains des jeunes gens les historiens, les orateurs, les poètes dramatiques, épiques, satyriques, fabulistes, etc. les philosophes, les érudits de l'ancienne Rome ? Et combien d'idées de toute espèce, combien de sortes d'instructions entrent dans leur tête en même tems que la connaissance du latin ! Direz-vous qu'on en ferait autant avec les auteurs français ? Quelle erreur ! Ne sentez-vous pas quelle prodigieuse différence ? C'est celle de la simple lecture à une étude réfléchie. Ne voyez-vous pas que les difficultés très-grandes du seul langage appellent forcément sur les choses un degré d'attention dont cet âge est peu susceptible par lui-même, si l'on ne met en jeu que sa mémoire, au lieu que celle-ci s'enrichit nécessairement des efforts nécessaires de l'intelligence? Examinez, sur l'Histoire grecque et romaine, un

jeune homme qui ne la connaîtra que par Rollin, et un autre qui l'aura expliquée dans Tite-Live et dans Plutarque, et vous verrez si le résultat des idées et des connaissances est le même dans l'un et dans l'autre.

Je laisse à part mille autres avantages : la quantité d'idées, qui naît de la comparaison des hommes et des écrivains, et qui est d'un si prodigieux effet pour le développement de l'esprit et du talent ; le mouvement que donne à l'imagination adolescente cet enthousiasme d'admiration, qui ne peut guère naître que par la lecture des originaux ; les sources fécondes d'imitation, qui ne peuvent être ouvertes qu'à ceux qui connaissent ces mêmes originaux, et l'imitation en ce genre est une richesse de plus pour le talent le plus riche en lui-même.

Enfin, je ne parle pas des inépuisables jouissances préparées pour le reste de la vie, et regrétées tous les jours par ceux qui ne les ont pas. Je m'en tiens rigoureusement à ce que j'ai fait voir comme étant ou d'utilité majeure, ou même de nécessité absolue.

Je crois en avoir assez dit pour prouver ce qui n'avait pas besoin de preuves auprès des bons esprits, que l'étude des langues anciennes est un des élémens principaux d'une éducation publique ; et quand nous n'aurions aujourd'hui qu'à nous former

dans l'éloquence, je conseillerai toujours à quiconque voudra être orateur, de faire connaissance avec Cicéron et Démosthène, et dans leur langue. Cependant, au lieu de six ans que l'on emploie d'ordinaire à cette étude (septième, sixième, cinquième, quatrième, troisième et seconde), je la restreins à quatre années que je crois devoir suffire, parce que je les place dans une époque où les années ont plus de valeur. Ce cours quadriennal d'*humanités* serait conséquemment divisé en quatre classes successives, que j'appellerai tout simplement (au lieu des dénominations inverses usitées dans les universités) la première, la deuxième, la troisième et la quatrièmes des *humanités*. Dans la première, je donnerais l'explication combinée des élémens des langues latine et française. Les élèves apprendraient à décliner et à conjuguer dans les deux langues, non pas seulement de mémoire, mais par principe, c'est-à-dire, qu'on leur développerait les règles générales de la formation des modes, des temps; les exceptions, les irrégularités : il en serait de même du système de construction ou syntaxe, propre aux deux langues. On ferait toujours opérer les élèves par le raisonnement. Cette année entière serait consacrée à la grammaire, sans aucune explication d'auteurs; il suffirait des exemples donnés par le maître, pour accoutumer les écoliers à

appliquer

appliquer les principes. La seconde année, on passerait à la traduction des auteurs, en suivant progressivement ceux qu'on a coutume de voir en sixième, cinquième et quatrième, et en observant la même progression dans les thèmes. Quelques personnes en ont blâmé l'usage; mais c'est faute de réflexion. L'expérience démontre que, pour bien posséder une langue morte (et autrement ce n'est pas la peine de l'apprendre), il faut s'exercer à écrire dans cette langue; comme pour bien savoir une langue vivante, il faut la parler. La mémoire des mots est par elle-même très-fugitive : on ne peut la fixer que par l'habitude d'attacher ces mots aux actes de l'intelligence. Dans la troisième et la quatrième classes de mon nouveau cours je ferais voir les mêmes auteurs, et j'observerais la même marche que dans la troisième et la seconde de l'ancien. C'est dans ces deux classes que l'on commencerait à faire des vers latins : il ne s'agit pas de savoir ce qu'Horace et Virgile penseraient de notre poésie latine; ce qui est sûr, c'est qu'il faut avoir fait des vers latins pour sentir tout le charme et toute l'harmonie, toutes les beautés de Virgile et d'Horace.

Ce n'est qu'à la dernière année des *humanités* que je proposerais à ceux qui en auraient assez profité pour être déjà passablement forts sur le

latin, d'y joindre l'étude du grec, qu'ils continueraient en rhétorique. Une langue savante, apprise par principe, donne de grandes facilités pour en apprendre une autre ; je crois donc que ces deux années suffiraient pour le grec, et je le crois d'autant plus, que ceux qui l'ont appris dans l'université, peuvent se souvenir qu'ils ne l'ont guère étudié qu'en seconde et en rhétorique. Ce qu'on sait du grec dans les classes précédentes est bien peu de chose. Mais j'affecterais à l'enseignement de cette langue deux chaires particulières dans chaque collége, une pour les humanistes, une pour les rhétoriciens. Je vois à ce nouvel arrangement deux avantages : comme ce n'est guère que le plus petit nombre des étudians qui apprend le grec, le tems qu'on y donne dans les classes, est perdu pour le plus grand nombre ; et de plus l'étude du grec serait beaucoup mieux saisie et mieux soignée, en devenant l'objet unique et particulier de deux professeurs.

Je n'ai rien à dire sur la manière d'enseigner les humanités et la rhétorique : nous avons là-dessus de bons livres dont chacun peut profiter suivant sa portée ; mais, en dernière analyse, tout dépendra toujours du talent et du zèle des professeurs. Plusieurs de ceux de l'université de Paris ont déjà perfectionné. à plusieurs égards la mé-

thode usitée, surtout en rhétorique ; mais ce qui peut devenir plus important et plus fructueux, c'est une nouvelle institution.

J'ai conduit les élèves depuis neuf ans jusqu'à quatorze, et les voilà près d'entrer en philosophie ; mais, avant de toucher à cette partie des études qui exige les réformes les plus considérables, je crois à propos d'ajourer un mot en réponse à ceux qui, trouvant tout très-facile à apprendre, parce que jamais ils n'ont rien appris, demanderont encore pourquoi employer quatre ans au latin, et répéteront ce que j'ai entendu plus d'une fois, qu'on peut l'apprendre en bien moins de tems, en deux ans, par exemple. Je les renverrai d'abord à ce que j'ai dit ci-dessus, et qui prouve sans réplique qu'on apprend en même tems beaucoup d'autres choses que le latin. Ensuite je leur observerai qu'il faut examiner mon plan dans son entier, depuis les premières écoles que j'ouvre à cinq ans révolus, jusqu'à la dernière classe de mon cours, que je ferme à dix-sept ans accomplis, et me faire voir que l'on peut faire un meilleur emploi et une meilleure distribution des années de l'adolescence, qui, dans tous les cas, doivent être consacrées à l'instruction. Enfin, je leur répondrai qu'il n'est pas vrai qu'on puisse en deux ans en savoir autant qu'en sauront les élèves qui auront bien em-

ployé les quatre années de mon cours, et c'est sur eux qu'il faut se régler; car une éducation quelconque ne doit se juger que sur ceux qui en tirent tout le parti possible : c'est pour eux principalement qu'elle est faite : on doit supposer, d'après la nature des choses humaines, que le plus grand nombre est toujours de ceux qui restent au dessous de ce qu'on peut faire.

Ceux qui s'imaginent qu'on s'instruit si promptement et si aisément dans les langues anciennes, ne les ont sûrement pas bien étudiées, ou peut-être en jugent par la facilité infiniment plus grande que l'on trouve à apprendre les langues vivantes. Ils ne songent pas qu'on les apprend d'ordinaire dans un âge plus mûr, c'est-à-dire, au moins après les études classiques; que l'on a déjà l'avantage de savoir le latin, dont le français, l'italien, l'anglais, ont beaucoup emprunté, et qui est la langue-mère, par rapport à ces idiômes modernes; qu'ils sont par eux-mêmes infiniment moins difficiles, parce que les procédés en sont moins compliqués, moins variés; qu'ils n'ont presque point d'inversions en prose, beaucoup moins d'acceptions diverses d'un même mot; qu'ils sont sans nulle comparaison plus bornés et plus stériles en conjugaisons et en déclinaisons; enfin, qu'on a l'avantage incalculable de les apprendre en les parlant:

encore ajouterai-je ici qu'un homme qui voudra bien connaître l'italien et l'anglais, et lire couramment leurs auteurs les plus difficiles, ne laissera pas d'y mettre du temps, et surtout aura soin d'en cultiver la connaissance par des lectures habituelles; sans quoi l'on court risque d'oublier aussi promptement qu'on a pu apprendre; et c'est ce qui est arrivé à bien des gens. Ce n'est donc pas avec cette légéreté qui nuit même à l'étude des langues vivantes, qu'il convient d'apprendre une langue morte qui doit être regardée par toutes les raisons ci-dessus détaillées, comme un des fondemens essentiels de l'éducation bien conçue. Quelques personnes n'ont appris le latin qu'après l'âge des études : j'oserais affirmer qu'aucune n'aurait été de la force d'un bon rhétoricien. J'ai lu, dans un almanach, que le jeune Drouais, artiste célèbre, qui a laissé de si justes regrets, avait appris le latin en *trois mois*, en n'y donnant que quelques heures de loisir, et de manière à pouvoir lire Tacite. Il est étrange d'imprimer, avec tant de confiance, des choses si ridicules. Un pareil fait est moralement impossible. On connaît à peu près les forces de l'intelligence humaine, même dans les exceptions. Il y a telle science, par exemple, les mathématiques simples, où tel homme peut avancer beaucoup plus vîte que tel autre, en raison d'une

vivacité de conception qui lui fera saisir et enchaîner plusieurs corollaires d'un même principe. Il n'en est pas de même du latin ou du grec : il y a, même pour l'esprit le plus prompt, une longue suite de difficultés qu'il ne peut vaincre qu'en se les rendant familières par une lecture assidue et réfléchie. On ne devine point le génie d'une langue : il n'y a qu'un moyen de le connaître, c'est (si l'on peut hasarder cette expression) de vivre avec lui. Pour en suivre les divers procédés, il faut lire et relire tous les classiques, et même ceux qui ne le sont pas, s'accoutumer à l'usage différent qu'ils ont fait du même idiôme ; et ce n'est qu'en possédant en ce genre beaucoup d'objets de comparaison, que l'on peut s'assurer de ne pas se méprendre à l'analogie, que mille nuances très-délicates peuvent rendre trompeuse.

J'ai toujours pensé, quant à moi, qu'un homme de sens, qui n'aurait pas l'avantage d'avoir appris le latin dans sa jeunesse, et qui voudrait se mettre en état de lire Horace et Tacite avec cette facilité sans laquelle il n'y a point de plaisir, ne pourrait pas y employer moins de deux ans, à cinq ou six heures de travail par jour ; et certes, il n'aurait pas perdu son tems. Mais pourquoi donc, me dira-t-on, en demander quatre à vos élèves ? Pour bien des raisons faciles à concevoir. D'abord, un homme

fait a la tête plus forte, l'attention plus soutenue, la volonté plus décidée. De plus, en apprenant le latin, c'est le latin seul qu'il voudra apprendre, et j'ai observé que le latin met dans la tête des jeunes gens une foule d'autres connaissances qu'il importe d'y mettre dans l'âge où l'on a tout à apprendre; enfin les conceptions du premier âge sont vives, mais ont besoin de la répétition habituelle pour se les graver dans la tête; et je conclus par un principe général qu'on ne saurait contester : on ne sait bien, très-bien, dans le reste de sa vie, que ce que l'on a bien appris de bonne heure; il est donc nécessaire de ne rien négliger pour bien apprendre dans la jeunesse, et la jeunesse, en raison de sa légéreté naturelle, égale à sa facilité, n'apprend bien qu'en étudiant beaucoup.

Nous voici parvenus aux deux années de philosophie. J'en changerais entiérement le système et le langage. Plus de cahiers de logique, de métaphysique, de morale en mauvais latin : ce malheureux latin, mal appliqué, a perpétué dans les écoles la funeste habitude de parler sans s'entendre. Parlons français; nous serons forcés d'avoir du sens. Un extrait bien fait de la *Logique de Port-Royal* et de l'*Art de penser* du Père Lamy suffirait pour mettre les jeunes gens au fait des procédés et des règles du raisonnement. Pour la métaphysique,

Locke et Condillac, les deux seuls philosophes chez qui l'on trouve ce qu'il nous est possible de savoir sur l'entendement humain, et ce qu'il y a de plus probable sur les opérations intellectuelles. Pour la morale, le *Traité des devoirs* de Cicéron; il contient tout. A l'égard des différentes parties de la physique et des mathématiques, nous avons en ce genre beaucoup d'excellens ouvrages : c'est à la sagesse et aux lumières des professeurs à les choisir, à les expliquer aux écoliers, en y joignant le secours des expériences. Cette partie de la philosophie a fait de si grands progrès parmi nous, et s'appuie maintenant sur des principes si sains, qu'il n'est plus permis de revenir aux rêveries de Descartes et à celles des Anciens. Ce qu'il y a de bon dans ce philosophe est assez connu pour que tout professeur instruit puisse apprendre à ses disciples à le séparer de la mauvaise physique.

On croit peut-être mes élèves parvenus au terme de leurs études, parce qu'ils ont fait leur philosophie. Point du tout ; ils ont seize ans, et je termine le cours que je propose en consacrant leur dix-septième année à une dernière classe que l'on peut rendre très-importante, et que je regarde comme le complément des études; je l'appellerai *rhétorique supérieure* ou *classe d'éloquence française*, parce qu'elle ne serait destinée qu'à former des

orateurs dans notre langue, et qu'il n'y serait plus question du latin, dont je les suppose suffisamment instruits. Si l'on veut apprécier mes vues dans cette nouvelle institution, que l'on fasse attention à deux choses : d'abord à l'importance prépondérante de l'éloquence, ensuite à la méthode des Anciens, qui étaient assez éclairés pour ne séparer jamais la philosophie de l'éloquence, et regarder même la première comme la base de l'autre : il suffit de lire la rhétorique d'Aristote pour en être convaincu. En effet, il faut que l'éloquence s'appuie d'abord sur la raison ; et concevez quel avantage auront nos jeunes gens, qui, après avoir essayé leurs forces dans une première année de rhétorique à un âge où l'esprit et l'imagination sont pour ainsi dire dans leur première fleur, reviendront ensuite à l'art oratoire, forts de deux ans de travail et de réflexion, employés à mûrir leur jugement et à étendre leurs idées par les connaissances philosophiques ! C'est véritablement dans cette dernière année que les jeunes gens vont faire l'épreuve de ce qu'ils peuvent être un jour ; c'est là que je veux les accoutumer à penser et à s'exprimer, et les élever à toute la hauteur de ce grand talent de la parole, le dominateur naturel des hommes rassemblés. N'oublions pas surtout (et c'est mon dernier motif) qu'ils sont déjà dans un âge capable de sentir toute

l'importance de cette classe, et que l'on peut par conséquent espérer d'eux tout ce que peut produire l'émulation et l'envie de parvenir.

Voici quel serait le plan du travail de cette classe. On y lirait les orateurs grecs et latins, non plus pour les expliquer (nos jeunes gens sont au dessus de cela), mais pour étudier chez eux toutes les ressources de l'art oratoire, analyser tous leurs moyens, développer toutes leurs beautés, scruter tous les secrets de leur génie et de leur élocution. On y joindrait, dans le même esprit, la lecture des orateurs français. Il est vrai que celle-là ne pourrait guère fournir jusqu'ici que des modèles du genre démonstratif et judiciaire, que je ne veux pas négliger non plus; mais en peu d'années elle nous en donnera aussi du genre délibératif : on peut en juger par ce qu'une seule année a déjà produit en ce genre. Je demanderais à nos élèves cinq compositions par semaine; d'abord deux dans le genre délibératif; savoir : une pour établir une opinion, une autre pour la combattre; ensuite deux pour le genre judiciaire; savoir : une pour l'attaque, une pour la défense; enfin une dernière dans le genre de l'éloge, qui mérite toujours des encouragemens, parce que, pour mériter d'avoir de grands-hommes, c'est un titre de plus que de savoir les honorer et les louer dignement, ou bien ce serait

le développement de quelque vérité générale de morale ou de politique ; ce qui rentre encore dans le genre démonstratif.

On sent bien qu'il ne s'agirait plus ici de dicter ce qu'on appelle des matières d'amplification. Nous n'avons plus affaire à des enfans. Le maître donnerait le sujet, et abandonnerait les disciples à leur génie. Il est tems de les exercer à marcher sans guide : ils s'égareront ou tomberont souvent ; mais c'est au professeur à les relever ensuite, ou à les ramener à la vraie route, en leur montrant la cause de leur chute ou de leur égarement. Il faut surtout qu'il leur apprenne à saisir toujours le point de la question, et à la traiter avec une mesure proportionnée à la nature des choses. L'*amplification* est bonne pour des rhétoriciens novices, dont il ne s'agit que de tirer ce qu'ils ont d'idées bonnes ou mauvaises sur chaque objet.

Ici je veux qu'on leur apprenne quand il convient de s'étendre et quand il faut se resserrer ; quand l'abondance est nécessaire pour obtenir un effet par l'accumulation progressive des moyens développés ; quand il faut réunir toute sa force dans un seul moyen pour produire une impulsion rapide, ou porter à l'adversaire une atteinte renversante. Ainsi je leur donnerais tantôt des sujets où il ne faudrait que vingt phrases pour frapper un

grand coup, tantôt des sujets où il faudrait parler une demi-heure pour dire tout; et je conseillerais au professeur d'indiquer cette différence, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de l'appercevoir eux-mêmes.

Ce n'est pas tout : il est d'une nécessité capitale de les accoutumer à parler sans préparation : jamais, sans ce talent, un orateur ne sera puissant dans la délibération. C'est là où les Anciens triomphaient, surtout à Rome. Nous avons une foule de preuves et de monumens qui ne permettent pas d'en douter; mais aussi c'était l'étude de toute leur vie, et surtout un des objets principaux de leur éducation. La méthode des maîtres, à cet effet, était de rendre continuellement présentes à l'esprit des élèves, toutes les idées générales qui rentrent ordinairement dans les questions particulières, et c'est à quoi leur servait la philosophie. On conçoit que ce n'est que par une habitude réfléchie que l'on peut acquérir cette facilité de classer sur le champ toutes les idées essentielles qui peuvent s'offrir dans une question, et de les offrir à l'auditoire dans leur ordre naturel, de manière à ne partir jamais d'un point sans savoir où l'on doit arriver. Ensuite l'exercice de la parole les accoutumera par degrés à cette rapidité de conception qui ne permet pas de commencer une phrase sans savoir comment on la

finira. Nous sommes encore si neufs dans cette partie, qu'il faut bien excuser aujourd'hui ceux que nous voyons à tout moment prendre la parole avec une grande assurance, mais sans savoir ce qu'ils vont dire, et s'embarrassant dans leurs constructions de manière que, pour trouver la fin, il faut qu'ils reviennent sur le commencement. Rien n'est plus désagréable ni plus ridicule ; c'est l'enfance de l'art de parler, et pour ne pas y laisser mes élèves je les habituerais, plusieurs fois la semaine, à parler d'abondance sur un sujet donné, et à traiter sur le champ une question contradictoirement. Ils apprendraient, dans ces luttes répétées, à manier leur langue avec flexibilité, à trouver facilement l'expression de leur pensée, à disposer l'une en même tems qu'ils conçoivent l'autre, à s'affermir, à s'échauffer par la confiance de leurs forces acquises, au lieu de les perdre, comme il arrive trop souvent, par la défiance et par l'embarras. Le maître doit surtout avoir attention à leur faire sentir que, quand on revient sur une phrase commencée, c'est le plus souvent faute de bien connaître les ressources de la langue. C'est une observation qu'on peut faire tous les jours, qu'il n'y a point de phrase qu'on ne puisse finir convenablement, et de quelque manière qu'on l'ait commencée, et souvent l'auditeur instruit la terminerait quand le parleur troublé ou

inexpérimenté ne saurait en sortir sans retourner sur ses pas.

Je n'ai pas besoin d'avertir combien, au milieu de ces exercices oratoires, il dépendrait du professeur de former le citoyen en même tems que l'orateur, et d'attacher, par le choix des sujets, leur talent et leur âme à la chose publique. Il ne tient qu'à lui de leur inspirer un profond respect pour la vérité et la raison, qui sont les élémens des bonnes lois et les principes des salutaires résolutions, et pour cela le meilleur moyen c'est de leur montrer que l'éloquence n'est jamais véritablement grande, véritablement triomphante que quand elle est l'organe de la vérité et de la justice; de leur faire voir combien c'est un talent secondaire, une faculté de rhéteur subalterne de placer d'abord la question sous un faux jour, pour s'étendre ensuite dans un étalage de lieux communs, qui peuvent être plus ou moins déduits; faire plus ou moins d'illusion à l'ignorance, ou flatter plus ou moins l'esprit de parti, mais qui ne vous assurent qu'une défaite honteuse dès que la parole est donnée à celui qui sait et veut traiter la question. Le professeur pourrait en donner des exemples, établir un point de discussion, montrer le peu qu'aurait à faire celui qui voudrait défendre la mauvaise cause; combien il lui serait facile de

parler long-tems, et même avec de l'éclat dans les détails, sans aller jamais au fait; mais aussi à quelle confusion il s'expose lorsque l'on met au grand jour sa mauvaise logique ou sa mauvaise foi.

S'il est permis quelquefois de citer un fait où l'on est pour quelque chose, afin de donner plus de poids à ses principes, je raconterai à ce sujet ce qui arriva, il y a quelques années, à une séance du Lycée. J'y rendais compte de la fameuse querelle d'Eschine et de Démosthène : j'avais exposé les faits de manière que l'auditoire, bien instruit du fond du procès, savait très-bien que Démosthène avait toute raison, qu'il était justement honoré par ses concitoyens, et qu'Eschine, qui lui disputait la couronne décernée par les Athéniens, n'était qu'un calomniateur envieux et mercenaire. Cependant il avait de l'esprit et du talent : je traduisis d'abord les morceaux les plus séduisans de son discours; c'est par lui qu'il fallait commencer, puisqu'il parla le premier. Un de ces morceaux est fait avec tant d'artifice, l'orateur y présente si adroitement un point de vue très-spécieux en morale et en politique, que l'assemblée, éblouie un moment et ne s'appercevant pas que, si le principe était vrai et supérieurement développé, l'application était fausse, témoigna par un murmure

d'inquiétude et ensuite par un silence de consternation, combien elle craignait qu'Eschine n'eût raison, et que Démosthène n'eût rien à répondre. Je me hâtai de la rassurer, et lui annonçai que ce qu'ils croyaient si terrible pour Démosthène, allait lui ménager le plus beau triomphe. En effet, un moment après je lus la réplique de l'orateur : l'effet qu'elle produisit fut un transport universel : on sentit, en écoutant ces deux hommes l'un après l'autre, qu'il était impossible de voir l'un élevé plus haut, ni l'autre précipité plus bas; il semblait que le mensonge ingénieux eût brillé un moment à leurs yeux comme l'éclair, mais que la vérité éloquente répandit ensuite dans l'assemblée comme des flots de lumière; et l'on sut comprendre alors, en se reportant dans l'assemblée d'Athènes, que si, dans un pareil moment, Démosthène avait dû monter jusqu'au ciel, son adversaire avait dû être réduit à ne pas lever les yeux.

De pareils exemples instruiraient les jeunes gens à n'apprécier l'éloquence que par l'usage qu'on en sait faire.

Comme cette nouvelle institution est destinée par sa nature à l'élite des étudians, cette chaire que je propose serait unique, comme celle qui fut établie à Rome pour Quintilien. Je placerais la nôtre à perpétuité, au collége royal, établissement fort beau

beau en lui-même, et qui fait honneur à François I son fondateur.

Je commencerais par le réunir à l'université, comme étant le complément de l'instruction publique, et j'y adopterais un régime fait pour rentrer dans le plan qui nous occupe. Je bornerais ce collége à la chaire d'éloquence française et à cette espèce d'enseignement, qui est accompagnée de démonstrations et d'expériences, et offre par conséquent des secours et des lumières que tout le monde ne peut pas se procurer. La *géométrie*, l'*astronomie*, la *mécanique*, la *physique*, la *chimie*, l'*histoire naturelle*, voilà ce qui doit être professé au collége royal, par des hommes d'un mérite assez supérieur pour éclairer les travaux et les efforts de ceux qui cultivent les sciences en leur particulier. Je regarde aussi l'étude approfondie de la langue grecque, comme une science; et sans rien ôter au mérite reconnu de ceux qui l'enseignent, je desire qu'on y appelle quelque jour M. de Villoison. Les langues orientales sont une étude difficile et rare, et que la politique a rendue nécessaire : c'est une raison pour la conserver et la perpétuer.

Mais pour tirer tout le parti possible de cette institution, les classes doivent être ouvertes tous les matins réguliérement pendant deux heures; et pour suppléer les professeurs en cas de maladie,

et n'être jamais dans le cas de frustrer le public, il faut adopter, comme dans l'université, des *agrégés*. Disons un mot de cette institution naissante et de la forme qu'on peut lui donner.

Le nombre des agrégés est borné à soixante. Il faut le rendre illimité, et substituer ce grade à la *maîtrise des arts*, dont on a tant abusé. Autant les examens de celle-ci étaient insuffisans, autant ceux des *agrégés* sont sévères, parce que ce titre les met en droit d'aspirer seuls aux chaires vacantes, et cette espèce de concours a déjà valu à l'université d'excellens sujets. Pour rendre à chaque vacance de chaire, le concours moins nombreux et le choix moins difficile, il serait bon que les *agrégés* se partageassent entre les différens colléges, et que chacun d'eux attachât son grade à telle ou telle maison : l'élection se ferait à la pluralité des voix, par les professeurs et le principal : celui-ci n'aurait que sa voix comme un autre ; mais en cas de partage, la sienne aurait la prépondérance. Dans tous les cas, l'élection doit être ratifiée par l'administration municipale. J'observerai la même chose pour le choix d'un principal dans chaque collége : je l'attribuerais aux professeurs. En cas de partage le tribunal du recteur déciderait.

Pour donner plus de consistance et plus de vie au collége royal, j'y admettrais des pensionnaires,

et ce serait ceux qui, au sortir du collége, voudraient perfectionner leurs études par un travail de quelques années, et préféreraient l'emploi de ces années précieuses au dangereux empressement d'entrer à dix-sept ans dans le monde.

On demandera ce que je fais des professeurs que je supprime : rien n'est moins difficile. Ceux de cinquième, quatrième, troisième et seconde se trouvent naturellement placés dans mes quatre classes d'humanités. A l'égard de ceux de sixième et de septième (ceux-ci ne sont pas même professeurs, ce sont des maîtres d'école payés par les écoliers), les premiers auraient la pension d'émérite, qui équivaut aujourd'hui à peu près aux honoraires, et pourraient d'ailleurs, comme les agrégés, se présenter au concours pour la première et la seconde des humanités. Les maîtres de septième pourraient être placés dans les premières écoles.

Si l'on supprimait des professeurs du collége royal, suivant les vues que j'indique, il serait juste de leur laisser leur traitement pendant toute leur vie. C'est un objet de peu de conséquence pour l'État, important pour ceux qui l'ont acquis par de longs travaux, et de cette manière personne n'aurait à se plaindre.

Le professeur d'*éloquence française* au collége royal serait au choix du conseil-général de l'ad-

ministration municipale ; il doit être dicté par la voix publique. Elle pourrait aussi prendre les maîtres des premières écoles parmi les plus instruits et les mieux famés des maîtres-ès-arts. Les autres, qu'il serait d'autant plus dur de soumettre à un nouvel examen, qu'aucune loi ne doit avoir d'effet rétroactif, seraient admis comme agrégés au concours pour la première des humanités.

Je regarde comme un point capital, que nul n'ait le droit d'ouvrir une maison d'éducation publique, hors celles qui seront légalement autorisées, sous le titre générique d'*écoles municipales*. Il ne doit pas plus être permis de se porter pour instituteur public sans titre et sans examen, que d'avoir une boutique d'apothicaire sans avoir prouvé que l'on connaissait les drogues, sans quoi les individus courraient risque d'être empoisonnés au moral comme au physique. Quant à ceux qui ne voudraient pas subir d'examen, ou qui n'auraient pas été admis, il leur restera toujours la ressource des leçons particulières que donnent dans les maisons ceux qui enseignent à lire, à écrire, les mathématiques, la géographie, les langues, etc. Chacun est maître de choisir chez soi, à ses risques et fortunes, le précepteur qu'il veut donner à ses enfans : il n'en est pas de même d'un établissement public.

Je laisserais subsister le pensionnat dans les colléges, mais seulement en chambre commune : ce qu'on appelle *les chambres particulières* n'y doit pas être souffert. Ceux qui ne voudraient pas mettre leurs enfans en chambre commune, peuvent leur donner chez eux des instituteurs particuliers, et les envoyer en classe au collége.

Les chambres communes ont sans doute des inconvéniens pour les mœurs, mais aussi elles ont de grands avantages ; et quant aux abus qu'il faut prévenir, c'est au corps municipal à rédiger dans sa sagesse un plan général d'administration intérieure pour toutes les maisons d'éducation soumises à sa surveillance. L'office des visiteurs-généraux serait de voir si l'on s'y conforme exactement ; et si les principaux s'appercevaient, dans la pratique, d'un vice réel ou d'un mieux possible, c'est à eux à le proposer au tribunal du recteur, qui en référerait à la municipalité.

Chaque principal doit disposer chez lui des places de maîtres de chambres communes, et de celles d'administration domestique. Son droit et son intérêt s'y trouvent réunis de manière à faire présumer de bons choix. Il ne doit d'ailleurs avoir aucune autorité sur les professeurs, si ce n'est celle de faire observer les statuts généraux, et d'en déférer la violation au tribunal.

Je rappellerais les prix de l'université à leur institution primitive. On sait que dans l'origine on n'était admis à y concourir que depuis la troisième jusqu'à la rhétorique : les basses classes furent ensuite appelées à ce concours. C'est ignorer la proportion naturelle des choses. Il est ridicule de couronner avec tant d'appareil quelques constructions latines. Il faut sans doute de l'émulation dans tous les grades ; mais les *prix* des colléges suffisent aux classes inférieures, et l'espoir d'être un jour choisi dans les supérieures pour composer à l'université, est un motif assez fort d'encouragement au travail. Pour relever les récompenses et les distinctions, il convient, à tout âge et en toute chose, de les classer et de les mesurer. Dans le nouveau plan, les prix de l'université seraient réservés pour la dernière des humanités, la rhétorique et la grande classe d'éloquence française. Les prix de celle-ci seraient donnés par le maire de Paris, et le premier serait celui d'éloquence délibérative. La distribution en serait promulguée en français. Les autres, proclamés en latin, seraient distribués par le recteur.

J'ai lu chez quelqu'un de ces nouveaux moralistes, de ces singes de Rousseau, qui s'imaginent atteindre à sa réputation et à son éloquence, en courant comme lui après les paradoxes, qu'il n'y

avait rien de si dangereux que ces distributions de prix ; qu'elles ne sont bonnes qu'à donner de *l'amour propre* aux enfans, qu'à les accoutumer à vouloir être les *premiers*, etc. Voilà de plaisans maîtres de morale ! Que penser de gens qui en sont encore à ignorer ce que tout le monde sait, qu'il faut un mobile à l'homme, et surtout dans le premier âge, pour lui faire aimer le travail et fuir la dissipation ? Et ce mobile peut-il être autre chose que l'*amour propre* bien dirigé ? Ces sublimes rigoristes voudraient-ils par hasard l'anéantir dans l'homme ? Ce projet serait une belle conception ! Et par où donc voudraient-ils mener les hommes ? Par le beau idéal, le τὸ καλὸν de Platon ? Quelles rêveries ! — Ils voudraient être les *premiers !* — Le grand mal de vouloir faire mieux que les autres ! Celui qui ne le veut pas est un pauvre homme ; et celui qui feint de ne le pas vouloir est un hypocrite. — Mais il vaut mieux être le premier en sagesse et en vertu. — Qui en doute ? L'un empêche-t-il l'autre ? En ce cas, proscrivez donc les talens, car l'usage peut en être indifféremment bon ou mauvais ; et il en est de même de tout ce qui appartient à l'humanité. Qui doute qu'une bonne éducation ne doive enseigner que les talens ne sont estimables que lorsqu'on les emploie au bien de ses semblables ? Mais avant d'avoir à faire cette leçon, il faut faire naître

ces talens qui coûtent à acquérir ; et comment y parviendrez-vous sans l'émulation, qui n'est autre chose que l'*amour propre* bien entendu ? Il y a eu, dans l'antiquité, un petit peuple (les Méthymnéens, je crois), si sottement jaloux, qu'une de ses lois portait : *Si quelqu'un veut exceller parmi nous, qu'il aille exceller ailleurs.* Mais aussi l'on ne connaît ce peuple que par ce ridicule excès de sottise et d'envie.

Remarquez que ces prétendus philosophes qui déclament ainsi contre l'*amour propre*, ne peuvent pas être mus par l'amour du vrai et du bon, puisque leur doctrine y est évidemment opposée par ses conséquences, et qu'il en résulte que, voulant paraître au dessus de l'*amour propre*, ils en affichent un, le plus mal entendu de tous, celui de se distinguer par la singularité des paradoxes ; ce qui est toujours si facile en comptant pour rien le bon sens.

Je compte pour beaucoup assurément, et je mets avant tout les qualités morales ; aussi voudrais-je, aux autres prix qu'on distribue dans les écoles, en ajouter un nouveau, celui de sagesse. Il serait donné, avant tous les autres, dans chaque maison seulement (ce n'est que là que l'on peut se comparer), et ce seraient les écoliers eux-mêmes qui, en donnant leur suffrage par écrit, le décerneraient à celui de leurs camarades qui, pendant le cours de l'année, leur aurait paru le plus docile

à ses maîtres, et le meilleur, sous tous les rapports, envers ses condisciples. Je serais bien étonné s'il arrivait qu'ils se trompassent, et que l'avis du maître ne fût pas d'accord avec le leur; mais dans tous les cas il faudrait s'en tenir à ce dernier.

Ce prix, qui aurait, je crois, de très-bons effets, n'aurait plus lieu dans la grande classe d'éloquence française. Ils doivent tous, à l'âge de seize à dix-sept ans, être censés assez sages, relativement aux classes précédentes, pour n'avoir pas besoin d'un prix de sagesse.

Je pourrais m'étendre sur les détails; mais il me suffit d'avoir posé, autant qu'il est en moi, les principes généraux sur lesquels je pense qu'on doit régler l'éducation publique, et c'est de ce grand ouvrage que tout bon citoyen doit dire :

Hoc opus, hoc studium parvi properemus et ampli,
Si patriæ volumus, si nobis vivere cari.

HOR.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE COURS DE LITTÉRATURE.

A.

ABÉLARD, homme célèbre dans les écoles du douzième siècle, tom. IV, p. 16.

Absalon, tragédie de Duché; examen de cette pièce, tom. V, p. 347.

Abstraits : l'accumulation des termes abstraits est un des vices dominans dans les écrivains de nos jours, tom. I, pag. 27.

Académie française : anecdote sur une réforme projetée de ce corps, tom. XV, p. 453.

ACCIUS, l'un des premiers tragiques qui aient paru chez les Romains : idée de ce poète, tom. I, p. 499.

Acerbe : différentes acceptions de ce mot, tom. XIII, p. 51, à la note.

Acharniens, titre d'une des comédies d'Aristophane; comme il y parle avantageusement de lui-même, t. II, p. 21. Idées de cette pièce, *ibid.* et suiv.

Achille, rôle de l'*Iphigénie* d'Euripide, infiniment inférieur à celui de l'*Iphigénie* de Racine, tom. V, p. 31 et suiv.

Acteurs (les) ont exercé, depuis Aristote jusqu'à nos jours, une tyrannie sur les auteurs dramatiques, t. I, p. 81.

Actes sacramentaux; ce que c'est sur le théâtre espagnol, tom. IV, p. 185.

Action : nos premiers maîtres ont beaucoup trop négligé cette partie dans la tragédie, tom. X, p. 391.

Adélaïde du Guesclin, tragédie de Voltaire; sujet et examen de cette pièce, t. IX, p. 261; inférieure à *Zaïre* pour la contexture et pour le style, p. 264; les premières scènes du troisième acte sont un peu languissantes, p. 285; a été la dernière pièce dans laquelle le Kain ait joué, p. 302; peut être placée parmi les meilleures de l'auteur; pourquoi, *ibid.*; la versification en est faible, p. 303; pourquoi elle a été vivement critiquée, p. 304; rhabillée sous le nom du *Duc de Foix*, *ibid.* et 305; a été remise, malgré l'auteur, sous son ancien nom par le Kain, *ibid.*; observations sur le style dont elle est écrite, p. 307-314; il y a peu de dénoûment aussi beau sur le théâtre, tom. I, p. 89. *Voyez* VOLTAIRE.

Adèle de Ponthieu, tragédie de Laplace : mauvais succès de cette pièce, tom. XIV, p. 308.

Adelphes (les), comédie de Térence; sa meilleure après l'*Andrienne*, tom. II, p. 83. Molière l'a imitée dans son *École des Maris*.

Admiration (l') est-elle un ressort théâtral ou non? tom. V, p. 240.

ÆLIEN : notice sur cet auteur, t. III, 2e. partie, p. 362.

Affections bienfaisantes de la Nature : ce que c'est suivant Diderot, tom. XVI, p. 217.

ADDISSON, poète anglais : morceau de sa tragédie de *Caton*, imité de Massillon, tom. VII, p. 139.

Age auquel on peut être admis aux études des colléges, tom. XVI, p. 386.

Agamemnon, tragédie d'Eschyle : idée de cette pièce, tom. I, p. 327.

Agamemnon : rôle de l'Iphigénie mieux soutenu dans Racine que dans Euripide, tom. V, p. 41. Suivant Brumoy, il est plus roi dans Racine, et plus père dans Euripide, p. 45.

AGATHARQUE, architecte grec, a fait un traité sur l'architecture scénique, tom. I, p. 322.

AGATHIAS, épigrammatiste grec : notice sur cet auteur, tom. II, p. 183.

Agathocle, tragédie de Voltaire, qu'il apporta à Paris en venant y mourir, tom. X, p. 422 : idée de cette pièce, p. 432; ressemble beaucoup au *Vencestas* de Rotrou, *ibid.*; rejouée le jour de l'anniversaire de sa mort, p. 435; comment fût écoutée, *ibid.*; ce qui avait engagé à la représenter, *ibid.* *Voyez* VOLTAIRE.

Agésilas, tragédie de P. Corneille : ce qu'en dit Fontenelle, tom. IV, p. 323.

Agriculture (l'), poëme de M. Rosset; quand il fut composé, tom. VIII, p. 318. Cet ouvrage, tout employé aux opérations rurales, n'est relevé par aucun épisode et par aucun trait d'imagination, p. 320; et pourquoi, *ibid.*; sa versification est une prose rimée, p. 321; citation du début, *ibid.*, p. 322; de l'application de l'astronomie à l'agriculture, p. 323; morceau cité sur les objets relatifs au labourage, *ibid.*; description d'une tempête, *ibid.*; le travail des vers à soie y est décrit avec art, p. 331; sa description du cheval, comparée avec celle de M. Delille, p. 332; peinture du coq, p. 333; précepte qu'il aurait dû observer dans son poëme, p. 334.

Airs de situation; ce que c'est dans l'opéra, et usage heureux qu'en a fait Gluck, tom. XII, p. 176; Quinault, ainsi que Lulli, n'en avait pas fait usage,

p. 176; Lamotte les a connus, et Rameau y a mis plus d'expression, p. 176-177.

Ajax furieux, tragédie de Sophocle; idée de cette pièce, tom. I, p. 362.

Alaric, titre d'un poëme épique du siècle de Louis XIV; jugement qu'on en porte, tom. IV, p. 151; morceau cité, p. 152.

ALBITTE, député à la convention; ce qu'on dit de lui, tom. VIII, p. 36.

ALCÉE, poète lyrique grec, dont il ne nous reste rien, tom. II, p. 103.

Alceste, tragédie d'Euripide, tom. I, p. 485. Racine en trouvait le sujet heureux, et a été tenté de le traiter, p. 484.

Alceste, opéra de Quinault, fort supérieur à son *Cadmus*, tom. VI, p. 71; morceau sublime, suivant Voltaire, cité p. 72.

Alceste, opéra de Gluck; la versification en est pitoyable; idée de cette pièce, tom. XII, p. 231.

ALCIBIADE, orateur grec; ce qu'en pensait Cicéron, tom. II, p. 399.

Alcibiade, titre de deux dialogues de Platon, où l'on remarque le plus de conformité avec les moralistes chrétiens, tom. III, 2e. partie, p. 43; prière à Dieu, qu'on y trouve, p. 44.

Alcides; ce que l'on entend par ce mot, tom. VIII, p. 85, mis en parallèle avec les Alexandres à quatre sous par jour, *ibid.*

Alcyone, opéra de Lamotte; idée de cette pièce, tom. XII, p. 25, 28.

Alcyonée, tragédie de Duryer, eut dans le tems quelque succès, tom. V, p. 309.

ALEXANDRE (le Grand) fit revoir les poëmes d'Homère par Callisthène et Anaxarque, et ensuite par Aristote. l'édition de sa cassette, tom. I, p. 240; son parallèle avec Philippe son père, par Justin, tom. III, p. 328. Tous ceux qui ont mis ce héros sur la scène, ont totalement échoué, tom. XI, p. 321.

Alexandres à quatre sous par jour, mis en parallèle avec les Alcides; ce que l'on veut dire par-là, tom. VIII, p 85.

Alexandrin, mesure de vers de douze pieds; d'où lui est venu ce nom, tom. IV, p. 87. L'uniformité du rhythme de ce vers étonne et ennuie les jeunes gens, et pourquoi, tom. VIII. p. 310. M. Delille s'est appliqué à le maîtriser, et lui a donné le mouvement le plus diversifié, p. 315.

Allégorie (de l'); définition de cette figure, tom. II, p. 321; est une suite de métaphores, p. 322; bel exemple de cette figure dans *la Henriade*, p. 324; autres exemples, p. 326; le voile de l'allégorie doit être artistement tissu et transparent, p. 328; les apologues sont des espèces d'allégories, *ibid.*; allégorie muette; ce que c'est, p. 328.

Allégories (les), genre de poésie, dans lequel J. B. Rousseau a réussi, tom. VI, p. 177; sont mortellement ennuyeuses, *ibid.*; celle de Pluton est contre le parlement qui l'avait condamné, p. 178.

Allemands (les); ce qui a retardé chez eux leur progrès dans les lettres, tom. III, p. 171.

Alliance de mots; ce que Racine le fils appelait ainsi, tom. IV, p. 163 : on a dit que Voltaire en avait peu, *ibid.*; définition de ces mots, p. 170; beaux exemples

cités, *ibid.* et suiv.; Racine, Boileau et Voltaire, accusés de n'en avoir pas assez, p. 163.

Almanach royal : anecdote plaisante au sujet de ce livre, tom. XIII, p. 74; la lecture de l'*Iliade* de Lamotte, aussi fade que celle de ce livre, *ibid.*

Alzire, tragédie de Voltaire; sujet pris dans le Nouveau-Monde, tom. I, p. 79, et tom. IX, p. 369; en quel tems a été jouée, p. 317; objet principal de cette pièce, son dénoûment, p. 361; où l'auteur la composa, *ibid.*; de quoi il s'occupait alors, p. 362; sujet absolument d'invention, p. 367; irrégularité que l'auteur eût pu éviter par rapport aux personnages, p. 368; aurait pu se rapprocher davantage de l'Histoire, p. 370; idée du caractere de Monteze, p. 372; de celui de Gusman, p. 373; de celui d'Alzire, p. 374; de Zamore, p. 375 et suiv. et p. 393; le troisième acte est la production la plus originale, ce que Voltaire a fait de plus beau, p. 390; ressemblance qu'on a cru voir d'*Alzire* avec *Zénobie* et *Pauline*, p. 391; sur quoi est fondé le dénoûment de cette pièce, p. 394; le grand mérite de la versification y brille avec éclat, p. 395; réponse à quelques critiques, p. 396; endroits où la vraisemblance est violée, p. 399 et suiv.; vers de Gresset sur cette pièce, p. 402; observations sur le style, p. 403; belle image d'un vaisseau qu'on y trouve, tom. IV, p. 166.

Amadis de Gaule, traduit par M. le comte de Tressan; idée de cet ouvrage, tom. XIV, p. 273. Les Amadis ont toujours tenu le premier rang dans les romans de chevalerie, p. 279. Quel est l'auteur de la première traduction en notre langue, *ibid.* Mademoiselle Hubert en a donné un extrait épuré en huit volumes, *ibid.*

ibid. Cet ouvrage est originairement français, et écrit en langue picarde, p. 280. Tirade de Voltaire au sujet de ce roman, p. 281.

Amadis, opéra de Quinault. Son prologue est des plus ingénieux, selon l'opinion de Voltaire, tom. VI, p. 79.

Amadis de Grèce, opéra de Lamotte. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 17.

Amant auteur et valet (l'). Idée de cette comédie de Cérou, tom. XII, p. 552.

Amans généreux (les), comédie de Rochon de Chabanes, tirée d'un drame allemand de Lessing. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 678.

Amant jaloux (l'), opéra-comique de d'Hèle; d'où tirée, tom. XII, p. 527; idée de cette pièce, p. 533; est le chef-d'œuvre de l'opéra-comique, p. 535.

Amans magnifiques (les); cette pièce de Molière n'est pas une comédie, mais un divertissement fait pour la cour, tom. V, p. 393.

Amasis, tragédie de Lagrange, eut le plus grand succès, tom. IX, p. 139; n'est plus jouée aujourd'hui, et pourquoi, *ibid.*; c'est le sujet de *Mérope* défiguré, *ibid.*; tom. XI, p 162.

Amazones (les), opéra de Lamotte. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 17, 18.

AMBROISE (Saint), Père latin. Idée de son style, tom. IV, p. 14.

Amélie. Idée de ce roman de madame Riccoboni, tom. XIV, p. 255.

AMELOT DE LA HOUSSAIE a voulu en vain justifier Machiavel sur son ouvrage *du Prince*, tom. IV, p. 50.

Aménaïde. Rôle de la tragédie de *Tancrède*; rapproche-

ment de son dévoûment avec celui d'Iphigénie, tom. V, p. 53.

Aménophis, tragédie de Saurin. Ce que l'on dit de cette pièce, tom. XI, p. 243.

Ami du peuple, abominable feuille périodique de Marat pendant la révolution, tom. XIV, p. 439; idée de cet ouvrage, tom. XV, p. 281; il faut presque toujours prendre l'inverse sur le titre de ces livres, *ibid.*

Amitié des véritables gens de lettres; vérité triste et mot de l'Evangile qu'on peut lui appliquer, tom. VI, p. 216; tirade de M. Gaillard sur cet objet, tom. III, 2e. partie, p. 159.

Amitié (à l'), élégie de Lafontaine au sujet de son ami le surintendant *Fouquet*, t. VII, p. 373; morceau cité, *ibid.*; est la meilleure que nous ayons en notre langue, *ibid.*

Amitié à l'épreuve (l'), opéra-comique de Favart. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 37.

Ami de la maison (l'). Idée de cet opéra-comique de Marmontel, tom. XII, p. 520.

Ami des hommes (l'), ouvrage du marquis de Mirabeau. Idée de ce livre, tom. XV, p. 280.

AMMIEN-MARCELLIN, historien latin du Bas-Empire. Ce que l'on en doit penser, tom. III, p. 325; ce qu'il dit du caractère des Gaulois de son tems, tom. XII, p. 163; tom. XIV, p. 443.

Amour (à l'), vers de Voltaire, tom. VII, p. 262.

Amour et Psyché (l'), épisode d'Apulée. Idée de cet ouvrage, tom. III, 2e. partie, p. 350.

Amour (l'), c'est un rigorisme outré que de le regarder comme une passion indigne de la tragédie, tom. V, p. 232. Toutes les nations éclairées nous ont reproché

de nous y attacher trop exclusivement dans nos pièces dramatiques, p. 271. Morceau d'une lettre de Voltaire sur la tragédie d'*Œdipe*, sur la monotone habitude d'en mettre dans toutes les tragédies, tom. IX, p. 3. Son intérêt sur la scène est le plus puissant de tous, p. 148. Opinion de Voltaire pour, p. 148, et contre, p. 149. Corneille, dans *le Cid*, a ouvert la route, *ibid.* Racine y a marché constamment avec la plus grande perfection, *ibid.* Voltaire en a tiré de plus grands effets que ces deux grands maîtres, p. 150. L'amour a souvent l'inconvénient d'affadir la tragédie, p. 319; Corneille en est la preuve, p. 320.

Amour malheureux (l'), source de pathétique dans le tragique, la plus abondante de toutes, tom I, p. 87.

Amour tragique (l') Le rôle de Ladislas eût pu en donner à Corneille une idée, tom. IV, p. 344. Lettre à Saint-Evremond, dans laquelle il énonce ses principes à ce sujet, *ibid.* Passage de Fontenelle, relatif, *ibid.*

Amour et l'honneur (l'), apologue de Fontenelle. Idée de cette pièce, tom. VI, p. 425. Passage cité, p. 426.

Amour médecin (l'), comédie de Molière, première pièce où il a déclaré la guerre aux médecins, tom. V, p. 427; fut faite et apprise en cinq jours, p. 428.

Amour pour amour, comédie de Lachaussée. Idée de cette petite pièce, tom. XI, p. 451.

Amours de Bastien et Bastienne (les), opéra-comique de Favart, parodie du *Devin de village*. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 318.

Amours d'été (les). Idée de cette petite pièce, tom. XII, p. 315.

Amours (des), ouvrage d'Ovide. Idée de ce poëme, tom. II, p. 193.

Amour de soi (l'), suivant Helvétius, est la seule base sur laquelle on puisse jeter les fondemens d'une morale utile, tom. XV, p. 421.

Amphion (l'), opéra de M. Thomas. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 93.

Amphitryon, titre d'une comédie de Plaute, imitée par Molière, tom. II, p. 57. Idée de celle de Molière, tom. V, p. 457. Peu de pièces sont aussi divertissantes, p. 458.

Amphitryon, grand opéra de Sédaine. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 427.

AMYOT, aumônier de François I, était très-versé dans la littérature ancienne, tom. III, p. 171; s'est distingué par la naïveté de sa prose, lue encore aujourd'hui, tom. IV, p. 59.

ANACRÉON, chansonnier grec. Idée de ce poète, tom. II, p. 104; mêlait assez volontiers l'image de la mort à celle des plaisirs, p. 105. Exemple de son désintéressement, p. 106. Nous avons de lui trois traductions, p. 107, à la note.

ANAXAGORE, philosophe grec. La Cosmogonie chantée par Hésiode et Ovide est beaucoup plus sensée que la sienne, tom. III, 2e. partie, p. 13.

ANAXARQUE, philosophe grec, fut chargé par Alexandre de revoir les poèmes d'Homère, tom. I, p. 240.

Anciens: c'est surtout en poésie que nous sommes accablés de leur supériorité, tom. I, p. 157; sont plus excusables que les Modernes dans leurs erreurs dans la recherche du système du Monde, tom. III, 2e. partie, p. 3; ce que l'on gagne à les étudier, et ce que l'on perd à les mépriser, tom. X, p. 178. Tout ce que nous savons, nous le tenons d'eux, t. XVI, p. 178.

ANDOCIDE, ancien orateur grec, tom. II, p. 398.

Andrienne (l'), comédie de Térence, a été transportée sans succès sur la scène française, par Baron ou le P. Larue, tom. II, p. 74; tom. VI, p. 7. Modèle du genre mixte, celui de Lachaussée, tom. XI, p. 428.

Androgynes (les) ou *les Hermaphrodites*, ouvrage de Platon, très-ingénieux, qui a fourni à nos poètes la matière de jolis petits contes, tom. III, 2e. partie, p. 29.

Andromaque, tragédie d'Euripide, tom. I, p. 478; différente de celle de Racine, *ibid.*

Andromaque, tragédie de Racine, son premier chef-d'œuvre, est une véritable création, tom. IV, p. 362. Examen de cette pièce, p. 372; fut la seconde époque de la gloire du théâtre français, p. 373; tom. XIII, p. 69. Ce sujet est tiré de quelques vers de l'*Enéide*, p. 374. Morceaux cités, p. 376 et suiv. Beauté du premier rôle, p. 391. Mot de Labruyère, analogue à cette pièce, p. 397. Ses légers défauts, p. 398. Assertion ridicule du *Dictionnaire historique*, par une société de gens de lettres, sur cette pièce, tom. V, p. 26.

Andromède, pièce de P. Corneille, est plutôt un opéra qu'une tragédie, tom. IV, pag. 323.

Andronic, tragédie; la plus passable des pièces de Campistron, tom. V, p. 346.

Ane d'or (l'), roman latin. Quel est son auteur, et idée de cet ouvrage, tom. III, 2e. partie, p. 350.

ANGE-POLITIEN a fait revivre l'élégance de l'antique latinité, tom. IV, p. 42.

Anglais (les). Ce qui a retardé chez eux le goût de la littérature, tom. III, p. 170. Idée de leur obstination sur le mérite de Shakespeare, leur premier poète tra-

gique, qu'ils mettent au dessus des auteurs français, tom. XII, p. 147.

Anglomanie ou *les mœurs du tems* (l'), comédie de Saurin. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 397.

Animaux malades de la peste (les), fable de Lafontaine. Morceau cité de cette fable, tom. VI, p. 336.

Annales poétiques, ouvrage périodique. Les auteurs prodiguent au P. Lemoine, jésuite, les louanges les plus exagérées, tom. IV, p. 175.

Annette et Lubin, opéra-comique de Favart. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 338.

ANNIBAL, général carthaginois. Personne n'était plus capable de le faire revivre pour les Romains, que Mithridate, tom. V, p. 8. Tous ceux qui ont mis sur la scène ce héros, ont échoué, tom. XI, p. 321.

ANSEAUME. Caractère de ce comique, tom. XII, p. 535. Idée de son *Tableau parlant*, *ibid.*; du *Peintre amoureux de son modèle*, p. 536.

Anti-gallicans, société d'Angleterre. Ce qu'on en dit, tom. XVI, p. 130.

Antigone, tragédie de Sophocle. Idée de cette pièce, tom. I, p. 374.

ANTIPHON, ancien orateur grec, tom. II, p. 398.

Antiquité dévoilée (l'), par Boullanger, ouvrage savant et fort obscur, tom. XIV, p. 303. M. Bailly semble y avoir puisé plusieurs hypothèses de ses *Lettres sur les sciences*, *ibid.*

Antiquités romaines, par Denys d'Halicarnasse. Mérite de cet ouvrage, tom. III, 2e. partie, p. 350.

ANTONELLE, fameux révolutionnaire. Citation de quelques morceaux de sa défense et de ses principes sur la communauté des biens, tom. XVI, p. 285.

Aper, interlocuteur dans un dialogue attribué à Tacite, et partisan zélé des Romains contre les Anciens, tom. III, p. 176; n'épargne pas même Cicéron, p. 177.

APOLLONIUS de Rhodes, poète grec, a fait un poëme sur l'*Expédition des Argonautes*. Idée de cet ouvrage, tom. I, p. 308.

Apologie de Socrate, traité de Platon. Ce qu'on en doit penser, tom. III, 2e. partie, p. 64.

Apologie (mon), deuxième satyre de Gilbert. Examen de cette pièce, tom. XIII, p. 367 et suiv.

Apologues (les) sont des espèces d'allégories, tom. II, p. 328.

Apostrophe, bel exemple de cette figure, tom. I, p. 124.

Apparitions. Lettre plaisante de Pline à ce sujet, tom. III, p. 265.

Appendice, ou observations sur les deux chapitres qui traitent de l'art oratoire, tom. II, p. 385.

Appétit irascible; ce que Platon entend par-là, tom. III, 2e. partie, p. 24.

Appétit concupiscible; ce que Platon entend par-là, tom. III, 2e. partie, p. 24.

APPIEN, historien grec, a décrit les guerres civiles de Rome. Ce que l'on doit penser de cet auteur, tom. III, p. 324.

Appréciation de soi-même: moyen de la faire avec justice, tom. VII, p. 108.

APULÉE, auteur latin, nous a laissé le roman de *l'Ane d'or* et l'épisode de *l'Amour et de Psyché*. Idée de ces deux ouvrages, tom. III, 2e. partie, p. 350; a emprunté de Lucien l'idée de son *Ane d'or*, p. 361.

AQUILIUS, poète comique latin, dont il ne nous est rien resté, tom. II, p. 53.

Arbre généalogique des sciences humaines (l') du chancelier Bâcon a servi de fondement à notre *Encyclopédie*. Idée de cet ouvrage, tom. XV, p. 86.

ARCHIAS, poète grec, défendu par Cicéron. Notice historique sur lui, tom. II, p. 97. Morceaux cités, p. 99, 102, 112.

ARCHILOQUE, satyrique grec, tom. I, p. 65; ce que lui ont valu ses satyres, tom. II, p. 131; est l'inventeur du vers iambe, *ibid.*

Archontes, premiers magistrats d'Athènes : il y en avait un spécial pour la direction des spectacles, tom. I, p. 69; détail de son office, *ibid.*

Aréthuse, parallèle d'une comparaison de ce fleuve, par Malherbe et par Voltaire, tom. VIII, p. 106.

Argent (l') a été un des mobiles et des moyens de la révolution française, tom. XV, p. 67.

ARGENTAL (d'), ami de Voltaire, qui lui envoya de Berlin sa tragédie de *Rome sauvée*; ce qu'il lui en dit, tom. V, p. 371.

Ariane, roman de Desmarets, très ennuyeux, tom. VII, p. 298.

Ariane, tragédie de Th. Corneille. Examen de cette pièce, tom. V, p. 327. Ce qu'en pensait Voltaire, p. 329.

Arion, opéra de Fuzelier. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 92.

ARIOSTE, célèbre poète italien. Son énergie, tom. I, p. 168; a fait oublier le Boyardo et le Pulci, tom. IV, p. 47. L'Italie est encore partagée entre lui et le Tasse. Son conte de *Joconde* est inférieur à celui de Lafon-

taine suivant Boileau, et supérieur selon Voltaire, tom. VI, p. 364. Justesse de l'opinion de Boileau, *ibid.* Peinture de sa *Fiametta*, imitée par Malfilâtre, tom. VIII, p. 252.

ARISTARQUE, philosophe grec, a donné la dernière édition des poëmes d'Homère, qui a fait oublier toutes les autres, tom. I, p. 241. Son nom est devenu un éloge, p. 243.

ARISTIE, première femme de Pompée, mariée depuis à Sertorius dans la tragédie de ce nom de P. Corneille, tom. IV, p 340.

Aristocrate; définition de ce mot parmi nous, différent chez les Grecs, tom. III, p. 190.

Aristomène, tragédie de Marmontel. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 456; citation de différens endroits, p. 460 et suiv.

ARISTOPHANE, comique grec, créateur de l'ancienne comédie chez les Grecs; combien il avait fait de pièces, et ce qui nous en reste, tom. II, p. 3; cas qu'en faisait Platon, p. 4; parallèle de Ménandre avec Aristophane, par Plutarque, *ibid.* et p. 5; il n'était que satyrique, p. 7; conversation simulée au théâtre d'Athènes sur ce poète, p. 8 et suiv.; ce qu'on peut étudier de particulier dans ses pièces, p. 20; ce qu'il dit de lui-même dans la pièce des *Acharniens*, p. 21 et suiv.; inimitié qui existait entre lui et Euripide, p. 24; sur quoi fondée, p. 25 et suiv.; échantillons des plaisanteries contre Euripide, *ibid.* et suiv.; idée de sa pièce des *Guêpes*, qui a fourni à Racine l'idée de ses *Plaideurs*; comment cet auteur a-t-il pu se soutenir malgré son genre, p. 40; n'a point fait entrer dans ses pièces d'intrigues amoureuses, t. V, p. 233.

ARISTOTE, philosophe grec : son ouvrage sur la poétique et la rhétorique est encore, après plus de 2000 ans, celui qui contient les meilleurs élémens de ces deux arts, tom. I, p. 11; analyse de sa *Poétique*, p. 49, 57; quand il la fit, Euripide et Sophocle avaient perfectionné la tragédie, et Démosthène l'éloquence, p. 234; sa rhétorique est plutôt un traité de philosophie que de l'art oratoire, tom. II, *introd.*, p. 226.— Distingue trois genres de composition oratoire, tom. II, p. 264; ce qu'il entend par entéléchie, tom. III, 2e. partie, p. 185; son sentiment sur l'épopée, tom. I, p. 65; sur la comédie, p. 68; sur la tragédie, p. 69; comment il définit la comédie, p. 70; la tragédie, p. 72 et suiv.; ce qu'il dit en particulier d'Euripide, p. 88; a été chargé par Alexandre de revoir l'édition d'Homère, appelée de la Cassette, tom. I, p. 240; on a enseigné jusque dans le siècle dernier sa philosophie dans les écoles, p. 50; t. VII, p. 197; a été une des têtes les plus fortes et les plus pensantes que la Nature ait organisées, *ibid.*; sa *Logique*, le plus étonnant de ses ouvrages, *ibid.*; nous lui devons d'avoir fait une science de la logique et un art du raisonnement, tom. III, 2e. partie, p. 6; était plus profond et plus solide que Platon, p. 7; l'antiquité lui a décerné le titre de *Prince des philosophes*, *ibid.*; doit être étudiée par les meilleurs publicistes, p. 8; son *Histoire des animaux* est un des plus beaux livres de l'antiquité, tom. I, p. 51; secours qu'il reçut d'Alexandre pour la faire, *ibid.*; sentiment de Buffon sur cet ouvrage, p. 52; son opinion sur les idées, adoptée par Locke et Condillac, p. 53; n'est pas orné dans son style, *ibid.*; nous n'avons qu'une partie de

sa *Poétique* et de sa *Logique*, p. 56; sa *Politique* est un ouvrage parfait, *ibid.*, tom. XIII, p. 41, 42, 43.

Arlequin, principal caractère du théâtre italien, tom. XII, p. 272; n'est qu'une caricature en pantomime, p. 273; il est quelquefois homme, femme, animal, *ibid.*; citation de quelques-uns de ses quolibets et plaisanteries, tom. XII, p. 563.

Arlequin Deucalion. Idée de cette pièce de Piron, tom. XII, p. 291.

Arlequin poli par l'Amour, comédie de Marivaux. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 548.

Arlequin sauvage, pièce donnée au théâtre italien, par de Lisle; son succès étonnant, tom. XII, p. 543; pique que le nom de cette pièce excita chez Voltaire, *ibid.*

Armide, opéra de Quinault, son plus bel ouvrage en ce genre, tom. VI, p. 87. Idée de cette pièce; remise en musique par Gluck, n'eut pas grand succès, tom. XII, p. 191.

Armide à Renaud, héroïde de Colardeau. Idée de cette pièce, tom. XIII, p. 359.

ARNAULD (Antoine) trouvait l'amour d'Hippolyte pour Aricie, dans la *Phèdre* de Racine, déplacé, tom. V, p. 114, 115, 119; mettait *Athalie* au dessous d'*Esther*, p. 222; son sentiment sur la satyre en littérature, tom. VI, p. 220.

ARNOULD (mademoiselle), actrice célèbre de l'Opéra, a contribué de nos jours au succès de *Castor et Pollux*, tom. XII, p. 75, 81.

ARRIEN, historien grec, a décrit les guerres d'Alexandre; ce que l'on en doit penser, tom. III, p. 324.

Arsace. Idée de ce roman de Montesquieu, t. XV, p. 41.

Art d'aimer (de l'), ouvrage d'Ovide. Idée de ce poëme,

tom. II, p. 195; la traduction en vers par Bernard, est inférieure à l'original, p. 196.

Art (l') ; celui des Corneille et des Racine a dû être plus varié, plus étendu et plus difficile que celui des Euripide et des Sophocle, et pourquoi, t. IV, p. 361. Dans la tragédie, quel en est le comble, t. IX, p. 443. Voltaire y est parvenu dans sa tragédie de *Mahomet*, *ibid.*

Arts; ils ne se sont perfectionnés qu'avec le tems, t. IV, p. 358; ce qui a contribué sous le règne de Louis XIV à la perfection de tous les arts, tom. XII, p. 151.

Art de parler (excellence de l'), beau morceau tiré de Quintilien, tom. II, p. 263.

Art de penser (l'). Cet ouvrage du Père Lamy suffirait dans les classes de philosophie des universités, tom. XVI, p. 399.

Art dramatique (l') a été porté à sa perfection dans la Grèce, mais cette perfection est relative, t. IV, p 359.

Art oratoire (l'); explication des différens moyens qui y sont employés, considérés particuliérement dans Démosthène, tom. II, p. 397; exemples des plus grands moyens qui y ont été employés par les deux plus grands orateurs grecs, tom. II, p. 466.

Art poétique (l') de Boileau est le code imprescriptible du bon goût, tom. VI, p. 224; a détruit à toujours le genre burlesque, p. 227.

Artaban, héros du roman de *Cléopâtre*; son caractère est fiérement dessiné, tom. VII, p. 300.

Artaxerce, tragédie de Lemierre. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 245; ce que l'on dit de celui de Métastase, *ibid.*; le même sujet que *Stilicon*, *ibid.*

Artemire, tragédie de Voltaire; en quel tems fut jouée, comment reçue, tom. IX, p. 49; exposition de cette

pièce et ses défauts, p. 50 et 51; très-faiblement écrite, p. 53; observations sur son style, p. 54 et suiv.

Arténice, nom sous lequel mademoiselle de Rambouillet a paru dans *les Portraits* de madame de Scudéry, tom. VII, p. 299.

Artistes (les grands) : leur malheur est de n'être pas assez sentis, tom. I, p. 41; ne peuvent nous empêcher d'être leurs juges, *ibid.*

Aspar, tragédie de Fontenelle, tom. XV, p. 20; fut un moment l'espérance d'une cabale ourdie contre Racine par les partisans de Corneille, p. 31; est tombée complétement, *ibid.*; n'est plus connue que par l'épigramme de Racine, *ibid.* Idée de cette pièce, p. 25.

Assassins payés; quelles gens nos philosophes du jour appellent ainsi, tom. VIII, p. 350.

Astarbé, tragédie de Colardeau. Idée de cette pièce, tom. XIII, p. 361.

Astrate, tragédie de Quinault : Boileau s'est moqué de l'*Anneau royal*; incident inutile de cette pièce, tom. V, p. 340.

Astrée, roman ennuyeux par sa longueur, t. VII, p. 297.

Athalie, tragédie de Racine; son plus bel ouvrage, suivant Boileau, tom. V, p. 161. Voltaire en a parlé pendant un certain tems, comme du chef-d'œuvre du théâtre, et ensuite en a fait une critique injuste, et pourquoi, p. 161; réponse à cette critique, p. 162 et suiv.; examen de cette pièce, p. 160 et suiv.; pourquoi l'on n'a pas rendu justice à sa beauté dans sa nouveauté, p. 222; épigramme de Fontenelle sur cette pièce, p. 223, 224; anecdote curieuse qui l'a retirée de l'oubli, p. 225; sentiment de Boileau sur son excellence, *ibid.*; Dorat l'appelait la plus belle des

pièces ennuyeuses, p. 270; elle prête infiniment à l'action et au spectacle, tom. X, p. 391. M. de Buffon a fait devant l'auteur de ce *Cours* la critique du commencement de la première scène d'*Athalie*, et pourquoi, tom. VIII, p. 305.

Athées : morceau très-serré de principes contre leur doctrine, tom. XVI, p. 116 et suiv.; ils ne sauraient écrire une page sans se contredire; différens exemples, p. 117, 120, 128. Diderot en admet de trois espèces, tom. XVI, p. 53.

Athéisme (l') : pourquoi il a fait en peu de tems tant de ravage en France, tom. III, p. 220; beau lieu commun à ce sujet, p. 221 et suiv; ce que Platon pensait de cette monstruosité; comment il la punit dans sa *République*, tom. III, 2e. partie, p. 34, 36.

Athénaïs, tragédie de Lagrange-Chancel. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 175.

ATHÉNÉE : notice sur cet auteur grec, tom. III, 2e. partie, p. 362.

Atrée et Thyeste, tragédie de Crébillon. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 12; suivant Fréron, le rôle d'Atrée était le plus beau de notre théâtre, p. 13; sujet de cette pièce, p. 15 et suiv.; ce que disait Voltaire sur ses défauts, p. 38; endroit d'une singulière vigueur d'expression dont il se moquait à tort, p. 39 et suiv.; le style de cette pièce est entièrement vicieux, p. 41 et suiv.; son grand défaut, p. 85; effet dramatique de son dénoûment, tom. IX, p. 366.

Atys, opéra de Quinault. Idée de cette pièce; morceaux d'une scène, cités, tom. VI, p. 66; sentiment de madame de Maintenon, p. 73.

AUBIGNAC (l'abbé d'), censeur impudent de P. Cor-

neille, tom. IV, p. 326; ce qu'on doit penser de sa *Pratique du théâtre*, tom. VII, p. 329.

Aucassin et Nicolette, opéra comique de Sédaine, est peut-être ce que l'auteur a fait de plus mauvais, tom. XII, p. 407; soutenu à sa reprise par le jeu de madame Dugazon, *ibid.*

AUGER (Athanase) : notice de la vie de cet auteur, tom. XIV, p. 329. Idée de sa manière de traduire, p. 322 et suiv.

AUGUSTE. La suite de son siècle comparé à celui de Louis XIV, tom. II, p. 15.

AUGUSTIN (Saint), le plus beau génie de l'Église latine, tom. IV, p. 15. Notice sur son style, p. 13. Idée de son panégyrique, par l'abbé Maury, tom. XIV, p. 216.

AULU-GELLE, polygraphe latin. Notice de cet auteur, tom. III, 2e. partie, p. 362.

Aurores boréales. Roucher a inséré, dans son poëme des *Mois*, la traduction de celui du P. Nocetti, jésuite italien, sur ce sujet, tom. VIII, p. 403.

Auteurs profanes. Leurs fréquentes citations dans les discours sacrés est un abus, tom. VII, p. 109.

Autonomase, figure de rhétorique. Son inutilité, tom. I, p. 308.

Autorité : cet article de l'*Encyclopédie* a excité de justes réclamations, tom. XV, p. 102.

Autos sacramentales, ou *Actes sacramentaux*. Ce que c'est sur le théâtre espagnol, tom. IV, p. 185.

Avare (l'), titre d'une comédie de Plaute, imitée et embellie par Molière, tom. II, p. 58. Idée de la pièce de ce dernier, tom. V, p. 400; pourquoi elle est en prose, p. 461. Rapports qui se trouvent entre l'in-

trigue de cette pièce et celle de Mithridate, tom. V, p. 6.

Avarice. Définition de ce vice, tom. XV, p. 457.

Avenir. Chacun fait ce qu'il veut de l'avenir; mais il ne faut pas mentir sur le présent par rapport au mérite des ouvrages, tom. VIII, p. 66.

Aventures d'Aristonoüs, ouvrage de Fénélon. Idée de son style, tom. VII, p. 234.

AVIENUS, fabuliste latin. Lafontaine s'est approprié quelques-unes de ses fables, qu'il a rectifiées pour le fond et la morale, tom. II, p. 128; tom. VI, p. 333.

Aveugles. Leur morale, suivant Diderot, est différente de la nôtre, tom. XVI, p. 65. Il les soupçonne d'inhumanité, p. 75. Cette assertion rétorquée, *ibid.*

Aveugle-né (l') de Puiseaux en Gâtinois a été l'occasion de la *Lettre sur les aveugles*, par Diderot, tom. XVI, p. 63.

Avocat Patelin (l'), comédie, la plus ancienne de notre théâtre, qui n'a réussi que par la gaieté qu'y ont répandue Brueys et Palaprat, tom. VI, p. 3 et suiv.; tom. XI, p. 323.

AVRIGNY (d'), jésuite, a donné des Mémoires pour l'*Histoire universelle*. Mérite de cet ouvrage, tom. VII, p. 168.

B.

Babet la Bouquetière, sobriquet que Voltaire donnait au cardinal de Bernis, tom. VIII, p. 246.

BABŒUF, fameux révolutionnaire. Où il avait puisé son immoralité, tom. XVI, p. 20, 175, 293. Citation d'un morceau de son plaidoyer, *ibid.* Titre qu'il prenait, p. 176.

Babouc, roman de Voltaire. Idée de cet ouvrage, tom. XIV, p. 271.

Bacchantes (les), tragédie d'Euripide. Idée de cette pièce, tom. I, p. 449.

Bachelier de Salamanque (le), le plus mauvais des romans de Lesage, tom. XIV, p. 235.

BACON (le chancelier), philosophe anglais. Notice sur cet homme célèbre, tom. IV, p. 57; c'est de son tems que la philosophie d'Aristote est tombée, tom. I, p. 55. Son *Arbre généalogique des sciences humaines* a servi de fondement à l'*Encyclopédie*, tom. XV, p. 85. Services qu'il nous a rendus, p. 4.

BAIF (Lazare), poète français, membre de la pléïade française, tom. IV, p. 115; a traduit l'*Electre* de Sophocle et l'*Hécube* d'Euripide, tom. IV, p. 186.

BAILLY a balancé d'une voix Condorcet pour l'entrée à l'académie, tom. XV, p. 80; sa mort funeste, p. 82; avait été l'ami constant de M. de Buffon, *ibid.*

Bajazet, tragédie de Racine. Examen de cette pièce, tom. IV, p. 446. Morceaux cités, p. 448 et suiv. Ses défauts, p. 470. Sentiment juste de Corneille sur cette pièce, p. 469; celui de Voltaire, p. 488. La versification, suivant Boileau, en est un peu négligée, p. 490. Remarques à ce sujet, *ibid.*

Bal (le), l'une des premières productions de Regnard, n'est qu'un croquis dramatique, tom. VI, p. 39.

Baleines (corps de). Hommage de Roucher dans son poëme des *Mois* à J. J. Rousseau, à qui l'on a l'obligation d'en avoir banni l'usage, tom. VIII, p. 366.

BALTUS, jésuite, a réfuté le *Traité des oracles* de Fontenelle, tom. XV, p. 27.

BALZAC. Sa prose a donné de l'harmonie à notre lan-

gue, tom. IV, p. 63. L'un des héros du style épistolaire, tom. VII, p. 322.

Barbe bleue. Idée de cette pièce de Sédaine, tom. XII, p. 427.

BARBIER d'Aucour. Son ouvrage des *Sentimens de Cléante* est le seul livre polémique de mérite après *les Provinciales*, tom. VII, p. 332.

BARBIER (mademoiselle) a fait, de moitié avec Fontenelle, une tragédie de *la Mort de César*, jouée sans aucun succès en 1709, tom. IX, p. 318.

BARLET, sermonaire avant le siècle de Louis XIV; ce qu'il était, tom. VII, p. 27.

BARON, acteur célèbre. Rôles qu'il aimait à jouer et à faire valoir, tom. V, p. 341; a transporté dans notre langue l'*Andrienne*, la meilleure pièce de Térence, tom. VI, p 7; est auteur de *l'Homme à bonnes fortunes*, *ibid.* Idée de cette pièce, *ibid.*; a fait aussi *la Coquette*, ouvrage médiocre, *ibid.* Idée générale de son talent, tom. XI, p. 155.

Baron d'Albicrac (le), comédie qu'on jouait avant Molière, tom. V, p. 384.

Baron d'Otrante (le), opéra-comique de Voltaire. Idée de cette pièce, t. XII, p. 130 et suiv.; par qui mis en musique, *ibid.*; refusé par les comédiens italiens, 131.

BARONIUS, historien ecclésiastique. Obligation qu'on lui a, tom. VII, p. 168.

BARTHE, poète français, auteur des *Fausses infidélités.* Idée de cette pièce, tom. XI, p. 394; a fait aussi *la Mère jalouse* et *l'Homme personnel.* Ce que l'on dit de ces pièces, p. 396.

BASILE (Saint) peut être opposé pour l'éloquence à ce que l'antiquité a de plus grand, tom. IV, p. 13, 15.

BASNAGE de Beauval. Mérite de son *Histoire de l'Eglise*, tom. VII, p. 169; de son *Histoire des Juifs*, *ibid.*; de son *Histoire des Provinces-Unies*, *ibid.*

Bastille (la): quand elle fut assiégée en 1789, on n'y trouva que *sept* prisonniers, tom. XIV, p. 413.

BATTEUX (l'abbé) a traduit la *Poétique* d'Aristote. Son explication de la définition de la tragédie de cet auteur est préférable à toutes les autres, tom. I, p. 73. Son injustice à refuser à *la Henriade* le mérite de la poésie de style, tom. VIII, p. 61. Critique de son parallèle du *Lutrin* et de *la Henriade*, p. 64; trouve que l'exécution du *Lutrin* est plus fidellement rapprochée des règles de l'épopée que *la Henriade*, p. 65.

BAUMELLE (la) est injuste de refuser à Voltaire le mérite de la poésie de style dans *la Henriade*, tom. VIII, p. 61; s'est avisé de refaire des parties considérables de ce poëme, p. 62; n'a pas la plus légère connaissance de la poésie, p. 63; a réuni toutes les critiques faites contre *la Henriade*, *ibid.* Morceaux qu'il cite de ces critiques, *ibid.*; ne lui donne que cinquante années de durée, p. 66. Lui et Clément peu d'accord dans leur critique sur ce poëme, p. 180. Ce que sont, suivant le premier, les épisodes, p. 185.

BAURANS a transporté au théâtre italien *la Serva padrona* de Pergolèze, qui a eu un succès prodigieux, tom. XII, p. 168.

BAYLE, philosophe moderne. Singularité de son esprit, tom. VII, p. 214; avouait lui-même sa pente au pyrrhonisme, p. 216. Caractère de son style, *ibid.* Idée de son ouvrage sur *la Comète*, p. 217, 220; de celui sur ces paroles: *Contrains-les d'entrer*, p. 217; de son

Dictionnaire critique, p. 218. Ce qu'il dit sur l'existence de Dieu et contre les athées, p. 219. Idée de sa *République des lettres*, tom. VII, p. 334.

Bazochiens. Qui on appelait autrefois de ce nom, tom. IV, p. 187.

BEAUMARCHAIS, auteur comique français. Idée de son caractère et notice sur sa vie, tom. XI, p. 546 et suiv. Idée de ses *Mémoires* dans l'affaire de Gœsmann, p. 566. Ce que dit Voltaire par rapport à leur célébrité, p. 583. Idée de ses *Noces de Figaro*, p. 601, 640 et suiv. Est mis à Saint-Lazare, et pourquoi, p. 602. Histoire de sa spéculation sur les *Œuvres de Voltaire*, p. 604. Idée de sa comédie de *la Mère coupable*, p. 614; avait donné en 1767 *Eugénie*, roman dialogué, p. 628. Idée de la comédie des *Deux Amis*, p. 631; du *Barbier de Séville*, p. 638; de *Tarare*, p. 665. A excellé dans la comédie du palais, comme Lally Tollendal dans la tragédie, p. 577.

BEAUMAVIELLE, professeur de musique avant le règne de Louis XIV, tom. XII, p. 162.

BEAUSOBRE. Idée de son *Histoire du Manichéisme*, tom. VII, p. 169.

BEAUVAIS (de), évêque de Sénez, a fait l'oraison funèbre de M. Léger, curé de Saint-André; exception à l'attribution exclusive de ce genre aux princes, tom. VII, p. 36, 37.

Bégueule (la). Favart s'est trompé dans le choix de cette pièce, tom. XII, p. 405.

Bel-esprit. Son acception différente du tems de Boileau et d'aujourd'hui, tom. I, p. 36.

Bélier (le), conte d'Hamilton, suivant Voltaire, est un morceau charmant, tom. VII, p. 320.

Belle Arsène (la), conte. Sentiment analogue à un autre d'Assuérus, qu'on trouve dans l'*Esther* de Racine, tom. V, p. 157.

BELLEAU (Remi), poète français, se réunit à plusieurs autres poètes pour jouer la pièce de *Cléopâtre* de Jodelle, tome IV, p. 187; était membre de la pléïade française, p. 115.

BENSÉRADE. Notice historique sur ce poète français, tom. IV, p. 135; soignait ses vers un peu plus que Voiture, p. 143. Son sonnet sur *Job*, p. 145. Les Jobelins tenaient pour lui, p. 144.

Bérénice, tragédie de Racine. Examen de cette pièce, tom. IV, p. 435. Voltaire l'a commentée avec celle de Corneille dans le même volume, p. 436. Rapprochement de *Bérénice*, d'*Andromaque* et de *Britannicus*, p. 440; a eu à sa naissance quarante représentations, p. 439; Racine la fit pour madame Henriette d'Angleterre, tom. V, p. 226.

BERGASSE, avocat de Kornemann contre Beaumarchais. Son éloge, tom. XI, p. 601.

BERNARD (Saint) fut l'oracle de son tems, et ses écrits sont encore cités dans le nôtre, tom. IV, p. 16.

BERNARD (Gentil). Idée de son caractère, tom. VIII, p. 248; de son *Art d'aimer*, qui vaut mieux que celui d'Ovide, p. 249, tom. II, p. 195, 196; de son opéra de *Castor et Pollux*, tom. XII, p. 69 et suiv.

BERNARD (mademoiselle) a donné une tragédie de *Brutus* en 1690; succès qu'elle a eu, et à qui généralement attribué, tom. IX, p. 133. Rapprochement d'un des endroits de cette pièce avec celle de Voltaire, p. 135.

BERNIER, ami de Lafontaine, avait étudié avec lui les

principes de la philosophie de Descartes et de Gassendi, tom. VI, p. 363.

BERNIS (de), cardinal. Idée de son poëme de *la Religion*, tom. VIII, p. 241; de quelques-unes de ses poésies, p. 242. Son *Épître aux dieux pénates* est au dessous de sa réputation, *ibid.* Idée de ses *Quatre parties du jour*, *ibid.* Critique d'un morceau sur le *Soleil*, p. 243. Anecdotes curieuses sur sa vie, p. 244 et suiv., à la note. Idée du poëme des *Quatre Saisons*, *ibid.* et suiv. Sobriquet que lui donnait Voltaire, p. 246. Ce qu'il écrivait à Voltaire par rapport à la vanité de son siècle, tom. XII, p. 2. Idée de ses odes, tom. XIII, p. 258.

BERTHIER, jésuite, principal rédacteur du *Journal de Trévoux*. Idée de la *Lettre sur le matérialisme*, à lui adressée par Diderot, tom. XVI, p. 12. Son éloge, p. 14.

BERVICK (le duc de). Anecdote sur ce maréchal, tom. XVI, p. 120, à la note.

Besoins. Ils excèdent toujours de quelque chose les bornes de notre pouvoir, suivant Diderot, tom. XVI, p. 232. Réfutation de ce principe, *ibid.*

BESPLAS (Gros de). Idée de son sermon sur *la Cène*, prêché devant Louis XVI, tom. XIV, p. 181.

Béverley, comédie de Saurin. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 473.

BEXON (l'abbé), naturaliste, a été continuateur de l'ouvrage de Buffon, tom. XV, p. 83.

Bible (la sainte); Racine en a transporté les plus beaux morceaux dans ses deux tragédies d'*Esther* et d'*Athalie*, tom. V, p. 150.

Bienfaits (des), traité de Sénèque. Idée de cet ouvrage et de son style, tom. III, 2e. partie, p. 295.

BIÉVRE (le marquis de) : sa lettre sur cette question morale : Quel est le moment où Orosmane est le plus malheureux ? Est-ce celui où il se croit trahi par sa maîtresse ? Est-ce celui où, après l'avoir poignardée, il apprend qu'elle est innocente ? tom. IX, p. 245 ; ce que l'on dit de sa comédie du *Séducteur*, tom. XI, p. 666, et tom. XII, p. 379.

BIGNON (l'abbé), bibliothécaire du roi ; projet qu'il avait conçu sur l'académie française, tom. XV, p. 453.

Bijoux indiscrets. Idée de ce roman de Diderot, t. XVI, p. 5 et 7.

Biographes latins. Quels sont les meilleurs, tom. III, p. 333.

BION, poète pastoral grec. Idée de cet auteur, t. II, p. 124.

Blanche et Guiscard, tragédie de Saurin. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 269.

BLUMENBACH a démontré la certitude de la création et du déluge universel, tom. XV, p. 10.

BOCCACE, conteur italien, a fait pour la prose italienne ce que Pétrarque avait fait pour la poésie, tom. IV, p. 34 ; notice sur cet auteur, *ibid.* ; est au dessous de Lafontaine, et pourquoi, tom. VI, p. 363.

BODIN, dans sa *République*, a examiné toutes les espèces de gouvernement, tom. VII, p. 149.

BOERHAAVE n'a pas été encore surpassé dans son art, tom. XV, p. 5.

BOILEAU, poète français, appelé *le Poète de la Raison*, tom. I, p. 11 ; son opinion sur le *Traité du Sublime* de Longin, p. 99 ; réfuté par M. Gibert, *ibid.* ; sa traduction n'est pas digne de lui, p. 102 ; sa défi-

nition du Sublime, p. 107; a ramené parmi nous la poésie à son véritable esprit, tom. IV, p. 161; disait qu'on entendait en un jour plus de métaphores aux halles, qu'il n'y en a dans toute l'*Énéide*, p. 164; s'est moqué de l'incident de l'*anneau royal* dans la tragédie d'*Astrate* de Quinault, tom. V, p. 340; sa critique contre Lully et Quinault, injuste, rétorquée avec justice, tom. VI, p. 56, 57; commentaire sur les deux vers de son *Art poétique*, dans lesquels il parle de l'Ode, tom. VI, p. 112; a été mis à sa place par ses contemporains, tandis que Molière, Racine, Lafontaine et Quinault n'ont été justement appréciés qu'avec le tems, p. 184; l'académie de Nîmes a proposé pour prix, de faire connaître l'influence qu'il a eue sur la littérature française, p. 187; discussion de l'opinion de Marmontel sur ce poète, p. 188 et suiv.; ses sept premières satyres, avec le discours au roi en 1666, sont les premiers ouvrages où le mécanisme de la versification ait été parfaitement connu, et la diction élégante, p. 190; comparaison des sujets des satyres de Boileau et ceux de Pope, par Voltaire, p. 191; il nous a appris à chercher le mot propre et à lui donner sa place dans le vers, p. 192; a appris à Racine l'élégance, p. 193; anecdote sur sa satyre sur la rime, adressée à Moliere, p. 194; ce qu'on doit penser de ses satyres sur l'équivoque, sur le faux honneur et contre les femmes, p. 196 et suiv.; elles sont moins philosophiques et moins variées que celles d'Horace, mais il y a plus de poésie et de finesse de raillerie, p. 198; morceaux cités, p. 199; sa satyre sur l'homme, l'une des meilleures, *ibid.*; on a accusé ses vers d'être

froids ; réponse à ce reproche, p. 200 ; morceaux cités à l'appui, p. 201 et suiv. ; ce qu'il dit lui-même de ses satyres, p. 207 ; Voltaire dit qu'il a répandu plus de sel que de grâces, p. 208 ; est revenu, quoi qu'on en dise, des critiques qu'il avait faites de Quinault, p. 57, 209 ; ce qu'il dit du Tasse est assez juste, p. 210 et 211 ; accusé faussement d'avoir confondu Lucain avec Brébeuf, p. 212 ; d'avoir mis Horace à côté de Voiture, *ibid.* ; de n'avoir pas nommé Lafontaine dans son *Art poétique*, p. 213 ; réponse, *ibid.* ; sa sensibilité pour Molière, p. 215 ; pour Racine, p. 217 ; ce qu'il disait de *la Pucelle* de Chapelain, p. 223 ; son *Art poétique* est une législation parfaite, le code imprescriptible du bon goût, p. 224 ; a apprécié mademoiselle Scudéry, Dassoucy, Chapelain, Brébeuf, etc. p. 228 ; a indiqué les principales fautes de Corneille, p. 228 ; l'influence qu'il avait même de son tems, p. 229 ; est appelé le grand justicier du Parnasse, *ibid.* ; s'il est inférieur à Horace dans ses satyres, il lui est plus qu'égal dans ses épîtres, p. 230 ; morceaux cités, *ibid.* et suiv. ; son *Lutrin* est la réponse à une accusation qu'il n'avait ni sel ni verve, p. 237 : le sixième chant du *Lutrin*, inférieur aux cinq autres, ne semble fait que pour amener l'éloge du président Lamoignon, p. 249 ; réponse à des questions de M. de Villette (sous le nom de Nigood) ; pourquoi Boileau n'a pas tenté tous les genres de poésie, p. 249 et suiv. ; accusé faussement d'avoir pillé Lafrenaye-Vauquelin et Saint-Geniez dans son *Art poétique*, p. 264 et suiv. ; inculpation injuste qu'on fait à cet ouvrage, p. 267 et suiv. ; accusé de s'être fait aider dans ses travaux par Racine et

autres, p. 296 ; comment on le dit plus mauvais poète que Chapelain, p. 297 ; suivant M. Nigood, la plupart des écrivains philosophes s'étaient déclarés contre lui, p. 306 ; réponse à cette calomnie, p. 308 et suiv. ; en vengeant la cause de Boileau, c'est venger celle de tous les Français raisonnables, p. 322 ; en dévot sensé, s'est moqué des rigoristes de son tems au sujet des fictions des dieux antiques ; morceau de son *Art poétique* à ce sujet, tom. VII, p. 239. Quatrain qui lui est adressé par Chapelle, p. 321. Batteux a fait le parallèle de son poëme du *Lutrin* avec *la Henriade*, tom. VIII, p. 64. L'exécution en est plus fidellement rapprochée des règles de l'épopée que *la Henriade*, p. 65 ; n'en aurait pas fait ni le second, ni le septième, ni le neuvième chant, *ibid.* M. Clément paraît préférer son *Ode sur la prise de Namur* au morceau de *la Henriade* de l'attaque des murs de Paris, p. 83. Critique de cette même ode, p. 84, 85. Parallèle d'un endroit d'une de ses satyres sur la guerre civile avec un morceau de *la Henriade*, p. 127, 128. Sa neuvième satyre son chef-d'œuvre, tom. XIII, p. 125 ; il disait que Molière était le plus grand génie de son siècle, tom. XI, p. 310 ; examen de ce sentiment, p. 311. Quel est, selon lui, le véritable effet dramatique, tom. IX, p. 364. Jugement qu'il porta, dans sa dernière maladie, sur le *Rhadamiste* de Crébillon, tom. XI, p. 89 ; Voltaire inculpé à ce sujet par un journaliste, p. 90.

BOISMONT (l'abbé de) s'est fait de nos jours le plus de réputation dans l'oraison funèbre, tom. XIV, p. 173. Citation d'un passage d'un sermon sur l'établissement d'un hôpital militaire, p. 177.

BOISSY, auteur comique français. Idée de ses ouvrages, tom. XI, p. 371 et suiv.

Bonheur (le) n'est pas, suivant Diderot, un devoir; absurdité de ce principe, tom. XVI, p. 295.

Bonhommie, un des attributs distinctifs de Lafontaine, tom. VI, p. 325.

BONNARD (de). Idée de ses poésies diverses, tom. XIII, p. 389. Citation de différens morceaux, p. 390 et suiv.; de son *Épître à Zéphirine*, p. 395; mérite de l'*Épître à madame la marquise de Pompadour*, p. 401.

BONNET, savant naturaliste. Son opinion sur la formation des métaux, tom. XV, p. 88.

BORDEU, malgré sa réputation, n'a été que le disciple du grand Boerhaave, tom. XV, p. 5.

Bosphore cimmérien : erreur qu'a commise Racine par rapport à son éloignement de l'embouchure du Danube, tom. V, p. 14.

BOSSU (le) a fait un *Traité sur le poëme épique*, et dit que ce poëme est essentiellement allégorique, tom. I, p. 202, 203; a donné des règles sûres sur l'art dramatique, t. VII, p. 310. Idée de cet ouvrage, p. 330.

BOSSUET (Bénigne), évêque de Meaux. Ses *Panégyriques* sont ce qu'il y a de plus faible dans ses compositions, tom. VII, p. 21; de même que ses *Sermons*, p. 29; a excellé dans l'*Oraison funèbre*, *ibid.*; son éloge, p. 40; aucun des genres de style oratoire ne lui était étranger, p. 63; morceau de l'exorde de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, p. 43 et suiv.; de celle de madame Henriette, p. 56; péroraison de celle du grand Condé, p. 65; reproche qu'on lui fait sur l'emploi de certains mots, p. 70 et suiv.; ce qu'on doit penser de l'oraison funèbre du chancelier le Tellier,

p. 73 ; peut passer pour le Démosthène de la France, p. 74 ; son portrait par Massillon, p. 113 ; sa manière de louer, toujours directe et un peu hyperbolique, p. 131 ; n'était pas d'une grande naissance, p. 144 ; ses thèses et ses conclusions sont demeurées inaccessibles à tous les efforts de ses adversaires les Protestans, t. XIII, p. 66 ; mérite de son *Discours sur l'Histoire universelle*, p. 163 ; nom ridicule que lui donne Voltaire, *ibid.* ; en l'écrivant a toujours suivi de l'œil et a montré au doigt les desseins d'une Providence qui gouverne tout, tom. XV, p. 50 ; a écrit sa *Politique de l'Écriture sainte* en théologien et en ami de la vérité, p. 52. Ses *Méditations sur les Évangiles* n'ont pas moins d'onction que les *Lettres* de Fénélon, mais aussi tendent au sublime, tom. VII, p. 213 ; s'est élevé au plus haut degré dans ce qui est de science et dans ce qui est de génie, génie qu'on peut opposer à tout, tom. XIII, p. 66 ; caractère de son éloquence, par l'abbé Maury, tom. XIV, p. 208, 209.

BOUFFLERS (le chevalier de) : ce qu'il disait à propos d'une jeune personne dont il faisait l'éloge, tom. XIII, p. 43.

Bouffons (les) : leur musique fit connaître aux Parisiens un nouveau plaisir, tom. XII, p. 164 ; en quel tems ils sont venus à Paris, *ibid.*

BOUHOURS (le Père). Idée de son ouvrage sur la *Manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, tom. VII, p. 330.

BOULAINVILLIERS (le comte de). Idée de ses *Recherches sur l'Histoire de France*, tom. VII, p. 170, 171.

BOULLANGER, philosophe du dix-huitième siècle. Idée de son caractère, t. XVI, p. 314. On s'est servi

de son nom, après sa mort, pour le mettre à la tête des plus scandaleuses productions, *ibid.* Comment Voltaire appelait *l'Antiquité dévoilée*, p. 315. A cru trouver la clef de la mythologie dans le déluge, *ibid.* On lui a attribué faussement *le Christianisme dévoilé*, *ibid.*

BOURDALOUE. Ses *Panégyriques* sont ce qu'il y a de plus faible dans ses compositions, tom. VII, p. 21. Le premier, suivant Voltaire, qui fit entendre dans la chaire une raison éloquente, p. 27. Son caractère, p. 28. Caractère de ses auditeurs, p. 32.

Bourgeois gentilhomme (le), comédie de Molière. Idée de cette pièce, tom. V, p. 454.

BOURSAULT, auteur comique. Notice de sa vie, tom. VI, p. 7, 8; a fait un *Germanicus* qui eut un grand succès, et que Corneille égalait aux tragédies de Racine, p. 9, a fait des pièces épisodiques, p. 10; *le Mercure galant*, qui fut joué quatre-vingt fois, *ibid.*; tom. V, p. 420; *Ésope à la ville*, qui a eu quarante-trois représentations, p. 12; *Ésope à la cour*, p. 13; tom. V, p. 420. Idée de cette pièce, p. 14; anecdote relative, p. 15. Mettait *l'École des Maris* de Molière au dessous des *Visionnaires* de Desmarets, rom. V, p. 423; dit beaucoup de mal des *Précieuses ridicules*, *ibid.*

Bourses anciennes. Fondations de bienfaisance dans les colléges; leur utilité, tom. XVI, p. 383.

BRÉBEUF, poète français, traducteur de Lucain, a toujours quelques vers heureux, dit Voltaire, tom. I, p. 4. Idée de sa *Pharsale*, p. 274; a beaucoup abusé du style figuré, tom. VIII, p. 132; tom. IV, p. 158; pourquoi est peu lu, p. 159; justement apprécié par Boileau, tom. VI, p. 228.

BRETEUIL (le baron de). Épître de J. B. Rousseau. Idée

de cette pièce, tom. VI, p. 174. Morceaux cités, *ibid.* et suiv.

BRETONNEAU, jésuite. Ce qu'on dit de ses sermons, tom. VII, p. 28.

BRIDAINE, célèbre missionnaire. Citation d'un exorde conservé par l'abbé Maury, tom. XIV, p. 210, et d'un passage de la vie de S. Vincent de Paule, p. 218.

BRIENNE (de), archevêque de Toulouse, s'est élevé, dans un discours éloquent, contre la coutume d'enterrer dans les églises, tom. XIV, p. 185. Résultat de ses plans ministériels mal concertés, p. 428.

Britannicus, tragédie de Racine. Examen de cette pièce, tom. IV, p. 400 et suiv. Selon Voltaire, c'est la pièce des connaisseurs, p. 405. Il lui préférait *Athalie*, *Andromaque* et *Iphigénie*, *ibid.* La politique y est peinte avec les traits les plus énergiques, p. 409. Morceaux cités, p. 410. On doit à le Kain d'avoir fait connaître le mérite du rôle de Néron, p. 414. Analyse de ce rôle, *ibid.* et suiv. Réflexion de Voltaire sur le caractère de Narcisse, p. 421. Extrait détaillé de la scène 3e. du 4e. acte entre Burrhus et Néron, p. 423 et suiv. N'a eu à sa naissance que huit représentations, p. 439. Exemple d'une belle métaphore ou alliance de mots, p. 170.

BRIZARD, acteur du théâtre français, a toujours écarté la reprise d'*Oreste* de Voltaire; pourquoi, t. X, p. 122.

BROSSES (le président de), auteur du *Mécanisme des langues*. Idée de sa traduction de *Salluste*, tom. XIV, p. 222. Citation d'un morceau de sa préface, p. 223 et suiv. Défauts dans lesquels il est tombé, p. 227.

BROSSETTE, commentateur de Boileau, a fait une longue diatribe contre l'intervention de la *nuit* et contre le *hibou* dans le *Lutrin*, tom. VI, p. 240.

BROUSSIN, fameux gourmand, à qui Chapelle adressa son *Voyage*; quatrain que Chapelle lui adresse, tom. VII, p. 321.

BRUEYS et PALAPRAT, poètes comiques, ont mis en commun leur travail et leur talent sans aucune jalousie, tom. VI, p. 2; sont auteurs du *Muet*, pièce imitée de Térence, p. 3; de *l'Avocat Patelin*, du *Grondeur*. Idée de ces pièces, *ibid.* et suiv.

BRUKER a erré toute sa vie dans le labyrinthe des systèmes de philosophie, tom. III, 2e. partie, p. 2.

BRUMOI (le Père). Son sentiment sur le théâtre des Grecs, tom. I, p. 311; a condamné les pièces de théâtre d'invention, pourquoi, tom. IX, p. 316; a défiguré cruellement la scène d'Iphigénie avec son père dans *Euripide*, tom. V, p. 78. J. B. Rousseau lui a adressé une épître qui est toute entière contre Voltaire, tom. VI, p. 176.

Brutus, ou des *Orateurs célèbres*, traité de Cicéron. Ce qu'on en dit, tom II, p. 384.

Brutus, tragédie de Voltaire. Examen de cette pièce, tom. IX, p. 97; où il la commença, *ibid.*; ce qui soutient cette pièce au théâtre malgré ses grands défauts, p. 105; est plus admirée que suivie, *ibid.*; ce qu'en dit l'auteur lui-même dans son *Temple du Goût*, *ibid*; critique outrée par J. B. Rousseau, p. 107; citation de la dernière scène, p. 108, 109; beauté du caractère du premier rôle, digne d'être comparé aux plus beaux rôles romains de Corneille, p. 120, 121, 133; la pompe et la dignité de son premier acte, comparables à celles de *la Mort de Pompée*, p. 120, 121; les étrangers en font beaucoup de cas, p. 138. Autre pièce du même sujet, jouée avec succès

en 1647, dont l'auteur est inconnu, p. 133. Autre de mademoiselle Bernard, attribuée à Fontenelle et donnée en 1690, qui eut vingt-cinq représentations, *ibid.* Examen de cette dernière, p. 134; rapprochement d'un endroit de cette pièce avec celle de Voltaire, p. 135. Le Père Porée a traité le même sujet en latin, p. 136; mouvemens qu'il a fournis à Voltaire, p. 137. Observations sur le style de cette pièce, p. 141; pourquoi elle est, depuis la révolution, écartée du théâtre, p. 140; pourquoi mise par quelques personnes au dessous d'*Œdipe*, p. 146. Cette tragédie a été traitée de *contre-révolutionnaire* par les *Monstres* de la révolution, tom. VIII, p. 31.

BRUTUS, l'un des conjurés contre César. Les lettres qui nous restent de lui sont des monumens précieux du patriotisme républicain, tom. IX, p. 343. Comme Voltaire le fait parler dans la *Mort de César*, *ibid.*

BRUYÈRE (la) a donné, dans ses *Caractères*, un modèle du style précis, tom. VII, p. 252; supérieur à Théophraste, t. III, 2e. part., p. 209; est meilleur moraliste et plus grand écrivain que Larochefoucauld, t. VII, p. 271; justesse de ses pensées, p. 272; les poètes comiques doivent l'étudier surtout, p. 273; discussion de quelques-unes de ses pensées, *ibid.*; avait des opinions outrées, p. 277, surtout en politique, p. 279; son mot sur une situation de la pièce d'*Andromaque*, t. IV, p. 397. Son sentiment sur Corneille et Racine, tom. V, p. 261; a dénoncé l'ennui que l'opéra commençait à produire de son tems, tom. XII, p. 163.

BUFFON a un rang éminent parmi les auteurs du dix-huitième siècle, tom. XII, p. 2; était plus grand écrivain que philosophe, tom. XV, p. 9. Idée de cet homme

homme célèbre, p. 71 et 81; a embelli notre langue, p. 72; ses erreurs, p. 77; s'est rétracté en ce qu'il a pu dire de contraire à la foi, p. 78; a reçu, avant de mourir, les sacremens de l'Église, p. 79; était un des adversaires les plus déclarés contre les nouveaux philosophes, p. 80; considération dont il jouissait, *ibid.*; mort funeste de son fils, p. 82; son *Histoire naturelle* est une des trois entreprises qui ont signalé le dix-huitième siècle, p. 71; a réuni le génie de la science au talent d'écrire, p. 115; était aussi atteint de préjugés contre la poésie, qu'il mettait au dessous de la prose, tom. VIII, p. 305, et tom. XIII, p. 11; pitié qu'il fait à l'auteur de ce *Cours* en entendant ses absurdités, et la critique de la première scène d'*Athalie*, tom. VIII, p. 305, et tom. XIII, p. 11; son mot très-sensé sur l'empire de l'opinion, tom. X, p. 234.

BUSSI; ce que l'on doit penser de ses *Mémoires de la Fronde*, tom. VII, p. 174.

BYÉRON (mademoiselle), célèbre anatomiste. Sage remontrance qu'elle faisait à un athée, tom. VII, p. 205.

C.

Cadmus, opéra de Quinault, est plutôt une mauvaise comédie mythologique, qu'une tragédie lyrique, tom. VI, p. 70.

CÆCILIUS, poète comique latin, dont il ne nous est rien resté, tom. II, p. 53.

CAHUSAC. Rameau s'est servi de la musique de l'opéra de *Samson* pour l'adapter au *Zoroastre*, opéra de cet auteur, tom. XII, p. 125.

Cailletages (les), expressions badines et communes de

Fontenelle, étaient par fois un vrai cailletage, tom. XV, p. 30.

CALDERON, auteur comique espagnol, fut un de nos premiers modèles, tom. II, p. 53. Notice sur cet auteur, tom. IV, p. 53.

Calendrier nouveau de la révolution. Les dénominations des mois y sont insignifiantes, tom. VIII, p. 342; ce que l'on en dit, tom. XIV, p. 386 et suiv.; est l'ouvrage de Romme et de Fabre d'Églantine, p. 388.

Caliste. Idée de cette tragédie de Colardeau, tom. XIII, p. 361.

Callicles, nom d'un interlocuteur du dialogue de Platon, intitulé *Gorgias*, tom. III, 2e. partie, p. 56, 57.

CALLIMAQUE, poète grec. Nous ne connaissons ses *Élégies* que par les témoignages des critiques de l'antiquité, tom. II, p. 188.

Callirhoé, opéra de Roy. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 44 et suiv.

CALLISTHÈNE, philosophe et historien, fut chargé par Alexandre de revoir, avec Anaxarque, les poëmes d'Homère, tom. I, p. 240.

Callisthène. Idée de cette tragédie de Piron, tom. XI, p. 203.

Calomnie (Épître sur la), par J. B. Rousseau. Idée de cette pièce, tom. VI, p. 174; Voltaire a traité le même sujet avec avantage, *ibid.*

CALONNE. Malheurs qu'il a causés à la France par sa légéreté, tom. XIV, p. 427.

CALPRENEDE (la), auteur de la *Cléopâtre*, roman, tom. VII, p. 299. Idée de cet ouvrage, p. 300.

CAMBRIDGE, ville du comté d'Oxfort en Angleterre. Célébrité de ses écoles, tom. XVI, p. 156.

Camille, ou *la Manière de filer le parfait amour*, conte de Sénécé. Idée de cet ouvrage, tom. VI, p. 393.

CAMOENS (le). Notice sur cet auteur portugais et sur sa *Lusiade*, tom. IV, p. 54.

CAMPISTRON, auteur tragique. Quelles sont ses pièces qui ont eu le plus de succès, tom. V, p. 341; quelle était sa versification, p. 343; son *Tiridate* n'est pas dépourvu d'intérêt, *ibid.* *Andronic* est sa pièce la moins faible, p. 345. Ses opéras sont au dessous de ses plus mauvaises tragédies, tom. VI, p. 90, et tom. XII, p. 4; avait connu l'art, mais n'avait pas le don d'écrire, tom. VIII, p. 255.

Candide, ou *l'Optimisme*, roman de Voltaire. Idée de cet ouvrage, tom. XIV, p. 271.

Canente. Cet opéra de Lamotte n'est qu'une contr'épreuve de l'*Amadis* de Quinault, tom. XII, p. 24.

Cantate, genre de poésie dû à J. B. Rousseau; celle de *Circé* est le chef-d'œuvre de la poésie française, tom. VI, p. 154.

Cantique de Moïse, mis en vers par Lefranc. Idée de ce morceau, tom. XIII, p. 197.

Capitans (les). Ce que c'était que ces acteurs, tom. V, p. 380. P. Corneille, dans son *Illusion comique*, a employé un capitan matamore, p. 381.

Capucins, capucinade; ignorant comme un capucin. Il ne faut pas prendre ce proverbe à la lettre, tom. XVI, p. 159.

CARACCIOLI (le marquis de). Ce qu'il disait lorsqu'il entendait *Iphigénie en Tauride* ou *Alceste*, opéras de Gluck, tom. XII, p. 259.

Caractères de la folie. Idée de cet opéra de Duclos, tom. XII, p. 93.

Carême impromptu (le). Idée de ce morceau de Gresset, tom. VIII, p. 268.

CARLIN, arlequin du théâtre italien, était très-amusant par ses lazzis, tom. XII, p. 273.

Carnaval de la folie (le), opéra de Lamotte. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 29; ce qu'en pensait l'auteur lui-même, *ibid.*

CARON. *Voyez* BEAUMARCHAIS.

CASAUBON (Isaac) a rectifié les méprises de Baronius, tom. VII, p. 168.

Cassandre. Idée de ce roman, tom. VII, p. 300.

Cassette (de la), édition d'Homère. Ce que c'était, tom. I, p. 240.

CASSINI (madame). Sa lettre sur cette question morale : « Quel est le moment où Orosmane est le plus » malheureux ? Est-ce celui où il se croit trahi par sa » maîtresse ? Est-ce celui où, après l'avoir poignar- » dée, il apprend qu'elle est innocente ? » tom. IX, p. 245, 250.

Cassius et Victorinus. Idée de cette tragédie de Lagrange-Chancel, tom. XI, p. 176.

Castor et Pollux, opéra de Rameau, a été le chef-d'œuvre du théâtre lyrique; pourquoi, tom. XII, p. 69; le poëme est d'un mérite très-distingué, p. 70.

Catachrèse, figure de rhétorique, est un monstre des classes, tom. II, p. 308.

Catéchisme de morale, livre à faire pour les premières écoles des campagnes, tom. XVI, p. 378.

Catilina, tragédie de Crébillon. Succès étonnant qu'elle eut, et pourquoi; examen de cette pièce, t. XI, p. 125.

Catilinaires, discours prononcés contre Catilina par Cicéron. Notice historique à ce sujet, t. II, p. 270, et

t. III, 1re. partie, p. 48; morceaux cités de la première, p. 56; de la seconde, p. 68; de la quatrième, p. 71, 76.

CATON l'ancien, orateur. Idée de son éloquence, tom. III, p. 14.

CATON le censeur, historien des premiers âges de Rome, dont il ne nous reste rien, tom. III, 2e. partie, p. 351. Différence entre lui et Cicéron, p. 8; adresse avec laquelle Cicéron parle de lui, p. 95.

Caton, tragédie d'Addisson. Morceau de cette pièce, imité de Massillon, tom. VII, p. 139.

CATROU (le Père), jésuite. Ses histoires ne sont que des gazettes, tom. VII, p. 157.

CATULLE, poète latin, estimé des plus grands maîtres, tom. II, p. 189. Virgile a emprunté de lui des idées et des mouvemens, p. 190; son *Ariane* a servi à embellir la *Didon*, *ibid.*; était lié avec Cicéron et Cornélius Népos, *ibid.*; mêlait assez volontiers l'image de la mort à celle des plaisirs, p. 105.

CAUMARTIN (M. de). C'est dans ses entretiens au château Saint-Ange que Voltaire puisa les premières idées de sa *Henriade*, tom. VIII, p. 49 et suiv.

Causes de la corruption de l'éloquence, ouvrage de Quintilien. Services qu'il a rendus de son tems, tom. II, p. 235. Dialogue de Tacite; nouveaux éclaircissemens sur ce traité, tom. III, p. 160, 176.

Causes finales. Diderot s'en déclare l'ennemi, et les regarde comme un système, tom. XVI, p. 95 et 96.

CAVEYRAC. Comment il est question de lui dans *la Pucelle* de Voltaire, tom. VIII, p. 222.

CAZE (M.). Vers qui lui sont adressés par madame Deshoulières; ce que l'on en dit, tom. VI, p. 414.

CÉCILIUS, rhéteur latin, avait donné un *Traité du*

sublime, qui est entiérement perdu; ce qu'en dit Longin, tom. I, p. 99.

CELSE, philosophe grec, est loin de balancer Origène, tom. IV, p. 12.

CENCIUS, historien des premiers âges de Rome, dont il ne nous reste rien, tom. III, 2e. partie, p. 351.

Cénie. Idée de cette comédie de madame de Graffigny, tom. XI, p. 475.

Céramis. Idée de cette tragédie de Lemierre, tom. XI, p. 255.

Cercle (le); examen de cette comédie de Poinsinet; tom. XV, p. 536; ce qu'en disait l'abbé de Voisenon, p. 537; c'est une pièce à tiroir, inférieure au *Mercure galant*, p. 539.

CÉROU, auteur de *l'Amant auteur et valet*. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 552.

CERVANTES n'était rien moins qu'étranger à l'érudition, tom. III, p. 170.

CÉSAR (Jules) avait fait une tragédie d'*Œdipe*, tom. I, p. 499; il n'y a que Voltaire qui l'ait fait bien parler, tom. XI, p. 321; jamais les femmes, quoiqu'il les aimât, ne lui ont fait commettre de fautes, tom. IX, p. 440.

CÉSAR (Auguste), empereur romain : il y a eu véritablement deux hommes en lui; il faut détester Octave et estimer Auguste, tom. II, p. 157.

CHABANON. Idée de sa pièce d'*Éponine*, tom. VIII, p. 452 et 453, à la note.

Chair des animaux; tirade du poëme des *Mois* de Roucher contre cet usage, tom. VIII, p. 344; réponse à cette philosophie mal-entendue, p. 345 et suiv.

Chambres particulières dans les colléges ne devraient

point être souffertes ; pourquoi, tom. XVI, p. 412.
CHAMFORT, poète français. Idée de sa tragédie de *Mustapha*, t. VIII, p. 452, et t. XIII, p. 424 ; — du *Marchand de Smyrne*, t. XI, p. 422 et suiv. ; — de *la jeune Indienne*, p. 421 ; a tracé tous ses plans de tragédie sur la fausse philosophie, tom. XII, p. 448 ; notice de deux de ses odes, tom. XIII, p. 260 et suiv.
Chanson du bouc ; ce que c'était chez les Grecs, tom. II, p. 88.
Chansons (les) ont été nos premiers essais poétiques, tom. IV, p. 83 ; pourquoi il n'y a pas de peuple qui ait de plus jolies chansons que les Français, tom. VI, p. 430, 432. Salvien disait que les Germains se consolaient de leurs infortunes par les chansons, 430 ; mérite de celles du siècle de Louis XIV, p. 431 ; citation de quelques couplets de différentes, *ibid.* ; morceau d'une excellente, p. 433.
Chansonniers. Quels sont nos plus anciens, tom. IV, p. 84.
Chant : le goût que nous en avons est la seconde cause originelle de la poésie, tom. I, p. 62.
Chanteurs (les habiles), en Italie, gagnent plus que tous les musiciens et les poètes compositeurs d'opéras, tom. XII, p. 157.
CHAPELAIN, poète français, auteur du poëme de *la Pucelle d'Orléans*, avait plus de jugement que Scudéry, tom. IV, p. 153 ; on fit six éditions de sa *Pucelle* en dix-huit mois, tom. VI, p. 222 ; pourquoi ce succès, *ibid.* ; mot de madame de Longueville au Grand Condé sur ce poëme, *ibid.* ; a passé pour le premier des poètes de son tems, tom. IV, p. 70 ; est l'auteur de

la critique, sous le titre de *Sentiment de l'académie sur le Cid*, p. 223, 234; son *Ode au cardinal de Richelieu* est assez belle, suivant Boileau, tom. VI, p. 299; idée de cette ode, *ibid.* et suiv.; il doit être loué d'avoir encouragé Racine, en lui faisant avoir une pension de 600 liv. pour son ode sur le *Mariage du roi*, p. 300; avait soixante-cinq ans lorsqu'il donna sa *Pucelle*, p. 302; vers de ce poète que M. Clément met au dessus des plus beaux morceaux de *la Henriade*, tom. VIII, p. 156.

CHAPELLE, poète français, ami de Boileau; ce qu'il disait plaisamment sur sa patience au travail et sur sa supériorité, tom. VI, p. 195.

CHAPELLE et BACHAUMONT : on ne sait auquel des deux appartient leur *Voyage*, tom. VII, p. 320; idée de cet ouvrage, qui est encore original, *ibid.*; faiblesse de leurs autres poésies, p. 321; quatrain adressé à Boileau, *ibid.*; autre contre Broussin, *ibid.*

CHAPELLE (la) a traité le sujet de *Mérope*, sous le titre de *Téléfonte*, tom. X, p. 2.

CHARLEMAGNE, le premier restaurateur des sciences après la chute de l'Empire romain, tom. IV, p. 17; a fondé l'université de Paris, *ibid.*; a peut-être retardé les progrès de la langue française en adoptant la latine pour celle des lois et des actes, p. 29.

Charlemagne, titre d'un poëme épique du siècle de Louis XIV, dont on ne peut soutenir la lecture, tom. IV, p. 151.

CHARLES-QUINT. Réponse d'un moine du couvent de Saint-Just à ce prince, qui venait l'éveiller, t. VII, p. 233.

CHARLES XII : son histoire par Voltaire, l'un des mor-

ceaux de notre langue le plus purement écrit, tom. III, p. 330.

CHARLES d'Orléans. *Voyez* ORLEANS.

CHARLEVAL est l'auteur de la *Conversation du Père Canaye et du maréchal d'Hocquincourt*, tom. VII, p. 296, préférable à tous les ouvrages de Saint-Évremond, *ibid.*; ce que l'on dit de ses poésies, tom. VI, p. 428.

Chartreuse (la). Idée de ce poëme de Gresset, t. VIII, p. 257; ce qu'en dit injustement Voltaire, p. 258; J. B. Rousseau la met au dessus du *Vert-vert*, et pourquoi, p. 259; ses défauts, *ibid.* et suiv.

CHASSIGNET, poète français. Exemples de figures, tirés de sa poésie, tom. IV, p. 117.

Château Saint-Ange (le) fut le berceau de *la Henriade*, et pourquoi, tom. VIII, p. 49.

CHATEAUBRUN, poète français. Idée de sa pièce des *Troyennes*, tom. XI, p. 235; a totalement échoué dans les sujets d'histoire, p. 321.

CHAULIEU, poète français. Ce que l'on en dit avec Voltaire, tom. VI, p. 428; mérite de ses stances sur la *Solitude de Fontenai*, sur la *Retraite*, sur la *Goutte* et sur l'*Inconstance*, p. 429.

Chefs-d'œuvre de l'antiquité : nous sommes accablés par leur multitude, tom. XIII, p. 102.

CHÉMINAIS. Ses sermons ont quelque douceur, tom. VII, p. 28.

Chêne et le Roseau (le). Idée et citation de cette fable de Lafontaine, tom. VI, p. 355.

Chéréas et Callirhoé. Idée de ce roman grec, tom. III, 2e. partie, p. 349.

Chersonèse (la). Exposé historique du sujet de ce discours de Démosthène contre Philippe, t. II, p. 427;

son exorde, p. 434; suite de ce discours, p. 440, 442, 449, 455, 459; suite de la traduction de cette harangue, tom. III, p. 161.

Chevalier joueur (le), comédie de Dufresny. Différence de cette pièce d'avec celle de Regnard, tom. VI, p. 41.

Childebrand, titre d'un poëme épique du siècle de Louis XIV. Jugement qu'on en porte, tom. IV, p. 151.

CHŒRILE, auteur grec, n'était, suivant Suidas, qu'un chansonnier vagabond, tom. I, p. 321.

Chœurs. Les Grecs en faisaient usage dans leurs tragédies, tom. I, p. 318; ceux d'*Esther* et d'*Athalie* de Racine ont plus d'onction que *les Pseaumes* de Rousseau, tom. VI, p. 105.

CHOISEUL (le duc de). D'Alembert disait de lui à Voltaire, qu'il était son protecteur, ou plutôt son protégé, tom. XV, p. 128; pourquoi il refusait à d'Alembert une pension, 127.

Chrétiens (les premiers). Leur éloge par Diderot dans le *Code de la Nature*, tom. XVI, p. 243; combien a duré leur tems, p. 249; n'ont point été avant Constantin un corps politique, p. 250.

Christianisme. Son esprit rapproche, suivant Diderot, les hommes des lois de la Nature, tom. XVI, p. 243; est la plus sublime perfection de l'humanité, p. 248; à ne le considérer que comme institution humaine a été la plus parfaite, p. 249.

Christianisme dévoilé (le). Cet ouvrage a été attribué faussement à Boullanger, tom. XVI, p. 315; est de Damilaville, commis au Vingtième, p. 316.

CHRISTINE, reine de Suède. Patru lui fit une harangue à la tête de l'académie, tom. VII, p. 20.

CHRYSOGON, antagoniste de Cicéron dans la cause de Roscius d'Amérie, tom. III, p. 16.

CHRYSOSTOME (Saint) peut être opposé pour l'éloquence, à ce que l'antiquité a eu de plus grand, tom. IV, p. 13, 15.

CICÉRON, orateur romain. Ce qu'en dit Longin, tom. I, p. 128; tout à la fois le plus grand orateur et le meilleur philosophe de l'ancienne Rome, p. 11; son discours pour Marcellus est d'un genre extraordinaire, tom. II, p. 266; son excellence, p. 268; beauté du génie de ce grand-homme, p. 269; sa première *Catilinaire* est du second genre démonstratif, p. 270; sa seconde *Philippique*, monument dans le même genre, p. 271; son discours en faveur de la loi Manilia, exemple du genre délibératif, p. 273; il excellait dans le raisonnement et le pathétique au dessus de Démosthène, p. 279; au rapport de Quintilien, a abusé de la plaisanterie, p. 294; avait des reparties qui portaient coup, p. 295; analyse de ses ouvrages sur l'art oratoire, p. 344; ses traités sont plus faits pour les Romains que pour nous, *ibid.*; il regardait l'accusation et la défense comme le plus beau triomphe de l'éloquence, p. 345; a emprunté la forme du dialogue dans ses livres *De l'Orateur*, p. 348; ce qu'il dit du vieux Solon, de Pisistrate, de Clisthène, de Thémistocle, de Périclès, de Cléon, d'Alcibiade, de Critias, de Théramène, de Géorgias le Léontin, de Trasimaque de Chalcédoine, de Protagore d'Abdère, de Prodique de Cos, d'Hippias d'Élée, d'Isocrate, de Lysias, d'Hypéride, d'Eschine, p. 399, 400 et suiv.; est de tous les hommes celui qui a porté le plus loin les charmes du style et le pathétique,

p. 402 ; a excellé dans le pathétique touchant, p. 411 ; analyse de ses ouvrages oratoires, tom. III, 1re. partie, p. 1 ; différence de caractère entre lui et Démosthène, *ibid.* ; donne beaucoup aux préparations, p. 2 ; Quintilien le préférait à Démosthène, *ibid.* ; Fénélon lui préférait Démosthène, et pourquoi, *ibid.* ; pourquoi il doit être plus généralement goûté que Démosthène, p. 3 ; différence entre Caton et lui, p. 8 ; pourquoi il s'attacha particuliérement à l'élégance du style, p. 9 ; on lui a reproché d'être trop orné, p. 10 ; pourquoi ses *Philippiques* sont moins vives que celles de Démosthène, p. 11 ; triompha d'Hortensius dans l'affaire de Verrès, p. 16 ; courage avec lequel il plaida sa première cause pour Roscius d'Amérie, *ibid.* ; véritable motif du voyage de Cicéron en Grèce, suivant Plutarque, p. 18 ; son dévoûment dont il fait gloire, *ibid.* ; difficultés qu'il avait à vaincre dans son plaidoyer contre Verrès, p. 19 ; avait composé contre lui sept harangues, et n'en prononça que deux, tom. III, p. 21 ; notice historique de la dernière, p. 23 ; citation de plusieurs morceaux, p. 24, 35, 36, 44 ; notice historique sur *les Catilinaires*, p. 48 ; extrait de la première, p. 56 ; de la seconde, p. 71, 76 ; notice historique de la harangue pour Muréna, p. 84 ; adresse avec laquelle il parle de Caton, p. 95 ; comme il tempérait l'austérité du genre judiciaire, p. 96 ; notice historique sur le poète Archias, p. 97 ; extrait, p. 99, 102, 112 ; notice historique de la harangue pour Sextius, p. 117 ; morceaux cités, p. 121, 123 ; notice historique pour Milon, p. 127 ; morceaux cités, p. 132, 136 ; la péroraison la plus belle qu'il ait faite, p. 134 ; notice historique des *Philippiques*, p. 144 ;

morceaux cités, p. 147, 152; parallèle de Cicéron et de Demosthène par Quintilien, p. 153; est le plus beau génie dont l'ancienne Rome puisse se glorifier, p. 159; quand il composa ses ouvrages de philosophie, qui ne sont pas tous venus jusqu'à nous, 2e. partie, p. 105; plan qu'il nous en donne dans son deuxième livre sur *la Divination*, p. 106, 143; idée de son livre intitulé *Hortensius*, p. 106; des *Académiques*, p. 107; de son *Traité des Devoirs*, p. 109; sur *la Nature du bien et du mal*, p. 113; ce qu'il pensait d'Épicure, *ibid.* et suiv.; ce qu'il dit du stoïcisme, p. 124; idée de ses *Tusculanes*, p. 112, 128; éloge de ses traités, p. 131; de la *Nature des dieux*, p. 133; de sa *République*, p. 140; du *Traité des Lois*, *ibid.*; ce qu'il dit sur la pudeur et sur la décence, p. 147; ses idées sur la dénonciation du sacrilége, p. 150; différens problêmes qu'il propose à résoudre en morale, p. 151 et suiv.; son opinion sur le serment, 2e. partie, p. 156; ses traités *de la Vieillesse et de l'Amitié*, p. 157; passage de cet auteur, comparé à un de Sénèque, sur le principe de notre âme, p. 177; quand nous n'aurions de lui que ses *Tusculanes*, sa *Nature des dieux* et le *Traité des Devoirs*, il serait toujours un des plus grands écrivains de l'antiquité, p. 196; ce dernier traité, pour la morale, doit être étudié dans la philosophie des colléges, tom. XVI, p. 400; ébauche de son caractère, t. III, 1re. partie, p. 112; nommé *Père de la patrie* par Rome libre, p. 85; ce qu'il aurait dit et pensé si on lui eût prédit notre révolution, p. 217; apostrophe en forme d'hommage que lui fait Pline le naturaliste, p. 290; fut homme d'État, p. 188; disculpé d'avoir terni sa gloire, p. 189; sa défense

du reproche qu'on lui fait dans l'affaire de Marcellus, p. 203 et suiv. ; son éloge non suspect par César-Auguste, p. 209.

Cicéron français. On peut donner ce nom à Massillon, tom. VII, p. 74.

Cid (le), tragédie de P. Corneille. Ce sujet avait été traité en Espagne par Diamante et par Guilain de Castro, tom. IV, p. 222 ; Mairet en a été par jalousie le plus grand détracteur, *ibid.* ; est un exemple que le génie précède nécessairement le goût, p. 223 ; ce que l'on doit penser du sentiment de l'académie sur cette pièce, *ibid.* ; justes reproches qu'on peut faire à Corneille, p. 224 et suiv. ; on retranche aujourd'hui à la représentation le rôle de l'Infante, p. 293 ; beauté du rôle de dom Diégue, p. 336, 343 ; l'académie s'était beaucoup méprise sur le sujet du *Cid*, p. 345 ; sa naissance a été la plus brillante de toutes les époques de la scène française, tom. XIII, p. 69 ; depuis, le goût pour le théâtre est devenu une passion, tom. XII, p. 155.

Cinna, examen de cette tragédie de P. Corneille, tom. IV, p. 265 et suiv. ; réflexions sur la critique de Voltaire, p. 271 ; morceau de Sénèque, d'où Corneille en a tiré le sujet, p. 265 ; jugement de Voltaire, p. 271 : on y retranche le rôle de Livie à la représentation, p. 293 ; le rôle d'Émilie, moins théâtral que celui de l'Hermione de Racine, p. 290, 292 ; mot de M. le maréchal de Lafeuillade, sur le *Soyons amis*, *Cinna*, p. 294 ; beauté du rôle d'Auguste, p. 336, 350, 351.

Civisme. Mal que l'on a fait dans la révolution avec ce prétendu mot, tom. III, 2e. partie, p. 149.

CLAIRON, célèbre actrice du théâtre français, a attiré,

en 1762, tout Paris aux représentations d'*Oreste* de Voltaire, tom. X, p. 122.

Clarisse. Idée de ce roman de Richardson, tom. XIV, p. 256; a beaucoup de traits de ressemblance avec *la Nouvelle Héloïse*, p. 265.

CLARKE, philosophe anglais, profond métaphysicien, n'est pas pour cela obscur, tom. VII, p. 209.

Classe d'éloquence française, dernière classe à établir dans les universités, et pourquoi, tom. XVI, p. 400; plan d'étude qu'on y suivrait, p. 402; devrait être placée au collége de France, p. 408.

CLAUDIEN, poète latin. Idée de ses ouvrages, tom. I, p. 273; ce qu'il dit sur la récompense de la vertu ici-bas, tom. VIII, p. 365, et tom. XV, p. 437, à la note; son style est enflé et monotone, tom. VIII, p. 421; le début du mois de *Juin* dans le poëme des *Mois* de Roucher est tout dans son style, p. 423.

CLAVERET, censeur impudent de P. Corneille, tom. IV, p. 326.

Clélie, roman ennuyeux de Scudéry, tom. VII, p. 298.

Clémence (de la), traité de Sénèque, où P. Corneille a tiré le sujet de sa tragédie de *Cinna*, tom. IV, p. 265.

CLÉMENT (l'abbé). Idée de ce célèbre prédicateur du dix-huitième siècle, tom. XIV, p. 29; examen de sa composition, p. 30.

CLÉMENT de Genève, auteur des *Cinq Années littéraires.* Ce qu'il dit de l'ouvrage de Diderot sur l'*Interprétation de la Nature*, tom. XVI, p. 87.

CLÉMENT, de Dijon. Par quel motif a critiqué *la Henriade* dans sa jeunesse, tom. VIII, p. 61; est revenu sur ce jugement dans un âge plus mûr, p. 62; a épuisé la censure sur cet ouvrage, p. 74; dit que *la*

Henriade manque de sublime en tout genre, p. 82; réponse à cette assertion, *ibid.*; paraît préférer beaucoup plus l'*Ode sur la prise de Namur* par Boileau, que l'assaut de Paris dans *la Henriade*, p. 85; donne à Sarrazin et au P. Lemoine plus de goût pour la grande poésie, qu'à Voltaire, p. 98; panégyriste mal-adroit de Boileau, et pourquoi, p. 129; est outré dans ses jugemens, p. 126; accuse Voltaire de n'avoir pas une épithète neuve, p. 144; réponse, *ibid.* et suiv.; de ne pas savoir se servir de l'ellypse, p. 153; réponse, *ibid.* et suiv.; injustice prouvée de sa critique, p. 155; pas d'accord avec Labaumelle dans leur critique, p. 180; appelle les épisodes des hors-d'œuvre, p. 183; ce qu'il dit des amours de la belle Gabrielle, p. 187; tend à bannir de l'épopée toute idée morale, p. 189.

CLÉON, orateur grec. Ce qu'en dit Cicéron, tom. II, p. 399.

CLÉOPATRE n'a pu, dans tout l'éclat de sa beauté, attacher César-Auguste à son char, tom. IX, p. 440. Essai historique sur cette princesse, tom. XII, p. 494 et suiv.

Cléopâtre, tragédie de Jodelle, tom. IV, p. 187; fut jouée au collége de Rheims par les meilleurs poètes du tems, *ibid.*; Jodelle se chargea lui-même du rôle de Cléopâtre, p. 188; récit du succès qu'en fait Pasquier dans ses *Recherches historiques*, *ibid.*

Cléopâtre. Idée de cette tragédie de Marmontel, tom. XII, p. 476; citation de quelques morceaux, p. 480 et suiv.

Cléopâtre, roman de la Calprénede, le meilleur du tems où il parut, tom. VII, p. 299; ce qu'en pensait madame de Sévigné, *ibid.*

Clerc.

Clerc. Origine de ce nom et sa définition, tom. IV, p. 30; ce qu'on doit à ceux qui le portaient, p. 32.

Clercs de la Bazoche (les). On ne doit pas leur donner le nom de poètes tragiques, tom. IV, p. 184.

CLERMONT-TONNERRE, l'un des chefs de la minorité de la noblesse dans l'assemblée constituante. Sa triste fin, tom. XIV, p. 448.

CLERVAL, acteur, a beaucoup contribué au succès du théâtre de la Foire, tom. XII, p. 268.

Cléveland, roman anglais. Ses premières parties sont très-attachantes, tom. XIV, p. 243.

Climène. Idée de ce petit drame mythologique de Lafontaine, tom. VI, p. 368.

CLINCHETEL, peintre pour les libertins, tom. VIII, p. 222.

CLISTHÈNE, orateur grec. Ce qu'en dit Cicéron, tom. II, p. 399.

CLODIUS, Romain qui s'opposa au retour de Cicéron. Idée de son caractère et des excès qu'il commit dans Rome, mais moins atroces que les journées des 1er. et 2 septembre 1792 à Paris, t. III, 2e. partie, p. 119.

Clovis, poëme de Desmarets. Lamotte le mettait au dessus de l'*Iliade*; pourquoi, tom. I, p. 236. Jugement qu'on en porte, tom. IV, p. 151.

Club de 1789 : ce qu'il fut dans la révolution, tom. XIV, p. 448.

Club des Cordeliers : ce qu'il était, tom. XIV, p. 424; noms des principaux membres de cette société, p. 425; Marat son principal instrument, *ibid.*

Coche et la Mouche (le). Idée de cette fable de Lafontaine, tom. VI, p. 360.

COCHIN, célèbre avocat du dix-huitième siècle,

tom. XIV, p. 5; avait le talent d'aller toujours au fait, *ibid.*

Code de la Nature (le). Idée de cet ouvrage de Diderot, tom. XVI, p. 170 et suiv. Babœuf y a puisé ses principes révolutionnaires, p. 175 et 176; extravagances que l'on y trouve développées, p. 178 et suiv.; y soutient que l'homme est essentiellement bon, p. 203; comment il faut entendre cette proposition, p. 206; y insinue la communauté de biens dans les États les plus riches, p. 237; y retrace le premier âge du christianisme, p. 243; dit que ce sont les lois qui ont ôté à l'homme sa bonté naturelle, p. 280.

Coëphores. Idée de cette tragédie d'Eschyle, tom. I, p. 345.

Cœur humain (le) peut être étudié dans des faits inventés comme dans des événemens réels, tom. IX, p. 245.

COFFIN, célèbre professeur de l'université de Paris. Hommage que lui rend l'auteur, tom. IV, p. 19.

COLARDEAU, poète français. Idée de ses Œuvres, tom. XIII, p. 358. Examen de l'*Épître d'Héloïse et d'Abélard*, p. 359; de son héroïde *d'Armide à Renaud*, *ibid.*; de ses tragédies d'*Astarbé* et de *Caliste*, p. 361; citation d'un jugement sur cet auteur dans un journal, p. 362; commentaire sur ce jugement, p. 364. Idée des *Perfidies à la mode*, comédie en cinq actes, p. 358. Mérite de sa traduction en vers du *Temple de Gnide* et des *Hommes* de Prométhée, *ibid.*; de sa traduction des deux premières *Nuits d'Young*, p. 370, et de l'*Épître à M. Duhamel*, p. 371.

COLLÉ, poète français, auteur de *Dupuis et Desronais*, et de *la Partie de chasse de Henri IV*. Idée de ces pièces, t. XI, p. 401; ce que l'on dit de son *Théâtre de*

société, p. 403. Différence entre lui et Piron, tom. XII, p. 283; couplet de chanson qu'il fit contre la tragédie de *Mahomet* de Voltaire, tom. IX, p. 453; sottise qu'il prête à Corneille, *ibid.*

Collége de France, fondé par François Ier. Réformes à y faire, tom. XVI, p. 409. Colléges en France; l'éducation que l'on y donne est vicieuse sous plusieurs rapports, p. 377. Nouveaux prix à instituer; quels en seraient les juges, p. 417.

COLLIN D'HARLEVILLE a de la gaieté et du naturel dans le dialogue, et de l'élégance dans le style, tom. XI, p. 330.

COLUMELLE. Son ouvrage sur l'agriculture, plus estimé que celui de Varron, tom. III, 2e. partie, p. 362.

Colombine, caractère d'un personnage de l'ancien théâtre italien, tom. XII, p. 273.

Colombine-Nitétis, pièce de la Foire. Citation d'un couplet, tom. XII, p. 283.

Combat de la Mouche et du Lion. Idée de cette fable de Lafontaine, tom. VI, p. 359.

Combat des Rats et des Grenouilles, poëme d'Homère. Sa comparaison avec le *Lutrin* de Boileau, tom. VI, p. 248.

Comédie. Phormis et Épicharme, originaires de Sicile, sont les premiers comiques qui y aient mis une action, tom. I, p. 68.

Comédie ancienne. Comédie grecque, tom. II, p. 1; la vieille comédie, ce que c'était, *ibid.*; son effronterie, *ibid.*; nommait les personnes, p. 2; fut réprimée par les lois, *ibid.*; de la moyenne comédie, *ibid.*; de la véritable, p. 3. Ménandre en a été le créateur chez

les Grecs, et Épicharme chez les Siciliens. De la comédie latine, p. 53. Chez les Romains se chantait; preuve qu'on en a, tom. XV, p. 177. Ce qu'elle était sous le siècle de Louis XIV, tom. V, p. 379; dans le dix-huitième siècle, tom. XI, p. 309. Si cet art est plus difficile que celui de la tragédie, p. 310, 311 et suiv.

Comédiens : ce qu'ils devraient faire pour plaire au public, tom. XI, p. 172 et 173.

Comète (la). Idée de cet ouvrage de Bayle, tom. VII, p. 217.

Comiques. Les auteurs comiques de profession n'ont pu faire une tragédie passable, tandis que les tragiques les plus célèbres y ont réussi, tom. XI, p. 328.

Comment et Pourquoi (le) : ce que c'est, suivant Diderot, tom. XVI, p. 99.

Commentaire de Corneille par Voltaire. L'on y voit tout ce qui lui a manqué, et ce qu'il laissait à faire à Racine, tom. IV, p. 355.

Comminge (le comte de), ouvrage de madame de Tencin : est regardé comme le pendant de *la Princesse de Clèves*, tom. VII, p. 306; ce qu'on en dit, tom. XIV, p. 250.

Communauté de biens, insinuée par Diderot dans son *Code de la Nature*, tom. XVI, p. 237; connue à Sparte et ailleurs, p. 242; preuves que ce n'était qu'une pratique de charité chez les premiers Chrétiens, p. 250, et purement volontaire, p. 251; suivant Diderot, les hommes ne pourront trouver leur bonheur qu'en l'admettant, p. 286.

Compagnies (les). Fontenelle disait qu'elles devaient être un peu pédantes, tom. XIV, p. 3.

Complaisant (le), comédie de Pont-de-Vesle. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 398.

Complimens de réception à l'académie (des) : ce qu'on en dit, tom. VII, p. 20 ; celui de Racine doit être excepté de tous les autres, p. 21.

Compositeur de musique. Il n'y en a point qui voulût se charger de mettre en musique *Iphigénie* et la *Phèdre* de Racine, au lieu que les musiciens grecs mettaient celles d'Euripide sortant des mains de l'auteur, tom. VI, p. 52. Ceux d'Italie gagnent plus que vingt auteurs de paroles, tom. XII, p. 157.

Comte d'Essex (le), tragédie de Th. Corneille. Examen de cette pièce, tom. V, p. 319 et suiv. ; ce qu'en pensait Voltaire, p. 318 et suiv.

Comtesse d'Escarbagnas (la). Idée de cette comédie de Molière, tom. V, p. 453.

Comtesse de Savoie (la). Idée de ce roman de madame de Fontaine, tom. XIV, p. 250. Voltaire en a tiré le sujet de *Tancrède*, *ibid.*

Concetti (les) ont figuré long-tems dans notre poésie galante, tom. IV, p. 66.

Conclusioncules, mot qui devrait entrer dans notre langue : ce qu'il signifie, tom. III, 2e. partie, p. 125.

Concupiscible : ce que Platon entend par-là, tom. III, 2e. partie, p. 23.

CONDILLAC, profond métaphysicien, n'est pas pour cela obscur, tom. VII, p. 209 ; a gâté son *Cours d'études* par ses ineptes critiques des vers de Boileau, tom. XIII, p. 11. Suivant lui, le génie des écrivains ne se déploie tout entier que dans une langue fixée, tom. III, p. 172 ; a rendu un témoignage respectueux à la religion dans son *Cours d'histoire*, tom. XV,

p. 113 ; sa gloire est d'avoir été le premier disciple de Locke, p. 136, 336; quel est son premier ouvrage, p. 137. Morceau de son *Traité des sensations*, p. 139 et 199; c'est l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, p. 205; à qui il en doit l'idée, p. 206. Notice de son *Traité des animaux*, *ibid.*; ce qui y a donné occasion, *ibid.*; accusé d'avoir pris le dessein de son livre des *Sensations* dans Buffon, *ibid.*; comme il s'en disculpe, p. 207; analyse de son *Cours d'études*, p. 208; citation d'un morceau sur les comparaisons et les figures, p. 211; idée de l'art de raisonner, p. 213; de l'art de penser, *ibid.*; de son cours d'histoire, *ibid.*; de son style en général, p. 214; principes de Locke, qu'il a combattus, p. 349; sa métaphysique doit être admise dans les universités, tom. XVI, p. 400.

CONDORCET a été dépositaire de la correspondance de d'Alembert, imprimée depuis à la suite du *Voltaire* de Kehl, tom. XV, p. 132; ce qu'il dit de Boileau, tom. VI, p. 320; est entré à l'académie française à la pluralité d'une voix sur Bailly, tom. XV, p. 80; a été l'ennemi déclaré de Buffon, p. 82; sa mort affreuse, *ibid.*; absurdité de son système, p. 6; appendice d'une assertion tirée d'un de ses ouvrages, p. 260.

Confessions du comte de ***, roman de Duclos. Ce qu'on en dit, tom. XVI, p. 10.

Confiance perdue (la), ou *le Serpent mangeur de kaymak*: ouvrage de Sénécé. Ce que l'on en dit, tom. VI, p. 392; morceau cité, p. 394.

Confirmation (de la) dans l'art oratoire. Ce que c'est, tom. II, p. 393.

Confrères de la Passion. On ne doit pas leur donner le nom de poètes tragiques, tom. IV, p. 184.

Congès (les) extraordinaires dans les universités doivent être supprimés, tom. XVI, p. 385.

CONFUZÉE (autrement CONFUCIUS). Ses entretiens sur l'immortalité de l'âme, tom. XVI, p. 49.

Congrès. Boileau, par ses satyres, a fait abolir cette infamie, tom. VI, p. 229.

Connétable de Bourbon, tragédie, par Guibert. Quand représentée, et idée de cette pièce, tom. VIII, p. 452 et suiv.

Connexion des causes et des effets. Abus qu'on en peut faire, tom. XV, p. 398, 399.

Conquête de la toison d'or, poëme latin de Valérius Flaccus. Idée de cet ouvrage, tom. I, p. 309.

Considérations sur les mœurs de ce siècle : ouvrage de Duclos. Idée de ce livre, tom. XIV, p. 275, et tom. XV, p. 264.

Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains par Montesquieu. Idée de cet ouvrage, tom. XV, p. 47; durera autant que notre langue, *ibid.*; Montesquieu a su y joindre la brièveté des expressions à l'élévation des vues, p. 49.

Considérations sur les Romains : ouvrage de Saint-Évremond. Il y a beaucoup de choses bien pensées, tom. VII, p. 286.

CONSTANTIN, épigrammatiste grec. Idée de cet auteur, tom. II, p. 183.

Constitution française. La troisième déclare en quoi consiste la véritable égalité des hommes, tom. XVI, p. 254.

Conte (du) et de la Fable, tom. VI, p. 324. Le Conte, sous la plume de Passerat, a fait de grands progrès, tom. IV, p. 149; sa pièce intitulée *l'Homme métamor-*

phosé en coucou, est digne de Lafontaine, *ibid.*

Contes (des), tom. VII, p. 308; idée de ceux d'Orient, p. 309; ce que sont *les Mille et une nuits*, p. 311; l'histoire de Phèdre, de Circé, de Joseph, fils de Jacob, se trouve dans ces contes, *ibid.*; idée des *Mille et un jours*, p. 312 et suiv.; il y a bien moins de variété que dans *les Mille et une nuits*. C'est à Galland et Pétis de la Croix que l'on est redevable des *Contes arabes*, p. 313; anecdote sur Galland, *ibid.*; *Contes des Fées*, ce que c'est, p. 314; madame Daulnoy y a le mieux réussi, p. 315; mérite des *Contes* d'Hamilton, *ibid.*; idée de celui de *Fleur d'épine*, tiré des Mémoires de Grammont, p. 318; cet ouvrage est le premier où l'on ait montré le persifflage, p. 319.

Contes (les) de Lafontaine. La diction en est moins pure que celle de ses *Fables*, tom. IV, p. 363; est au dessus de Bocace et de la reine de Navarre, à cause de la poésie, p. 364; Joconde, meilleur par l'Arioste, suivant Voltaire, que par Lafontaine; Boileau est pour Lafontaine, p. 364; justice du sentiment de Boileau, *ibid.*; sont plutôt libres que licencieux, *ibid.*; on en a accommodé plusieurs au théâtre, p. 365; ceux qui ne sont pas décens sont en petit nombre, *ibid.*; morceau cité du *Faucon*, *ibid.*; celui de *la Courtisane amoureuse*, plein d'intérêt, *ibid.*

Contrains-les d'entrer. Idée de l'ouvrage de Bayle sur ces paroles, tom. VII, p. 217.

Contre-révolutionnaire. Définition de ce terme : les monstres de la révolution donnaient ce titre à la tragédie de *Brutus*, tom. VIII, p. 31.

Controverses (les). Ce système, sous la régence, a cédé la place à celui de Law, tom. VIII, p. 42.

Convalescence (de la). Gresset, dans l'*Epître à sa sœur*, traite ce sujet, et Saint-Lambert dans son *Poëme des Saisons*, tom. VIII, p. 362.

Conversation du Père Canaye et du maréchal d'Hoquincourt, ouvrage de Charleval. Ce qu'on en dit, tom. VII, p. 296.

COPERNIC. Notice sur ce célèbre mathématicien, tome IV, p. 55; c'est de son tems que la philosophie d'Aristote est tombée, tom. I, p. 55.

Coquette corrigée (la), comédie de Lanoue. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 403.

Coquette fixée, par Voisenon. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 558.

CORDEMOY. On lui doit beaucoup pour ses recherches sur notre histoire, tom. VII, p. 152 : le Père Daniel en a profité pour corriger les erreurs nombreuses de Mézerai, *ibid.*

CORNEILLE (Pierre), poète dramatique. Des poètes tragiques avant lui, t. IV, p. 184, 185; Mairet fut le plus grand détracteur de sa tragédie du *Cid*, p. 202; sa *Sophonisbe* ne put tenir contre celle de Mairet, p. 203; quel est le premier service qu'il a rendu à la langue ou au théâtre, p. 216; morceau cité du *Cid*, p. 217; précéda Molière par sa pièce du *Menteur*, p. 219, 220; quel fut son coup d'essai, *ibid.*; analyse de sa *Médée*, p. 220; celle de Longepierre lui est supérieure, *ibid.*; examen du *Cid*, p. 222; des *Horaces*, p. 241; de *Cinna*, p. 264; de *Polieucte*, p. 296; de *Pompée*, p. 310; préférait *Rodogune* à toutes ses autres pièces : son examen, p. 313; d'*Héraclius*, p. 315; après cette pièce le talent de Corneille a commencé à baisser, p. 318; de *Nicomède*, p. 319;

Voltaire l'appelait *comédie héroïque*, p. 321 ; de *Sertorius*, *ibid.* ; *Théodore*, *Attila*, *Pulchérie* et *Suréna* ne sont pas susceptibles d'examen, p. 321 ; n'aurait pas dû lutter contre Racine pour *Bérénice*, p. 322 ; Voltaire a découvert que Racine a pris, dans *Pertharite*, la belle situation d'Hermione qui demande à Oreste la tête de Pyrrhus, *ibid.* ; Voltaire donne beaucoup d'éloges à son exposition d'*Othon*, tom. IV, p. 323 ; ce que dit Fontenelle de son *Agésilas*, *ibid* ; *Andromède* et *la Toison d'or* sont des pièces à machines, p. 323 ; morceau cité de la *Toison d'or*, p. 324 ; du *Menteur* et de *la suite*, p. 324 et suiv. ; réflexions sur les qualités de son génie, p. 325 ; Voltaire n'a pas prononcé sur la prééminence entre lui et Racine, p. 330 ; semble pencher pour Racine, *ibid.* ; mot de Molière sur ce poète, p. 335 ; le rôle de Ladislas aurait pu lui donner une idée de l'amour tragique, p. 344 ; lettre à Saint-Évremond, dans laquelle il énonce ses principes à ce sujet, *ibid.* ; a eu part à la *Psyché*, comédie de Molière, p. 348 ; l'auteur des *Trois Siècles* se trompe lourdement dans ce qu'il dit par rapport à *Attila*, *Agésilas* et *Pulchérie*, p. 350 ; faute d'avoir su traiter l'amour, a fait de plusieurs de ses principaux personnages des héros de roman, *ibid.* ; un de ses grands défauts, p. 351 ; remarque de Vauvenargues sur ce poète, *ibid.* ; son style est très-inégal, p. 354 ; il a élevé notre langue à la dignité de la tragédie, p. 355 ; a des vers d'une beauté au dessus de toute expression, *ibid.* ; Fontenelle lui donne la préférence sur Racine, p. 356 ; quels étaient ses auteurs favoris, t. m. V, p. 227 ; aurait plus ressemblé à Démosthène qu'à Cicéron, *ibid.* ; son

portrait, *ibid.*; son parallèle avec Racine, p. 237 et suiv.; donna *le Cid* à trente ans, p. 255; les scènes qu'il fournit à Molière pour le ballet de *Psyché*, respirent en plusieurs endroits la délicatesse et la grâce, p. 281; son *Menteur* est une pièce de caractère, empruntée des Espagnols, p. 281; a employé, dans la tragédie, le sentiment de l'amour, qu'il a suivi rarement dans la suite, tom. IX, p. 149; n'a pas fait usage de reconnaissances, non plus que Racine, p. 183; ce n'est pas une raison de les réprouver, *ibid.*; s'est trompé bien des fois dans le choix de ses sujets, p. 408; depuis *le Cid* jusqu'à *Héraclius*, a montré un grand génie dans tout ce qu'il a fait, tom. XI, p. 149; depuis son *Pertharite* jusqu'à son *Attila*, ce n'est plus lui, *ibid.*; il sera toujours difficile de prononcer une primauté absolue entre lui, Racine et Voltaire, p. 152; n'a traité aucun sujet purement d'invention, quoiqu'il en ait mis beaucoup dans plusieurs des pièces qu'il a tirées de l'Histoire, p. 316; n'a eu que des succès passagers dans ses pièces d'imagination, *ibid.*; a beaucoup trop employé l'antithèse, tom. VIII, p. 119; son explication sur l'objet du genre dramatique, tom. I, p. 71; ne peut pas être mis au rang des livres classiques pour le style, p. 78.

CORNEILLE (Thomas), poète dramatique. Son *Timocrate* n'est connu que comme exemple d'une grande fortune, tom. V, p. 316; d'où est tiré ce sujet, *ibid.* Idée de sa pièce de *Camma*, p. 317; coup de théâtre de cette pièce, imité dans *Zelmire*, *ibid.*; les deux seules tragédies qui lui aient survécu, p. 318; analyse du *Comte d'Essex*, p. 319; sentiment de Voltaire sur

cette pièce, p. 318 et suiv.; a défiguré jusqu'au ridicule le caractère de la reine Élizabeth, tom. XI, p. 321; *Ariane* est plus intéressante. Examen de cette pièce, p. 327; ce qu'en pensait Voltaire, p. 329; la donna à près de cinquante ans, p. 255; a écrit fort mal ses tragédies, et a versifié assez heureusement le *Festin de Pierre*, p. 328; ses opéras sont au dessous de ses plus mauvaises tragédies, tom. VI, p. 90.

CORNÉLIUS-NÉPOS, biographe latin. Notice sur cet auteur, tom. III, p. 333.

CORNUTUS, maître de Perse, poète satyrique. Service qu'il lui rendit, tom. II, p. 177.

Correspondance littéraire, journal. On peut voir au tome IV la critique de l'opéra de *Didon*.

COTTA (Lucius), jeune Romain du tems de Cicéron, de la plus grande espérance, tom. II, p. 350.

Couplets (les fameux). On les a attribués faussement à J. B. Rousseau, tom. VI, p. 179; leur analyse, *ibid.* et suiv.

Cour de Rome (la) n'est pas l'Église, et la politique ultramontaine n'est pas la religion, tom. VIII, p. 161.

Couronne (de la). Idée du fameux procès entre Eschine et Démosthène à ce sujet, tom. II, p. 413. Exemple des grands moyens oratoires employés dans ces deux harangues, p. 466 et suiv.; par Eschine, p. 470, 472, 476; par Démosthène, p. 480, 484, 485, 488, 493, 494, 495. Note au sujet d'un article du *Nouveau Dictionnaire historique* sur ce fameux procès, p. 499.

Cours de littérature (le) de l'auteur n'exclut que les sciences exactes et les sciences physiques, tom. V,

Préf. p. v ; mérite de l'indulgence ayant été composé pendant le cours de la révolution, tom. VIII, p. 30 ; ne ressemble à aucun autre, ni par le plan, ni par l'exécution, tom. XII, p. 315.

COURT DE GÉBELIN. Roucher a mal imaginé de construire la machine de son poëme des *Mois* sur ses *Recherches conjecturales*, tom. VIII, p. 417.

Courtisane amoureuse (la), conte de Lafontaine, est plein d'intérêt, tom. VI, p. 366.

CRATÈS, auteur comique grec, est le premier qui a abandonné la comédie (personnelle) qui nommait les personnes, tom. I, p. 68.

CRATINUS, auteur comique de la vieille comédie grecque, dont les écrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous, tom. II, p. 3.

CRÉBILLON, poète français. Son nom fut pendant des années le mot de ralliement d'un parti nombreux, et pourquoi, tom. XI, p. 1 ; la préférence qu'on lui a donnée sur Voltaire a été le scandale du goût et de la raison, p. 2 ; à quel âge est entré dans la carrière poétique, p. 3 ; quel fut son coup d'essai, *ibid.* Idée de sa tragédie d'*Idoménée*, *ibid.* ; d'*Atrée et Thyeste*, p. 12 et suiv. Fréron disait que le rôle d'Atrée était le plus beau de notre théâtre, p. 13. Subtilités ou direction d'intention qu'on trouve dans cette tragédie, p. 22 ; ce que dit Voltaire au sujet des défauts d'*Atrée*, p. 38. Le songe de Thyeste est un morceau d'un grand mérite poétique, p. 39 ; endroit très-beau dont Voltaire s'est moqué à tort, p. 38 et 39 ; le style en est entiérement vicieux, p 41. Idée de *Rhadamiste*, p. 53 ; est la meilleure de toutes ses pièces, *ibid.* ; d'où le sujet est tiré, *ibid.* ; ce que disait l'abbé Chaulieu de l'expo-

sition, p. 54; jugement singulier de Dufresny sur cette pièce, p. 59; selon Voltaire le rôle de Pharasmane est plus tragique que celui de Rhadamiste, p. 67; morceau comparé à un autre du *Mithridate* de Racine, *ibid.*; critique peu fondée de Voltaire sur deux vers, p. 72; reconnaissance la plus belle peut-être qu'il y ait au théâtre, p. 75; Crébillon avait l'oreille peu sensible à l'harmonie, et était inattentif sur la langue et la diction, p 82 et 83, dans les notes. Vers sublimes cités avec raison, p. 88, dans la note. Idée de sa tragédie de *Xerxès*, p. 107; ce que l'on en dit dans un éloge de l'auteur, p. 108. Examen de cette pièce, p. 109 et suiv.; qualité du style, p. 117. Idée de sa tragédie de *Sémiramis*, p. 119 et suiv.; de *Pyrrhus*, p. 122; moins mauvaise que les précédentes, *ibid.*; ce qu'on dit de son *Triumvirat*, p. 124, 395. Idée de son *Catilina*, p. 125; pourquoi il eut un si grand succès, *ibid.*; pourquoi, dans une très-longue carrière, n'a eu qu'une conception heureuse, p. 149; ne peut soutenir le parallèle avec ce que Racine et Voltaire ont de plus parfait, p. 150; pourquoi sa pièce d'*Électre* a réussi, tom. IX, p. 9; n'avait ni assez de goût ni de connaissances pour se juger lui-même et les autres, p. 10; n'avait que du talent, *ibid.*; préféré par la cour à Voltaire, et pourquoi, p 74 et 75; son *Catilina* joué vingt fois de suite par l'effet d'une cabale, *ibid.*; ses Œuvres imprimées au Louvre avant celles de Corneille, de Racine et de Molière, *ibid.*; la *Sémiramis* de Voltaire a réveillé les esprits vers la sienne, oubliée depuis trente ans, p. 113; son *Électre* est le seul sujet où il puisse entrer en comparaison avec Voltaire, p. 122; comparaison d'*Électre* et d'*Oreste*,

p. 123 et suiv. ; citation de quelques beaux morceaux du cinquième acte, p. 162 et 163 ; ce qui a contribué à soutenir cette pièce, p. 167 ; idée du style, p. 168 et suiv ; quoiqu'assez mauvais écrivain, aura sa place parmi les hommes de génie, tom. VIII, p. 302 ; ne peut cependant être mis dans la classe des maîtres et des modèles, tom. I, p. 34.

CRÉBILLON le fils. Idée de ses romans, *le Sopha* et *Tanzaï*, tom. XIV, p. 247 ; des *Égaremens du cœur et de l'esprit*, p. 248. Idée de ses autres romans, p. 249. Quelle place il donnait à son père parmi nos poètes tragiques, tom. XI, p. 153. On a fait quelques copies gauches et maussades de son roman de *Versac*, tom. XII, p. 304.

CRÉTIN, ancien poète français. Espèce de vers dont il se servait, tom. IV, p. 87.

CRITIAS, orateur grec : ce qu'en pensait Cicéron, tom. II, p. 399.

Critique de la critique, ou *Zélinde*, par Visé ; critique de l'*École des femmes*, tom. V, p. 419.

Critique désintéressée, ouvrage de l'abbé Cotin, oublié aujourd'hui, tom. VI, p. 259, 260.

Croisades (les) : comment ont nui aux progrès des lettres, tom. IV, p. 31.

Cupidité (la) a été, après l'orgueil, la passion la plus féroce qui a dominé dans la révolution française, tom. XIV, p. 443.

Cyclope (le), drame satyrique d'Euripide, le seul dans ce genre parvenu jusqu'à nous, tom. I, p. 65, 493.

CYPRIEN (Saint), Père latin. Idée de son style, tom. IV, p. 14.

Cyrus, roman ennuyeux de Scudéry, tom. VII, p. 298.

D.

DACIER (madame) s'est déshonorée dans sa dispute contre Lamotte, tom. I, p. 243.

D'AGUESSEAU a honoré à la fois la France, la magistrature et les lettres, tom. XIV, p. 9; ses écrits, source d'instruction pour ceux qui se destinent à l'étude des lois, *ibid.*

D'ALEMBERT. Sa *Dinamique* n'est pas une plus belle chose que l'*Application de l'algèbre à la géométrie*, par Descartes, tom. XV, p. 5; a rangé dans un ordre méthodique toutes les acquisitions de l'esprit humain, p. 16; a eu la part la plus honorable à l'entreprise de l'*Encyclopédie*, p. 84; s'y est renfermé à peu près dans ses *Mathématiques*, p. 95; en a abandonné la rédaction, p. 110; paraît n'avoir pas eu de religion, p. 113; haïssait plus les prêtres que la religion elle-même, p. 114; ce qu'on lui doit en mathématiques, p. 114, 115; a réuni le génie de la science au talent d'écrire, p. 115; sa préface de l'*Encyclopédie* est un ouvrage, p. 116; éloge de sa traduction de Tacite, p. 117; idée de son caractère, p. 120; idée de son livre sur la *Destruction des Jésuites*, p. 123; Frédéric le traitait en ami, *ibid.*; et comme son pensionnaire, p. 123; ce qui l'a le plus illustré dans sa vie, p. 124; refuse l'emploi d'instituteur du fils de l'impératrice de Russie, p. 124; la cour lui refusa long-tems une pension, et pourquoi, p. 126 et suiv.; haïssait Batteux et aimait assez Foncemagne, tous deux très-bons chrétiens, p. 130; ce qui a fait du tort à sa mémoire, p. 131; nom que lui donnait Voltaire dans ses lettres, p. 135; ce qu'il dit de Boileau, tom. VI, p. 317.

DALINVAL, auteur de l'*Embarras des richesses*, joué en 1725. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 550.

DAMILAVILLE, commis au Vingtième, l'un des deux écouteurs de Diderot, est l'auteur du *Christianisme dévoilé*, tom. XVI, p. 316; Voltaire affectait pour lui une espèce de vénération, et pourquoi, *ibid.*; sobriquet que sa société lui avait donné, p. 317; était l'écho de d'Alembert et de Diderot, dont il mettait les phrases par écrit, *ibid.*

DANCHET, auteur de l'opéra d'*Hésione*. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 4, 5.

Dancourades (les), farce de Favart au sujet de la paix de 1763, tom. XII, p. 380.

DANCOURT, poète comique du troisième ordre. Notice de ses meilleures pièces, tom. VI, p. 44.

DANIEL (le Père) a profité des lumières de Cordemoy, de Levalois, de Godefroy, de Lelaboureur pour corriger les nombreuses erreurs de Mézeray, tom. VII, p. 152; son histoire ne peut se lire sans ennui, p. 153; suspect depuis le règne de Louis XI, et pourquoi, *ibid.*

DANTE (le). Notice sur ce premier poète italien, tom. IV, p. 33; fausse assertion à son sujet, tom. I, p. 6; ce qu'en dit Voltaire dans une lettre particulière, tom. IV, p. 334.

DANTON. Vileté de son caractère, tom. XIV, p. 430, 432; établissait un foyer d'anarchie, *ibid.*; a été le premier à proclamer la république, p. 433.

Daphnis et Chloé, roman grec. Quel est l'auteur et le mérite de cet ouvrage, tom. III, 2e. partie, p. 349.

Dardanus. Idée de cet opéra de Labruère, tom. XII,

p. 79; par qui mis en musique, *ibid.*; citation de morceaux choisis, p. 80 et suiv.

D'ARGENSON, ministre de la guerre. Obligation que lui a eue Voltaire, tom. VIII, p. 203.

DASSOUCY. Titre qu'il prenait dans la littérature, anéanti par Boileau, tom. VI, p. 227.

DAUNOU (M.), auteur du *Discours sur l'influence de Boileau*, tom. VI, p. 257; réponses aux inculpations dont le charge un certain M. Nigood, p. 258 et suiv.

Dauphin, poisson de mer. Lettre de Pline qui renferme une anecdote à ce sujet, tom. III, p. 274.

DAURAT (Jean), poète français, membre de la pléïade française. Ce qu'on en dit, tom. IV, p. 115.

DAUVERGNE a hasardé, au théâtre de la Foire, le premier essai d'une musique nouvelle, dans le goût des intermèdes italiens, tom. XII, p. 167.

Débacle. Belle peinture qu'en fait Roucher dans son poëme des *Mois*, tom. VIII, p. 405.

Déclamations. Ce qu'on appelait ainsi du tems de Quintilien, tom. II, p. 231, et de notre tems, p. 234.

Déclamation (la) est infiniment supérieure au chant, et l'acteur tragique a une dignité que le chanteur n'aura jamais; le Kain l'a prouvé, tom. XII, p. 211 et 212.

Dédit (le), comédie de Dufresny, est la seule pièce où il est imitateur, tom. VI, p. 43.

Défaut (le) n'est nécessaire que quand le sujet ne peut subsister sans lui, tom. IX, p. 4.

DEGENNES, célèbre avocat du dix-huitième siècle. Ce qu'on en dit, tom. XIV, p. 5.

Déiste. Définition de ce mot; sa différence avec théiste, tom. XVI, p. 15.

DELILLE (M.), l'un de nos meilleurs versificateurs, s'est appliqué particuliérement à maîtriser notre vers alexandrin, tom. VIII, p. 315; supérieur à certains égards à Saint-Lambert pour la versification, p. 316; inférieur dans le style sublime, p. 317; ce qui fait en général le caractère de sa composition, *ibid.*; imitera Virgile en nous donnant des géorgiques françaises, p. 316, 320; sa description du cheval, supérieure à celle de Rosset, p. 333; et à celle de Voltaire, p. 102; a aussi éprouvé des mortifications à cause de Gluck, p. 337; critique d'un endroit de sa traduction des *Géorgiques*, tom. I, p. 162; ce qu'il dit de Boileau dans une satyre sur le luxe, tom. VI, p. 320.

DELISLE, officier de dragons, auteur de *Noëls contre la Cour de Louis XV*, comment s'est fait un ami du duc de Choiseul, tom. XV, p. 128.

DELISLE a donné au théâtre italien, *Arlequin sauvage* et *Timon le misanthrope*. Ce que l'on en dit, t. XII, p. 541, 543 : on y a développé des sophismes pernicieux à la société et contre les lois, *ibid.* et suiv.; idée de ces pièces, p. 546.

DELUC, physicien d'un ordre supérieur, a conclu, par ses *Observations sur le déluge*, que le livre de la Genèse était un livre divinement inspiré, tom. XVI, p. 315.

Déluge. Boullanger y voyait la clef de toutes les fables païennes, tom. XVI, p. 315; Deluc y voit au contraire la vérité du récit de Moise, *ibid.*

Démocrite. Idée de cette comédie de Regnard, tom. VI, p. 35.

DÉMOSTHÈNE, premier des orateurs grecs, tom. II, p. 398; son éloge revient sans cesse sous la

plume de Cicéron, p. 401 et suiv.; opinion de Fénélon sur sa supériorité, p. 403; ce qui constituait son éloquence, *ibid.*; a excellé dans le pathétique, p. 411; se sert du raisonnement comme d'une massue, p. 412; belle comparaison à l'appui, p. 413; exemple de la force de ces raisonnemens, p. 421 et suiv.; dans les *Philippiques* et les autres harangues, p. 424 et suiv.; son atticisme était souvent *haché* par le laconisme de Phocion, p. 428; appelé l'orateur de la raison, p. 462; sa logique également pressante dans le genre judiciaire et délibératif, tom. III, 1re. partie, p. 1; pourquoi Fénélon le préférait à Cicéron, p. 2, 156; doit être moins généralement goûté que Cicéron, et pourquoi, p. 3, 158; alliait à la force du raisonnement les grâces du style, p. 4; ses *Philippiques* sont plus vives que celles de Cicéron, p 11; modèles du genre délibératif, tom. II, p. 273; parallèle que Quintilien fait de lui et de Cicéron, tom. III, p. 153; sa querelle contre Eschine est l'affaire la plus mémorable dans ce genre, tom. II, p. 278; combien d'orateurs que nous ne connaissons pas, ont dû vraisemblablement paraître avant lui, tom. I, p. 6. Anecdote sur le discours sur la couronne, tom. XVI, p. 407. Idée de la traduction qu'Auger a donnée de ses ouvrages, tom. XIV, p. 328 et suiv.

Démosthène français. On peut donner ce nom à Bossuet, tom. VII, p. 74.

Dénoûmens malheureux (les) sont, depuis Aristote jusqu'à nous, regardés comme les plus tragiques, tom. IX, p. 363; leur théorie est une des parties de l'art la plus importante, p. 366; bien traitée par Marmontel dans ses *Élémens de littérature*, p. 367.

Denys le Tyran. Examen de cette tragédie de Marmontel, tom. XII, p. 433, 438; beau vers de cette pièce que Palissot ridiculise dans sa *Dunciade*, p. 454.

DENYS D'HALYCARNASSE, auteur des *Antiquités romaines.* Mérite et notice de cet ouvrage, tom. III, p. 324; 2e. partie, p. 350; auteurs dont il a profité, p. 351; c'est à lui que nous devons les notions les plus exactes sur l'état civil des Romains, p. 352. Idée de son ouvrage sur la rhétorique, *ibid.*; maltraite fort Thucydide et Platon sur leur style, p. 354; ce qu'il entend par genre moyen, p. 358.

Dépit amoureux (le), comédie de Molière : il y a suivi la route vulgaire du tems, tom. V, p. 395 et 396.

Dépositaire (le). Idée de cette comédie de Voltaire, tom. XI, p. 466.

DESCARTES : ce que l'on doit penser de sa *Cosmogonie*, tom. III, 2e. partie, p. 3; est le premier qui, dans l'avant-dernier siècle, ait mérité le nom de philosophe, tom. VII, p. 195; sa dioptrique l'a mis au rang des inventeurs en mathématiques, *ibid.*; obligations qu'on lui a, p. 196; mérite de sa *Méthode*, p. 197; sa mauvaise physique a long-tems prévalu, p. 198; sa philosophie ne doit plus être étudiée dans les universités d'aujourd'hui, tom. XVI, p. 400. Lafontaine avait étudié ses principes, tom. VI, p. 363. Boileau, par ses satyres, a sauvé la honte d'un arrêt contre sa philosophie en faveur d'Aristote, p. 266.

Description didactique : exemple qu'en donne M. Clément, tom. VIII, p. 83.

Description d'un combat de taureaux, tom. XIV, p. 288; d'une tempête, p. 295.

Déserteur (le), opéra-comique de Sédaine. Idée de cette

pièce, tom. XII, p. 411 ; citation d'un joli couplet, p. 420.

DESFONTAINES (l'abbé). Son injustice à refuser à Voltaire le mérite de la poésie de style dans *la Henriade*, tom. VIII, p. 61 ; ses froides plaisanteries ont fait tomber la tragédie de la *Mort de César*, tom. IX, p. 321 ; injustice de sa critique de la *Mérope* de Voltaire, tom. X, p. 21 ; son erreur lorsqu'il dit que la situation de la reconnaissance d'Égiste est imitée d'*Amasis*, p. 42 ; affecte ridiculement de mépriser le cinquième acte de cette pièce, p. 47, 62. Voltaire lui intenta un procès criminel à cause de la *Voltairomanie*, p. 72.

DESHOULIÈRES (madame) a excellé dans le genre pastoral, tom. VI, p. 398 ; a eu moins de talens poétiques que Ségrais, p 405 ; ses *Idylles* ne sont que des moralités adressées aux fleuves, aux ruisseaux, etc. *ibid.* On ne lit plus ni ses *Ballades*, ni ses *Épîtres*, ni ses *Odes*, ni ses *Chansons*, *ibid.* Morceaux cités de ses pièces, p. 406. Idée de l'Idylle du *Ruisseau*, p. 409 ; ses Idylles des *Oiseaux*, de l'*Hiver* et des *Moutons* sont ses meilleures, p. 412 ; les *Vers à M. Caze* ne sont pas à mépriser, p. 414.

DESLANDES a erré toute sa vie dans le labyrinthe des systèmes de philosophie, tom. III, 2e. partie, p. 2.

DESMAHIS, poète français. Examen de la nouvelle édition de ses Œuvres de 1777, donnée par M. de Tresséol, tom. XI, p. 399, et tom. XIII, p. 351. Idée de sa comédie de *l'Impertinent*, p. 355 ; de ses autres pièces, *la Veuve coquette*, *le Triomphe du sentiment*, et les fragmens de l'*Honnête Homme*, p. 356.

Désordre lyrique : ce qu'on lui permet, et ce que Pin-

dare a observé à cet égard, tom. VIII, p. 367.
DESPORTES, poète français, a écrit plus purement que Ronsard et ses imitateurs, tom. IV, p. 119; a imité Marot, et lui est resté fort inférieur, *ibid.*
Despotisme légal, mot sacré chez les Économistes, tom. XV, p. 279.
DESPRÉAUX. *Voyez* BOILEAU.
DESTOUCHES, auteur comique, a fait quinze pièces oubliées aujourd'hui, tom. XI, p. 330. Sa *Fausse Agnès* ne fut jouée qu'après sa mort, p. 333. Idée de cette pièce, *ibid.*; du *Tambour nocturne*, *ibid.*; du *Dissipateur*, p. 334; du *Triple Mariage*, p. 335; de l'*Irrésolu*, *ibid.*; du *Philosophe marié*, p. 337; du *Glorieux*, p. 341; cette pièce est plus suivie que la *Métromanie*, p. 346.
Détail : les plus grandes beautés de détail dans la tragédie perdent leur effet sur le spectateur si le caractère et la situation ne l'attachent pas, tom. IX, p. 70.
Deux Tonneaux (les). Idée de cet opéra-comique de Voltaire, tom. XII, p. 136; par qui mis en musique, p. 130.
Devin de village (le), opéra de J. J. Rousseau. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 93; singularité que cette aimable production soit de l'auteur du *Contrat social*, *ibid.*
Devise. Singularité de celle qu'avait prise un petit peuple de l'antiquité, tom. XVI, p. 416.
Diable à quatre (le), farce de Sédaine. Citation d'un couplet chanté par Margot, tom. XII, p. 390.
Diable boiteux (le), roman de Lesage, moins bon que *Gil Blas*, tom. XIV, p. 235. Beaumarchais en a tiré sa pièce d'*Eugénie*, tom. XI, p. 628.

Dialogue : son invention a été le premier pas de l'art dramatique, tom. IV, p. 359; uni à une action, le second pas, *ibid.*; est la forme que Cicéron a adoptée dans son *Traité de l'Orateur*, et dans presque tout ce qu'il a écrit sur la philosophie, tom. II, p. 348; son grand avantage, *ibid.*

Dialogue coupé, exemple tiré de la tragédie de *Polyeucte*, tom. IV, p. 309. On en trouve des exemples dans le poète Garnier et les auteurs qui ont précédé Corneille, p. 310.

Dialogue hypothétique : bel exemple de sa précision, tom. II, p. 439.

Dialogues des Morts, par Fénélon. Idée de cet ouvrage, tom. VII, p. 232; préférables à ceux de Fontenelle; pourquoi, p. 233 et suiv.; ceux de Fontenelle ne sont pas meilleurs que ceux de Lucien, tom. XV, p. 21.

Dialogues sur l'éloquence de la chaire, ouvrage de Fénélon. Ce qu'on en dit, tom. VII, p. 330.

Dialogue sur la question élevée sur la ligne de démarcation entre les Anciens et les Modernes, tom. III, p. 173; à qui on l'attribue, p. 174, 176; morceaux cités, p. 175 et suiv.

DIAMANTE, poète espagnol, a traité le même sujet du *Cid* de Corneille, tom. IV, p. 222.

Dicæopolis, nom emprunté sous lequel Aristophane parle de lui-même dans sa comédie des *Acharniens*, tom. II, p. 21, 25.

Dictionnaire critique de Bayle peut être réduit à un seul volume, débarrassé de beaucoup d'érudition frivole, tom. VII, p. 218; comment il a été fait, *ibid.*

Dictionnaire de médecine, Diderot en a été l'un des éditeurs

avec Eydous et Toussaint, tom. XVI, p. 2. Avant l'exécution de l'*Encyclopédie*, l'idée de rassembler toutes les connaissances humaines en forme de dictionnaire avait déjà été conçue, et par qui, t. XV, p. 90.

Dictionnaire historique d'une société de gens de lettres. Son assertion ridicule sur la tragédie de *Mithridate*, t. V, p. 26; sur *Andromaque*, *ibid.*; sur *Phèdre*, p. 127.

Didactique (le genre). Nous n'avons rien à opposer dans notre langue aux *Géorgiques* de Virgile, tom. VIII, p. 471.

DIDEROT, philosophe du dix-huitième siècle. Notice de sa vie, tom. XVI, p. 1. Anecdote sur son premier manuscrit, p. 2, à la note. Idée de sa traduction de l'*Histoire de Grèce* de Stanyan, *ibid.*; de celle de l'*Essai sur le mérite et la vertu* de Shaftesbury, p. 35; de ses *Bijoux indiscrets*, p. 5; de deux autres romans, p. 10; ne savait pas manier plus habilement la plaisanterie que la louange, p. 13; de ses *Pensées philosophiques*, p. 14. Éloge qu'il fait des passions, p. 16 et suiv.; sa lumineuse démonstration de l'existence de Dieu, p. 32; est devenu depuis athée, p. 35 et 36; comment, suivant lui, l'idée d'un Dieu était entrée dans le monde, p. 35. Examen de sa *Lettre sur les aveugles*, p. 63; à quelle occasion fut composée, *ibid.*; fut renfermé assez long-tems à Vincennes, *ibid.*; avait coutume de fermer les yeux lorsqu'il parlait, et pourquoi, p. 72; citation d'un passage à ce sujet, *ibid.*; mesurait l'intelligence humaine sur un vice d'organisation, p. 74; se disait chrétien, et pourquoi, p. 61; se soumettait aux décisions de l'Église, p. 62; voulait mourir dans son sein, *ibid.*; ce qu'il y a de bon dans sa *Lettre sur les aveugles*, p. 65; ne trouvait

pas que nous eussions assez de cinq sens, p. 66; habitude singulière qu'il avait en conversation, p. 77; citation de quelques-uns de ses sophismes, p. 78 et suiv.; se montre, dans cet ouvrage, évidemment matérialiste, p. 87. Idée de son *Interprétation de la Nature*, *ibid.*; ce qu'en dit Clément de Genève, *ibid.*; beau morceau sur les bornes de l'esprit humain, p. 90; avait coutume de prophétiser philosophiquement, p. 93; traitait les causes finales de système, p. 95; a fait l'aveu qu'en relisant cet ouvrage il ne l'avait pas toujours compris, p. 102; comme il justifie l'obscurité qu'on lui reproche, p. 104. Idée de ses *Principes de morale*, p. 105; de son *Traité sur l'éducation publique*, p. 130. Citation d'un beau morceau, p. 132; avait fait ses études chez les Jésuites de Langres, p. 144; ne comprenait pas qu'on pût enseigner sérieusement aux enfans les élégances de la langue latine, p. 160; réfutation de cette assertion, p. 161 et suiv. Idée de son *Code de la Nature*, p. 170 et suiv.; a travaillé à l'*Histoire philosophique* de Raynal, p. 174. Conformité des principes de Babœuf avec ceux du *Code de la Nature*, p. 175; maux qu'il a occasionnés par ses ouvrages, p. 211; sa définition de l'amour propre, p. 215; principes absurdes sur la propriété, p. 221; absurdité d'attribuer aux gouvernemens établis les maux et les crimes des hommes, p. 209. Idée de la *Vie de Sénèque*, p. 295; citation de quelques-uns de ses paradoxes, *ibid.*; il y règne le même fonds de perversité que dans ses autres ouvrages, *ibid.*; était seul capable de se passionner pour Sénèque, tom. III, 2e. partie, p. 161; abus qu'il a fait de quelques-unes de ses pensées, p. 211; invoque Juste-Lipse en faveur de cet auteur,

p. 271 ; préfère les *Traités* de Sénèque à ses *Lettres*, p. 279 ; faux passage de Plutarque, qu'il rapporte à la louange de Sénèque, p. 296 ; son jugement sur cet auteur, p. 298 ; rétracte ce jugement, p. 299 ; avait juré une guerre mortelle à l'homme moral, comme Voltaire à l'homme religieux, tom. XVI, p. 296. Idée de son *Testament philosophique* et de *Jacques le Fataliste*, *ibid.* Comparaison de son imagination et idée de son caractère, p. 311 ; était incapable de faire un grand ouvrage, et n'a fait que des morceaux, *ibid.* ; a porté l'égoïsme beaucoup plus loin qu'aucun philosophe avant lui, jusqu'à commenter son éloge, p. 312 et 313 ; était l homme le moins propre à être l'éditeur de l'*Encyclopéaie*, tom. XV, p. 50 ; y donne à J. J. Rousseau le nom de son *cher ami*, p. 96 ; nom différent qu'il lui donne dans la *Vie de Sénèque*, *ibid.* ; a été l'un des plus puissans mobiles de notre révolution, p. 113. On lui attribue sans fondement l'ouvrage *de l'Esprit* par Helvétius, p. 332 ; réfutation de cette assertion, p. 333. Idée de sa comédie du *Fils naturel*, tom. XI, p. 470 ; du *Pere de famille*, *ibid.* ; avec son *Drame honnête* n'a pas même une place quelconque parmi les auteurs dramatiques, tom. XIII, p. 59.

Didon. Idée de cette tragédie de Jodelle, t. IV, p. 187.

Didon, tragédie de Lefranc de Pompignan. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 217 ; moins touchante qu'*Inès*, mais mieux écrite, tom. XIII, p. 160.

Didon, opéra de Marmontel. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 434 ; mise en musique par Piccini, et son chef-d'œuvre, p. 195.

Dieu (Nom de). Newton ne le prononçait jamais sans se découvrir, tom. XV, p. 311.

Dieu-Monde, ancien système des philosophes, tom. XV, p. 342.

Digression : défaut fréquent d'Helvétius dans son livre *de l'Esprit*, tom. XV, p. 336.

DIODORE DE SICILE, historien grec, a écrit sur les anciens empires : ce que l'on en doit penser, tom. III, p. 324.

DIOGÈNE LAERCE. Notice sur ce biographe grec, tom. III, 2e. partie, p. 362.

DION CASSIUS, historien grec, a traité de l'Histoire romaine : ce que l'on en doit penser, tom. III, p. 324; ce qu'il disait de Sénèque, tom. III, 2e. partie, p. 308.

Direction pour la conscience d'un roi, ouvrage de Fénélon. Principes répandus dans cet ouvrage, t. VII, p. 226, 228; n'a paru que sous Louis XV, et pourquoi, p. 230.

Discours sur des points de morale, proposés pour prix : ce que c'était sous le règne de Louis XIV, tom. VII, p. 21. Idée de celui de Fontenelle sur *la Patience*, *ib.*

Discours synodaux de Massillon. Idée de cet ouvrage, tom. VII, p. 139.

Discours pour Marcellus, par Cicéron : ce qu'on en dit, tom. II, p. 266; excellence de ce morceau, p. 268.

Discours sur l'Envie, par Voltaire, est une satyre contre J. B. Rousseau et Desfontaines, t. XIII, p. 314; — sur l'*Harmonie*, par Gresset. Idée de cette pièce, t. VIII, p. 268; — à l'ouverture du Lycée le 31 décembre 1794, p. 6; avertissement dudit discours, p. 4.

Discours sur l'Histoire universelle. Mérite de cet ouvrage, tom. VII, p. 163, et tom. XV, p. 50; nom ridicule que Voltaire donne à son auteur, tom. VII, p. 163.

Disert : différence de ce mot avec celui d'*éloquent*, tom. II, p. 296.

Disposition, l'une des parties de la composition dans l'art oratoire, tom. II, p. 391.

Dissertations morales, historiques et politiques, par Saint-Évremond. Il y a beaucoup de choses bien pensées et bien dites, tom. VII, p. 286.

Dissipateur (le), comédie de Destouches : ce que l'on en dit, tom. XI, p. 334.

Distrait (le). Idée de cette comédie de Regnard, tom. VI, p. 35.

Dithyrambe, genre de poésie grecque, dont il ne nous reste aucun monument, tom. I, p. 65 ; ce que c'était, *ibid.*, et tom. II, p. 91, à la note.

Divination, faible que Platon et les Anciens avaient pour cet art, tom. III, 2e. partie, p. 25.

Divinités (les). Euripide et Sophocle les faisaient paraître sans scrupule sur la scène, tom. X, p. 106 ; sentiment d'Horace sur cela, *ibid.*

Dix-huitième siècle : introduction à l'histoire de sa philosophie, tom. XV, p. 1 ; morceau pour son histoire, tom. XVI, p. 372 et suiv. ; ce en quoi il est supérieur au dix-septième, tom. XV, p. 6 ; son milieu fut marqué par trois grandes entreprises, p. 71.

Doctrine chrétienne, dogmatique et morale : son exposition doit être placée dans le cours de philosophie, tom. XVI, p. 169.

Doctrine révolutionnaire : horreur qu'on en doit avoir, tom. III, 2e. partie, p. 90. Doctrine armée : ce que c'est, suivant M. Burke, tom. XV, p. 494.

DOMAT, célèbre avocat du dix-septième siècle, n'a pas été égalé par ceux du dix-huitième, tom. XV, p. 5 ; cas qu'en faisait Boileau, *ibid.*

DOMINIQUE, célèbre arlequin du commencement du

dix-huitième siècle. Son jeu a donné quelques succès à de mauvaises pièces, tom. XII, p. 545.

Don Japhet d'Arménie, comédie de Scarron, qu'on jouait avant Molière, tom. V, p. 384; est indigne de la scène française, tom. VII, p. 306.

Don Pèdre, pièce de Voltaire, non représentée, tom. X, p. 422; ce qui la lui fit entreprendre, p. 425.

Don Quichotte. Idée de ce roman original, tom. XIV, p. 238.

DORAT, poète français, a représenté dans la poésie légère, tom. VIII, p. 297; son caractère, *ibid.* Idée de son *Régulus*, p. 298; est imité de Métastase, *ibid.*; de ses comédies, p. 299; de ses romans, *ibid.*; de son poëme sur la *Déclamation*, *ibid.* Ses *Fables* sont ce qu'il a fait peut-être de plus mauvais, p. 299; n'aimait pas le Kain, p. 303; ce que l'on doit en général penser de ce poète, tom. XIII, p. 65. Idée de ses romans, *les Malheurs de l'inconstance* et *les Sacrifices de l'amour*, tom. XIV, p. 249; à quel commerce s'était ruiné, tom. XII, p. 566.

Dorothée, l'une des héroïnes du poëme de la *Pucelle* de Voltaire, tom. VIII, p. 217, 223.

Double Veuvage (le). Idée de cette comédie de Dufresny, tom. VI, p. 42.

Douleur (la crainte de la), suivant Helvétius, peut être substituée comme synonyme à l'amour de soi, tom. XV, p. 421.

Douteux avenir, mots étonnans qui, dans la bouche des philosophes, décèlent leur absurdité et leur mauvaise foi, tom. VIII, p. 413; réponse de J. J. Rousseau à ce sujet, *ibid.*

Doyen de Killerine (le). Idée de ce roman de l'abbé Prévôt, tom. XIV, p. 244.

Drame : ce que nous ont fait voir, depuis trente ans, les auteurs qui ont voulu le substituer à la tragédie, tom. IX, p. 364.

Droit du Seigneur (le). Idée de cette comédie de Voltaire, tom. XI, p. 466.

DUBARRY (madame) : mot spirituel que lui dit le duc de Nivernois, et à quelle occasion, tom. XV, p. 482, à la note.

DUBARTAS, poète français. On ne peut être en poésie, plus barbare que lui, tom. IV, p. 115 ; a imité la description du déluge des *Métamorphoses d'Ovide*, p. 118 ; son style a beaucoup de rapport avec celui de Ronsard, *ibid.* ; a beaucoup abusé du style figuré, tom. VIII, p. 130.

DUBELLAY, poète français, a transporté dans notre poésie les beautés des Anciens, tom. IV, p. 105 ; était membre de la pléïade française, p. 115. Critique de son opinion sur la langue et la poésie française, tom. I, p. 138 et suiv.

DUBELLOY, poète tragique français. Idée de sa tragédie de *Titus*, tom. XI, p. 273 ; de *Zelmire*, p. 278 et suiv. ; du *Siège de Calais*, p. 287. Bon mot du maréchal de Noailles sur cette pièce, p. 290 ; celui de Champfort sur la même, *ibid.* Idée de sa tragédie de *Gaston et Bayard*, p. 296 ; de *Gabrielle de Vergy*, p. 301 ; de *Pierre-le-Cruel*, p. 305 ; n'a pas donné à ses héros les caractères qu'ils ont dans l'Histoire, p. 322 ; se piquait d'être l'admirateur de Racine, tom. III, 2e. partie, p. 243 ; est mort de chagrin, pourquoi, *ibid.*

DUBOS (l'abbé). Ses *Recherches historiques* sur l'*Histoire*

de France ont été appréciées par le président Hénault et Montesquieu, tom. VII, p. 171. Son sentiment sur Lamotte, tom. XIII, p. 92.

Duc de Bourgogne (le), petit-fils de Louis XIV, élève de Fénélon; quel règne il promettait à la France, tom. VII, p. 225; peut faire apprécier le mérite du *Télémaque* et de son auteur, *ibid.*

Duc de Foix (le), tragédie de Voltaire, est *Adélaïde du Guesclin* rhabillée, tom. IX, p. 304, 305. Épigramme faite sur cette pièce, p. 306.

DUCHÉ, auteur tragique : quelle est sa meilleure tragédie, t. V, p. 347. Examen de cette pièce, *ibid.* et suiv. Idée de son opéra d'*Iphigénie en Tauride*, t. XII, p. 4.

DUCLOS. Idée de son caractère, tom. XIV, p. 272, 275. Examen de ses romans, p. 273 et suiv.; des *Confessions du comte de* ***, *ibid.*; de la *Baronne de Luz*, *ibid.*; d'*Acajou*, p. 273; n'était pas fait pour manier les pinceaux de l'Histoire, ni ceux de la poésie, p. 274. Idée de ses *Considérations sur les mœurs*, son chef-d'œuvre, p. 275, et tom. XV, p. 264; de ses *Mémoires pour servir à l'Histoire du dix-huitième siècle*, tom. XIV, p. 275; ses bons mots, p. 277; a donné à l'opéra les *Caractères de la folie*. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 93. Pourquoi, en perdant de sa réputation, il conserva beaucoup de considération, tom. XV, p. 266. Paroles de Duclos, plus remarquables pour ce tems-ci qu'au tems de la naissance de l'ouvrage, p. 271; jusqu'où il poussait la circonspection, p. 273; n'avait avec Voltaire qu'une correspondance de politesse, p. 274; rôle qu'il jouait à l'académie les jours de séances publiques, p. 119; a voulu faire tomber la gloire attachée à la poésie, tom. VIII, p. 305, et tom. XIII,

XIII, p. 10; sa phrase favorite à ce sujet, tom. VIII, p. 306.

DUDEFFANT (madame). Son jugement sur l'*Esprit des lois*, tom. XV, p. 54.

Duel aboli (le). Idée de cette pièce de vers, couronnée en 1671, tom. XIII, p. 297.

DUFRESNY, auteur comique. Notice sur ce poète, tom. VI, p. 41; a donné le *Chevalier joueur*. Différence de cette pièce d'avec celle de Regnard, *ibid.*; la *Noce interrompue*, la *Joueuse*, la *Malade sans maladie*, le *Faux honnête homme*, le *Jaloux honteux*, *ibid.*; l'*Esprit de contradiction*, le *Double veuvage*, le *Mariage fait et rompu* : sentiment sur ces pièces, p. 42; idée de la *Réconciliation normande*, *ibid.* Le *Dédit* est la seule pièce où Dufresny ait été imitateur, p. 43. Jugement singulier qu'il portait de la tragédie de *Rhadamiste*, tom. XI, p. 59.

DUGUET, écrivain sorti de Port-Royal. Idée de son ouvrage de l'*Institution d'un prince*, tom. VII, p. 234; pour qui il fut composé, *ibid.*; pourquoi *la Direction de la conscience d'un roi*, par Fénélon, en dit beaucoup plus que lui, p. 235; morceau cité de l'*Institution d'un prince* contre la flatterie, p. 236; contre les vaines fictions, p. 237; réponse, p. 239; morceau de l'*Art poétique* qu'on peut y opposer, *ibid.*; aurait dû traiter Quinault plus charitablement, p. 241; ce qu'il dit sur la multitude des ordonnances des rois, p. 242; sur le pouvoir légal, *ibid.*; sur les abus, p. 243; sur les impôts, p. 244; sur l'orgueil et l'ambition des souverains, p. 248 et suiv.; dans quel tems il a composé son livre, p. 250.

DULUC a démontré, dans son ouvrage de l'*Histoire de*

la Terre et des Hommes, la création et le déluge universel, tom. XV, p. 10.

DULOT a écrit utilement sur l'industrie et les finances, tom. XV, p. 276.

DUMARSAIS, auteur de l'excellent *Traité des tropes*: ce qu'il dit par rapport à la convenance des figures, tom. II, p. 316.

DUMOULIN. Hommage que lui rend l'auteur comme membre de l'université de Paris, tom. IV, p. 19.

Dunciade française (la). Idée de cet ouvrage, tom. XIV, p. 374.

DUNI, auteur de la musique du *Peintre amoureux de son modèle*, tom. XII, p. 168; a beaucoup contribué au succès du théâtre de la Foire, p. 268.

DUNOYER (madame). Ses *Lettres* sont curieuses à cause des anecdotes, tom. VII, p. 322.

Duo (le) d'Achille et d'Agamemnon, dans l'opéra d'*Iphigénie* de Gluck, est le dernier excès de la disconvenance et du ridicule, tom. XII, p. 214 et 215.

DUPATY, magistrat célèbre du parlement de Bordeaux: ce qu'on en dit, tom. XIV, p. 11.

Dupuis et Desronais. Idée de cette comédie de M. Collé, tom. XI, p. 401.

Durillon: expression singulière d'un passage traduit de Cicéron, rapportée par Boileau, tom. I, p. 173.

DURYER, auteur dramatique. Ses seules pièces passables sont *Alcyonée* et *Scévole*, tom. V, p. 309; ce que pensait Saint-Évremond de la première, *ibid.*

DUSAULX, de l'académie des inscriptions, nous a donné la meilleure traduction de Juvénal, tom. II, p. 135. Idée de son *Parallèle d'Horace et de Juvénal*, p. 136; critique de ce morceau, p. 146; ce qu'il dit

de Boileau dans son *Discours sur les poètes satyriques*, tom VI, p. 319.

DUVAL. Hommage que lui rend l'auteur comme membre de l'université de Paris, tom. IV, p. 19.

E.

École des Amis (l'). Idée de cette comédie de Lachaussée, tom. XI, p. 439.

École des Bourgeois, comédie de Dalinval, reprise avec succès en 1787, t. XII, p. 551; idée de cette pièce, *ibid.*; restera au théâtre, p. 552.

École des Femmes (l'). Idée de cette comédie de Molière, tom. V, p. 402; *Critique de l'École des Femmes*. Idée de cette pièce, p. 416.

École des Maris (l'). Cette comédie est le premier pas que Molière a fait dans la science de l'intrigue, tom. V, p. 399.

École des Mères (l') est la meilleure comédie de Lachaussée, tom. XI, p. 442, 507.

Écoles municipales, titre que devraient porter les maisons d'éducation publique, tom. XVI, p. 412.

Écoles premières. Comment on pourrait les établir dans chaque commune, tom. XVI, p. 378.

Écoles d'Oxford et de Cambridge. Leur juste célébrité, tom. XVI, p. 156.

Économie politique. J. J. Rousseau a travaillé sur cette matière, tom. XVI, p. 370.

Économistes. Fragmens sur cette secte, tom. XV, p. 275; quel en était le chef, p. 276; noms de quelques membres, *ibid.*

Écossaise (l'). Idée de cette comédie de Voltaire, tom. XI, p. 467.

Écrire. Manière de discernet si un homme sait écrite, tom. VIII, p. 134.

Écrivains. Il y en a cinq qui ont tendu service à la philosophie, tom. XV, p. 16.

Éditeur (l') de la traduction de Sénèque par Lagrange. Éloge outré qu'il donne à Sénèque, aux dépens de Platon et de Cicéron, tom. III, 2e. partie, p. 190; où a-t-il vu, dans cet auteur, son incommensurable supériorité sut Platon et Cicéron, p. 206.

Éducation. Morceau cité du *Traité sur l'Éducation de Locke*, tom. XV, p. 385.

Éducation publique (de l'). Idée du Traité qu'en a fait Diderot, tom. XVI, p. 130; citation d'un excellent morceau, p. 132; vérité qui condamne la prétendue philosophie, p. 138; autre excellent passage, p. 141.

Éducation des Colléges. Ses vices, tom. XVI, p. 377.

Effet dramatique. Quel il doit être selon Boileau, tom. IX, p. 364; exemple de la mort de *Zaïre* et du dénoûment de *Tancrède*, p. 365; de celui d'*Atrée*, de *Mahomet*, p. 366.

Effets (grands) par des moyens simples Raison pourquoi il est avantageux de les produire, t. IV, p. 316.

Égalité. Quelle est la véritable parmi les hommes, tom. XVI, p. 335; ce que c'était dans le régime révolutionnaire, tom. VIII, p. 19.

Égalité naturelle de tous les hommes. Comme on doit entendre ce dogme des Chrétiens, tom. XVI, p. 246, 253.

Égalité (l') des droits politiques est une extravagance aussi prouvée en faits qu'en principes, t. XVI, p. 254.

Égaremens du cœur et de l'esprit (les). Idée de cet ouvrage, tom. XVI, p. 10.

Église. Différence de la cour de Rome et de l'Église, tom. VIII, p. 161.

Églogue (de l'), tom. VI, p. 397; les Modernes y ont moins réussi que les Anciens, et pourquoi, p. 398; quels sont les poètes français qui s'y sont distingués, *ibid.*; idée de celles de Virgile, tom. I, p. 260; ont été mises en vers par Gresset. Ce que l'on en dit, tom. VIII, p. 268.

Eldorado, pays imaginaire d'un gouvernement fictif, tom. XVI, p. 239.

Électre. Idée de cette tragédie de Sophocle, tom. I, p. 411; inférieure à celle de Voltaire, *ibid.*; comment elle est traitée dans la préface de celle de Crébillon, tom. IX, p. 9.

Électre de Crébillon. Malgré ses défauts a été en possession du théâtre, tom. X, p. 121; raison pourquoi la lutte de Voltaire, dans son *Oreste*, a été plus pénible, *ibid.*; est le seul sujet où son auteur peut entrer en comparaison avec Voltaire, p. 122; comparaison détaillée de cette pièce avec *Oreste*, p. 123 et suiv.; citation de quelques morceaux du cinquième acte, p. 162, 163; ce qui a contribué à la soutenir au théâtre, tom. IX, p. 9, et tom. X, p. 167; idée du style, p. 168; rapprochement de différens morceaux de cette pièce avec un autre d'*Oreste*, p. 179.

Électre de Voltaire. Le merveilleux y est admis comme moyen, tom. X, p. 105.

Élégie (de l') chez les Anciens. Définition de ce mot, tom. II, p. 188.

Élémens (les), opéra-ballet de Roi. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 44; lui a fait plus de réputation que ses autres ouvrages dans ce genre, p. 56.

ÉLIE DE BEAUMONT, avocat du dix-huitième siècle. Mérite de ses Mémoires, tom. XIV, p. 10.

ÉLIE DE BEAUMONT (madame). Idée de son roman des *Lettres du marquis de Rosel*, tom. XIV, p. 250.

ÉLISÉE (le Père). Idée de ce célèbre prédicateur du dix-huitième siècle, tom. XIV, p. 29.

Ellipse (de l'). Figure de rhétorique. Sa définition, tom. II, p. 330; M. Clément accuse Voltaire de ne pas savoir s'en servir, tom. VIII, p. 153.

Élocution (de l'). Sa définition par Quintilien, tom. II, p. 300; l'une des parties de la composition dans l'art oratoire, p. 393.

Éloge d'Agésilas. Ouvrage de Xénophon. Ce qu'on en dit, tom. III, p. 297.

Éloges des Académiciens, par Fontenelle. Idée de cet ouvrage, tom. XV, p. 28.

Éloquence (l') a précédé la rhétorique, tom. I, p. 1; de ses trois genres, t. II, p. 260, 264; elle est pour les affaires, et la poésie pour les plaisirs, *introd.*, p. 219; nommée par Euripide *la Souveraine des âmes*, p. 246; ce que c'est, suivant Quintilien, tom. II, p. 296.

Éloquence ancienne (l'). Appendice, ou nouveaux éclaircissemens, tom. III, p. 160; causes de sa décadence, suivant Messala, p. 180; morceaux cités, p. 181; son vrai champ est un état libre, p. 225; distinction que met M. Garat entre l'éloquence et l'art oratoire, p. 165; discussion de cette opinion, *ibid.* et suiv.; de l'éloquence du barreau, tom. VII, p 1; associée à la bonne philosophie, y a puisé de nouvelles beautés, tom. XIV, p. 1, 2. Éloquence politique. Il

faut que l'esprit national soit généralement bon pour qu'elle acquière du caractère, tom. VII, p. 26.

Éloquence de la chaire (de l'), tom. VII, p. 27; sa décadence au dix-huitième siècle, tom. XIV, p. 25, 28; celle des panégyriques, p. 187.

Éloquence (de l'). Voltaire a fourni cet article à l'*Encyclopédie*. Bel exemple d'éloquence qu'il a cité, tom. VII, p. 132.

Éloquent. Qualités que doit avoir l'orateur qui veut le devenir, tom. II, p. 423.

Embarras des richesses, comédie de Dalinval. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 551.

Émile. Cet ouvrage de J. J. Rousseau ne doit pas être regardé comme un roman, tom. XIV, p. 269.

Émilie (l') de *Cinna* est inférieure, suivant Voltaire, à l'*Hermione* de Racine, tom. IV, p. 290. Réflexions à ce sujet, *ibid.*

Encyclopédie ou *Dictionnaire universel des sciences*; ce que l'on doit penser de son *Discours préliminaire*, tom. XIII, p. 65; l'une des trois grandes entreprises qui ont signalé le dix-huitième siècle, tom. XV, p. 71. D'Alembert y a eu la part la plus honorable, p. 84; son principal défaut, p. 92. L'Histoire n'y devait pas entrer en corps d'ouvrage; pourquoi, p. 94. Ce que l'on dit des articles que Dumarsais y a fournis, ainsi que Voltaire, p. 95. Le scepticisme, le matérialisme et l'athéisme s'y montrent partout sans pudeur, p. 97; pourquoi fut suspendue et le privilége révoqué, p. 105; inconséquence du Gouvernement à en tolérer l'impression, p. 106; ce monument élevé contre le ciel à la philosophie, a fini comme celui de Babel, par la confusion des langues, p. 111; ce que Montesquieu

en pensait dans ses *Lettres posthumes*, p. 54. On avait donné le titre d'*Encyclopédie* des Anciens aux ouvrages de Pline, tom. III, p. 279.

Endimion, opéra de Fontenelle, inférieur à celui de *Thétis et Pelée*, tom. VI, p. 92, et tom. XV, p. 24.

ÉNÉE : son caractère est absolument irrépréhensible, mais froid et point dramatique, tom. I, p. 264.

Énée et Lavinie, opéra de Fontenelle. Morceau cité d'une de ses scènes, où l'on voit la seule idée dramatique que Fontenelle ait jamais eue, tom. VI, p. 93, et tom. XV, p. 24.

Énéide (l'), poëme de Virgile : ses défauts, tom. I, p. 261 et 262; le caractère du héros absolument irrépréhensible, mais froid et point dramatique, p. 264. La marche des six premiers livres est belle, et celle des six derniers languissante; durée de son action, p. 194.

Énéide travestie, par Scarron, peu lue aujourd'hui; morceau cité, tom. VIII, p. 186.

Enfans de huit à neuf ans; à quoi il faut les occuper, tom. XVI, p. 151.

Enfans sans soucis : qui l'on nommait ainsi; on ne doit point leur donner le nom de poètes tragiques, t. IV, p. 184.

Enfant prodigue (l'), comédie de Voltaire. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 454.

Enfers (les). La description qu'en fait Voltaire, préférée par beaucoup de gens à celle de Virgile, t. VIII, p. 97.

Enjambement, grand défaut contraire au génie de notre versification, tom. VIII, p. 425; Roucher avait ce défaut, *ibid.*; cas où il a lieu, p. 433. Exemples tirés de Boileau et de Racine, *ibid.* Autres exemples tirés de Roucher, p. 457 et 458.

ENNIUS, poète comique latin : il ne nous est rien resté de lui, tom. II, p. 53 ; a aussi travaillé dans la satyre, p. 132.

Ennui, paradoxe du livre *de l'Esprit*, qui a fait une espèce de fortune, tom. XV, p. 360 ; pièce de vers sur ce sujet, accueillie par l'académie française, *ibid.*

Ensorcelés (les) ou *Jeannot et Jeannette*. Idée de cette pièce de Favart, et citation de quelques morceaux, tom. XII, p. 326.

Entéléchie. Ce qu'Aristote entendait par-là, tom. III, 2e. partie, p. 185.

Entendement humain (l'). Les philosophes de nos jours ont voulu le recréer, tom. XVI, p. 139.

Enthousiasme (l'), ode. Idée de cette pièce, tom. XIII, p. 263.

Envie (l') ne se déchaîne nulle part avec plus de fureur que dans la lice du théâtre ; beau lieu commun à ce sujet, tom. IV, p. 402.

ÉPICHARME, comique grec, a le premier mis dans la comédie une action, tom. I, p. 68, et tom. II, p. 3.

ÉPICURE, philosophe. Ce qu'on en doit penser, tom. III, 2e. partie, p. 116, 118 et suiv.

Épigramme (l'). Idée de ce genre de poésie, tom. II, p. 183 ; Martial y a réussi chez les Latins, p. 185 ; citation d'une traduite par l'auteur, p. 187 ; J. B. Rousseau y a excellé, tom. VI, p. 155.

Épisodes. Ils sont amis de l'épopée, tom. VIII, p. 183 ; appelés par M. Clément des hors-d'œuvre, *ibid.* ; beautés de ceux de Virgile, du Tasse, etc. p. 184 ; ce qu'en dit la Baumelle, p. 185.

Épithètes. Si leur profusion est un défaut en poésie, c'en est un encore plus grand en prose, tom. IV,

p. 116 ; M. Clément dit qu'il n'y a point d'épithètes neuves dans *la Henriade ;* qu'entend-il par-là, tom. VIII, p. 144 et suiv. ; réponse, p. 145.

Épître à ma Muse, par Gresset. Idée de cette pièce, tom. VIII, p. 268 ; — *à ma sœur*, par le même. Idée de cette pièce, p. 268 ; — *au P. Bougeant*, par le même. Idée de cette pièce, p. 261 ; — *aux Muses*, par J. B. Rousseau, est une imitation de la satyre neuvième de Boileau, tom. VI, p. 171. Morceaux cités, *ibid.* et suiv. ; — *à M. Duhamel*, par Colardeau. Idée de cette pièce, t. XIII, p. 371 ; — *d'Héloïse et d'Abélard*, héroïde de Colardeau. Idée de cette pièce, p. 359 ; — *à Zéphirine*, par M. de Bonnard. Idée de cette pièce, p. 395.

Éponine. Idée de cette tragédie de Chabanon, tom. VIII, p. 452 et 453, à la note.

Épopée. Sentiment d'Aristote sur ce genre de poésie, tom. I, p. 66 ; ce que c'est, p. 186 ; ses caractères essentiels, p. 187 ; sa définition, p. 188 ; l'unité d'action y est-elle nécessaire, p. 189 ; quelle doit être sa durée, p. 193 ; doit-elle être écrite en vers, p. 194 ; doit-il y avoir du merveilleux nécessairement, p. 195 ; doit-elle avoir un but moral, p. 202. De l'épopée grecque, p. 185 ; sentimens de Lamotte sur son caractère propre, p. 192. De l'épopée latine, p. 260 ; n'a fait que bégayer sous le siècle de Louis XIV, tom. IV, p. 150 ; est le genre le plus difficile de tous, p. 151 ; ce qu'elle doit être, tom. VIII, p. 41 et 74.

Épreuve (l'), comédie de Marivaux, qui est restée au théâtre. Idée de cette pièce, tom. XIV, p. 242.

ERARD, célèbre avocat sous Louis XIV, est auteur des *Mémoires pour la duchesse de Mazarin*, imprimés dans les Œuvres de Saint-Évremond, tom. VII, p. 295.

ÉRASME a fait revivre dans ses écrits l'élégance de l'antique latinité, tom. IV, p. 42.

Érigone, tragédie de la Grange-Chancel. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 177.

Ériphile, tragédie de Voltaire, jouée en 1732; son peu de succès, tom. IX, p. 139; n'a pas été imprimée, p. 140; cette pièce a été fondue dans *Sémiramis* et dans *Oreste*, tom. X, p. 76.

Eriphile. Ce rôle, dans l'*Iphigénie* de Racine, est le seul qui puisse prêter à la critique, tom. V, p. 66; examen de ce rôle, p. 66 et suiv.; critique injuste du commentateur Luneau, p. 67.

Ernestine, roman de madame Riccoboni; c'est son diamant, tom. XIV, p. 254.

Érudition (de l'). Appendice de celle des quatorzième, quinzième et seizième siècles, tom. I, p. 160.

ESCHINE, orateur grec : sa querelle contre Démosthène est l'affaire la plus mémorable du genre délibératif, tom. II, p. 278, et tom. XVI, p. 407; est un orateur du second rang, tom. II, p. 398.

ESCHYLE, poète dramatique grec. Idée de ses pièces, tom. I, p. 321; nom qu'on donnait à celle des *Sept chefs devant Thèbes*, *ibid.*; suivant Fabricius, avait fait près de cent pièces, *ibid.*; est regardé comme le véritable inventeur de la tragédie, *ibid.* et tom. IV, p. 359; persécution qu'il souffrit à cause de celle des *Euménides*, p. 323; sa mort, p. 324; il ne nous en reste que sept; leur nom, *ibid.*; a appris à Euripide et à Sophocle les moyens de le surpasser, p. 359.

Esclavage : c'est au christianisme qu'on en doit l'abolition dans une partie du globe, suivant Montesquieu,

tom. XVI, p. 247. Exemple de ce mot employé collectivement par Voltaire, tom. II, p. 312.

ÉSOPE, premier fabuliste grec, victime de sa philosophie, tom. II, p. 127. Idée de son style et de sa morale, p. 128. Lafontaine s'est approprié une grande partie de ses fables, qu'il a embellies par le style et par la morale, tom. VI, p. 325.

Ésope à la cour. Idée de cette comédie de Boursault, tom. VI, p. 13 et 14; anecdote relative, p. 15.

Ésope à la ville, comédie de Boursault, eut quarante-trois représentations, tom. VI, p. 12.

Espion turc (l'), ou *Lettres sur différens sujets*, écrites par Marana. Idée de cet ouvrage, tom. VII, p. 322.

Esprit humain : citation d'un morceau de Diderot sur les bornes de cette faculté, tom. XVI, p. 90.

Esprit national : il faut qu'il soit généralement bon pour que l'éloquence acquière du caractère et de l'empire, tom. VII, p. 26.

Esprit philosophique (Discours sur l'); sujet du prix de l'académie en 1755. Analyse et citation d'un morceau de ce discours, tom. XIV, p. 189; suivant Trublet, Lamotte l'a appliqué aux belles-lettres et à la poésie, tom. XIII, p. 98.

Esprit de la révolution (de l'), ou commentaire historique sur la langue révolutionnaire, tom. XIV, p. 395 et suiv.

Esprit (de l'), ouvrage d'Helvétius, livre fait pour ramener tout à la matière, tom. XV, p. 243; couplets que l'on fit sur cet ouvrage, *ibid.*, à la note. On a inféré, sans fondement, qu'il était en grande partie l'ouvrage de Diderot, p. 332. Examen de ce livre, *ibid.* et suiv.; réfutation de cette assertion, p. 333;

digression sur le luxe, mal posée et étrangère à l'objet, p. 335 ; définition de l'*esprit*, p. 342.

Esprit des lois, de Montesquieu. Idée de cet ouvrage, tom. XV, p. 50 ; ce qui lui manque, *ibid.* ; pour sentir le mérite de ce livre, il faut le méditer, p. 53 ; comment le jugeait madame Dudeffant, p. 54 ; aveu que l'auteur fait à son sujet, p. 57 ; c'est celui où il y a le plus de choses fortement pensées, p. 58 ; sorte d'affectation que l'on y blâme, *ibid.* ; erreurs de chronologie et de géographie qui y sont, p. 59 ; pourquoi Voltaire revenait souvent à l'attaque de l'*Esprit des lois*, p. 69 ; style dans lequel est écrit cet ouvrage, p. 70 ; l'une des trois entreprises qui ont signalé le dix-huitième siècle, p. 71.

Esprit de contradiction (l'). Idée de cette comédie de Dufresny, tom. VI, p. 42.

Essai sur l'homme, de Pope. Nous n'avons rien à opposer en notre langue, dans le genre didactique, à cet ouvrage, tom. VIII, p. 471 ; a été traduit par Duresnel, tom. XIV, p. 306. Voltaire le regardait comme le chef-d'œuvre de l'auteur, p. 373.

Essai sur le mérite et la vertu, ouvrage de Shaftesbury. Idée de la traduction française qu'en a donnée Diderot, tom. XVI, p. 3.

Essai sur les tragiques grecs, ouvrage de l'auteur. Il y adopte la définition d'Aristote sur la tragédie, tom. I, p. 72.

Esther, tragédie de Racine, faite pour Saint-Cyr, ne fut point représentée sur les théâtres de la capitale avant la mort de Racine, tom. V, p. 142. Examen de cette pièce, *ibid.* ; ce qu'en disait madame de Sévigné, p. 143 ; allusion que l'on en tirait sur la cour de Louis-

le-Grand, p. 145 et suiv.; rapprochement du rôle d'Assuérus avec Gengiskan dans l'*Orphelin de la Chine*, p. 156, et d'un endroit du conte de la *Belle Arsène*, p. 157; beauté de ses *chœurs*, p. 159; pourquoi cette pièce n'a pas eu à sa reprise le succès qu'elle avait eu à Saint-Cyr, p. 142; nuisit d'abord au succès d'*Athalie*, p. 223.

Éternel : fausse acception dans laquelle Racine prend ce mot dans sa tragédie de *Mithridate*, tom. V, p. 12.

Étourdi (l'), comédie de Molière; il y a suivi la route du tems, tom. V, p. 395 et 396.

Être Suprême : la Nation française s'est crue obligée d'afficher, à la fin du dix-huitième siècle, qu'elle en reconnaissait un, tom. XVI, p. 335.

Eugène, comédie en cinq actes et en vers, de Jodelle, tom. IV, p. 188.

Eugénie. Idée de ce roman dialogué de Beaumarchais, tom. XI, p. 628.

Euménides (les), tragédie d'Eschyle. Persécution qu'il souffrit à son sujet, t. I, p. 323. Idée de cette pièce, p. 331.

Eumolpe et Circé, histoire tirée de Pétrone, traduite, avec des noms supposés, par Bussy Rabutin, tom. II, p. 181.

Eunuque (l'), comédie de Térence. Idée de cette pièce, tom. II, p. 80. Brueys et Palaprat en ont emprunté leur *Muet*, *ibid.* Parallèle des deux pièces, p. 81 et suiv. Lafontaine en avait fait une traduction, tom. VI, p. 377.

EUPOLIS, auteur comique de la vieille comédie grecque, dont les pièces ne sont pas parvenues jusqu'à nous, tom. II, p. 3.

EURIPIDE, poète tragique grec. Notice sur sa vie,

tom. I, p. 448. Idée de sa pièce des *Bacchantes*, p 449; de son *Hercule furieux*, p. 450; du *Rhésus*, p. 453; des *Suppliantes*, *ibid.*; de la *Thébaïde* ou *les Phéniciennes*, p. 454; de l'*Oreste*, p. 455; de l'*Hélène*, p. 457; d'*Ion*, p. 460; des *Héraclides*, *ibid.*; de *Médée*, p. 461; de l'*Hippolyte*, *ibid.*; des *Troyennes*, p. 466; d'*Hécube*, p. 468; d'*Andromaque*, p. 478; d'*Alceste*, p. 483; d'*Iphigénie en Aulide*, p. 489; *Iphigénie en Tauride*, p. 492; du *Cyclope*, drame satyrique, le seul dans ce genre qui soit parvenu jusqu'à nous, p. 65. Idée de cette pièce, p. 493; mis, pour le style, fort au dessous de Sophocle par Aristote, p. 121; a traité le sujet de *Mérope*, tom. X, p. 1 et 2; son *Iphigénie* est sa plus belle pièce, tom. V, p 28. Sophocle avait vu bien plus loin que lui dans l'art dramatique, p. 33. Analyse de cette pièce, p. 29 et suiv.; le rôle d'Achille infiniment inférieur à celui de Racine : ce que Racine lui doit de sa pièce de *Phèdre*, p. 89; son inimitié contre Aristophane, tom. II, p. 24. Aristote le regarde comme le plus tragique des poètes, tom. I, p. 495; parallèle entre lui, Sophocle et Eschyle, *ibid.* et suiv.; faisait paraître sans scrupule, sur la scène, les divinités et les ombres, tom. X, p. 106; c'est du tems d'Euripide et de Sophocle que la tragédie a été portée à son plus haut degré de splendeur, tom. I, p. 69.

Europe galante (l'), opéra de Lamotte. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 15 et 16.

Événemens (les grands) soutiennent mieux la dignité de la tragédie, tom. IX, p. 319 et 320.

Événemens (les), opéra-comique de d'Hèle: d'où cette pièce est tirée, tom. XII, p. 527. Idée de cette pièce, p. 530.

ÉVREMOND (SAINT-). Ses Œuvres sont en grande partie des *Lettres*, tom. VII, p. 294; ses *vers* à la célèbre Ninon, *ibid.*; n'est point auteur des *Mémoires pour la duchesse Mazarin*, insérés dans ses œuvres, *ibid.*; ni de la conversation du P. Canaye, p. 296.

Examen des apologistes de la religion, ouvrage faussement attribué à Freret, tom. XVI, p. 315; l'auteur est encore vivant, p. 316.

Exorde (de l') dans l'art oratoire : règles à y observer, tom. II, p. 392 et 393.

Expédition des Argonautes, poëme d'Apollonius de Rhodes. Idée de cet ouvrage, tom I, p. 308.

Expressions trouvées : ce que l'on entend par-là, tom. VIII, p. 132.

Exprimer (s') : il existe un rapport naturel et presque infaillible entre la manière de penser, de sentir et de s'exprimer, tom. XI, p. 79.

EYDOUS, l'un des éditeurs du *Dictionnaire de Médecine*, tom. XVI, p. 2.

F.

FABIUS PICTOR, historien des premiers âges de Rome, dont il ne nous reste rien, tom. III, 2e. partie, p. 351.

Fable (la), l'un des trois genres que peut traiter la tragédie, tom. IX, p. 315; Racine est celui de tous nos poètes qui en ait tiré le plus de richesses, *ibid.*; penchant naturel de l'homme pour les fables, tom. II, p. 126.

Fable (de la) et du Conte, tom. VI, p. 324; la nommer, c'est nommer Lafontaine, p. 325.

Fables (les) de Lafontaine. La plupart sont des scènes parfaites

parfaites pour les caractères et le dialogue, tom. VI, p. 336; celle à M. de Larochefoucauld, modèle de finesse et de goût, p. 333; dans les trois cents qu'il a faites, il y en a deux cent cinquante qui sont des chefs-d'œuvre, p. 337; morceau de la fable des animaux malades de la peste, p. 336; du *Rat retiré du monde*, p. 337; analyse de cette fable, p. 338; du *Savetier et du Financier*, p. 341; des *deux Pigeons*, p. 348; morceau sur *les Charmes de la Retraite*, imité de Virgile, p. 352; du *Chêne et du Roseau*, p. 355; celle du *Combat de la Mouche et du Lion*, p. 359; de *la Laitière et du Pot au lait*, *ibid.*; du *Coche et de la Mouche*, p. 360; *de Phébus et Borée*, p. 361.

Fables, par Dorat. Sont ce qu'il a fait de plus mauvais, tom. VIII, p. 299.

Fabliaux (les) ont été nos premiers essais poétiques, tom. IV, p. 83.

Fablier. Ingénieuse dénomination que madame de Sévigné avait donnée au bon Lafontaine, t. XIII, p. 37.

FABRE D'ÉGLANTINE. Idée de cet auteur comique français : pourquoi se nomme ainsi, tom. XI, p. 481; idée de sa pièce des *Précepteurs*, p. 482; d'*Auguste*, p. 483; du *Présomptueux*, *ibid.*; de *l'Intrigue épistolaire*, et du *Philinte* de Molière, *ibid.*; ce qu'il dit à l'auteur, au sujet de la garde nationale, t. XIV, p. 440.

FABRICIUS compte soixante-dix poètes qui avaient écrit avant Homère dans le genre héroïque, tom. II, p. 234.

Fâcheux (les), comédie de Molière, fut composée, apprise et représentée en quinze jours; la meilleure des pièces à tiroir, tom. V, p. 394, 424.

Facultés. L'université de Paris était divisée en quatre

facultés, tom. XVI, p. 384; celle de théologie aurait dû être supprimée, *ibid.*

FAGAN. Notice sur cet auteur comique, tom. XI, p. 392, et tom. XII, p. 309; de sa pièce du *Rendez-vous* et de *la Pupille*, *ibid.*

Fanatisme. Ce que l'on nomme ainsi aujourd'hui, tom. XV, p. 324; l'auteur a écrit sur cette matière, p. 323; a été critiqué par Garat, p. 325.

Fastes (les), poëme d'Ovide. Idée de cet ouvrage, tom. II, p. 204.

Fat puni (le). Idée de cette comédie, par Pont-de-Vesle, tom. XI, p. 397.

Fatalité (la). Système incompréhensible, inventé par Helvétius, tom. XV, p. 398.

Faucon (le), conte de Lafontaine. Morceau cité, tom. VI, p. 365.

Faucon (le), opéra comique de Sédaine. Il s'est trompé dans le choix de cette pièce, tirée du texte de Lafontaine, tom. XII, p. 405.

FAUSSARD (dit l'Enroué), plaideur célèbre du dix-huitième siècle. Anecdote à son sujet, tom. XIV, p. 17.

Fausse Agnès, comédie de Destouches, qui ne fut jouée qu'après sa mort. Idée de cette pièce, t. XI, p. 333.

Fausse Antipathie, comédie de Lachaussée. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 432.

Fausses Infidélités (les). Idée de cette comédie de Barthe, tom. XI, p. 395.

Fautes. Sorte de fautes dont on trouve des exemples dans les belles tragédies de Voltaire, t. IX, p. 276.

Fausse Magie (la). Idée de cette pièce de Marmontel, tom. XII, p. 520.

Faux Honnête-Homme (le), comédie de Dufresny. Idée de cette pièce, tom. VI, p. 41.

FAVART, auteur comique. Ce que l'on en dit, t. XII, p. 169, 276; a tiré l'opéra-comique de son ancienne roture, p. 267, 309; *la Chercheuse d'esprit* est son chef-d'œuvre. Idée de cette pièce, p. 310; de *la Servante justifiée*, p. 311; est le meilleur peintre des amours de village, p. 317; des *Amours de Bastien et Bastienne*, p. 318; de *Jeánnot et de Jeannette*, p. 326; de *Ninette à la cour*, p. 330; d'*Annette et Lubin*, p. 338; des *Moissonneurs*, p. 354; des *Nymphes de Diane*, p. 353; de *la Rosière de Salency*, p. 359. Citation de quelques couplets, p. 362; de *la Soirée des Boulevards*, p. 367; donna quelques années après une suite à cette pièce sous le nom de *Supplément*, p. 368; a mis en vaudeville les *Quand* et les *Pourquoi*. Idée de cette pièce, p. 368; a tiré d'un conte de Marmontel et de trois de Voltaire, les quatre pièces suivantes: *les Trois Sultanes*, *Isabelle et Gertrude*, *la Fée Urgèle* et *la Belle Arsène*, qui sont toutes quatre restées au théâtre, p. 369. Dans *la Fée Urgèle* il a réuni la vraisemblance à la décence, p. 370; elle est ce qu'il a fait de mieux en opéra-comique, p. 371; de *la Belle Arsène*, p. 373; de *l'Amitié à l'épreuve*, p. 375; de la comédie de *l'Anglais à Bordeaux*, p. 377; des *Dancourades*, p. 380; d'*Acajou*, p. 381; des *Amours champêtres*, p. 382; de *la Noce interrompue*, parodie d'*Alceste*, p. 384; de *la Ressource des théâtres*, p. 385; de *la Parodie au Parnasse*, *ibid.*; y a joué J. J. Rousseau sous le nom de Diogène, *ibid.*; est supérieur à Marmontel, p. 520.

FAVART (madame), actrice du théâtre italien, puis de l'opéra-comique, avait part aux succès et à la gloire

de son mari, tom. XII, p. 332; fut idolatrée du public, au point de donner de l'humeur à Voltaire, *ibid.*

FAYETTE (madame de la), auteur de *Zaïde* et de *la Princesse de Cleves*. Mérite de ses ouvrages, t. VII, p. 305.

Femme qui a raison (la), comédie de Voltaire. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 466.

Femmes (les). Ce qu'en dit Platon, tom. III, 2e. part. p. 87; article de l'*Encyclopédie*, le chef-d'œuvre du ridicule; par qui fait, tom. XV, p. 97.

Femmes savantes (les), comédie de Molière, qui a purgé la scène des pointes ridicules, tom. V, p. 380 et 463.

Femmes vengées (les), opéra-comique de Sédaine. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 404 et 405.

FÉNÉLON, archevêque de Cambrai. Anecdotes sur cet homme célèbre, tom. XIV, p. 217; mérite de son Traité de *l'Existence de Dieu*, tom. VII, p. 202. Idée qui fait le fond de cet ouvrage, p. 203, développée par Newton, Locke, Vinslow et Réaumur, *ibid.* Beau morceau sur l'union de l'âme et du corps, p. 206. Morceau sur l'infini, p. 211. Couplet qu'on lui attribue dans le *Passe-Tems des Dames*, p. 214; a animé la métaphysique de la chaleur du sentiment, et l'a revêtue des grâces de son imagination, p. 222. Idée de son *Télémaque*, *ibid.*; ce qu'en dit Voltaire, *ibid.*; pourquoi il n'y a pas plus de profondeur dans les idées politiques semées dans cet ouvrage, p. 224; quel règne promettait à la France son élève, le duc de Bourgogne, p. 225; Louis XIV brûla tous les manuscrits de Fénélon, qui se trouvèrent chez son petit-fils, et pourquoi, *ibid.*; passage d'une lettre de Ramsay, à lui adressée, p. 226; principes de son livre

de *la Direction pour la conscience d'un roi*, p. 226, 228, et tom. XV, p. 52; ses principes sur la tolérance, tom. VII, p. 232; de ses *Dialogues des morts*, *ibid.*; des *Aventures d'Aristonoüs* et de son style, p. 234; de ses *Dialogues sur l'éloquence de la chaire*, p. 330; mérite de sa *Lettre à l'académie française*, *ibid.*; n'appelait son *Télémaque* ni poëme ni roman, tom. XIV, p. 281; pourquoi son ouvrage est si beau, p. 283; mérite de ses *Lettres au duc de Bourgogne*, tom. VII, p. 121; a illustré la France par ses talens, p. 144.

Fernand Cortès. Idée de cette tragédie de Piron, tom. XI, p. 205.

FERRAND, poète français. Ce que l'on en dit, tom. VI, p. 428.

FERRAND (mademoiselle) avait suggéré à M. de Condillac l'idée de son *Traité des sensations*, tom. XV, p. 206.

FERRIER, poète français, a fait une tragédie de *Montezuma*, qui n'a eu aucun succès, tom. IX, p. 360.

Festin de Pierre (le), comédie de Molière, tom. V, p 425; remise en vers par Th. Corneille, p. 426.

Fêtes : quelles il faut conserver dans les universités, tom. XVI, p. 386.

Fêtes de Cérès, comédie d'Aristophane. Idée de cette pièce, tom. II, p. 28.

FEUILLADE (Maréchal de la) : son mot sur le *Soyons amis*, *Cinna*, dans la tragédie de ce nom, tom. IV, p. 294.

FEYDEL, l'un des philosophes du *Journal de Paris*, fait reproche à l'auteur de ce *Cours*, de n'avoir pas compté parmi les poëmes français, *la Pipe cassée* de Vadé, tom. XII, p. 308, à la note.

FIELDING, romaniste : les Anglais le mettent au dessus de Richardson, et avec raison, tom. XIV, p. 263. Idée de son roman de *Tom Jones*, *ibid.*

Figures (des). Leur définition par Quintilien, tom. II, p. 307 ; leur inutilité suivant l'auteur, p. 308 ; la métonymie est d'un usage le plus familier, p. 310; plaisante comparaison des figures, p. 308 ; Boileau se moque de Pradon, qui ne savait pas ce que c'était qu'une métonymie, p. 315 ; la catachrèse et l'hyperbate, la synecdoche et l'autonomase, sont à peu près inutiles, et l'épouvantail des enfans, p. 308; à quoi on les compare, *ibid.* ; il faut, suivant Dumarsais, qu'on apperçoive dans toute figure un rapport clair et prochain, p. 316 ; de la métaphore ; sa définition, p. 317 ; n'est qu'une similitude, p. 318; la métonymie est la plus fréquemment employée, p. 319 ; c'est le choix qui en fait le mérite, p. 320; il faut qu'elle soit nécessaire, *ibid.* ; adaptée au sujet et noble, p. 321 ; de l'allégorie, *ibid.* ; c'est une suite de métaphores, p. 322 ; bel exemple de cette figure dans *la Henriade*, p. 324 ; autres exemples, p. 326 ; allégorie muette ; ce que c'est, p. 328 ; de l'ironie, p. 329; de l'ellipse, p. 330 ; de l'hyperbole, p. 331 ; de la litote, p. 332; figures de pensées ; ce que c'est, p. 333 ; de la suspension, p. 334 et 335 ; de la prétermission ; sa définition, p. 336 ; exemples de cette figure, p. 337 et 338 ; de la réticence, p. 339; jusqu'où leur amour égare nos jugemens, tom. IV, p. 175. Les figures dans le style ne sont pas par elles-mêmes des beautés, p. 164 ; on entend tous les jours aux halles, disait Boileau, plus de métaphores qu'il n'y en a dans toute *l'Énéide*, p. 165 ; belle figure tirée d'une ode de

Rousseau, p. 166; autre de Voltaire dans le même genre, *ibid.*; leur effet dépend toujours de la vérité des rapports physiques ou moraux, et de la liaison des idées, p. 168; doivent être adaptées à la nature du sujet, *ibid.*; Racine est plus riche en figures, que tous les autres poètes français, p. 172; chez lui elles sont toujours si bien placées, qu'on ne les apperçoit qu'après la réflexion, p. 173.

Filles de Minée (les). Idée de ce conte de Lafontaine, tom. VI, p. 368.

Fils naturel (le). Idée de ce drame de Diderot, t. XI, p. 470.

Fils. Sentiment de Cicéron, si un père peut dénoncer son fils sur le fait de sacrilège, t. III, 2e. partie, p. 159.

FLÉCHIER, le premier des rhéteurs de son siècle; les meilleurs panégyriques sont de lui, tom. VII, p. 21; ses sermons ne répondent pas à sa célébrité, p. 29; a excellé dans l'oraison funèbre, *ibid.*; espèce d'auditeurs qu'il a eus, p. 32; peut passer pour l'Isocrate français, p. 75. Idée du caractère de son éloquence, p. 76; a traité deux sujets, les moindres de Bossuet, et ne l'atteint pas, p. 77; exemples d'afféterie qu'on trouve chez lui, p. 90; ce qu'a dit le Père Larue de Fléchier, p. 94; sa naissance était très-obscure, p. 144; ce qu'il répondit à un reproche qu'on lui en faisait, p. 145.

Fleurs (les), poëme: ce que l'on en dit, tom. VIII, p. 338, à la note.

FLEURY (M.), auteur de l'*Histoire ecclésiastique*. Éloge de cet écrivain, tom. VII, p. 163; ce qu'on doit penser de son continuateur, p. 165; caractère du style de M. Fleury, *ibid.*

Florentin (le), comédie en un acte, par Lafontaine. Idée de cette pièce, tom. VI, p. 368; c'est une satyre contre Lully, et pourquoi, p. 3[m] 5.

FLORIAN : pourquoi on aimera toujours ses petites comédies, tom. XII, p. 556; cause de sa mort, *ibid.*, à la note; pourquoi plusieurs de ses pièces n'ont pas été jouées, p. 557; fleurs que l'auteur jette sur son tombeau, *ibid.*; examen de ses fables, tom. XIII, p. 374 et suiv. Idée de *Gonzalve de Cordoue* ou *Grenade reconquise*, tom. XIV, p. 288 et suiv.

FLORUS, historien latin. Notice sur cet auteur, tom. III, p. 330.

Foie : ce qu'en dit Platon, tom. III, 2e. partie, p. 24.

Foire Saint-Germain : en quel tems s'y éleva un théâtre, tom. XII, p. 264.

Foire Saint-Laurent : en quel tems s'y élevèrent de petits théâtres, tom. XII, p. 264.

Foire (théâtre de la) : par qui recueilli; ne méritait pas l'impression, tom. XII, p. 270.

Folie (la) : ce que c'est, tom. III, p. 220.

Folies amoureuses (les). Idée de cette comédie de Regnard, tom. VI, p. 38.

FONTAINE (madame de). Idée de son roman de la *Comtesse de Savoie*, tom. XIV, p. 250. Voltaire en a tiré le sujet de *Tancrède*, *ibid.*

FONTENELLE. Notice historique sur cet homme placé au rang des plus célèbres philosophes, tom. XII, p. 2, et tom. XV, p. 19; par où il a commencé à se faire connaître, p. 20. Idée de ses *Dialogues des Morts*, *ibid.*; de ses *Lettres galantes*, p. 22; de ses *Pastorales*, p. 23; de ses *opéras*, p. 24; ce qu'en pensaient Racine et Boileau, *ibid.*; de ses tragédies d'*Idalie* et d'*Aspar*,

p. 25 ; de son *Histoire des oracles*, tom. I, p. 13, et tom. XV, p. 25 ; réfutée par Baltus, p. 27 ; de la *Pluralité des mondes*, *ibid.* ; de ses *Eloges des académiciens*, tom. I, p. 13, et tom. XV, p. 28 ; ses expressions badines et communes deviennent par fois un vrai cailletage, p. 30 ; a fait des épigrammes contre *Esther* et *Athalie*, qui ne valent rien, p. 31 ; son *Éloge de Lamotte* est rempli de paradoxes, p. 35 ; pratiquait tous ses devoirs publics de religion, p. 36 ; disait que la religion chrétienne était la seule qui eût des preuves, *ibid.* On lui a attribué, sans preuves, l'*Histoire de Mero et d'Enègue* (Rome et Genève), et la *Relation de l'île Bornéo*, *ibid.* ; sur quel fondement on lui décerna un éloge public à l'académie française, p. 37 ; fonds de modération qu'il affectait, et mot qu'il répétait souvent a ce sujet, p. 38 ; blâmait la légéreté et l'indécence des discours contre la religion, p. 39 ; anecdote à ce sujet, *ibid.* ; dans la querelle des Anciens et des Modernes, s'est retiré des premiers du champ de bataille, p. 40 ; sa vie a été un siècle de repos, p. 41 ; n'a jamais répondu à aucune critique, *ibid.* ; a fait servir la littérature à l'ornement des sciences, p. 115 ; a donné à l'Opéra *Thétis et Pélée* ; ce qu'en pensait Voltaire, tom. VI, p. 91 ; a eu quelque tems une réputation peu méritée, *ibid.* ; son *Endimion* est très-inférieur à sa *Thetis*, p. 92 ; *Énée et Lavinie*, morceau cité d'une des scènes de cette pièce, où l'on voit la seule idée dramatique qu'il ait jamais eue, p. 93 ; jugement sur ses *Idylles* ; p. 415 ; morceaux cités, p. 416 ; quelles sont celles qui se font lire avec plaisir, p. 419 ; dans ses *Poésies mêlées* on distingue le *Portrait de Clarice*, le *Sonnet de Daphné*, tom. IV, p. 148, et

l'*Apologue de l'amour et de l'honneur*, tom. VI, p. 425; son jugement des *Horaces* dans ses *Réflexions sur l'Art poétique*, tom. IV, p. 241 et suiv.; ce qu'il dit sur l'emploi que Corneille a fait de l'amour, p. 344; son injustice en rabaissant Racine et Voltaire, et en élevant Corneille, p. 347; met en parallèle *Attila* avec *Andromaque*, p. 348 et 349; ce qu'il dit sur les caractères de *Néron* et de *Mithridate* de Racine, tom. V, p. 263, 267. Idée de son *Discours sur la patience*, tom. VII, p. 21; disait que le naïf n'était qu'une nuance du bas, tom. VIII, p. 281; ce que madame de Genlis lui répond à ce sujet, *ibid.*, à la note; a voulu faire tomber la gloire de la poésie, p. 305; a fait, de moitié avec mademoiselle Barbier, une tragédie de la *Mort de César*, jouée sans aucun succès en 1709, tom. IX, p. 318. Ses paradoxes en littérature, tom. XIII, p. 3; ses faux raisonnemens en faveur de Lamotte, p. 31, 56; ce qu'il fallait, suivant lui, pour faire le grand poète, p. 45; ce qu'il entendait par le mot de *raison universelle*, p. 53; est resté à un intervalle immense de nos classiques, p. 59; fausse assertion sur ses ouvrages, tom. I, p. 12 et 13, *introd.*; comment il appelait l'ancien théâtre italien, tom. XII, p. 561.

Fontenoy (Poëme de) est peu digne de Voltaire, tom. VIII, p. 202; le passage du Rhin décrit dans une épître de Boileau, est infiniment supérieur, p. 205.

FORBONNAIS, l'un des Économistes. Idée de son livre sur les *Finances*, tom. XV, p. 276.

Forêt de Windsor (la), poëme de Pope, traduit en vers français par l'auteur du poëme sur *les Fleurs*, tom. VIII, p. 338, à la note; critique de quelques passages, p. 339 et suiv.

Fou du prince, nom qu'on donnait à certains rôles dans les pièces avant Molière, tom. V, p. 382.

FOUQUET, surintendant des finances sous Louis XIV. Voltaire compare les défenses publiées en sa faveur, aux plaidoyers de Cicéron, tom. VI, p. 10; morceau cité, p. 11 et suiv.; en quoi il était coupable, p. 19. Lafontaine lui adressa son *Élégie à l'amitié*; morceau cité de cette pièce, p. 373, et fit une ode qu'il adressa au roi en faveur de ce ministre, p. 375.

FRACASTOR a fait revivre l'élégance de l'antique latinité, tom. IV, p. 42.

Fragmens (les) : ce que l'on nomme ainsi à l'Opéra, tom. XII, p. 4 et 16.

FRANCE (la) venue tard dans tous les genres de science, a passé les Nations qui l'avaient précédée, t. IV, p. 58.

FRANCISQUE, directeur du théâtre de la Foire, a commencé à lui donner faveur, tom. XII, p. 167, 265; pourquoi fut conduit avec sa troupe au Fort-l'Évêque, p. 275.

FRANCKLIN. Vers latin fait par Turgot pour son portrait, tom. I, p. 149.

FRANÇOIS Ier., fondateur du collége de France : utilité de cet établissement, tom. XVI, p. 409.

FRA-PAOLO, historien italien : ce qu'on en dit, t. IV, p. 49.

Frapper plutôt fort que juste : axiôme devenu le refrein de la médiocrité, tom. IX, p. 276.

FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, regardait M. d'Alembert comme son ami, et lui faisait une pension, tom. XV, p. 123; se moquait des fureurs anti-chrétiennes de Voltaire, p. 124.

Frères ennemis (les), tragédie. Ce coup d'essai de Racine

n'est pas sans quelques beautés, tom. IV, p. 365. Molière y apperçut les germes du talent dramatique, *ibid.*; morceaux cités, p. 366 et 367.

FRÉRON, journaliste, a calculé futilement combien de fois le mot *tranquille* se trouve dans *la Henriade*, tom. VIII, p. 68; ce qu'il dit de ce poëme, p. 165; appelait J. B. Rousseau le seul poète de notre siècle, *ibid.*; ce qu'il disait d'*Idoménée*, tragédie de Crébillon, t. XI, p. 7; suivant lui, le rôle d'Atrée était le plus beau de notre théâtre, p. 13; quoiqu'il ne fût pas sans esprit ni sans goût, il avait une littérature superficielle et la critique très-souvent fautive, tom. XII, p. 41 et 42; sa maison était le rendez-vous des écrivailleurs qu'il payait pour lui fournir des feuilles, p. 537; comment il est question de lui dans la *Pucelle* de Voltaire, t. VIII, p. 222.

Futurs contingens : ce que c'est, tom. XV, p. 402.

FUZELIER, poète français. Idée de son caractère et de ses productions, tom. XII, p. 85; de *Momus fabuliste*, *ibid.*; de son acte d'*Œnone et Pâris*, p. 88; de son opéra d'*Arion*, p. 92; du *Ballet des âges*, *ibid.*; des *Fêtes grecques et romaines*, *ibid.*; des *Amours des dieux*, *ibid.*; de société avec Lesage et d'Orneval, ont recueilli le *Théâtre de la Foire*, et en ont fait un corps d'ouvrage, p. 270.

G.

Gabaonites (les), tragédie de Jean de la Taille, poète français. Il y a dans cette pièce quelques situations imitées des *Troyennes* d'Euripide, tom. IV, p. 190.

GABRIAS. Idée de ce fabuliste grec, tom. II, p. 128.

Gabrielle de Vergy. Idée de cette tragédie de Dubelloy, tom. XI, p. 301.

Gaieté (la) fait le mérite de l'*Avocat Patelin*, des pièces de Dufresny, de *Turcaret*, de la *Métromanie*, des *Plaideurs*, du *Grondeur*, des jolies pièces de Dancourt et de celles de Beaumarchais, tom. XI, p. 324.

GAILLARD, jésuite, l'un des sept qui ont assisté à la première représentation d'*Esther*, à St.-Cyr, t. V, p. 144.

Galatée, pastorale de Florian, est la plus jolie que nous ayons dans notre langue, tom. XIV, p. 299.

GALILÉE ; c'est vers son tems que la philosophie d'Aristote a commencé de tomber, tom. I, p. 55 ; a rendu sensibles les vérités enseignées par Copernic, tom. IV, p. 56.

GALLAND, professeur d'arabe, a traduit de cette langue les *Mille et une nuits*, tom. VII, pag. 311 ; anecdote plaisante à ce sujet, p. 313.

GALLUS. Idée de ce poète latin, tom. II, p. 111 ; ce qu'en dit Quintilien, *ibid.*

GARAT (M.) : distinction qu'il fait entre l'éloquence et l'art oratoire, tom. IV, p. 165 et suiv. ; réponse de Thomas à cette assertion, p. 168. *Voy.* FANATISME.

Garcie de Navarre (don), ou *le Prince jaloux* ; ce que c'est que cette pièce, tom. V, p. 395.

Garde nationale : service momentané qu'elle a rendu dans la révolution française, tom. XIV, p. 439 ; était composée des citoyens actifs, p. 438 et suiv. ; ce que dit Fabre d'Eglantine à l'auteur par rapport à elle, p. 440.

GARNIER, poète tragique, supérieur à tous ses prédécesseurs, tom. IV, p. 190. Idée de son style, p. 191 et suiv. ; a fait une *Thébaïde*, p. 193. On trouve chez lui quelques exemples du dialogue coupé, p. 310 ; un de ses défauts est d'être boursoufflé et plein de figures de rhétorique, p. 214.

GASSENDI, philosophe. Lafontaine avait étudié ses principes de philosophie, tom. VI, p. 363.

Gaston et Bayard. Idée de cette tragédie de Dubelloy, tom. XI, p. 296; exemple d'une déclamation, tiré de cette pièce, tom. V, p. 256; comment on pourrait la corriger, p. 257.

GAUCHAT : comment il est question de lui dans la *Pucelle* de Voltaire, tom. VIII, p. 222.

GAULOIS : ce que dit Ammien-Marcellin sur leur caractère, tom. XIV, p. 445.

GAUSSIN (mademoiselle) : éloge de cette actrice du théâtre français, tom. IX, p. 242.

GAUTIER, orateur du barreau sous le siècle de Louis XIV : ce qu'on en dit, tom. VI, p. 9.

Gelée (palais de la) : épisode du poëme des *Mois* de Roucher, tom. VIII, p. 402.

Génie : inconvénient attaché à ce mot, tom. I, p. 19; de très-beaux ouvrages sont-ils des ouvrages de génie? p. 20. Suivant quelques-uns, c'est la création ou l'invention, p. 22; n'est point contesté à Raphaël, à Sophocle, à Homère, à Molière, p. 23; acception de ce mot dans Boileau, p. 24; sa définition, p. 26 et suiv.; sa différence d'avec le goût, p. 28 et suiv.; goût et génie n'ont pas de synonyme exact dans les langues anciennes, p. 345; génie de ce siècle et homme de génie; ce que l'on doit entendre par ces mots, et ce qui leur manque, tom. VIII, p. 357.

Genre humain (le), refrein emphatique et hypocrite de nos sophistes, tom. XVI, p. 306; Anacharsis Clootz s'en disait l'orateur, p. 307.

Genre admiratif : ce que c'est, tom. V, p. 241. Délibératif; sa définition, tom. II, p. 271, 387; tient une

grande place chez les historiens de l'antiquité, p. 272; on en trouve des modèles achevés dans les ouvrages de Démosthène et de Cicéron, p. 273; suivant Cicéron, roule sur ce qui est de l'ordre politique, p. 409; des panégyriques et des discours d'apparat, tom. VII, p. 20. Le démonstratif était de plusieurs espèces chez les Anciens, tom. II, p. 260; exemple de la première espèce, p. 264; de la seconde, p. 270; chez nous ce qu'il comprend, p. 271; admet le pathétique, p. 282, 386. Judiciaire; sa définition, p. 278, 387; la plus mémorable affaire dans ce genre est celle d'Eschine et de Démosthène, p. 278; quoique les genres délibératif, démonstratif et judiciaire soient différens, ils ont des qualités communes, p. 279; c'est celui sur lequel Quintilien s'étend davantage, p. 287; susceptible du pathétique, p. 289; anecdotes à ce sujet, p. 291 et suiv.; suivant Cicéron, roule sur ce qui est de l'ordre légal, p. 409. Mixte; ce que l'on en dit, tom. XI, p. 430; genre simple, tempéré, sublime; ce que les Anciens entendaient par-là, tom. II, p. 389. Poissard; ce que l'on en dit, tom. XII, p. 303; Vadé y a réussi, *ibid.*

Gens de lettres (vrais), vérité triste et mot de l'Évangile, qu'on peut appliquer sur leur amitié entre eux, tom. VI, p. 216.

GEOFFRIN (madame): comment Montesquieu, dans ses *Lettres posthumes*, parlait d'elle et de sa société, tom. XV, p. 54.

Géographie: manière de la montrer avec fruit aux enfans, tom. XVI, p. 381.

Géorgiques, poëme de Virgile, le plus parfait qui nous ait été transmis par les Anciens, tom. I, p. 260; nous

n'avons rien dans notre langue, dans le genre didactique, à opposer à cet ouvrage, tom. VIII, p. 471.

Géorgiques françaises (des) exigeraient plus d'ornemens encore en notre langue, que celles de Virgile, tom. VIII, p. 320.

GERBIER, célèbre avocat du dix-huitième siècle, a prouvé qu'un homme froid, la plume à la main, s'anime et devient éloquent à l'audience, tom. XIV, p. 7; la nature l'avait fait orateur, p. 8; était nul dans la composition, *ibid.*

GERMAINS. Tacite nous a laissé un beau Traité sur leurs mœurs, tom. XV, p. 48.

GERSON, ancien professeur de l'université de Paris. Hommage que l'auteur lui rend, tom. IV, p. 19.

GHÉRARDI, auteur de l'ancien théâtre italien, tom. XII, p. 273; avait une admiration profonde pour les beautés de son théâtre, p. 564.

GIBERT, célèbre professeur de l'université de Paris. Hommage que lui rend l'auteur, tom. IV, p. 19.

GILBERT (Gabriel), poète dramatique, avait fait une tragédie de *Rodogune* après Corneille, et une *Mérope*, tom. X, p. 2.

GILBERT (Nicolas), poète français : ce que l'on doit penser de ses Satyres, tom. XIII, p. 65, 271; citation de quelques morceaux, p. 283. Idée de sa pièce du *Poète malheureux*, p. 341; de son ode du *Jugement dernier*, p. 342; se croyait supérieur à Voltaire, p. 343; avec quel mépris il en parlait, *ibid.*; avec quelle suffisance il parle de lui-même, p. 350.

Gil Blas, roman, chef-d'œuvre de Lesage, t. XIV, p. 236.

GIRALDI, auteur d'une *Histoire des poètes*. Trait de désintéressement qu'il rapporte d'Anacréon, t. II, p. 106.

Glaciers

Glaciers des Alpes : belle peinture qu'en a faite Roucher dans son poëme des *Mois*, tom. VIII, p. 366.

Gloire (le *Temple de la*) ; pièce faite pour la cour par Voltaire, tom. VIII, p. 203 ; ce qu'il en pensait lui-même, *ibid.*

Glorieux (le), comédie de Destouches, est au dessous du *Tartuffe* et du *Misanthrope*, tom. XI, 1re. partie, p. 309 ; plus suivie que la *Métromanie*, p. 341, 346 ; on y trouve un exemple d'une alliance de mots, tom. IV, p. 171.

GLUCK, célèbre compositeur : ce qu'il sentait par rapport à notre musique, tom. XII, p. 172 ; fit représenter à Rome *l'Orphée* de Calsabigi ; c'est de tous ses opéras celui où il a mis le plus de chant, p. 174. Idée de son *Iphigénie en Aulide*, p. 175 ; a fait usage des airs de situation, p. 176 ; son *Orphée* a généralement paru supérieur, p. 177 ; accueil que ces deux productions lui ont mérité, p. 178. Idée de son *Alceste*, d'*Armide*, p. 191, et d'*Iphigénie en Tauride*, p 179, 192 ; a été l'idole de son tems ; mortifications qu'ont éprouvées, à cause de lui, Saint-Lambert et Delille, tom. VIII, p. 337.

Gluckistes : nom donné aux enthousiastes de Gluck, t. XII, p. 190 ; mot de Turgot à leur sujet, p. 191, 193, 194 ; leur absurdité de renvoyer au caissier de l'Opéra la preuve du succès des productions de leur coryphée, *ibid.* Idée de leur système, p. 197 et suiv.

GODEFROY, historien français ; services qu'il a rendus pour notre Histoire, tom. VII, p. 152 ; le P. Daniel en a profité pour corriger les erreurs nombreuses de Mézeray, *ibid.*

GOETHE. Les Allemands estiment beaucoup cet au-

teur, tom XIV, p. 384. Idée de son roman des *Passions du jeune Werther*, *ibid.*

GOMBAUT. Idée de ce poète français, tom. IV, p. 132; s'était livré à l'épigramme, *ibid.*

GOMBERVILLE, auteur du roman de *Polexandre*; ce que l'on en dit, tom. IV, p. 343; comment il tente encore la curiosité, tom. VII, p. 300.

Gonzalve de Cordoue, ou *Grenade reconquise*. Idée de cet ouvrage de Florian, tom. XIV, p. 288. Son *Précis historique sur les Maures*, p. 298.

GORGIAS le léontin, orateur grec : ce qu'en pensait Cicéron, tom. II, p. 399; sa jactance, tom. III, 2e. partie, p. 49.

Gorgias, titre d'un des Dialogues de Platon; morceau cité, tom. III, 2e. partie, p. 57.

GOURVILLE : ce que l'on doit penser de ses *Mémoires de la Fronde*, tom. VII, p. 174.

Goût : sa différence d'avec le génie; sa définition, tom. I, p. 28 et suiv.; génie et goût n'ont pas de synonymes exacts dans les langues anciennes, p. 345; inconvénient attaché à ce mot, p. 19.

Gouvernante (la). Idée de cette comédie de Lachaussée, tom. XI, p. 442.

Gouvernemens (les). Absurdité de J. J. Rousseau et de Diderot, de leur attribuer les maux et les crimes du monde, plutôt qu'à la méchanceté des hommes, tom. XVI, p. 209. Faute que le Gouvernement français fit en tolérant les petits spectacles, tom. XII, p. 153; en permettant l'impression de l'*Encyclopédie*, tom. XV, p. 106.

Grace (la). Idée de ce poëme de Racine le fils, tom. VIII, p. 237; difficulté du sujet, p. 238.

Grâces. Voltaire dit que Boileau a répandu dans ses écrits plus de sel que de grâces, tom. VI, p. 208.

Grâces (les). Idée de cette comédie de Saint-Foix, tom. IX, p. 419.

GRACQUES (les), orateurs romains. Idée de leur caractère, tom. III, p. 14; connaissaient la langue grecque, *ibid.*

Gracques (les). Anecdote sur l'une des représentations de cette tragédie, tom. VIII, p. 35.

Græcam levitatem : ce que les Romains entendaient par-là, tom. III, 2e. partie, p. 61; cause du discrédit des philosophes à Rome, *ibid.*

GRAFFIGNY (madame de), auteur de *Cénie*, comédie. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 475; ce qu'on dit de son roman des *Lettres péruviennes*, tom. XIV, p. 251.

Grammaire : raisons qui devraient empêcher d'y appliquer les enfans d'aussi bonne heure, tom. XV, p. 210; on l'étudie mal dans les colléges, tom. XVI, p. 153; moyen d'y remédier, p. 154.

Grand; dénomination que toute l'Europe a donnée au siècle de Louis XIV, tom. XV, p. 2.

Grand-Animal (le) : système philosophique du Monde par Spinosa, tom. XV, p. 342.

Grand-Tout (le) : nom que les Stoïciens donnaient à Dieu ou au Monde lui-même, tom. III, 2e. partie, p. 12.

Grands événemens par les petites causes (les). Idée de cet ouvrage de Richer, tom. XV, p. 393.

Grandisson. Idée de ce roman de Richardson, t. XIV, p. 255.

LA GRANGE-CHANCEL. Idée de ce poète tragique, tom. XI, p. 157; Racine avait cultivé ses heureuses

dispositions, p. 158; idée de son *Jugurtha*, *ibid.*; de l'*Oreste et Pilade*, p. 159; son *Amasis* éclipsée par la *Mérope* de Voltaire, p. 162; a mis dans cette pièce beaucoup d'art qu'il n'a pas su cacher, p. 169; n'est autre chose que le sujet de *Mérope* défiguré, tom. IX, p. 139, et tom. X, p. 2; elle eut à sa reprise le plus grand succès, tom. IX, p. 139. Idée de sa pièce d'*Ino*, p. 170 et suiv.; de *Méléagre*, p. 173; d'*Athénaïs*, p. 175; de *Cassius et Victorinus*, p. 176; d'*Érigone*, p. 177; est un très-mauvais versificateur, p. 178; meilleur toutefois que Campistron, *ibid.*

GRÈCE (la) avait produit près de deux cents poètes dramatiques lorsqu'Aristote traçait les règles de la tragédie, tom. I, p. 1.

Grecque (langue). Pourquoi les Grecs n'étudiaient-ils que leur langue, tom. XVI, p. 389; les Romains l'étudiaient, comme nous le latin, *ibid.*; il faudrait dans chaque collége deux chaires pour l'enseigner, p. 394.

GRECS (les) possédaient la plus belle de toutes les langues et la plus harmonieuse poésie, tom I, p. 160, et tom. XV, p. 187; avantages qu'ils avaient sur nous dans le genre dramatique pour l'effet théâtral, tom. IX, p. 316.

GRÉGOIRE de Naziance (saint) peut être opposé pour l'éloquence, à ce que l'antiquité a de plus grand, tom. IV, p. 13, 15.

GRENAN, célèbre professeur de l'université de Paris: hommage que lui rend l'auteur, tom. IV, p. 19.

Grenouilles (les), titre d'une comédie d'Aristophane. Idée de cette pièce, tom. II, p. 51.

GRESSET, poète français. Son poëme de *Vert-Vert* a

produit l'effet d'un phénomène littéraire, suivant J. B. Rousseau, tom. VIII, p. 257; quel âge il avait alors, *ibid.*; Voltaire a imprimé vainement qu'il était tombé, ainsi que *la Chartreuse*, p. 257; a défendu la tragédie d'*Alzire*, et dans quel tems, p. 258; renonça au théâtre par principes de religion, *ibid.*; affublé d'un couplet très-injuste dans la pièce du *Pauvre diable*, *ibid.*; J. B. Rousseau met sa *Chartreuse* au dessus de son *Vert-Vert*, et pourquoi, p. 259; idée de sa pièce des *Ombres*, p 261; de celle au Père Bougeant, *ibid.*; du *Lutrin vivant*, p. 268; du *Carême impromptu*, *ibid.*; de l'*Épître à ma sœur*, *ibid.*; de l'*Épître à ma muse*, *ibid.*; de sa traduction des *Églogues de Virgile*, *ibid.*; de ses *Odes*, *ibid.*; de son *Discours sur l'harmonie*, *ibid.*; où avait puisé les traits les plus saillans de son *Méchant*, p. 269, et tom. XI, p. 355. Idée de la tragédie d'*Édouard III*, tom. VIII, p. 269, et du style, p. 271; nommé directeur de l'académie, p. 272; idée de son discours de réception, *ibid.*; est sûr de l'immortalité, p. 275; a représenté vivement les effets de la convalescence dans l'*Épître à sa sœur*, p. 362; ce que l'on dit de son *Sidney*, t. XI, p. 370.

GRETRY, célèbre compositeur, a paru supérieur dès son coup d'essai (*le Huron*), tom. XII, p. 169. Idée de son *Tableau parlant*, p. 170; peut être son chef-d'œuvre, *ibid.*; a fait *Lucile*, *Silvain*, *l'Ami de la maison*, *Zémire et Azor*; a rendu notre langue musicale, *ibid.* et suiv.; ce qu'il eut à souffrir avant de faire recevoir son premier ouvrage, p. 182; à qui on a eu l'obligation de le faire paraître, p. 526; observations sur ses *Mémoires*, ou *Essais sur la Musique*, p. 235.

GRÉVIN, médecin, est auteur d'une tragédie de la *Mort de César*, qu'il fit jouer au collége de Beauvais. Jugement de cette pièce, tom. IV, p. 189.

Grondeur (le), comédie de Brueys et de Palaprat. Idée de cette pièce, tom. VI, p. 8; la gaieté en a fait tout le mérite, tom. XI, p. 324.

Gros mots. Souvent, dans l'ancien théâtre italien, le choix des rimes avertissait les spectateurs de les substituer, tom. XII, p. 274; ce qui en est arrivé quelquefois, *ibid.*

GUARINI, auteur du *Pastor fido*. Ce qu'on en dit, tom. IV, p. 49.

GUÈBRES (les), ou *la Tolérance*, tragédie de Voltaire. Idée de cette pièce, tom. X, p. 412.

GUÉNAUD, de Montbéliard, élève de Buffon et son continuateur. Idée de cet écrivain, tom. XV, p. 83.

Guêpes (les), titre d'une comédie d'Aristophane. Idée de cette pièce, t. II, p. 35; a fourni à Racine l'idée de ses *Plaideurs*, *ibid.*

Guerre (de la) déclarée par les tyrans révolutionnaires, à la raison, à la morale, aux lettres et aux arts; discours prononcé au lycée le 31 décembre 1794, tom. VIII, p. 1.

Guerre civile (de la): beau morceau sur ses malheureux effets, tiré de *la Henriade*, tom. VIII, p. 124; parallèle d'un morceau de *la Henriade* et d'une satyre de Boileau sur cet objet, p. 127 et suiv.

Guerre de Genève (la), poëme de Voltaire : misérable production, l'une des taches de sa vieillesse, t. VIII, p. 224; citation du morceau sur le papier imprimé, p. 225.

GUIBERT : idée de sa tragédie du *Connétable de Bourbon*, tom. VIII, p. 452 et suiv.

GUICHARDIN, historien italien. Ce qu'on en dit, tom. IV, p. 49.

GUILAIN DE CASTRO, tragique espagnol. Corneille en avait pris son sujet du *Cid*, tom. IV, p. 222, 237.

GUILLAUME, comte de Poitou, troubadour du onzième siècle. Ce qu'on en dit, tom. IV, p. 84.

GUILLAUME (prince d'Orange). Ce qu'en dit Labruyère, tom. VII, p. 279.

Guillaume Tell : idée de cette tragédie de Lemierre, tom. XI, p. 247.

GUIMOND DE LATOUCHE, poète français, avait un talent réel pour la tragédie, tom. V, p. 252, auteur d'*Iphigénie en Tauride*, pièce sans amour, *ibid.*, et tom. XI, p. 224; a éclipsé, par cette pièce, l'*Oreste et Pilade* de Lagrange, p. 262.

Guirlande de Julie (la), bouquet poétique, adressé à Julie d'Angennes, femme de M. de Montausier. Ce qu'on en dit, tom. VII, p. 88.

GUISE (le duc de) : ses paroles mémorables à un protestant qui voulut l'assassiner au siége de Rouen, se retrouvent dans *Alzire* dans la bouche de Gusman, tom. IX, p. 395.

Gustave, tragédie de Piron. Situation que Voltaire a empruntée de cette pièce pour sa *Mérope*, tom. X, p. 42. Ce qu'on en dit, tom. XI, p. 210.

Guy de chêne (fête du). Roucher en a fait un épisode de son poëme des *Mois*, tom. VIII, p. 418.

GUY-PATIN : ses *Lettres* sont curieuses pour les anecdotes, tom. VII, p. 322.

H.

HACHETTE (Jeanne), héroine de Beauvais : pourquoi Roucher en fait un épisode de son poëme des *Mois*, tom. VIII, p. 367.

HAGUENIER, chansonnier français : ce qu'on en doit penser, tom. VI, p. 432.

HAMILTON (le comte de). Le commencement de son conte du *Bélier* est, suivant Voltaire, un morceau charmant, tom. VII, p. 320 ; ses pièces, ses chansons, ne sont pas au dessous de celles de Voiture, *ibid.* ; ce que l'on aime dans cet auteur, tom. XIV, p. 271.

Hamlet, tragédie de Shakespeare. Le spectre produit plus d'effet dans cette pièce que dans la *Sémiramis* de Voltaire ; pourquoi, tom. X, p. 108.

Harangues répandues dans les historiens : ce qu'on en dit, tom. III, p. 317, 338. Examen de celles de Tite-Live, *ibid.* ; de Salluste, p. 345 ; de Tacite, p. 354 ; de Quinte-Curce, p. 356.

HARDI, ancien poète dramatique français, avait fait près de six cents pièces, tom. I, p. 321.

Harmonie dans les phrases : moyens qu'employaient les orateurs de Rome et d'Athènes pour y en mettre, tom. I, p. 155.

Harmonie imitative (l') : Racine le fils a fait une bonne ode sur cet objet, tom. VIII, p. 238.

Harpies (les) de Virgile, images de ces orateurs vociférans des sections de Paris en 1793 et 1794, tom. VIII, p. 25.

HAUTEROCHE, poète comique. Notice de ses pièces fort au dessous de Dancourt, tom. VI, p. 44 et 45.

Heautontimorumenos, ou *l'Homme qui se punit lui-même*,

comédie de Térence. Idée de cette pièce, tom. II, p. 85.

Hécube. Idée de cette tragédie d'Euripide, t. I, p. 468.

Hécyre (l'), ou *la Belle-Mère*, comédie de Térence, n'eut pas de succès, tom. II, p. 77; elle est intéressante quant au sujet, et pourrait fournir matière à un *drame*. Roman de cette pièce, *ibid.* et suiv.

HÈLE (d'), poète supérieur à Marmontel dans l'opéra-comique, tom. XII, p. 521, 525. Idée de son genre, p. 526.

Hélène. Idée de cette tragédie d'Euripide, t. I, p. 457.

HELVÉTIUS, fils du célèbre médecin de ce nom, philosophe moderne. Idée de son caractère personnel, tom. XV, p. 330; ce qu'en dit Saint-Lambert dans ses *Mémoires historiques*, p. 331; a été l'un des plus puissans mobiles de notre révolution, p. 113. Examen de son livre *de l'Esprit*, p. 243; mis en opposition avec *les Pensées* de Vauvenargues, p. 245 et suiv.; son livre est le premier où tous les fondemens de la morale sont attaqués systématiquement, p. 329. Sentimens de Voltaire sur ses poésies, p. 332; ne se passionnait que pour les idées brillantes et voluptueuses, p. 333; défaut dans lequel il tombe, p. 335; n'a fait que mal user des principes de Locke, p. 336; conclut que tout en nous se réduit à la faculté de sentir, ou à la sensibilité physique, p. 208, 229, 336; ne reconnaît nulle part la faculté pensante, p. 341; sa définition de l'esprit, p. 342; ses erreurs sur les animaux, p. 351 et suiv.; pétitions de principes dans son livre *de l'Esprit*, p. 364; son erreur d'admettre en nous deux puissances, p. 372; dit que le monde a essentiellement l'esprit juste, p. 375; exemple au sujet d'une traduction,

p. 376 ; aimait les historiettes et anecdotes, p. 387 ; comme il définit l'orgueil, p. 440. Voltaire ne faisait aucun cas de son livre *de l'Esprit*, tom. XIII, p. 312 ; ne peut être regardé comme philosophe, et pourquoi, tom. XV, p. 327 ; ce qu'il a dit de vrai dans ses ouvrages est emprunté de Cicéron, tom. III, 2e. partie, p. 207 ; a fait dériver tous nos devoirs et nos vertus de la sensibilité physique, p. 208, et tom. XV, p. 229 ; ce que pensait de lui Dupont de Nemours, tom. III, 2e. partie, p. 209 ; ce qu'il dit de Boileau dans son chapitre sur le *Génie*, tom. VI, p. 315.

Hémistiches (consonnance des). Voltaire a souvent ce défaut, tom. VIII, p. 147.

HÉNAUT, poète français. Idée de ses sonnets, t. IV, p. 148 ; a traduit en vers le premier livre de Lucrèce, tom. VII, p. 328.

HENRI IV. L'enthousiasme qu'inspira aux Français Louis XIV pendant quarante ans, avait fait presque oublier ce prince, tom. VIII, p. 48 ; ne joue qu'un rôle secondaire dans le poëme dont il est le héros, p. 51.

HENRI, prince de Prusse ; son éloge, tom. VII, p. 84 ; sa comparaison avec Turenne, *ibid.*

Henriade (la), poëme de Voltaire, tom. VIII, p. 1 ; parut d'abord sous le titre de *la Ligue*, p. 48. Examen de cet ouvrage, p. 51 ; pèche contre l'unité d'objet, *ibid.* ; Henri IV n'y joue qu'un rôle secondaire dans les premiers chants, *ibid.* ; critique de son voyage à Londres, p. 52 ; réponse à cette critique, *ibid.* ; sur le dénoûment, p. 53 ; réponse, *ibid.* ; défaut des amours de Gabrielle, bien différentes de celles de Didon et d'Armide, *ibid.* ; les conceptions de ce poëme sont

petites, *ibid.*; la partie dramatique faible, p. 55; ses héros petits, *ibid.*; la richesse d'invention y manque, p. 56; pourquoi ne remplit pas la carrière de l'épopée, p. 57; n'a pas présenté son héros sous tous les aspects de l'Histoire, *ibid.*; imitations dont il aurait pu se servir, *ibid.*; le merveilleux y est faible, p. 58; quel est celui qu'il eût dû y employer, p. 59 et 60; quel est le mérite qui balance ses défauts, *ibid.*; injustice de Batteux, de Labaumelle, de Desfontaines à refuser à Voltaire le mérite de la poésie de style dans sa *Henriade*, p. 61; sa défense contre Clément, p. 62; des beautés poétiques de cet ouvrage contre ses détracteurs, *ibid.* Labaumelle en a refait, en vers pitoyables, des morceaux considérables, *ibid.*; en a réuni toutes les critiques, p. 63; morceaux qu'il en cite, *ibid.* Parallèle du *Lutrin* avec cet ouvrage, par Batteux; ce qu'on en dit, p. 64; morceaux de ce poëme de la plus grande beauté, nouveaux dans notre langue, p. 66; la versification en fait un des beaux monumens de notre poésie, p. 67; puérilité et bassesse des critiques sur la versification de ce poëme, p. 68; combien de fois, suivant Fréron, s'y trouve le mot *tranquille*, *ibid.*; c'est son style que l'on a critiqué avec plus d'acharnement et d'injustice, p. 73. Clément a épuisé sa censure sur cet ouvrage, p. 74; critique du morceau de l'assaut de Paris, p. 75 et suiv.; exemple des différentes espèces de sublime qui existent dans *la Henriade*, en réponse à Clément, p. 94 et suiv.; exemple de plusieurs comparaisons, p. 99 et suiv.; critique des portraits, p. 116; réponse, *ibid.*; citation de celui de Guise, p. 118; les antithèses y sont beaucoup trop fréquentes, p. 123; autre reproche que l'on

fait à l'auteur, *ibid.*; beau morceau sur les malheureux effets de la guerre civile, p. 124; parallèle d'un passage de *la Henriade* et d'une satyre de Boileau, p. 127 et suiv.; éloge du style de cet ouvrage, p. 137; morceau du tableau de l'Angleterre, *ibid*; du caractère de Médicis, p. 139; sur les barricades, *ibid.*; sur la mort de Guise, p. 140; sur la famine de Paris, p. 141; Clément n'y trouve pas d'épithètes neuves, p. 144; réponse, p. 145 et suiv.; morceau de la bataille de Coutras, p. 149; critiques relatives à l'ordonnance, aux caractères, aux épisodes et à la morale, p. 155, 160; contradiction qu'on a voulu trouver entre l'esprit général du poëme et celui du sujet, *ibid.*; éloge que J. B. Rousseau fait de *la Henriade*, p. 164 et suiv.; on ne peut concilier plus complétement l'esprit de la religion et de l'épopée, que dans le discours du solitaire de Jersey, p. 170, 171, 172; morceau du discours de Henri en apprenant l'extrémité où Paris est réduit, p. 176; pourquoi Voltaire n'y a pas parlé de Sully au lieu de Mornay, p. 178 et suiv.; ce qu'en dit Clément, p. 179; comme du discours de Potier aux états-généraux, p. 181, 182; les amours de Gabrielle et d'Henri auraient pu être mieux traitées, p. 187; ce qu'en dit Clément, *ibid.*; citation de la description du temple d'Amour, p. 188; d'où imitée, p. 189; la morale de *la Henriade* est toute dirigée contre le fanatisme, *ibid.*; morceau sur cet objet, p 192; autre morceau sur l'établissement de l'inquisition en France, p. 193; morceau sur l'amitié d'Henri IV pour Biron, p. 199; est au second rang après les Anciens et les Modernes, p. 471; a gâté plusieurs endroits de ce poëme en y substituant de nouvelles versions qui se

sentent de la faiblesse de l'âge, tom. IX, p. 13; son auteur, malgré son talent, est resté fort au dessous d'Homère, de Virgile et du Tasse, tom. IV, p. 154, et tom. XIII, p. 101.

Henriade travestie (la) : ce qu'on en dit, t. VIII, p. 186.

HENRIETTE (Anne-) d'Angleterre, femme de Monsieur. Bel exorde de son oraison funèbre, par Bossuet, tom. VII, p. 56.

HENRION DE PANSEY, avocat, auteur d'une requête contre les comédiens. Idée de ce morceau, tom. XI, p. 580.

Héracléide, poëme grec, contenant la vie d'Hercule, à qui Aristote a refusé le nom de poëme épique, tom. I, p. 189.

Héraclides (les). Examen de cette tragédie d'Euripide, tom. I, p. 460.

Héraclides (les), tragédie de Marmontel. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 512. Citation de quelques morceaux, p. 517 et suiv.

Héraclius, tragédie de Corneille. Examen de cette pièce, tom. IV, p. 315; sujet pris du théâtre espagnol, comme le *Cid*, *ibid.*; censurée par Boileau, *ibid.*; après cette pièce le talent de Corneille commença à baisser, p. 318.

HERBERAI (d'), premier traducteur français de l'*Amadis de Gaule*; ce qu'on en dit, tom. XII, p. 279.

Hercule furieux. Idée de cette tragédie d'Euripide, tom. I, p. 450.

Hermès. Les livres qui portent ce nom ne sont pas si anciens qu'on le croit, tom. III, 2e. partie, p. 80.

HÉRODE, ancien orateur grec : ce que l'on en dit, tom. II, p. 398.

HÉRODIEN, historien grec du Bas-Empire ; ce que l'on en doit penser, tom. III, p. 325.

HÉRODOTE, historien grec : pourquoi nommé le père de l'Histoire, tom. III, p. 293 ; notice de sa vie, *ibid.* ; Quintilien lui compare Tite-Live, p. 298 ; Longin lui reproche de s'être servi d'expressions trop basses, tom. I, p. 175 ; Plutarque a fait un *Traité sur sa malignité*, tom. III, 2e. partie, p. 83.

Héroï-comique (le poëme) est aussi un genre d'épopée : *le Lutrin* en est la preuve, tom. VIII, p. 218.

Héroïdes (les), poëme d'Ovide. Idée de cet ouvrage, tom. II, p. 204.

HERSAN, célèbre professeur de l'université de Paris, hommage que lui rend l'auteur, tom. IV, p. 19.

HÉSIODE, poète grec. Notice sur ses ouvrages, tom. I, p. 300 ; sa cosmogonie, plus sensée que celles de Thalès et d'Anaxagore, tom. III, 2e. partie, p. 13 ; n'est pas le premier auteur de la mythologie, tom. XIII, p. 23 ; Longin lui reproche d'avoir employé des idées basses, tom. I, p. 126.

Hésione. Idée de cet opéra de Danchet, t. XII, p. 4 et 5.

Heureusement, comédie de Rochon de Chabanes. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 678.

HIÉROCLÈS, épigrammatiste grec. Notice sur cet auteur, tom. II, p. 183.

HIÉRON, roi de Syracuse : Pindare lui a consacré sa première ode pythique ; traduction de cette ode en vers, tom. II, p. 95.

HIPPARQUE, fils de Pisistrate, revit les ouvrages d'Homère, tom. I, p. 240.

HIPPIAS d'Élée, orateur grec : ce qu'en pensait Cicéron, tom. II, p. 400.

Hippogriphe (l'), monture de Roger dans le poëme de *Roland* de l'Arioste ; qui on lui assimile, tom. VIII, p. 448

HIPPOLYTE : son amour pour Aricie, trouvé hors de propos par le grand Arnauld, tom. V, p. 114, 115, 119 ; ce rôle infiniment supérieur par Racine que par Euripide, p. 118 ; cet épisode a essuyé bien des critiques, p. 119, 120, 253.

Hippolyte, tragédie d'Euripide. Idée de cette pièce, imitée par Racine, tom. I, p. 461, et tom. V, p. 89, 232.

Hippolyte, tragédie de Sénèque : ce que Racine s'en est approprié pour sa tragédie de *Phèdre*, tom. V, p. 90 ; traduction du morceau de la déclaration d'amour de Phedre à Hippolyte, p. 91 ; imitation de ce morceau par Racine, p. 92 et suiv.

Hippolyte, comte de Douglas. Idée de ce roman de madame d'Aulnoy, tom. VII, p. 307.

HIPPONAX, satyrique grec. Notice sur cet auteur, tom. I, p. 65 ; ce que lui ont valu ses satyres, tom. II, p. 131.

Histoire (de l'), tom. III, p. 291 ; qui en fut nommé le père, p. 293 ; combien son ignorance est négligée et préjudiciable, p. 209 ; pourquoi on ne s'en est pas beaucoup occupé dans le siècle dernier, tom. VII, p. 149 et suiv. ; on y a amassé plus de matériaux que dans tout autre tems ; pourquoi, p. 152 ; l'un des trois genres que la tragédie peut traiter, tom. IX, p. 315 ; pourquoi les Grecs ont eu plus d'avantages sur nous dans ce genre, p. 316.

Histoires anciennes (des). Différence de système entre elles et la nôtre, tom. III, p. 317, 320 et suiv.

Histoire d'Angleterre, par Rapin Thoyras ; estime que lui accordent les Anglais, tom. VII, p. 169 ; diminuée depuis celle de Hume, *ibid.* ; — *des Juifs*, par Basnage de Beauval ; mérite de cet ouvrage, p. 169 ; — *de l'Église*, ouvrage de l'abbé Fleury ; mérite de cet ouvrage, p. 163 ; mérite de celle de Basnage de Beauval, p. 169 ; — *du concile de Bâle et de Constance*, par Lenfant ; ce que l'on en dit, p. 169 ; — *du concile de Pise*, par Lenfant ; ce que l'on en dit, *ibid.* ; — *du Manichéisme*, par Beausobre ; ce qu'on en doit penser, *ibid.* ; — *de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, traduction de Gibbon ; service que nous a rendu son traducteur, tom. XIV, p. 229 ; différence de l'ouvrage de Montesquieu avec celui-ci, *ibid.* ; fragment cité, p. 233 ; celle *de Louis XIII*, par le Vassor, ressemble plus à un factum qu'à une histoire, tom. VII, p. 170 ; — *des Provinces-Unies*, par Basnage de Beauval. Idée de cet ouvrage, p. 169 ; — *secrète de Bourgogne*, roman de madame de la Force. Idée de ce roman, p. 307 ; — *des oracles*, de Fontenelle, d'où il a tiré cet ouvrage, tom. XV, p. 25 et suiv. ; a été réfuté par Baltus, p. 27 ; dénoncé inutilement par le fougueux Letellier, p. 36 ; — *de Mero et d'Enègue* (Rome et Genève), brochure attribuée sans preuve à Fontenelle, *ibid.*

Histoire naturelle (l'). Quoi qu'en dise Diderot, son étude ne deviendra jamais indifférente aux hommes, tom. XVI, p. 94.

Historiens. Pourquoi nous n'en avons pas de bons, tom. VII, p. 166, 167 ; il est plus aisé d avoir de bons critiques, p. 168 ; — grecs et romains de la première et seconde classe. Ce que l'on en dit, tom. III, p. 292, 326 ;

326 ; devoir de celui qui décrira la révolution française, tom. XIV, p. 440.

Hiver (l'). Idée de cette idylle de madame Deshoulières, tom. VI, p. 412.

HOBBES : citation de quelques-uns de ses monstrueux principes, tom. XVI, p. 201 ; conformité avec ceux de Diderot, *ibid.* ; avec un esprit très-indépendant il avait un cœur d'esclave, p. 202 ; a été mis à contribution par tous nos philosophes, *ibid.* ; soutient que l'homme est essentiellement méchant, p. 203 ; s'accorde en cela avec Jésus-Christ, p. 205 ; réfutation de ses principes, p. 208 et suiv.

HOLLANDE (l'invasion de la) par les Prussiens en 1771, aurait pu être empêchée par les Français, tom. XV, p. 484, à la note.

Homœoméries (les) étaient un système d'Anaxagore, tom. XV, p. 342.

HOMÈRE, prince des poètes grecs ; d'où il était originaire, tom. I, p. 239 ; avait assurément du génie, p. 23 ; n'a pas encore été égalé dans la poésie épique, tom. XIII, p. 101 ; son *Iliade* a fourni à Longin les exemples du sublime, tom. I, p. 113 ; combien de poètes ont dû vraisemblablement paraître avant lui, p. 6 ; reproches que lui a fait Cicéron relativement à ses dieux, p. 200 ; réponse de Fénélon à ce sujet, p. 210, 211, 213 ; but qu'il s'est proposé dans la confection de ses poëmes, p. 203 ; notice sur ce poète et ses autres ouvrages, p. 206 ; a été un grand sujet de différends dans tous les siècles, p. 208 ; Platon le bannit de sa *République*, et pourquoi, p. 209 ; Pythagore l'a mis dans le tartare, *ibid.* ; on a critiqué ses héros comme ses dieux, p. 213 ; le ca-

ractère d'Agamemnon peu noble, p. 215 ; celui d'Achille le plus poétique qu'on ait imaginé, p. 218 ; défendu par Fénélon contre les critiques des mœurs de son tems, p. 221 ; juste reproche qu'on lui fait sur la continuité et la longueur de ses combats, p. 224 ; c'est Lycurgue qui recueillit le premier ses ouvrages, p. 240 ; Hypparque ensuite, *ibid.* ; Alexandre avait chargé Callisthène et Anaxarque de revoir soigneusement ses poëmes, *ibid.* ; Aristote revit l'édition de la Cassette, *ibid.* ; Zénodote d'Ephèse fit la même chose, p. 241 ; et en dernier lieu Aristarque, *ibid.* ; attaqué dans tous les tems par les critiques les plus sévères a résisté à toutes leurs attaques, p. 242 ; le nom de son plus ardent détracteur, Zoile, est devenu une injure, et celui de son éditeur, Aristarque, un éloge : son *Odyssée* a exercé beaucoup moins le zèle des critiques que l'*Iliade*, p. 249 ; Homère avait beaucoup voyagé, *ibid.* ; ses connaissances géographiques étaient très-étendues et très-exactes, *ibid.* ; parallèle d'Homère et de Virgile, p. 269 ; n'est pas le premier auteur de la Mythologie, tom. XIII, p. 23 ; sa réputation n'a éprouvé aucun déchet, malgré Lamotte et Trublet : on apprend peu de vérités dans ses ouvrages, tom. V, p. 385 ; ce qu'est son poëme du *Combat des rats et des grenouilles*, en comparaison du *Lutrin* de Boileau, tom. VI, p. 248 ; la plus belle traduction en vers de ce poëte est sans contredit celle de Pope, en anglais, tom. XIV, p. 375.

Homme (de l') : ouvrage d'Helvétius, n'est proprement que le commentaire de son livre de l'*Esprit*, tom. XV, p. 476.

Homme (l'). J. J. Rousseau a soutenu, le premier,

qu'il étoit né bon, tom XVI, p. 333; — de lettres. Son véritable caractère, tom. VIII, p. 10.

Homme de fortune (l'). Idée de cette comédie de Lachaussée, tom. XI, p. 451.

Homme politique (l'), dialogue de Platon, tom. III, 2e. partie, p. 39.

Hommes de Prométhée (les). Idée de ce petit poëme de Colardeau, tom. XIII, p. 367.

HORACE, poète lyrique latin, le seul parvenu jusqu'à nous, tom. II, p. 107; idée de cet homme célèbre, *ibid.* et suiv.; est l'un des meilleurs esprits qui aient paru sur la terre, p. 109; traduction en vers de son *Ode à la Fortune*, et de quelques autres galantes, *ibid.* et suiv. Quintilien fait de lui le plus grand éloge, p. 107; dut à Virgile et à Varius ses liaisons avec les favoris d'Auguste, p. 160; son caractère, *ibid.*; était admiré avec passion par Perse, son émule dans le même genre de poésie, p. 176; sa philosophie est celle de tous les honnêtes gens, tom. I, p. 12; beauté de sa fable du *Rat de ville et du Rat des champs*, t. I, p. 153; éloge qu'il fait d'Orphée, tom. II, p. 103; parallèle de ce poète avec Juvénal, par Dusaulx, p. 135; ne s'est servi du vers hexamètre que pour ses satyres, p. 132; son sentiment sur l'apparition des ombres et des divinités sur la scène, tom. X, p. 106; dans ses odes s'est permis beaucoup moins d'écarts que Pindare, tom. VI, p. 114; n'a pas encore été balancé par les Modernes, tom. XIII, p. 101; pour entendre bien ce poète, il faut au moins deux années de travail, tom. XVI, p. 398.

Horaces (les), tragédie de Corneille : sujet moins heureux que celui du *Cid*, tom. IV, p. 241; morceau des

Réflexions sur l'Art poétique de Fontenelle, où il rend compte des *Horaces*, *ibid.* et suiv.; jugement de cette pièce, p. 244 et suiv.; beauté du rôle du vieil Horace, p. 336.

HORTENSE MANCINI, appelée *la belle*, était l'idole de Saint-Évremond, tom. VII, p. 287, 289.

HORTENSIUS, célèbre orateur romain, appelé, peu avant Cicéron, *le roi du barreau*, tom. III, p. 15; baissait à mesure que Cicéron s'élevait, *ibid.*; échoua contre lui dans l'affaire de Verrès, p. 16; et dans les plaidoyers contre la publication de la loi *Manilia*, tom. II, p. 274.

Humanités (cours d') dans les universités. Comment on pourrait l'établir et le diviser, tom. XVI, p. 155, 392.

HUME. Estime que font les Anglais de son *Histoire d'Angleterre*, tom. VII, p. 169.

Huron (le). Coup d'essai de Gretry, dans lequel il a paru supérieur, tom. XII, p. 169.

Hylas et Sylvie. Idée de cette comédie de Rochon de Chabanes, tom. XI, p. 678.

Hymne à la Volupté, poëme de Lafontaine. Idée de cette pièce, tom. VI, p. 372.

Hyperbate (l'), figure de rhétorique : elle et quelques autres sont les monstres des classes, t. II, p. 308.

Hyperbole, figure de rhétorique : sa définition, tom. II, p. 331.

HYPÉRIDE, orateur grec, rival de Démosthène. Suivant Longin, ne s'élève jamais jusqu'au sublime, tom. I, p. 127; ce qu'en dit Cicéron, t. II, p. 401.

Hypermnestre. Idée de cette tragédie de Lemierre, tom. XI, p. 242.

I.

Idalie, tragédie en prose, de Fontenelle. Idée de cette pièce, tom. XV, p. 25.

Idées innées. Suivant Diderot, l'homme n'en a pas, tom. XVI, p. 231; réfutation de ce principe, *ibid.*

Idiômes modernes : presque tous descendent du latin, tom. I, p. 167.

Idoménée, tragédie de Crébillon. Sujet et idée de cette pièce, tom. XI, p. 3; la versification en est excessivement vicieuse, p. 4; citation du récit de la première scène, p. 8; sa critique, p. 9 et 10.

Idoménée. Idée de cette tragédie de Lemierre, tom. XI, p. 244.

Idylle (de l'), tom. VI, p. 397; les Modernes y ont moins réussi que les Anciens, et pourquoi, p. 398; quels sont les poètes français qui s'y sont distingués, *ibid.*; les Français ont fait la fortune de celles de Gessner, tom. XIV, p. 383.

Ignorance : pourquoi nous y sommes condamnés ici-bas, tom. XV, p. 89.

Iliade (l') est la couronne d'Homère; c'est elle qui lui assure le titre du plus beau génie poétique, tom. I, p. 269; durée de son action, p. 194; beauté du caractère d'Achille, p. 87; mise en vers par Lamotte : ce que l'on en dit, tom. XIII, p. 73 et suiv., p. 128. *Voyez* HOMÈRE.

Ilotes (les) : sans eux qu'eût été Sparte, t. XVI, p. 242.

Images (vivacité des) : morceau du *Phaëton* d'Euripide, cité par Longin à ce sujet, tom. I, p. 120; des *sept Chefs devant Thèbes*, p. 122.

Imagination (l'), l'un des trois genres que peut traiter la tragédie, tom. IX, p. 315; pourquoi ce genre a-t-il été décrédité dans l'opinion des gens de lettres, p. 316; a souvent entraîné Voltaire à tomber dans des fautes, p. 457.

IMBERT. Idée de son *Jugement de Pâris*, tom. VIII, p. 255; a essayé presque tous les genres, et n'a réussi dans aucun, *ibid.* et suiv.; idée de son *Jaloux sans amour*, p. 256; était le panégyriste de Piron, tom. XII, p. 294.

Imitation théâtrale, petit ouvrage de J. J. Rousseau, tom. XVI, p. 370.

Impertinent (l'). Idée de cette comédie de Desmahis, tom. XI, p. 399.

Impiété : comment Platon la faisait punir dans sa *République*, tom. III, 2e. partie, p. 34, 36.

Implexes (les) : quelles pièces Aristote désignait par ce mot, tom. IX, p. 183.

Imprimerie : son invention date du milieu du quinzième siècle, tom. IV, p. 35; éloge de cet art, p. 36.

Impromptu de Versailles (l'), comédie de Molière, qui divertit beaucoup Louis XIV, tom. V, p. 418.

Incas (les), ouvrage de Marmontel. On peut le regarder comme une espèce de roman poétique, tom. XIV, p. 281, 282; reproche qu'on peut faire à l'auteur, *ibid.*; fragmens cités, p. 283; on y retrouve l'élévation et le pathétique qui ont fait le succès de *Bélisaire*, p. 288.

Indiscret (l'), comédie de Voltaire. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 454.

Inégalité des conditions (de l'). Idée de cet ouvrage de J. J. Rousseau, tom. XVI, p. 183, 335.

Inès de Castro, tragédie de Lamotte, devait être un des chefs-d'œuvre de la scène française si le talent de l'auteur eût répondu au sujet, tom. IX, p. 153; ce sujet n'est pas aussi heureux que celui de *Zaïre*, *ibid.* Notice sur cette pièce, tom. XI, p. 188 et suiv.

Infertile, mot très-expressif étant bien placé, tom. VIII, p. 392.

Ingénu (l'). Idée de ce roman de Voltaire, t. XIV, p. 271.

Ino, tragédie de la Grange-Chancel. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 170 et suiv.

Inscription (de l') : ce que c'est, tom. II, p. 183.

Institutions oratoires, ouvrage de Quintilien : son analyse, tom. II, p. 229 et 236.

Institution d'un prince (de l'), ouvrage de Duguet. Idée et mérite de cet ouvrage, tom. VII, p. 234, 235 et suiv. Pour qui il fut composé, *ibid.* *La Direction de la conscience d'un roi*, par Fénelon, en dit beaucoup plus, *ibid.* Morceaux cités du premier contre la flatterie, p. 236; contre les vaines fictions des divinités anciennes, p. 237; réponse à cet article, et morceau excellent de l'*Art poétique* de Boileau, qu'on peut y opposer, p. 239; n'y traite pas charitablement Quinault, et pourquoi, p. 241; ce qu'il y dit sur la multitude des ordonnances des rois, p. 242; sur le pouvoir légal, *ibid.*; sur les abus, p. 243; sur les impôts, p. 244; sur l'orgueil et l'ambition des souverains, p. 248 et suiv.; dans quel tems il a été composé, p. 250.

Intérêt (l') : le joindre aux effets comiques est toujours un avantage précieux, tom. XI, p. 355; Molière n'y est parvenu que dans ses chefs-d'œuvre, *ibid.*; — l'un des deux grands léviers de la grande machine du monde

social, tom. XVI, p. 269 ; ce que c'est, suivant Helvétius, tom. XV, p. 419.

Interprétation de la Nature. Examen de cet ouvrage de Diderot, t. XVI, p. 87 ; ce qu'en dit Clément de Genève, *ibid.* ; est écrit avec une emphase et un enthousiasme révoltans, p. 89 ; citation d'un passage sur les bornes de l'esprit humain, p. 90 ; espèce de prière qui termine cet ouvrage, p. 121.

Intrigues amoureuses (les) n'entraient pas dans l'ancienne comédie, tom. V, p. 233 ; ce qu'en disaient Voltaire et Boileau, p. 234.

Introduction, ou Discours sur l'état des lettres en Europe, tom. IV, p. 1.

Invention, l'une des parties de la composition dans l'art oratoire, tom. II, p. 391 ; — l'un des trois genres que peut traiter la tragédie, tom. IX, p. 315 ; pourquoi ce genre a-t-il été décrédité dans l'opinion des gens de lettres, p. 316 ; pourquoi Brumoy l'a-t-il condamné, *ibid.* Th. Corneille a eu dans ce genre des succès aussi passagers que brillans, *ibid.* — oratoire ; de ses différentes parties, tom. II, p. 405 ; combien recommandée par Cicéron et Quintilien, tom. XIV, p. 62.

Invention (de l'), Traité de Cicéron sur l'art oratoire ; son analyse, tom. II, p. 383.

Inversion (l') dans la poésie : c'est le goût qui enseigne à la placer, tom. VIII, p 440.

Ion, dialogue de Platon : de quoi il traite, tom. III, 2e partie, p. 66.

Ion, tragédie d'Euripide. Idée de cette pièce, tom. I, p. 460.

Iphigénie en Aulide, tragédie d'Euripide. Idée de cette pièce, la plus parfaite de cet auteur, tom. I, p. 488 ;

embellie et perfectionnée par Racine, p. 491 ; un de nos poètes tragiques anciens a transporté quelques-unes de ses scènes dans sa tragédie de *Jephté*, tom. IV, p. 190.

Iphigénie en Aulide. Analyse de cette pièce de Racine, tom. V, p. 27 et suiv. ; est le modèle de l'action théâtrale, p. 28 ; différence de celle d'Euripide ; les rôles de Racine infiniment plus parfaits, p. 31 ; extrait de celui d'Achille. Le rôle d'Agamemnon plus noble et mieux soutenu dans Racine que dans Euripide, p. 41 ; beauté de celui d'Iphigénie elle-même, p. 48 ; rapprochement de son dévoûment avec celui d'Aménaïde, p. 53 ; rôle de Clytemnestre plus convenable, p. 43 et suiv. ; rôle d'Ulysse substitué à celui de Ménélas, preuve de génie d'un grand maître, p. 66 ; rôle d'Eriphile peut prêter à la critique, *ibid.* ; critique injuste qu'en a faite Luneau de Boisjermain, p. 67, 81, 85, 86 ; derniers avantages de la pièce française sur la pièce grecque, p. 77 et suiv. Voltaire regarde cette tragédie comme la plus parfaite qui existe, p. 81 ; le coup de théâtre de la cinquième scène du troisième acte, *ibid.* ; raison pourquoi il n'a pas mis son dénoûment en action, p. 88 ; le merveilleux y est admis comme moyen, tom. X, p. 105.

Iphigénie en Aulide, opéra de Gluck, a paru inférieure à *Orphée*, tom. XII, p. 177. Idée de cette pièce, *ibid.*, et p. 216 ; le duo d'Achille et d'Agamemnon est le dernier excès de la disconvenance et du ridicule, p. 214 et 215.

Iphigénie en Tauride. Idée de cette pièce d'Euripide, tom. I, p. 492 ; imitée par Guimond de la Touche, *ibid.*

Iphigénie en Tauride, par Guimond de la Touche. Examen de cette pièce, tom. I, p. 82, 86, et tom. XI, p. 224; a emprunté deux de ses plus belles scènes de l'opéra de Duché, tom. XII, p. 4.

Iphigénie en Tauride, opéra de Duché, n'est pas sans mérite, tom. XII, p. 4; mis en musique par Gluck et par Piccini; ce que l'on en dit, p. 192.

Irascible (l'): ce que Platon entend par-là, tom. III, 2e. partie, p. 23.

Irène, tragédie de Voltaire, qu'il apporta à Paris en venant y mourir, tom. X, p. 422; accueil qu'on lui fit, et pourquoi, p. 435. Idée de cette pièce, p. 436 et suiv.

Ironie (de l'), figure de rhétorique: sa définition, tom. II, p. 329; maniée avec art par Socrate contre les sophistes, tom. III, 2e. partie, p. 54.

Irrésolu (l'), comédie de Destouches. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 335; modèle de la continuité du caractère exigé dans le drame, tom. I, p. 90.

ISÉE, orateur grec du second rang, tom. II, p. 398.

Isis, opéra de Quinault. Idée de cette pièce, et morceaux cités, tom. VI, p. 60 et suiv.

Ismène, la meilleure des Idylles de Fontenelle, tom. VI, p. 422; morceaux cités, *ibid.*, et p. 423.

ISOCRATE, orateur grec du second rang, tom. II, p. 398. Idée de la traduction qu'en a donnée Auger, tom. XIV, p. 322 et suiv.

Issé, opéra de Lamotte. Idée de cette pastorale, tom. XII, p. 10 et 50.

Italie délivrée (l'). Notice sur ce poëme de Silius Italicus, tom. I, p. 270.

ITALIENS (les): chez eux la musique est indigène; c'est

un fruit du terroir, et ils ont tout prodigué pour en faire prospérer la culture, tom. XII, p. 155. Manière dont ils assistent au spectacle de leurs opéras, p. 156; suivant Voltaire, la musique a tué chez eux la tragédie, p. 156.

J.

Jacobins (société des) : définition de ce mot et son histoire, tom. XIV, p. 423, et tom. V, p. 144. Origine des autres sociétés populaires, p. 424.

Jacques-le-Fataliste, ouvrage de Diderot : il y détruit la liberté de l'homme, tom. XVI, p. 108.

J'ai vu (les), pièce de vers de Lebrun, attribuée faussement à Voltaire, tom. VIII, p. 46; ce qui aurait dû faire voir la méprise, *ibid.*

Jaloux (le), comédie de Rochon de Chabanes. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 679.

Jaloux désabusé (le), comédie, le meilleur ouvrage de Campistron, t. VI, p. 5. Idée de cette pièce, p. 6.

Jaloux honteux (le). Idée de cette comédie de Dufresny, tom. VI, p. 41.

Jardinier et son Seigneur. Idée de cet opéra-comique de Sédaine, tom. XII, p. 425.

JARRY (l'abbé du) a remporté le prix de poésie à l'académie française, en 1724, contre Voltaire : examen de sa pièce, tom. XIII, p. 395.

JAUCOUR (le chevalier de), l'un des plus laborieux compilateurs de l'*Encyclopéaie*. Idée de son caractère, tom. XV, p. 102.

JEANNIN (le président). Ses *Mémoires sur l'Histoire de France* sont précieux, tom. VII, p. 173.

Jeannot et Jeannette ou *les Ensorcelés.* Idée de cette pièce

de Favart, tom. XII, p. 326, et citation de quelques morceaux, *ibid.*

Jeannot, personnage d'une farce qui a attiré long-tems tout Paris : ce qu'on en dit, tom. XII, p. 308.

Jenny. Idée de ce roman de madame Riccoboni, tom. XIV, p. 255.

Jephté. Idée de cet opéra de l'abbé Pellegrin, tom. XII, p. 65 ; en quel tems fut représenté, p. 69.

Jérusalem délivrée (la) du Tasse. Durée de son action, tom. I, p. 194 ; ce qu'en pensait Boileau, p. 206.

Jeunes gens (les) doivent se défier un peu de leur opinion. Exemple de Voltaire à ce sujet, tom. IX, p. 8.

Jeune Indienne (la). Idée de cette comédie de Champfort, tom. XI, p. 421.

Jeunesse anglaise : pourquoi elle est plus instruite que la nôtre, tom. XVI, p. 156.

Je vous prends sans vert. Idée de cette comédie de Lafontaine, tom. VI, p. 377.

Jobelins. Définition de ce mot, tom. IV, p. 144. Tenaient pour Benserade dans la querelle des deux sonnets, *ibid.* ; le prince de Conti les présidait, p. 145.

Jodelet, maître et valet, comédie de Scarron, est indigne de la scène française, tom. VII, pag. 306.

Jodelets (les), comédiens qui représentaient avant Molière, tom. V, pag. 382.

JODELLE, le premier de nos dramatiques passables, tom. IV, p. 115, 186 ; a pris ses sujets chez les Latins, p. 187, 189 ; idée de son style, p. 190 ; a fait une *Didon* et une *Cléopâtre*, où il joua lui-même le rôle de Cléopâtre, p. 188 ; somme que lui valut cette pièce, *ibid.* ; a fait une comédie en cinq actes et en vers, intitulée *Eugène*, *ibid.*

Jonas, titre d'un poëme épique du siècle de Louis XIV. Jugement qu'on en porte, tom. IV, p. 151.

Joueur (le), comédie de Regnard. Son plus bel ouvrage, tom. VI, p. 31. Idée de cette pièce, *ibid.* et suiv.

Joueuse (la). Idée de cette comédie de Dufresny, tom. VI, p. 41.

Journal des Savans : quel en fut le premier auteur, et en quelle année il commença, tom. VII, p. 333.

Journaux périodiques, vrai fléau pour les lettres, par la corruption épidémique du langage, tom. II, p. 303 ; expressions barbares qu'on y trouve souvent, p. 305 et suiv.

Journée du 10 août (la) fut l'ouvrage de Danton, dans lequel il prodigua l'argent qu'il avait volé dans la Belgique, tom. XIV, p. 431.

Jugement public. Il n'y en a plus dans les arts ni dans les lettres depuis la révolution, tom. VIII, p. 256.

Jugement de Pâris, poëme d'Imbert. Idée de cet ouvrage, tom. VIII, p. 255.

Jugurtha. Idée de cette tragédie de Lagrange-Chancel, tom. XI, p. 158.

JULES-CÉSAR. Son sentiment sur Térence, tom. II, p. 74.

Julie d'Angennes, épouse de M. de Montausier, l'un des principaux ornemens de l'hôtel de Rambouillet, tom. VII, p. 87. Fléchier a fait son oraison funèbre, *ibid.* Ce fut pour elle que fut composée la *Guirlande de Julie*, p. 88.

Junie. On a reproché à Racine d'avoir employé le même moyen de Néron contre elle, que Mithridate pour Monime, t. V, p. 5. Réponse de Voltaire à ce sujet, p. 6.

JUSTE-LIPSE. Notice sur ce littérateur, tom. III, 2e. partie, p. 271, à la note. Invoqué comme autorité par Diderot, en faveur de Sénèque, *ibid.* Preuves de son mauvais goût, p. 272.

Justice criminelle (de la). L'ordonnance est très-vicieuse en bien des points, tom. XIV, p. 17; preuves à l'appui, p. 21.

JUSTIN, historien latin : ce que l'on en doit penser, tom. III, p. 326; beau parallèle qu il fait de Philippe et d'Alexandre son fils, p. 328 et suiv.

JUVÉNAL, poète satyrique latin, tom. II, p. 131, et tom. III, p. 227; parallèle de ce poète avec Horace, par Dusaulx, p. 131; ne s'est point servi du vers iambe, mais de l'hexamètre, p. 132; quelle est la meilleure traduction française, p. 135; sentiment de Boileau sur ce poète, à l'appui de l'auteur, p. 151.

K.

KEPPLER, astronome : ce qu'il a fait pour l'avancement des sciences, tom. IV, p. 57.

KLOOTZ ou CLOOTZ (Anacharsis) était dit chez nous l'orateur du genre humain en titre d'office, tom. XVI, p. 307.

KLOPSTOCK, poète allemand, très-estimé des Français, tom. XIV, p. 384.

L.

LABLETTERIE (l'abbé); contre-sens qu'il a faits dans sa traduction de Tacite, tom. XIV, p. 228.

LABORDE, valet-de-chambre de Louis XV, avait mis

en musique l'opéra de *Pandore* de Voltaire, qui n'a pas été représenté, tom. XII, p. 125.

LABRUÈRE, auteur de l'opéra de *Dardanus*. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 79; par qui mise en musique, *ibid.*

LACÉPÈDE (M. de), écrivain qui a paru à Buffon, digne d'être son continuateur, tom. XI, p. 83.

LACHAUSSÉE, poète comique français, a substitué avec assez d'art et de bonheur le drame mixte à la haute comédie, tom. XII, p. 3, et tom. XI, p. 427; examen de *la Fausse antipathie*, p. 432; du *Préjugé à la mode*, p. 433; de *l'École des Amis*, p. 439; de *Mélanide*, p. 440; de *la Gouvernante*, p. 442; de *l'École des Mères*, *ibid.*; de *l'Homme de fortune*, p. 451; d'*Amour pour amour*, *ibid.*

Ladislas : ce rôle aurait pu donner à Corneille une idée de l'amour tragique, tom. IV, p. 344.

LÆLIUS, ami de Scipion, passe pour avoir eu part aux comédies de Térence, tom. II, p. 76, 154.

LAFARE, poète français : ce que l'on en dit, tom. VI, p. 428.

LAFAYETTE (madame de). Idée de son excellent roman de *Zaïde*, tom. XIV, p. 286.

LAFONTAINE, fabuliste français, s'est approprié les fables d'Ésope, Phèdre, Pilpay, Aviénus, tom. VI, p. 325; il échappe à l'analyse, p. 326. Idée de son caractère, p. 327; contemporain de Molière, *ibid.*; ce qui fut l'occasion de se consacrer à la poésie, p. 328; se plaisait dans la lecture de Rabelais, Marot, Saint-Gelais et de d'Urfé, p. 328; l'Arioste et Bocace étaient ses auteurs favoris, p. 329; conteur si aimable la plume à la main, n'était rien dans la conversation,

p. 331 ; raison d'un mot de madame de la Sablière à ce sujet, *ibid.* ; sa fable au duc de la Rochefoucauld, modèle de finesse et de goût, p. 333 ; a fondé parmi les animaux des monarchies et des républiques, p. 334 ; a fait près de trois cents fables, dont il y en a deux cent cinquante qui sont des chefs-d'œuvre, p. 337 ; citation des *Animaux malades de la peste*, du *Rat retiré du monde*, p. 338 ; du *Savetier et du Financier*, p. 341 ; Patru voulut le détourner de faire des fables, et pourquoi, p. 344 ; citation de celle des *Deux Pigeons*, p. 348 ; morceau sur les charmes de la retraite, imité de Virgile, p. 352 ; plus correct dans ses fables que dans ses contes, p. 354 ; *du Chêne et du Roseau*, p. 355 ; celle du *Combat de la Mouche et du Lion*, p. 359 ; de *la Laitière et du Pot au lait*, *ibid.* ; du *Coche et de la Mouche*, p. 360 ; de *Phébus et de Borée*, p. 361 ; celle *des Lapins*, p. 333, 361 ; avait étudié avec son ami Bernier les principes de Descartes et de Gassendi, p. 363 ; la diction de ses contes est moins pure que celle de ses fables, *ibid.* ; supérieur à Boccace et à la Reine de Navarre ; pourquoi, p. 364 ; *le Joconde* par l'Arioste, meilleur que par Lafontaine suivant Voltaire, et tout le contraire suivant Boileau, *ibid.* ; justesse du sentiment de Boileau, *ibid.* ; ses contes sont plus libres que les anciens, *ibid.* ; on en a accommodé plusieurs au théâtre, p. 365 ; ceux qui ne sont pas décens sont en petit nombre, *ibid.* ; morceau cité du *Faucon*, *ibid.* ; celui de la *Courtisane amoureuse* plein d'intérêt, p. 366 ; reproche que lui fait madame Sévigné, p. 367 ; s'est mis quelquefois en scene dans ses propres ouvrages, p. 351 ; a donné *le Florentin*, pièce en un acte, p. 368 ; sa *Climene*, drame mythologique, est ingénieux

ingénieux, *ibid.*; on a dit avec raison que c'était un grand enfant, p. 372. Idée de *la Mort d'Adonis*, p. 368; de son conte de *Philémon et Baucis*, *ibid.*; des *Filles de Minée*, p. 368; *Tyrcis et Amaranthe*. Idée de cette pièce, *ibid.*; *Psyché*, roman un peu trop long, p. 370; morceaux cités, p. 371; *Hymne à la volupté*, p. 372; son *Élégie à l'amitié* en faveur de Fouquet, la meilleure que nous ayons en notre langue, p. 373; son *Ode au Roi*, pour le même, fort inférieure, p. 375; son poëme sur *le Quinquina*, *ibid.*; celui de *Saint-Malc*, composé par pénitence, *ibid.*; fit deux opéras, sollicités par Lully, *ibid.*; anecdote à ce sujet, p. 375 et suiv.; avait fait une traduction de *l'Eunuque* de Térence, p. 377, et *Je vous prends sans vert*, comédie, *ibid.*; ses *Lettres* en prose et en vers à mesdames de Bouillon, de Mazarin et de la Sablière se font lire avec plaisir, *ibid.*; morceau cité, p. 378. Esquisse de son caractère, *ibid.* et suiv.; fut oublié par Louis XIV; pourquoi, p. 382. Obligations qu'il eut à mesdames de la Sablière et d'Hervart, p. 384 et suiv.; mis dans le même sépulcre que Molière, vingt ans après lui, p. 385. L'académie française, ayant deux places à donner à la fois, a préféré Lafontaine à Boileau, comme étant un homme d'une espèce plus rare, et la postérité a paru suivre cet avis, p. 385. Mot de Molière sur Lafontaine, p. 384. Réponse de Vergier à une de ses lettres, p. 391.

LAFOSSE, poète tragique. Examen de ses pièces, tom. V, p. 363; son *Corésus* est un mauvais roman, ainsi que son *Thésée*, *ibid.*; sa *Polixène* aurait pu faire une bonne pièce, *ibid.*; est venu à bout de tracer un grand caractère dans le rôle de Manlius, p. 322;

examen de *Manlius*, son chef-d'œuvre, p. 363; cette pièce n'est autre chose que la conjuration de Venise, par Saint-Réal, travestie sous des noms romains, p. 364. Critique injuste de cette pièce par Voltaire, p. 371. Réponse à cette critique, p. 372 et suiv.

LAFRÉNAYE-VAUQUELIN, poète français, dont Boileau est accusé, par Nigood (le marquis de Villette), d'avoir pillé la *Poétique*, tom. VI, p. 263.

LAGARDE-BICÊTRE, associé de Laplace au privilége du *Mercure*. Idée de sa manière d'écrire, tom. XIV, p. 313.

LAHARPE, auteur de ce *Lycée*. (*Voyez* la notice sur sa vie et ses ouvrages après cette Table analytique). Ce qu'il répondit à un ministre au sujet d'une pièce de vers sur un édit de finance dont on l'accusait, t. VIII, p. 46; mortification qu'il a éprouvée à cause de Gluck, t. XII, p. 190. Morceau de son épître sur la *poésie descriptive*, p. 437. Ce que Voltaire lui dit par rapport à un conseil que lui donna madame de Tencin, tom. XI, p. 146; a été chargé du *Journal de littérature* en 1777, p. 245; avis que lui donne Voltaire, tom. X, p. 9, à la note; a combattu plus d'une fois son opinion sur *Rhadamiste*, t. XI, p. 74; s'est attaché à relever le mérite de Voltaire, sans dissimuler rien du mal qu'il a fait aux mœurs et à la religion, t. XII, p. 3; se rétracte au sujet de *l'Amant jaloux*, de Favart, et sur la préférence qu'il donnait à Marmontel sur lui, p. 523, à la note; contradiction dans son jugement sur *l'Art d'aimer* d'Ovide, tom. II, p. 196, 249; reproches qu'il se fait d'avoir demandé la suppression des parlemens, tom. XIV, p. 21; avait négligé la critique lorsqu'il

rendit compte des sermons de l'abbé Poulle en 1778, p. 52; reproches authentiques qu'il se fait sur la part qu'il a prise à la révolution française, p. 22; son aveu par rapport à *l'Esprit des lois*, tom. XV, p. 57, à la note; autre reproche qu'il se fait d'avoir ramassé quelque chose de la philosophie de Voltaire, tom. XVI, p. 103; témoignages authentiques qu'il rend à la religion catholique et romaine et à la Providence, tom. XV, p. 462, et tom. XVI, p. 108, 121, 304.

LAINEZ, poète français: ce que l'on en dit, tom. VI, p. 428.

Laitière et le Pot au lait (la). Idée de cette fable de Lafontaine, tom. VI, p. 359.

LALLY TOLLENDAL a excellé dans la tragédie du palais, comme Beaumarchais dans la comédie, tom. XI, p. 577; ses Mémoires dans la réhabilitation de son père sont les plus beaux monumens de notre éloquence judiciaire, tom. XIV, p. 18, 22.

LAMÉTRIE. Idée du caractère de ce sophiste, tom. XV, p. 329. Voltaire en faisait peu de cas, *ibid.*

LAMOIGNON (le président): quelques vers des satyres de Boileau lui ont fait abolir l'infamie juridique du congrès, et lui ont arraché un arrêt en faveur de la philosophie d'Aristote, contre celle de Descartes, tom. VI, p. 229.

LAMOTTE (Houdart): ce qu'il dit sur l'unité d'objets dans un poëme, tom. I, p. 190; à ses yeux la *Pharsale* et le *Lutrin* sont des poëmes épiques comme l'*Iliade*, p. 199; l'un des critiques les moins judicieux d'Homère, p. 211 et suiv., p. 245; ne pouvait voir Achille préparer lui-même un repas, p. 220; ne savait pas le grec, et ne pouvait sentir par lui-même les

beautés de l'original, p. 199, 231; ses fausses idées sur l'opinion d'Aristote sur Homère, p. 233; faisait plus de cas du *Clovis* de Desmarets et du *Saint-Louis* du Père Lemoine, que de *l'Iliade*, p. 236; sa tragédie d'*Inès de Castro* devait être un des chefs-d'œuvre de la scène française s'il en eût eu le talent, tom. IX, p. 153; le sujet n'en est pas si heureux que celui de *Zaïre*, *ibid.*, p. 188 et suiv. Idée du *Magnifique*, tom. XI, p. 394; de sa tragédie des *Macchabées*, p. 179; remise en 1745 sans succès, p. 183. Idée de *Romulus*, *ibid.*; n'a pas su peindre le caractère de Romulus, p. 321; de son *Œdipe*, p. 187; a été plus heureux dans la pastorale et dans ces actes détachés qu'on nomme *fragmens*, tom. XII, p. 3; a obtenu des succès dans la tragédie, l'opéra et la comédie, p. 9. Idée de sa pastorale d'*Issé*, p. 10; de *l'Europe galante*, p. 15; de *l'Amadis de Grèce*, p. 17; de *Marthésie*; des *Amazones*, p. 17 et 18; du *Triomphe des Arts*, p. 18; en particulier de l'acte de *Pygmalion*, p. 22; cet auteur n'était pas fait pour la haute poésie. Idée de son opéra de *Canente*, p. 24; d'*Alcyone*, d'*Omphale*, p. 25; de *la Vénitienne*, p. 29; du *Carnaval de la folie*, *ibid.*; ce qu'il pensait lui-même de cette pièce, *ibid.*; de *Sémélé*, p. 30. Jugement trop hasardé sur lui, inséré dans le *Dictionnaire historique*, p. 36; service qu'il a rendu au théâtre de l'Opéra, *ibid.*; manque de la noble élégance, p. 37; a l'air d'avoir pensé en prose, et traduit sa pensée en vers, *ibid.*; exemples à l'appui, p. 38 et suiv.; a été attaqué très-indécemment par Fuzelier, dans sa pièce de *Momus fabuliste*, p. 85; a obtenu de son vivant, en concurrence avec Rousseau, une réputation qui ne lui a pas survécu,

tom. XIII, p. 1 ; ses paradoxes en littérature, p. 3 et suiv. ; mettait la prose au dessus de la poésie, p. 4 ; s'est trompé sur cela, en mettant la première scène de *Mithridate* en prose, p. 7, et tom. I, p. 157 ; nom qu'il donnait à la poésie, tom. XIII, p. 8 ; comment il la définissait, p. 14 ; avait, suivant Maupertuis, le fond d'un bon géomètre, p. 15 ; n'était pas poète, et ne faisait des vers qu'à force d'esprit, p. 30 ; comparaison d'une strophe de ses odes, avec une autre de Rousseau, p. 38 ; épigramme du même contre lui, p. 40 ; ce qui lui a le plus nui, suivant Fontenelle, p. 45 ; autre épigramme de Rousseau contre lui, p. 47. Citation d'un passage du *Temple au Goût* à son sujet ; est resté à un intervalle immense de nos classiques, p. 59 ; sa tragédie d'*Inès*, suivant Fontenelle, a eu le plus grand succès (trente-deux représentations), p. 69 ; a fait d'un corps plein de vie et d'embonpoint (en traduisant l'*Iliade*), le squelette le plus sec et le plus décharné, p. 73, et tom. I, p. 232, 245 ; a donné un Recueil de fables dont il a inventé les sujets ; n'a pas fait de belles odes, quoi qu'en dise Voltaire, tom. XIII, p. 90. Examen qu'on en fait, p. 99. Idée de celle de *l'Émulation*, *ibid.* ; regardé par Trublet comme un des meilleurs critiques, p. 97 ; ses odes roulent pour la plupart sur des sujets de morale, et sont intitulées comme des traités dogmatiques, p. 116 ; leurs différens défauts, p. 118 et suiv. ; son opinion sur une scène d'*Iphigénie*, tom. V, p. 129 ; éloge non suspect qu'il fait de l'*Œdipe*, tragédie de Voltaire, dans l'approbation qu'il en donne, tom. IX, p. 43 ; mauvaise épigramme que cela lui attire de la part de Chaulieu, *ibid.* ; voulait qu'on fît des tragé-

dies en prose, tom. VIII, p. 305; ses églogues ne sont pas à mépriser, tom. XIII, p. 80; était un esprit du premier ordre, selon l'abbé Trublet, p. 83; l'éloge funèbre de Louis-le-Grand, l'une de ses meilleures pièces en prose, p. 87, 90. Parallèle que Trublet faisait entre Louis XIV et Lamotte, p. 91; son plus grand ennemi fut le tems, p. 92; pendant sa vie a été un des auteurs les plus heureux, p. 93; sentiment de Dubos sur lui, p. 92; son *Romulus* et ses *Macchabées* ont eu quelques succès dans leur nouveauté, p. 93; était estimable par d'excellentes qualités personnelles, p. 94; madame Dacier a toujours raison contre lui dans sa dispute des Anciens pour le fond, et pas pour la forme, tom. I, p. 165.

Landy (le), fête solennelle pour les écoliers, à conserver dans les universités, tom. XVI, p. 286.

Langues : leur culture assidue n'a servi qu'à développer le génie, t. III, p. 169; sentiment opposé de M. Garat, *ibid.* — anciennes : leur étude est un des principaux élémens d'une éducation publique, tom. XVI, p. 391, 397; — anglaise, plus pauvre que la française, tom. I, p. 169; bon mot de Voltaire à ce sujet, p. 170; ses constructions poétiques sont plus hardies que les nôtres, et elle admet la rime, *ibid.* — fixée : suivant Condillac, le génie des écrivains ne se déploie tout entier que quand la langue est fixée, tom. III, p. 172. — française, comparée aux langues anciennes, tom. I, p. 134 et suiv. — italienne, plus vaste et plus agréable que la française, p. 168; a été perfectionnée la première de toutes les langues modernes, tom. IV, p. 33. — latine : utilité indispensable de son étude dans la jeunesse, tom. XVI, p. 386, 390; réponse à ceux qui

trouvent qu'on y emploie beaucoup trop de tems; p. 597; Diderot ne comprenait pas comment on pouvait travailler sérieusement à en enseigner l'élégance aux enfans, p. 160; réfutation de cette assertion, p. 161 et suiv.; ses différentes époques sont sensibles, tom. I, p. 164. — révolutionnaire : mots les plus extraordinaires adoptés dans la révolution; leur définition, tom. XIV, p. 407 et suiv.

LANOUE, acteur et dramatique français, auteur de la *Coquette corrigée*. Idée de cette pièce, tom. XI, p 403; de sa tragédie de *Mahomet II*, p. 221.

Lapins (les). Idée de cette fable de Lafontaine, tom. VI, p. 333, 361.

LAPLACE. Notice historique sur cet homme de lettres, tom. XIV, p. 304. Idée de sa tragédie de *Venise sauvée*, p. 306; ce qui fit sa fortune, p. 310; a traduit de l'anglais la *Vie de madame de Pompadour*, *ibid.*; eut le privilége du *Mercure de France*, p. 312; a fait un recueil de toutes les épitaphes de la langue française, p. 313; a fait imprimer un *Mémorial*, manuscrit que lui avait laissé Duclos, qui a eu quelque succès, p. 314.

Larcins en littérature : ce que l'on doit penser de ceux des grands-hommes; belle pensée à ce sujet, tom. IV, p. 270.

LARDNER, auteur anglais, a écrit contre l'incrédulité, tom. XV, p. 13.

Latinité (l'antique). Vida, Fracastor, Ange Politien, Sadolet, Erasme et Sannazar en ont fait revivre l'élégance dans ces derniers tems, tom. IV, p. 42.

LATOUR-DU-PIN (l'abbé de.). Idée de ce célèbre prédicateur du dix-huitième siècle, tom. XIV, p. 29.

LAW. Le jeu séduisant de son système a allumé en France la cupidité, et a pris la place des controverses, tom. VIII, p. 42 ; a été la funeste époque où l'honneur a fait place à l'argent, tom. XV, p. 66.

LAZARE : sa résurrection est le plus éclatant des miracles de Jésus-Christ, tom. XVI, p. 58.

LEBEAU, professeur de l'université de Paris. Hommage que lui rend l'auteur, tom. IV, p. 19.

LECOINTE, célèbre oratorien : services qu'il a rendus pour l'Histoire, tom. VII, p. 152.

LEFRANC DE POMPIGNAN, poète français. *Stances* qu'il adresse à Louis Racine sur la mort de son fils, t. VIII, p. 240. Idée de sa tragédie de *Didon*, t. XI, p. 217. Examen de ses *Odes* et *Poésies sacrées*, tom. XIII, p. 160 et suiv. ; avait plus de talent poétique que Lamotte, *ibid.* ; sa traduction des *Géorgiques* ne peut pas se lire, p. 161 ; ses *Poésies sacrées*, estimées des connaisseurs, *ibid.* ; traits de satyre de Voltaire à ce sujet, *ibid.* Idée de la *Dissertation* du marquis de Mirabeau sur ces poésies, p. 168 ; a fait un livre d'*Hymnes*, p. 220. Idée de ses *Discours philosophiques*, tirés des *livres sapientiaux*, p. 223 ; avait étudié l'hébreu, p. 230 ; édition qu'on pourrait faire de cet auteur, *ibid.*

Légataire (le), comédie de Regnard. Idée de cette pièce, tom. VI, p. 33.

LÉGER, curé de Saint-André : son oraison funèbre par de Beauvais, exception à l'attribution exclusive de ce genre aux princes, tom. VII, p. 36 et 37.

Legs (le), comédie de Marivaux. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 419, et tom. XIV, p. 242.

LEGRAND, auteur comique français. Idée de sa pièce

de *Cartouche*, tom. XI, p. 390 et 391 ; s'est permis de couvrir d'un injuste mépris l'abbé Pellegrin dans sa pièce de *la Nouveauté*, *ibid.*

LEIBNITZ : ce que l'on doit penser de sa cosmogonie, tom. III, 2e. partie, p. 3. Pope a développé ses idées philosophiques, tom. I, p. 12 ; avait desiré l'exécution d'une *Encyclopédie*, tom. XV, p. 91.

LE KAIN : éloge de cet acteur, tom. IX, p. 243 ; révolution qu'il a occasionnée sur la scène française, tom. V, p. 342 ; dans ses débuts a fait reprendre *Manlius*, et a contribué au succès de cette pièce, tom. XIV, p. 307, et tom. V, p. 367. On lui doit d'avoir fait connaître le mérite prodigieux du rôle de Néron dans la tragédie de *Britannicus*, tom. IV, p. 414, et tom. IX, p. 320 ; analyse de ce rôle, tom. IV, p. 415 ; a joué pour la dernière fois dans *Adélaïde du Guesclin*, tom. IX, p. 302 ; a remis au théâtre, malgré l'auteur, cette pièce en 1764, p. 305 ; ne manquait pas d'être utile aux bons ouvrages, p. 321 ; fit remettre la *Mort de César*, en 1763, sans beaucoup de succès, *ibid.* ; frappait de terreur lorsqu'il prononçait dans *Œdipe : Vous frémissez, Madame*, p. 28 ; a prouvé que l'acteur tragique peut avoir plus de dignité que le chanteur n'en aura jamais, tom. XII, p. 213, et p. 214 ; assista à une représentation de *Rome sauvée* que Voltaire donnait dans sa maison : idée qu'il en donne, tom. X, p. 281. Paroles célèbres qu'il entendit de la bouche de Voltaire sur la pièce d'*Athalie* de Racine, t. V, p. 171, à la note ; n'aimait pas les tragédies de Dorat, tom. VIII, p. 303.

LELABOUREUR a ramassé de bons matériaux pour notre Histoire, tom. VII, p. 152 ; le P. Daniel en a

profité pour corriger les erreurs nombreuses de Mézeray, *ibid.*

LELAND : sa *Nouvelle démonstration évangélique* est un chef-d'œuvre : idée que l'on en donne, tom. XV, p. 13.

LEMAISTRE, l'un des plus célèbres orateurs du barreau sous Louis XIV, tom. VII, p. 2 ; forme de ses plaidoyers, p. 3 et 4 ; ce qu'on aurait pu lui appliquer de la comédie *des Plaideurs* de Racine, p. 4 ; plus orateur dans le fond, que Patru, p. 5, 6, 7.

LEMIERRE, poète français. Idée de son poëme sur la *Peinture*, tom. VIII, p. 276 ; presque extrait de celui de l'abbé de Marsy, *ibid.* ; morceaux cités, p. 280 et suiv. ; sur les *Antiques de Rome*, p. 288 ; de l'*Invocation au Soleil*, p. 290 ; sur la *chimie*, *ibid* ; sur les *figures des passions*, p. 293 ; de ses *Fastes*, p. 295. Idée qu'en donne J. J. Rousseau dans ses *Confessions*, tom. XI, p. 241 ; d'*Hypermnestre*, sa première tragédie, p. 242 ; de *Térée*, p. 244 ; de son *Idoménée*, *ibid.* ; de son *Artaxerce*, p. 245 ; de *Guillaume Tell*, p. 247 ; de la *Veuve du Malabar*, p. 252 ; de *Barnevelt*, p. 255 ; de *Céramis*, *ibid.* ; de *Virginie*, *ibid.* ; ce que l'on doit penser en général de ce poète, tom. XIII, p. 65 ; ne s'est mêlé en aucune sorte de la révolution, mais sa vieillesse a été affreuse, tom. VIII, p. 336.

LEMOINE (le Père), jésuite, auteur du poëme épique de *Saint Louis*. Jugement qu'on en porte, tom. IV, p. 158, 173 ; les auteurs des *Annales poétiques* lui prodiguent les louanges les plus exagérées, p. 175, 179 et suiv. ; a beaucoup d'imagination et point de goût, tom. I, p. 4. Lamotte trouvait le poëme de *Saint Louis* meilleur que l'*Iliade*, et pourquoi, p. 236,

238. Clément hasarde de dire qu'il avait plus de goût pour la bonne poésie que Voltaire, tom. VIII, p. 98; critique de quelques-uns de ses vers, p. 99.

LENFANT. Idée de son *Histoire des Conciles de Bâle, de Pise et de Constance*, tom. VII, p. 169.

LENORMAND, avocat du dix-huitième siècle : ce que l'on en dit, tom. XIV, p. 5 et 6.

LÉON X, pape : sa sollicitude à recueillir les manuscrits des Anciens, tom. IV, p. 45.

LESAGE, auteur comique français : ce que l'on dit de son roman de *Gil Blas*, et de *Turcaret*, comédie, tom. XI, p. 383; de *Crispin, rival de son maître*, p. 388; de concert avec d'Orneval, a recueilli le *Théâtre de la Foire*, tom. XII, p. 270; le *Bachelier de Salamanque* est l'un de ses médiocres ouvrages, t. XIV, p. 235. Idée du *Diable boiteux*, *ibid.* Boileau le jugeait avec trop de sévérité, p. 236; son *Gil Blas* est un chef-d'œuvre, *ibid.*

LESBONAX, ancien orateur grec : ce qu'on en dit, tom. II, p. 398.

LESCARS (l'évêque de). Citation d'un morceau de son discours sur les *Calamités épidémiques*, t. XIV, p. 185.

LETOURNEUR. Idée de sa traduction des *Poésies d'Ossian*, tom. XIV, p. 341.

Lettres (ouverture des); le viol du secret eut lieu sous Louis XV, imité par les révolutionnaires, tom. XV, p. 128.

Lettres sur les Anglais, ouvrage de Voltaire, qui lui a attiré de ridicules persécutions, tom. XIV, p. 306.

Lettre sur les aveugles, à l'usage des clairvoyans. Idée de cet ouvrage de Diderot, tom. XVI, p. 63; à l'occasion de qui elle fut composée, *ibid.*; absurdités nom-

breuses qui règnent dans cet ouvrage, p. 72 et suiv.

Lettres sur la Henriade : son auteur traite Voltaire de poète médiocre, tom. VIII, p. 136 ; fragment cité, p. 168.

Lettre sur la musique (la), par J. J. Rousseau, a pour base un paradoxe, t XVI, p. 364 ; a fait connaître cependant en France les principes de la bonne musique, et les défauts de la nôtre, p. 365 ; farces indécentes que l'Opéra s'est permises contre son auteur, *ibid.*

Lettres à M. de Voltaire sur l'origine des sciences, et sur celles des peuples de l'Asie, par Bailly. Idée de cet ouvrage, tom XIV, p. 300 ; fragmens, p. 301.

Lettres sur la république des lettres, de Bayle. Idée de cet ouvrage, tom. VII, p. 334.

Lettre au P. Berthier, jésuite, sur le matérialisme, par Diderot. Ce qu'on en dit, tom. XVI, p. 12.

Lettres de Fanny (les), roman de madame Riccoboni. Idée de cet ouvrage, tom. XIV, p. 253.

Lettres galantes de Fontenelle. Idée de cet ouvrage, tom. XV, p. 22.

Lettres de Katesby, roman de madame Riccoboni. Idée de cet ouvrage, tom. XIV, p. 255.

Lettres du marquis de Rosel. Idée de ce roman de madame Riccoboni, tom. XIV, p. 250.

Lettres de madame de Sancerre. Idée de ce roman de madame Riccoboni, tom. XIV, p. 255.

Lettres persannes, ouvrage de Montesquieu : ce qu'en disait Voltaire, tom. XV, p. 42 ; ce qui a pu l'occasionner, p. 43 ; ce qu'il y dit des poètes, *ibid.* On y apperçoit les germes de son *Esprit des lois* et de ses *Considérations sur la grandeur des Romains*, p. 47.

Lettres péruviennes (les), roman de madame de Graffigny. Idée de cet ouvrage, tom. XIV, p. 251.

Lettres posthumes de Montesquieu ; ce qu'il y dit de l'*Encyclopédie* et de la société de madame Geoffrin, tom. XV, p. 54.

Lettres provinciales. Voyez *Provinciales*.

LEVALOIS. Services qu'il a rendus pour l'Histoire, tom. VII, p. 152; le Père Daniel en a profité pour corriger les erreurs nombreuses de Mézeray, *ibid.*

LEVASSOR. Sa volumineuse histoire de Louis XIII ressemble plus à un factum qu'à une histoire, tom. VII, p. 170.

LHOPITAL (de), chancelier de France. Son discours à l'ouverture des états-généraux est un morceau des mieux pensés des ouvrages du seizième siècle, tom. VII, p. 23.

LIBANIUS, rhéteur grec, avait plus de littérature que de talent, tom. IV, p. 15.

Liberté (la). Ce que Lucain a fait pour elle, t. III, p. 227.

Liberté de l'homme ; ce que c'est ; sa nécessité, t. XVI, p. 206, 207 ; ce que c'est que la liberté civile, p. 208 ; et la liberté morale, *ibid.*

Librairie. Juste cause de sa chute, tom. XV, p. 107.

Lieux communs. Ce que c'est suivant les Anciens, tom. II, p. 410.

Ligue (la) ; premier titre sous lequel parut *la Henriade*, tom. VIII, p. 48.

Lindelle (la), nom sous lequel Voltaire s'est caché dans une lettre à M. Maffei, dans laquelle il critique sa *Mérope*, tom. X, p. 3.

LINGUET, célèbre avocat du dix-huitième siècle : sa mort a été ce qu'il y a eu de plus glorieux dans sa

vie, tom. XIV, p. 14; écrivait sur tous les sujets sans connaissance et sans goût, tom. XV, p. 277. Anecdote au sujet de sa jactance au barreau, tom. II, p. 416.

LINIÈRE, suivant Boileau, était un bon chansonnier, tom. VI, p. 432.

LINUS, le premier inventeur du rhythme et de la mélodie, tom. II, p. 101; il fut le maître d'*Orphée*, *ibid.*

Litote (de la), figure de rhétorique : sa définition, tom. II, p. 332.

Littérature (la) a ses tems de schisme et d'hérésie, tom. IV, p. 162; inconvéniens qui en résultent, p. 163; — révolutionnaire : ce que c'est, tom. XII, p. 154; doit être séparée entiérement de l'histoire des lettres, des arts et de l'esprit, *ibid.*

LIVIE, femme d'Auguste : à la représentation on supprime son rôle dans *Cinna*, tom. IV, p. 293.

LOCKE, philosophe anglais. Condillac s'est illustré à approfondir et à étendre ses principes, tom. XV, p. 336. Helvétius n'a fait qu'en mal user, *ibid.*; seule inexactitude qu'on puisse relever dans son *Entendement humain*, combattue par Condillac, p. 349; quel parti en ont tiré les philosophes modernes, p. 351; est le plus puissant logicien qui ait existé, tom. XVI, p. 328; a été méprisé par les incrédules de nos jours, p. 331, et tom. XIII, p. 316; a démontré le plus clairement les opérations de l'entendement humain, tom. III, 2e. partie, p. 4; comment il démontrait l'existence de Dieu, tom. VII, p. 202; métaphysicien profond, n'est pas pour cela obscur, p. 209; sa métaphysique devrait être admise dans les universités, tom. XVI, p. 400.

Helvétius lui attribue le système d'une *cause connue*, tom. XV, p. 380; citation d'un morceau de son *Traité sur l'éducation*, p. 385.

Logique de Port-Royal. Un extrait bien fait suffirait dans les classes de philosophie dans les universités, tom. XVI, p. 399.

Loi agraire : vrai sens de ce mot, tom. II, p. 275; bien différente de l'idée que l'on y appliquait de nos jours dans la révolution française, p. 276.

Loi naturelle (de la), poëme de Voltaire, meilleur que celui de Fontenoy, tom. VIII, p. 206; inférieur à l'*Essai sur l'homme*, p. 207; n'est pas proprement un poëme, *ibid.*; citation du meilleur morceau, p. 208; a imité beaucoup Pope, *ibid.*; où il a été composé, et à qui adressé, p. 209; à qui les éditions subséquentes ont-elles été dédiées, *ibid.*; citation des vers que le ressentiment lui fit écrire contre Frédéric, non imprimés, *ibid.*; vers qu'il supprimait pour interpoler le passage noté à ce sujet, p. 210.

Lois de Minos (les), tragédie de Voltaire, non représentée, t. X, p. 422. Idée de cette pièce, p. 423; esprit philosophique qu'il y fait paraître, p. 425.

LOISEAU, avocat du dix-huitième siècle. Mérite de ses Mémoires judiciaires, tom. XIV, p. 10.

LONGIN, auteur grec. Analyse du *Traité du sublime* de cet auteur, tom. I, p. 93; a traité du style sublime par rapport au tempéré et au style simple, p. 98; ce n'est pas le sentiment de Boileau son traducteur, p. 99; réfuté par Gibert, *ibid.* Notice sur cet auteur, p. 101; c'est dans l'*Iliade* d'Homère qu'il a tiré le plus volontiers ses exemples du sublime, p. 105, 113; prise plus l'*Iliade* que l'*Odyssée*, p. 119; beau mor-

ceau à ce sujet, p. 120; reproche à Hésiode d'avoir employé des idées basses, p. 126; à Platon l'affectation des ornemens dans son style, p. 127; ce qu'il dit de Démosthène, *ibid.*; d'Hypéride, *ibid.*; de Cicéron, p. 128; son opinion sur le médiocre sans défauts, *ibid.*; reproche à Hérodote d'avoir employé, dans son Histoire, des mots trop bas, p. 175.

LOPE DE VEGA, auteur dramatique espagnol. Ses pièces choquent le bon sens par leurs invraisemblances, tom. I, p. 75; fut un de nos premiers modèles, tom. II, p. 53; n'était rien moins qu'étranger à l'érudition, tom. III, p. 170. Notice sur cet auteur, tom. IV, p. 53.

Louange (la) entre les auteurs n'est guère autre chose qu'un commerce, tom. XIII, p. 94.

LOUIS XIV. Ce qui a le plus contribué, sous son règne, à la perfection de tous les arts, tom. XII, p. 151; bon mot que lui dit Vardes à son retour d'un long exil, p. 153; ses dernières années ont été attristées par des querelles scholastiques qu'il aurait dû éteindre, tom. VIII, p. 42. Tableau de la fin de son règne, p. 43; l'enthousiasme qu'il avait inspiré pendant soixante ans, avait fait oublier Henri IV, p. 48; belle parole qu'il dit à sa famille éplorée autour de son lit de mort, tom. VII, p. 94; ses éloges faits par Bossuet et Fléchier tombent à peu près sur les mêmes objets, *ibid.* Son long règne a été reconnu, de l'Europe entière, comme l'époque de supériorité dans tous les arts d'imitation, tom. XV, p. 1; notre siècle l'a appelé *le siècle du génie*, p. 2; après son siècle, il est arrivé ce qui arriva sous le siècle d'Auguste, tom. I, p. 15.

LOUIS XV. Tableau du commencement de son règne, tom.

tom. VIII, p. 43 ; bon mot de ce prince, tom. XII, p. 402 ; il est désigné sous le nom de *Mangagol* dans le roman des *Bijoux indiscrets* par Diderot, tom. XVI, p. 8 ; à qui il est comparé dans sa *Lettre au P. Berthier*, p. 12.

LOUIS, Dauphin, fils de Louis XV, méchamment affilié aux incrédules, et pourquoi, tom. XV, p. 249 ; son éloge fait par Thomas, *ibid.*

LOUIS XVI. L'esprit de son gouvernement était aussi modéré, qu'il avait été tyrannique sous Louis XV, t. XIV, p. 4. On lui doit l'abolition de la question, *ibid.*

LOUVOIS, ministre de Louis XIV. Les malins cherchaient à le retrouver dans le rôle d'Aman de l'*Esther* de Racine, tom. V, p. 146.

LUBERT (mademoiselle) a donné un extrait épuré de l'*Amadis de Gaule*, en huit volumes, tom. XIV, p. 279.

LUCAIN, poète latin du troisième âge des lettres chez les Romains : ce qu'il a fait pour la liberté, tom. III, p. 227 ; conspira avec Pison contre Néron, et s'ouvrit les veines à vingt-sept ans, tom. II, p. 165. Idée de sa *Pharsale*, tom. I, p. 274 et suiv. ; mis par Quintilien, plutôt au nombre des orateurs que des poètes, tom. I, p. 290 ; sa mort prématurée demande grace pour les fautes de son poëme, p. 299 ; a brillé par les portraits, t. VIII, p. 117. Défaut de sa description d'une tempête, p. 331.

LUCIEN, polygraphe grec. Idée de cet auteur, tom. III, 2e. partie, p. 359. Swift a emprunté de lui son plan du *Gulliver*, p. 361.

Lucile. Idée de cet opéra-comique de Marmontel, tom. XII, p. 520.

LUCILIUS, poète latin, s'est rendu très-célèbre dans la satyre. Jugement d'Horace sur ce poète, rétorqué par Quintilien, tom. II, p. 132 et 133.

LUCIUS, vieux poète comique romain, dont Térence eut beaucoup à se plaindre, tom. II, p. 77.

LUCRÈCE, poète latin. Idée de son poëme sur *la Nature des choses*, tom. I, p. 307; n'est pas susceptible d'être traduit en vers; la prose lui convient mieux, p. 308; quelle est la meilleure traduction, *ibid*; son premier chant a été traduit en vers par Hénaut, tom. VII, p. 328.

LULLY, célèbre compositeur de musique, obtint le privilége de l'académie royale de musique de Perrin, t. VI, p. 48; s'associa avec Quinault, *ibid.*; a fait connaître que notre langue était autant susceptible que toute autre d'être mise en musique, p. 49; est oublié, tandis que Quinault est toujours lu, p. 54; n'était pas un homme sans génie; il a rendu beaucoup de services à la musique, tom. XII, p. 161; beauté de ses récitatifs, p. 162; fortune étonnante qu'ont eue ses opéras, *ibid.*; Lafontaine en avait fait deux pour lui; regret qu'il en eut, tom. VI, p. 375, 376; satyre qu'il fit en conséquence, intitulée *le Florentin*, p. 375.

LUNEAU DE BOISJERMAIN, l'un des commentateurs de Racine; sa critique injuste de *Mithridate*, tom. V, p 24; d'*Iphigénie*, p. 67, 81, 85, 86; du rôle d'*Ériphile*, p. 67; trouve inutile la scène sixième du quatrième acte de *Phèdre*, p. 113; son sentiment sur l'extase prophétique de Joad, p. 205; ce qu'il dit sur l'admiration, p. 240; ses notes sur *Athalie*, généralement plus judicieuses que sur les autres pièces, p. 243.

Lutrin (le), poëme de Boileau, ne doit point être mis sur

la même ligne que *la Henriade* et *l'Iliade*, contre le sentiment de Lamotte, tom. I; p. 193. Son exécution, suivant Batteux, est plus fidellement rapprochée des règles de l'épopée que *la Henriade*, tom. VIII, p. 65; suivant M. Nigood, il en existait avant ce poëme, dans notre langue, un autre supérieur, intitulé *Dulot vaincu* ou *la Défaite des bouts rimés*, tom. VI, p. 287; reproche qu'on fait à cet ouvrage d'être cause que nous n'avons pas de poëmes épiques, p. 294; répond à ceux qui l'ont accusé de n'avoir ni verve ni feu, tom. VI, p. 237.

Lutrin vivant (le). Idée de ce poëme de Gresset, tom. VIII, p. 268.

LYCAMBE, diffamé par les satyres d'Archiloque, se donna la mort, tom. II, p. 131.

Lycée (le). Son établissement a donné lieu à ce *Cours de littérature*, préface, page 1; a pris naissance en 1786, *ibid.*; doit lui-même son origine au Musée de Pilastre de Rosier, *ibid.*; MM. de Montmorin et de Montesquiou ont fait les premiers fonds de cet établissement, *ibid*; coups qu'y a portés l'esprit révolutionnaire, p. 11; n'a pu reprendre sa première splendeur, p. 188.

LYCURGUE, ancien rhéteur, est le premier qui ait réuni les ouvrages d'Homère, tom. I, p. 240; ce qu'on en dit, tom. II, p. 398.

Lyriques grecs (des) : ce que l'on en dit, tom. II, p. 87.

LYSIAS, orateur grec du second rang, tom. II, p. 398.

Lysistrata, titre d'une comédie d'Aristophane. Idée de cette pièce, tom. II, p. 33.

M.

MABILLON (le Père). Services que ce savant a rendus aux lettres, tom. VII, p. 152.

MABLY : ce que l'on dit de cet écrivain, tom. XV, p. 50.

Macchabées (les). Idée de cette tragédie de Lamotte, tom. XI, p. 179; a été remise en 1745 sans succès, p. 183; aujourd'hui oubliée, tom. XIII, p. 93.

MACHIAVEL. Notice sur cet auteur italien, tom. IV, p. 51. Idée de sa *Mandragore*, comédie, p. 52.

MACROBE, polygraphe latin : notice sur cet auteur, tom. III, 2e. partie, p. 362.

MAFFEI, auteur dramatique italien, tom. X, p. 3; obligation que lui a Voltaire pour sa tragédie de *Mérope*, *ibid.*; lettre qu'il lui a adressée, sous le nom supposé de la Lindelle, *ibid.*; sa pièce va après les bonnes de Métastase, p. 4; examen qu'on en fait, p. 11 et suiv.; endroit où il viole les règles, p. 25; faute dans laquelle il tombe, p. 29; bel endroit que Voltaire en a imité, p. 36; le dénoûment est ce qu'il y a de plus beau, p. 47; beau vers qui termine sa pièce, et autre endroit que Voltaire lui a emprunté, p. 58, 59.

Magnifique (le). Idée de cette petite pièce de Lamotte, tom. XI, p. 394.

Magnifique (le), opéra-comique de Sédaine : ce qu'on en dit, tom. XII, p. 392.

Maguelone (la belle), ancien roman, dont on a employé de nos jours le style, tom. VII, p. 298.

Mahomet, tragédie de Voltaire. Examen de cette pièce, tom. IX, p. 416; pourquoi il la préférait à toutes ses

autres, p. 417; faite comme *le Tartuffe*, pour démasquer l'hypocrisie, *ibid.*; ont été toutes deux défendues à leur naissance; pourquoi, p. 418 et suiv.; principes pernicieux, désavoués dans la préface de cette pièce, et qu'il a adoptés depuis, p. 419; elle n'a été bien sentie qu'à sa reprise en 1751, jouée par le célèbre le Kain, p. 420; n'a eu d'abord que trois représentations, p. 419; critiques essuyées à ce sujet, p. 420; réponse, p. 426; citation de la scène entre Zopire et Mahomet, p. 429; sentiment de J. J. Rousseau sur cette scène cinquième du second acte, dans sa lettre sur les spectacles, p. 435; son erreur sur un autre rôle de la même tragédie, p. 436; reproche unique à faire à l'auteur d'avoir fait Mahomet amoureux, p. 438; pourquoi, p. 439; prétendue ressemblance de Mahomet avec Atrée, disculpée, p. 442; situation de cette pièce, comparable à celle du cinquième acte de *Rodogune*, p. 446; d'où est tirée celle de Zopire embrassant son meurtrier, p. 447; dénoûment de cette pièce défectueux, p. 448; effet dramatique de ce dénoûment, p. 366; péche par plusieurs invraisemblances, p. 450; autre défaut, tom. I, p. 85; le style en est nerveux et plein d'expression, p. 452; couplet de chanson par Collé, relatif, p. 453; observations sur le style, p. 454 et suiv.

Mahomet II. Idée de cette tragédie de Lanoue, tom. XI, p. 221.

MAILLARD, sermonaire avant le siècle de Louis XIV. Idée de ses sermons, tom. VII, p. 27.

MAIMBOURG (le Père), jésuite. Ses histoires ne sont que des gazettes, tom. VII, p. 157.

MAINTENON (madame de). Racine fit pour elle et

pour la maison de Saint-Cyr la tragédie d'*Esther*, tom. V, p. 142; préférait *Atys* à tous les autres opéras de Quinault, tom. VI, p. 73.

MAIRET, poète tragique français, a fait une *Sophonisbe*, imitée du Trissin. Idée de cette pièce, tom. IV, p. 194; a été remaniée par Voltaire, *ibid.*; a fait *Silvie*, tragi-comédie, p. 201; l'appelait les péchés de sa jeunesse, p. 202; a été, par envie, un des plus grands détracteurs du *Cid*, *ibid.*; pourquoi sa *Sophonisbe* s'est soutenue cinquante ans encore après les chefs-d'œuvre de Corneille, *ibid.*; un de ses défauts est d'être plat jusqu'à la trivialité, p. 214.

Maison d'éducation publique, ou pensionnat. Vues sur leur établissement, et formalités à observer avant d'en ouvrir, tom. XVI, p. 412.

Maître l'a dit (le) : mot long-temps appliqué à Aristote, dont les décisions ont été des oracles, t. VII, p. 197.

Maîtrise des arts. Grade qu'il faudrait lui substituer dans la réforme des universités, tom. XVI, p. 410.

Malade sans maladie (le). Idée de cette comédie de Dufresny, tom. VI, p. 41.

MALEBRANCHE, profond métaphysicien. Il prétendait que l'homme voyait tout en Dieu, tom. VII, p. 201, 202; pureté de son style, *ibid.*; suspecté à tort d'impiété par Voltaire, et pourquoi, tom. XIII, p. 317.

MALESHERBES : comment il a été séduit et trompé sur l'entreprise de l'*Encyclopédie*, tom. XV, p 107 et suiv.; ne pensait pas comme Van-Swieten sur le débit des mauvais livres, p. 108; ce qu'il devait se dire en montant sur l'échafaud, tom. IX, p. 429.

MALFILATRE, poète français. Idée de son poëme de *Narcisse dans l'île de Vénus*, tom. VIII, p. 251; citation du morceau de *l'Écho*, p. 252; autre morceau du *combat d'un taureau contre deux serpens*, p. 253; était né vraiment poète, p. 254; son ode sur *le soleil fixé au milieu des planètes*, tom. XIII, p. 246.

MALHERBE, poète français, fut réellement un homme supérieur, tom. IV, p. 119; créateur de la poésie lyrique, *ibid.*; citation de différens morceaux de ses poésies, p. 120, 121; a donné de l'harmonie à notre langue, p. 63; c'est lui qui a découvert notre rhythme poétique, tom. III, p. 171; dans ses odes n'a pas assez de verve et de mouvement, tom. VI, p. 114; en quoi consiste son mérite, *ibid.*; notice de l'Ode de Rousseau à ce poète, p. 131 et suiv.; parallèle de sa comparaison d'Aréthuse avec celle de Voltaire, tom. VIII, p. 106; il s'est garanti, beaucoup plus que ses contemporains, de l'abus du style figuré, p. 130; sa lecture a fait naître dans Lafontaine le goût de la poésie, tom. VI, p. 328; mot qu'il disait sur les poètes, tom. XIII, p. 67; tous les efforts des poètes ses devanciers pour s'élever au style soutenu ont été malheureux, tom. IV, p. 107.

Malheur. Il y a différens degrés dans ce sentiment, comme dans la pitié. Exemple de cette vérité, tom. IX, p. 150 et suiv.

MALLEVILLE, poète français, renommé pour le couplet et le rondeau, tom. IV, p. 133; son sonnet de *la belle Matineuse* est fort au dessous de sa renommée, *ibid.*; son Rondeau contre l'abbé de Bois-Robert, p. 134.

MANGACOL, nom sous lequel Louis XV est désigné

dans le roman des *Bijoux indiscrets* par Diderot, tom. XVI, p. 8.

Manie des Arts. Idée de cette comédie de Rochon de Chabanes, tom. XI, p. 679.

Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit. Idée de cet ouvrage du Père Bouhours, tom. VII, p. 330.

Manilia (*pro lege*), discours de Cicéron. Exemple qu'on y trouve du genre délibératif, tom. II, p. 273.

MANILIUS, poète latin. Idée de son poëme sur *l'Astronomie*, tom. I, p. 308.

Manlius, tragédie de Lafosse. Examen de cette pièce, tom. V, p. 363; n'est autre chose que la conjuration de Venise, chef-d'œuvre de Saint-Réal, mise sous des noms romains, p. 364; et de *Venise sauvée* du théâtre anglais, tom. XIV, p. 306; critique injuste de cette pièce par Voltaire, p. 371; réponse à cette critique, p. 372 et suiv. Le Kain la fit reprendre avec succès dans ses débuts, p. 307; avec quelle âme il y jouait, p. 367.

Manon Lescaut. Idée de ce roman de l'abbé Prévost, tom. XIV, p. 245.

MARANA, auteur de *l'Espion turc.* Ses lettres sont curieuses à cause des anecdotes, tom. VII, p. 322.

MARAT, principal instrument du club des Cordeliers, tom. XIV, p. 425; a prêché le massacre et le pillage, tom. XVI, p. 172.

MARCEL, célèbre compositeur de ballets. Mot qu'on rapporte de lui, tom. IV, p. 168.

Marchand de Londres (le), pièce de Lillo. Voltaire en a tiré sa situation de Zopire, pardonnant à son fils son meurtrier, tom. IX, p. 447.

Marchand de Smyrne (le). Idée de cette comédie de Champfort, tom. XI, p. 422 et suiv.

Maréchal ferrant (le), opéra-comique de Quétant, mis en musique par Philidor. Ce que l'on en dit, t. XII, p. 168.

Mariage fait et rompu (le). Idée de cette comédie de Dufresny, tom. VI, p. 42.

Mariage forcé (le), comédie de Molière. Idée de cette pièce, tom. V, p. 425.

Mariamne, tragédie de Tristan; pièce long-tems célèbre tom. IV, p. 204; son analyse, *ibid.* et suiv.; est infectée d'épigrammes et de jeux de mots, p. 67; son succès a entraîné Voltaire à traiter le même sujet, tom. IX, p. 62; différence entre l'une et l'autre, p. 81; ce que Voltaire en a emprunté, p. 82.

Mariamne, tragédie de Voltaire; en quel tems fut jouée, p. 56; est à peu près le même sujet qu'*Artémire*, *ibid.*; n'eut d'abord aucun succès, *ibid.*; pourquoi n'a pu rester au théâtre, quoique l'auteur y soit revenu jusqu'à trois fois, *ibid.* et suiv.; n'est cependant pas une production indifférente aux amateurs de poésie, *ibid.*; les dernières corrections faites ne l'ont pas améliorée, p. 61, 62; Voltaire s'est le plus rapproché dans cette pièce, de la pureté et de l'harmonie de Racine, *ibid.*; résumé des beautés de cette pièce, p. 63; ce qu'il a emprunté de celle de Tristan, p. 82; citation de la scène entre Varus et Hérode, supprimée à la première représentation, p. 85 et suiv.; observations sur son style, p. 93, 409.

Marianne, roman de Marivaux; l'un des meilleurs que nous ayons, tom. XVI, p. 10.

Marier : il est rare que ce mot soit bien placé en poésie, tom. VIII, p. 420.

Marius. Comparaison tirée de ce poëme de Cicéron, traduite en vers par Voltaire, tom. I, p. 184.

MARIVAUX. Idée de cet auteur comique et romancier, tom. XI, p. 415, et tom. XIII, p. 239. Idée de *la Surprise de l'Amour*, *du Le s*, *de l'Épreuve*, *du Préjugé vaincu*, p. 418, et tom. XIV, p. 242; a eu l'avantage particulier de réussir sur les deux théâtres avec des *Surprises de l'Amour*, retournées de toutes les façons, tom. XII, p. 540; n'a jamais su faire une bonne fable dramatique, p. 548; ce qui fait valoir son *Prince travesti*, p. 549; sa *Marianne* et son *Paysan parvenu* seront toujours une lecture agréable, *ibid.*; son *Spectateur* n'a de bon que deux à trois chapitres, *ibid.*; auteur d'une pitoyable tragédie d'*Annibal*, s'est rangé du côté des détracteurs de la poésie, tom. VIII, p. 305, et tom. XIII, p. 10; nom qu'il donnait à Voltaire, *ibid.*

MARLBOUROUG (le duc de) : anecdote sur sa disgrace, tom. XV, p. 393.

MARMONTEL : notice sur ce poète, tom. XII, p. 432; ses premiers essais furent des tragédies, *ibid.* Examen de *Denys le tyran*, p. 433, 438; morceaux cités, p. 444 et suiv. Idée du style de cette pièce, p. 449; a tracé presque tous les plans de ses tragédies sur la fausse philosophie, p. 448. Examen d'*Aristomène*, p. 456; morceaux cités, p. 460 et suiv.; de *Numitor*, p. 505; des *Héraclides*, p. 473, 512; passages cités, p. 474; de *Cléopâtre*, p. 476; passages cités, p. 480 et suiv.; a essayé de réhabiliter sa mémoire avant de la présenter sur la scène, p. 493. Idée de son *Essai historique sur cette princesse*, p. 494 et suiv.; de ses opéras-comiques; de *l'Ami de la Mai-*

son, de *Lucile*, de *Silvain*, de *Zémire et Azor*; de *la Fausse Magie*, p. 170, 434, 520; en quoi inférieur à Sédaine, p. 524. Idée de son opéra de *Didon*, p. 434; de sa *Pénélope*, *ibid.*; avait peu de talent pour la grande poésie, p. 435; ses réflexions sur la tragédie, p. 436; ne faisait aucun cas de Racine ni de Boileau, p. 437; anecdotes à ce sujet, *ibid.*, à la note. Idée des *Voyages de Polymnie*, tom. VIII, p. 389; ce qu'il dit dans sa *Poétique*, du transport prophétique de Joad, tom. V, p. 205; a traité avec beaucoup de succès, dans ses *Élémens de littérature*, de la théorie des dénoûmens tragiques, tom. IX, p. 366; reproches injustes qu'il fait à Boileau, tom. VI, p. 188, 189 et suiv.; réponse, p. 190, 191 et suiv.; au sujet du Tasse, p. 208, 209; au sujet de Lucain, p. 212; réponse, *ibid.*; au sujet de Voiture, *ibid.* et suiv.; pourquoi il taxe Boileau d'être un critique peu sensible, p. 214; réponse, p. 215 et suiv.; est en butte aux pamflets satyriques et aux épigrammes, et pourquoi, tom. XII, p. 190.

MAROT : son nom est la première époque remarquable dans l'histoire de notre poésie, tom. IV, p. 90; en quoi on ne lui a pas rendu justice, p. 91; en quoi il eut un talent supérieur, *ibid.*, et tom. IV, p 59; exemples de quelques-unes de ses pièces légères, p. 92 et suiv.; Saint-Gelais son ami est celui qui approche le plus de lui, p. 104 et 105.

Marotisme : ce que c'est, tom. VI, p. 159 et suiv.

Marquis de Cressy (le), l'un des meilleurs romans de madame Riccoboni, tom. XIV, p. 255.

MARSY (de) a fait un poëme latin sur la peinture, tom. VIII, p. 276; supérieur à celui de Lemierre,

p. 285, 286, 287; morceaux cités, p. 279, 282, 285, 286, 287, 292.

Marthésie. Idée de cet opéra de Lamotte, tom. XII, p. 17.

MARTIAL, épigrammatiste latin. Idée de cet auteur, tom. II, p. 185, et tom. III, p. 227; citation d'une de ses épigrammes, traduite par l'auteur de ce *Cours*, p. 187.

MARTIAL, de Paris, ancien poète français; espèce de mesure dont il se servait, tom. IV, p. 87.

MASCARON, célèbre prédicateur du dix-septième siècle, inférieur à Bossuet et Fléchier; pourquoi il ne devrait pas être mis entre les mains des jeunes gens, tom. VII, p. 95; morceaux cités, p. 97 et suiv.; était antérieur à Bourdaloue, Bossuet, Fléchier, p. 96, 103; l'oraison funèbre de Turenne, la meilleure de ses pièces, eut un succès prodigieux, p. 104; ce qu'en dit madame de Sévigné, p. 105; morceau superbe cité, p. 105 et suiv.; n'était pas d'une grande naissance, p. 144.

MASSILLON, le meilleur des sermonaires français, tom. VII, p. 29, est un des modèles de l'éloquence chrétienne, *ibid.*; genre d'auditeurs qu'il a eus, p. 32; beauté de son exorde de l'oraison funèbre de Louis XIV, p. 112 et suiv.; portraits de Montausier et de Bossuet, p. 113; caractère de son éloquence, p. 114, 126; appelé le Racine de la chaire et le Cicéron de la France, p. 115; mot de Louis XIV après l'avoir entendu, p. 116; son *Avent* et son *Grand Carême* sont remplis de chefs-d'œuvre, *ibid.*; morceau de son sermon sur le pécheur mourant, *ibid.*; sur la bienfaisance, tiré du *Petit Carême*, p. 118. Idée

de son *Petit Carême*, p. 120; morceaux cités sur l'ambition des rois, p. 121; examen de ce morceau, p. 123; sur la véritable essence du pouvoir, tom. VII, p. 123; sur l'infaillibilité prétendue de l'autorité, p. 125; sur la mort, p. 128; il y a plus d'art dans sa manière de louer, que dans celle de Bossuet, p. 131; l'a fait quelquefois contre la vérité, p. 132; Voltaire a emprunté plusieurs fois ses idées, qu'il a ornées de la poésie, p. 135; morceau cité, p. 136 et suiv.; sur le faux bonheur d'ici-bas, p. 137; morceau du Caton d'Addisson, imité de cet endroit, p. 139. Idée de ses *Paraphrases sur les Pseaumes*, p. 139. Idée de ses *Discours synodaux*, p. 140; ses *Conférences* sont ce qu'il a fait de mieux après ses sermons, *ibid.*; leur objet, p. 141; morceau cité, *ibid.*; morceaux du *Discours de l'ambition des Clercs*, p. 142; sur l'*Usage des revenus ecclésiastiques*, p. 145; parallèle entre Bourdaloue et lui, rom. XIV, p. 28, 220; anecdote d'une conversion opérée à l'un de ses sermons aux Quinze-Vingts, p. 129; citation d'un morceau sur la parole de Dieu, comparé avec un semblable de l'abbé Poulle, p. 122; citation d'un morceau du sermon de *l'Enfant prodigue*, comparé avec un semblable de l'abbé Poulle, p. 133; autre citation d'un morceau du sermon du *Mauvais riche*, p. 166.

MATERNUS, Romain qui cultivait les lettres avec beaucoup de succès du tems de Cicéron, tom. I, p. 177.

Mathieu Garo, personnage d'une des fables de Lafontaine, tom. XVI, p. 9.

Matière. Locke a supposé qu'il n'était pas impossible à Dieu de lui donner la pensée, tom. XV, p. 349,

351 ; abus qu'ont fait les sophistes modernes de cette supposition, *ibid.*

Matrone d'Éphèse (la), morceau de Pétrone, imité supérieurement par Lafontaine, tom. II, p. 181.

MAUBERT, éditeur de la première édition subreptice de *la Pucelle*, y avait inséré des morceaux de sa façon, tom. VIII, p. 215, 216 ; la platitude de ces morceaux l'a promptement décelé, *ibid.* ; celui de la marquise de Pompadour n'est pas de lui, comme quelques-uns l'assurent, *ibid.*

MAUPERTUIS, philosophe moderne. Ce qu'en dit Voltaire, tom. XIII, p. 323.

MAURES (les). Idée du *Précis historique* sur ce peuple, par Florian, tom. XIV, p. 298.

MAURY (le cardinal). Examen de ses *Discours choisis sur divers sujets de religion et de littérature*, tom. XIV, p. 205 ; citation du caractère de Démosthène, p. 206 ; de l'éloge de Bossuet, et d'un exorde de sermon de Bredaine, p. 210 ; d'un passage sur S. Vincent de Paule, p. 213 et suiv. Idée de son *Panégyrique de S. Augustin*, p. 216. Anecdotes tirées de son *Éloge de Fénélon*, p. 217 ; reproches fondés qu'on peut lui faire, p. 219. Idée de son style, p. 221.

Maximes de Larochefoucauld, modèle du style précis, tom. VII, p. 252 ; livre original suivant Voltaire, et triste suivant J. J. Rousseau, p. 253 ; il n'y a presque qu'une seule vérité ; quelle elle est suivant Voltaire, *ibid.* ; ce qu'il dit sur la vanité et sur la clémence, p. 254, 255 ; sur la constance des sages, *ibid* ; sur la modération, p. 257 ; sur l'orgueil, p. 258, sur notre esprit, p. 259 ; sur l'amour de la justice, p. 260 ; sur l'amitié, p. 261 ; sur les actions, p. 263 ; sur les hom-

mes, *ibid.*; sur les vertus, p. 264; sur la constance en amour, *ibid.*; sur l'amour, p. 265 et suiv.; sur la folie, p. 267; sur la modération, *ibid.*; sur la bonne grâce, p. 268; sur le jugement, *ibid.*

MAYNARD, poète français, plus soigné dans ses vers, que Racan, tom. IV, p. 128.

Méchant (le). Idée de cette comédie de Gresset. Voltaire n'a rien fait en ce genre qui en approche même de loin, t. VIII, p. 258, et t. XI, p. 555; l'auteur en a emprunté les traits les plus saillans dans la Société du cabinet vert, t. VIII, p. 269; est fort au dessous du *Tartuffe* et du *Misanthrope*, tom. XI, p. 309; l'intrigue en est calquée sur celle du *Flatteur* de Rousseau, p. 355; ce qui soutiendra long-tems sur la scène cette pièce, p. 358; ce que l'on dit de son *Sydney*, p. 370.

Médée. Idée de cette tragédie d'Euripide, tom. I, p. 461.

Médée. Ovide a fait une tragédie de ce nom, tom. I, p. 479

Médée. Idée de cette tragédie de Sénèque, traduite par Jean de la Péruse, représentée, tom. IV, p. 189. *Voyez* CORNEILLE et LONGEPIERRE.

MÉDICIS (les) ont eu la gloire de la restauration des lettres et des arts en Europe, tom. IV, p. 42 et 43.

Médiocre (le) qui n'a point de défauts est-il préférable au sublime qui en a? Ce que pense sur cela Longin, tom. I, p. 128.

Méditations sur les Évangiles (les) de Bossuet ont autant d'onction que les *Lettres* de Fénélon, et tendent plus au sublime, tom. VII, p. 213.

Méduse: beauté de son monologue dans le *Persée* de

Quinault, tom. VI, p. 77 ; analyse de ce morceau, p. 78.

Mélanide. Idée de cette comédie de Lachaussée, tom. XI, p. 440.

Méléagre. Idée de cette tragédie de la Grange-Chancel, tom. XI, p. 173.

Mélicerte (le), de Molière, n'est pas une comédie, mais un divertissement pour la cour, tom. V, p. 393.

Melodrame : ses progrès ont été partagés entre les Italiens et nous, selon la nature de chacun des deux peuples, tom. XII, p. 155.

MÉLON a écrit utilement sur l'industrie et les finances, tom. XV, p. 276.

Mélopée, ou récit noté chez les Grecs, représentait notre déclamation dans les pièces tragiques, tom. I, p. 76 ; c'est, suivant Aristote, ce qui faisait le plus de plaisir dans la tragédie, p. 78.

Melpomène, chez les Grecs, paraissait entourée des attributs de Terpsichore et de Polymnie, tom. IV, p. 359 ; chez nous elle est avec la terreur et la pitié, p. 360.

Memnon, roman de Voltaire. Idée de cet ouvrage, tom. XIV, p. 271.

Mémoires de la Fronde, par Larochefoucauld, Gourville, Bussy, Lafarre et l'avocat-général Talon : ce que l'on en doit penser, tom. VII, p. 174.

Mémoires de madame de Motteville (les), quoiqu'écrits avec négligence, sont instructifs, tom. VII, p. 175.

Mémoires de mademoiselle de Montpensier (les), quoique écrits avec négligence, sont instructifs, tom. VII, p. 175.

Mémoires du cardinal de Retz (les) : ce que l'on en doit penser,

penser, tom. VII, p. 176 et suiv.; mérite du style dans lequel ils sont écrits, p. 189.

Mémoires pour la duchesse Mazarin (les), crus de Saint-Évremond, ont été faits par Érard, célèbre avocat du tems, tom. VII, p. 295.

Mémoires historiques de Saint-Lambert: ce qu'il dit d'Helvétius, tom. XV, p. 331.

Mémoires pour servir à l'Histoire du dix-huitième siècle. Idée de cet ouvrage de Duclos, tom. XIV, p. 275.

Mémoires d'un homme de qualité (les). Examen de ce roman de l'abbé Prévôt, tom. XIV, p. 244.

Mémoires, ou *Essais sur la musique.* Observations sur cet ouvrage de Grétry, tom. XII, p. 235.

MÉNANDRE a été chez les Grecs le créateur de la véritable comédie, tom. II, p. 3; le tems a dévoré ses productions, *ibid.*; a été beaucoup imité par Térence, *ibid.* Parallèle d'Aristophane et de Ménandre par Plutarque, p. 4 et 5; était véritablement comique, p. 7, 75; César appelait Térence demi-Ménandre, p. 74.

Ménechmes (les), titre d'une comédie de Plaute, imitée par Regnard, tom. II, p. 58 et 68.

Meneurs (les): leur tactique dans la révolution française, tom. XIV, p. 458.

Ménon, dialogue de Platon: belle pensée sur la grâce qu'on y trouve, tom. III, 2e. partie, p. 45.

MENOT, sermonaire avant le siècle de Louis XIV. Idée qu'on en donne, tom. VII, p. 27.

Mensonge philosophique: ce que c'est; petit échantillon cité, tom. XV, p. 257.

Menteur (le) et sa *Suite*, comédies de Corneille. Examen de ces pièces, tom. IV, p. 324; la seule supportable avant celles de Molière, tom. V, p. 384.

MERCIER, l'un des philosophes du dix-huitième siècle: ce qu'on en dit, tom. XV, p. 1; surnommé le *dramaturge*; pourquoi il n'admire pas Boileau, tom. VI, p. 321; réponse, p. 322.

Mercure galant (le), le plus ancien Journal littéraire. Quel fut son fondateur, et en quelle année il parut, tom. VII, p. 334; a pris depuis le titre de *Mercure de France*, tom. XIV, p. 310; qui en eut le privilége alors, p. 312 et 313.

Mercure galant (le), comédie de Boursault, fut joué quatre-vingt fois. Idée de cette pièce, tom. VI, p. 10.

Mère coquette (la), comédie de Quinault. Dans quelle année elle fut donnée, tom. VI, p. 1; idée de cette pièce, p. 2; Regnard paraît avoir calqué le rôle de son Joueur sur celui du marquis ridicule, *ibid.*

Mère coupable (la), comédie de Beaumarchais. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 614.

Mérope, tragédie de Voltaire. Examen de cette pièce, l'un des plus beaux sujets qu'il soit possible de traiter, selon le jugement de Plutarque et d'Aristote, tom X, p. 1; avait été traité par Euripide, *ibid.*; a été entrepris par les cinq auteurs que Richelieu faisait travailler sous ses ordres, p. 2; traité par un certain Gilbert, par Lachapelle et par Lagrange, *ibid.* Il y a entre cette pièce et *Oreste* la même distance qu'entre la jeunesse et la maturité, *ibid.*; ce que Voltaire doit à la *Mérope* du célèbre Maffei, p. 3 et suiv.; est l'ouvrage le plus fini sorti de ses mains, p. 5; exposition de cette pièce, p. 7; parallèle de la pièce de Maffei, p. 10; scène entre Égiste et Mérope, p. 24 à 36; bel endroit imité de Maffei, p. 36; parallèle de la scène entre Mérope et Égiste, et celle d'Athalie et de Joas, p. 37;

beauté de la scène de la reconnaissance, p. 40; situation empruntée du *Gustave* de Piron, p. 42; citation de la scène seconde du quatrième acte, p. 43 et suiv.; le dénoûment et son récit au dessus de celui de l'*Iphigénie* de Racine, p. 47; rôle d'Égiste, plus parfait que celui de Mérope, p. 50 et suiv.; endroits empruntés de Maffei, ainsi que le beau vers qui termine la pièce, p. 58 et 59; beauté du style de cette pièce, *ibid.*; avait été gardée dans le porte-feuille sept ans, p. 61; pourquoi a eu le succès le plus complet, p. 64; observations sur son style, p. 66; lui a ouvert les portes de l'académie et valu la protection de madame de Pompadour, p. 65; honneurs publics qu'il reçut au théâtre à la première représentation, p. 71; tems qu'il a employé à cet ouvrage, tom. V, p. 251.

Mérope, tragédie de Maffei, va après les bonnes pièces de Métastase, tom. X, p. 3 et 4. Examen de cette pièce que Voltaire a imitée en la surpassant infiniment, p. 7 et suiv.; parallèle avec celle de Voltaire, p. 13, 24; endroit où il viole les règles, et faute dans laquelle il tombe, p. 25, 29; bel endroit que Voltaire en a imité, p. 36; le dénoûment est ce qu'il y a de plus beau, p. 47; Voltaire lui a emprunté le beau vers qui termine sa pièce, p. 58.

Merveilleux (le) peut être admis dans la tragédie sous certaines conditions, tom. X, p. 105; sentiment d'Horace sur cela, p. 106; ce ressort, avant Voltaire, renvoyé au théâtre de l'Opéra, *ibid.*; son sentiment à ce sujet, *ibid.*

Mesure de trois syllabes, employée par Scarron, tom. IV, p. 89; d'une seule syllabe, employée pour l'*Histoire de la Passion*, p. 90. Voltaire n'avait ni étudié ni appro-

fondi l'art des mesures entre-mêlées, tom. XII, p. 110. Quinault, Rousseau et Racine ont créé des beautés nouvelles par le mélange des différens mètres, *ibid.*

Métamorphoses (les), ouvrage d'Ovide. Place distinguée qu'elles occupent parmi les plus belles productions de l'antiquité, tom. I, p. 306, et tom. II, p. 204.

Métaphore, figure de rhétorique : sa définition, tom. II, p. 317. Aucun rhéteur, ni même Dumarsais, n'ont remonté à sa véritable origine, *ibid.*; n'est qu'une comparaison ou similitude, p. 318; avec la métonymie est la figure la plus employée, p. 319; c'est le choix qui en fait le mérite, p. 320; il faut qu'elle soit nécessaire et adaptée au sujet, *ibid.* et suiv. *Voyez* BOILEAU.

Métaphysique (la saine) ne date en France que depuis les ouvrages de Condillac, tom. XV, p. 137.

MÉTASTASE, poète dramatique italien. Idée de ses opéras, tom. XII, p. 15; ce qui a fait sa réputation, p. 157; n'a pas trouvé de récompenses dans sa patrie, *ibid.*; idée de sa précision, tom. I, p. 168.

Métaux : opinion de Bonnet sur leur formation, tom. XV, p. 88.

MÉTHYMNÉENS, petit peuple de l'antiquité, qui n'est connu que par sa sotte jalousie et par la singularité d'une de ses lois, tom. XVI, p. 416.

MÉTIUS, hollandais. On lui doit l'invention des verres d'optique, tom. IV, p. 56.

Métonymie, figure de rhétorique la plus employée, tom. II, p. 309; sa définition, p. 310, 317.

Métromanie (la), comédie de Piron, fort au dessous du *Tartuffe* et du *Misanthrope*, tom. XI, p. 309; est toute

de verve et toute poétique, p. 324; les juges délicats ne la regardent que comme un ouvrage du second ordre, tom. XII, p. 239.

MÉZERAY, historien français. Idée de son caractère, tom. VII, p. 154; anecdotes de sa vie, p. 155; pourquoi on ne lui donna pas 4000 liv. de pension, *ibid.*; ce qu'il écrivit sur un sac d'argent, p. 157; a éprouvé des difficultés pour écrire l'histoire même des tems éloignés, p. 154; depuis lui les historiens ne sont que des gazetiers ou des rhéteurs, p. 157.

Mezzetin, caractère d'un personnage de l'ancien théâtre italien, tom. XII, p. 272.

Midas. Idée de cet opéra-comique de d'Hèle, tom. XII, p. 527, 530.

Mieux (le) est l'ennemi du bien : preuve de cette assertion, tom. XII, p. 195.

MIGNARD, peintre. Anecdote à son sujet, tom. XII, p. 526.

Mille et un jours (les), contes traduits de l'arabe par Petis de Lacroix : ce que l'on en dit, tom. VII, p. 302, 312; comparés *aux Mille et une nuits*, p. 313.

Mille et une nuits (les), contes traduits de l'arabe par Galland, tom. VII, p. 311, 313.

MILON, romain, accusé par Clodius et défendu par Cicéron. Notice historique de cette harangue, tom. III, p. 127; morceaux cités, p. 132, 136; la péroraison de ce discours, la plus belle qu'ait faite Cicéron, p. 134.

MILTON. Fausse assertion sur ce poète anglais, tom. I, p. 6; est celui qui a donné à la poésie anglaise le plus d'énergie, p. 171; reproche assez fondé sur le merveilleux qu'il a employé, p. 195. Notice sur ce

poète et sur son *Paradis perdu*, tom. XIII, p. 100, et tom. XIV, p. 353.

Mimes, genre de poésie grecque dont il ne nous reste aucun monument, tom. I, p. 65; ce qu'il était, *ibid.*

MIMNERME, poète grec. Ses *Élégies* ne nous sont connues que par les témoignages glorieux des critiques, tom. II, p. 188.

MIRABEAU (le marquis de). Idée de son livre de *l'Ami des hommes*, tom. XV, p. 280; pourquoi fut mis à la Bastille, p. 283; prenait pour son héros en littérature Lefranc de Pompignan, *ibid.* Idée de sa *Dissertation sur les poésies sacrées* de Lefranc, tom. XIII, p. 168.

MIRABEAU, fils du précédent, orateur de l'assemblée constituante, ne montait guère à la tribune qu'après s'être approvisionné de ce qu'il avait entendu autour de lui, tom. XI, p. 582; faute qu'il fit avec le parti constitutionnel de l'assemblée, tom. XIV, p. 437.

Mirzoza, nom sous lequel madame de Pompadour est désignée dans le roman des *Bijoux indiscrets*, tom. XVI, p. 7.

Misanthrope (le), comédie de Molière, ne fut pas entendu d'abord, et n'eut pas un grand succès, tom. V, p. 329; ce que fit Molière pour faire revenir le public en faveur de cette pièce, p. 430; critiquée par J. J. Rousseau, p. 431; réponse à cette critique, p. 432 et suiv.

Mithridate, tragédie de Racine. Analyse de cette pièce, tom. V, p. 1; le caractère parfaitement conforme à l'Histoire, p. 2 et suiv.; rapports qui se trouvent entre l'intrigue de l'*Avare* et celle de *Mithridate*, p. 6; le rôle de Mithridate est celui où Racine se rapproche le

plus de la vigueur de Corneille, p. 7; caractère de Xipharès, p. 5 et suiv.; celui de Pharnace, p. 8; critique absurde du commentateur de Racine sur cette pièce, p. 24; assertion ridicule du *Dictionnaire historique* par une société de gens de lettres, p. 26; la première scène de cette pièce mise en prose par Lamotte, et pourquoi, tom. XIII, p. 8.

Modéré : mal qu'on a fait avec ce mot, tom. III, 2e. partie, p. 149.

Modernes (les), moins excusables que les Anciens dans leurs erreurs sur la recherche du système du Monde, tom. III, 2e. partie, p. 3.

MŒBIUS, théologien luthérien, a réfuté l'*Histoire des oracles* de Van-Dale, tom. XV, p. 27.

Mois (les), poëme par Roucher. Idée de cet ouvrage, tom. VIII, p. 335 et suiv.; a perdu à l'impression, p. 337; pourquoi a eu un moment de célébrité, p. 338; vicieux dans le sujet, dans le plan, dans la marche, dans le choix et la distribution des matériaux, dans les épisodes, les idées et les transitions, p. 341; tirade inconvenante contre l'usage de manger la chair des animaux, p. 344; inconséquence de cette philosophie prétendue, p. 345; différence de la marche du poëme des *Saisons* de Saint-Lambert d'avec la sienne, p. 351; morceau cité, *ibid.*; sa digression sur la ville de Montpellier, p. 354; vice de son épisode sur la navigation, *ibid.*; faiblesse du morceau sur l'esclavage des Nègres, p. 359; citation de celui sur un tremblement de terre, *ibid.*; le mois de *Mai* le meilleur de tous, p. 361; le petit épisode *d'Iphis* bien imaginé, p. 362; idée de la description de la fête de la Rosière et des glaciers des Alpes, p. 364, 366; épisode de *Jeanne*

Hachette mal amené et mal exécuté, p. 366 et 367; manque de l'ordre nécessaire, p. 368 et suiv.; il n'y a aucun enchaînement dans les objets, p. 370 et suiv.; son morceau sur la *Saint-Barthélemi* du dernier pitoyable, p. 372; l'épisode de *Lozon* et *Rose* un peu mieux choisi, *ibid.*; il y a quelques beaux détails dans les *moissons d'Août* et dans la description de la *famine à Rome* du tems des Hérules, p. 373; y parle beaucoup de lui-même, *ibid.*; de sa *Mirthé* et de sa *Zilla*, *ibid.*; le mois d'*Octobre* l'un des plus mauvais, et pourquoi, p. 383; son épisode sur la *peste* de 1348, qui affligea tout le globe, p. 385; celui de *Philamandre* et de *Linda* en pure perte, p. 390; ce qu'il dit sur la *coupe des bois et des forêts*, et par suite sur les *guerriers*, p. 391, 392; de la *chasse du cerf*, faible morceau, p. 396; ses *préceptes aux femmes*, p. 397; aurait pu profiter d'*Ossian*, p. 399. Idée de ses épisodes du mois de *Décembre*, p. 400; celui du *déluge* au dessous même de celui de Dubartas, p. 401; de ceux du mois de *Janvier*, *ibid.*; celui des *aurores boréales* excellent, et pourquoi, p. 403; beau morceau sur le *dégel* et la *débacle*, *ibid.* et suiv. Ce poëme est un mélange confus de polythéisme, de mythologie, de philosophie irreligieuse, d'érudition allégorique et de traditions incertaines, p. 417. Critique du style, p. 419 et suiv.; fait l'apothéose de J. J. Rousseau en *Janvier*; beaux morceaux sur la *circulation de la sève*, p. 457; sur les *fleurs d'Avril*, p. 458; sur les *pluies du printems*, *ibid.*; sur les *amours des animaux*, p. 459; sur l'*aigle*, p. 460; sur les *glaciers de Suisse*, p. 366, 461; sur l'*aspect de la Nature*, p. 464 et suiv.; sur la *fontaine de Budée à Hières*, p. 466; sur les *beautés et les ressources de l'hiver*, p. 468.

MOISE : éloge des lois qu'il a données aux Juifs, tom XVI, p. 157.

Moïse sauvé des eaux, titre d'un poëme épique du siècle de Louis XIV. Jugement qu'on en porte, tom. IV, p. 151, 158.

Moissonneurs (les). Idée de cet opéra-comique de Favart, t. XII, p. 354; d'où est tiré le sujet, *ibid.*

MOLIÈRE (J. B.), comique français, supérieur à tous les comiques anciens et modernes, tom. II, p. 83; avait assurément du génie, tom. I, p. 23; a pris dans le *Phormion* de Térence l'intrigue de ses *Fourberies de Scapin*; a imité les *Adelphes* dans son *École des Maris*, tom. II, p. 83; quelles pièces il a imitées de Plaute, p. 58; avant lui toutes nos pièces étaient espagnoles, et pourquoi, p. 53, et tom. XI, p. 488; conformité de l'intrigue de *l'Avare* avec le *Mithridate* de Racine, tom. V, p. 6; est le premier des philosophes moralistes, p. 385; a tiré ce qu'il a fait de son propre fonds, p. 386; ses pieces de *Mélicerte*, *la Princesse d'Élide*, *les Amans magnifiques*, sont des ouvrages de commande, qui ne sont pas des comédies, p. 393; fit sa comédie des *Fâcheux* en quinze jours, la meilleure des pièces à tiroir, p. 394; ne fut pas heureux dans la tragicomédie de *Don Garcie de Navarre*, p. 395; a suivi, dans *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux*, la route vulgaire tracée avant lui, *ibid.*; succès qu'ont eu ses *Précieuses ridicules*, p. 396; anecdote sur cette pièce, p. 398; a fait *Sganarelle*, p. 399; avait fait *le Docteur amoureux*, *le Maître d'école*, *les Docteurs rivaux*; *l'École des Maris* fut le premier pas qu'il fit dans la science de l'intrigue, *ibid.* Idée et critique de *l'École des Femmes*, p. 402, 416; *l'Impromptu*

de Versailles, petite pièce qui a beaucoup diverti Louis XIV, p. 418 ; *le Mariage forcé*, p. 423 ; idée du *Festin de Pierre*, p. 425 ; fut remise en vers par Th. Corneille, p. 426 ; *l'Amour médecin*, la première pièce où il ait déclaré la guerre à la Faculté, p. 427 ; examen du *Misanthrope*, p. 429 ; cette pièce n'eut pas d'abord un grand succès, parce qu'elle ne fut pas entendue, *ibid.* ; ce que fit Molière pour faire revenir le public en sa faveur, p. 430 ; sa critique par J. J. Rousseau, p. 431 ; réponse à cette critique, p. 432 et suiv. ; la *Comtesse d'Escarbagnas*, *le Médecin malgré lui*, *les Fourberies de Scapin*, *le Malade imaginaire*, *M. de Pourceaugnac* ; reproche que Boileau lui fait sur ces pièces, p. 451 ; idée du *Malade imaginaire*, p. 453 ; de *la Comtesse d'Escarbagnas*, *ibid.* ; du *Bourgeois Gentilhomme*, p. 454 ; *Georges Dandin* : ce qu'en dit J. J. Rousseau est juste, p. 457 ; *l'Amphitryon* est en bien des genres supérieur à celui de Plaute, p. 457, 460 ; idée de *l'Avare*, pourquoi elle est en prose, p. 461 ; *les Femmes savantes*, p. 463 ; examen du *Tartuffe*, p. 471 ; moyen qu'il a tiré de *Scarron*, p. 479 ; preuves de la fécondité de son génie, p. 485 ; reproche qu'on lui a fait d'avoir négligé son style : réponse à ce sujet, p. 486 ; l'académie française cherchait à se l'incorporer avant sa mort, p. 486 ; lui a décerné un éloge public et un buste, p. 487 ; a peint ce qui dans l'homme ne change jamais, tom. XI, p. 327 ; pourquoi il n'attire plus comme nos grands tragiques, *ibid.* ; n'est parvenu à joindre l'intérêt aux effets comiques que dans ses chefs-d'œuvre, tom. XI, p. 355 ; ce qu'il disait de Corneille, tom. IV, p. 335 ; de Lafontaine, p. 384 ; anecdote au sujet

de la satyre sur la rime, qui lui est adressée par Boileau, t. VI, p. 194; apperçut dans la tragédie des *Frères ennemis* le talent dramatique de Racine, et l'encouragea, t. IV, p. 365; Boileau le regardait comme le plus grand génie de son siècle, t. XI, p. 310; examen de ce sentiment, *ibid.* et suiv.; Molière, si gai, si plaisant dans ses écrits, était triste dans la société, tom. VI, p. 331; raison de ce, *ibid.*

Momus fabuliste, pièce de Fuzelier. Satyre dramatique contre Lamotte, tom. XII, p. 85.

MONCHESNAY, auteur du *Boleana*. Anecdote qui y est rapportée par rapport à *Rhadamiste*, tragédie de Crébillon, tom. XI, p 91.

Monde. Il est prouvé qu'il ne peut exister par lui-même, tom. XV, p. 338.

Monde intelligible, suivant Platon. Ce que c'est, tom. III, 2e. partie, p. 20; son monde animal, p. 22.

MONIME, l'une des femmes de Mithridate. Analyse de son caractère dans la tragédie de ce nom, tom. V, p. 2 et suiv.; reproche fait à Racine du même moyen employé contre Monime par Mithridate, que celui de Néron contre Junie, p. 5; réponse à ce reproche par Voltaire, p. 6; genre de perfection que présente le rôle de cette princesse, p. 145; fut la plus fidelle et la plus aimée de Mithridate, p. 155; rapprochement d'un combat de la vertu contre l'amour de cette princesse avec celui de Pauline dans *Polieucte*, p. 19.

MONNET, directeur du théâtre de la Foire, vers 1750, lui a donné une grande vogue, tom. XII, p 167.

Monsieur : anecdote relative à ce mot, tom. XII, p. 526, à la note.

MONSIGNY, compositeur de musique, a soutenu l'o-

péra-comique dans son origine, tom. XII, p. 169; est encore aujourd'hui très-goûté en Italie, tom. XII, p. 169.

Monstres (les). La postérité intitulera notre révolution *le règne des monstres*, tom. VIII, p. 12; leur domination a été le renversement de toute morale, p. 20, 24, 25, 28; ce qu'ils disaient contre les spectacles, p. 31; ce qu'ils devaient se dire en montant sur l'échafaud, tom. IX, p. 429.

Montagne (la) : ce que c'était dans la convention nationale, tom. XIV, p. 462.

MONTAIGNE. Notice de ce philosophe moderne et son parallèle avec Rabelais, tom. IV, p. 59; était très-versé dans la littérature ancienne, tom. III, p. 171; son sentiment sur Sénèque : parallèle qu'il en fait avec Plutarque, 2e. partie, p. 275.

MONTAUSIER. Son oraison funèbre par Fléchier, l'un de ses meilleurs ouvrages, tom. VII, p. 86; son éloge par Massillon, p. 113.

MONTAZET, archevêque de Lyon, prélat éloquent du dix-huitième siècle, tom. XIV, p. 185.

MONTESPAN (madame de). On crut reconnaître le caractère de cette favorite dans celui d'*Esther*, tragédie de Racine, tom. V, p. 145.

MONTESQUIEU a un rang éminent parmi les auteurs du dix-huitième siècle, et pourquoi, tom. XII, p. 2; idée de son roman d'*Arsace*, tom. XV, p. 41; de son *Temple de Gnide*, *ibid.*; de ses *Lettres persannes*, p. 42; ce que Voltaire disait au sujet de ce livre, *ibid.*; ce qu'il y dit des poètes a pu l'occasionner, p. 43; autre reproche que lui faisait Voltaire, p. 44; l'académie française lui pardonna ce qu'il s'était permis

contre elle en l'admettant dans son sein, p. 45; a laissé bien loin derrière lui Machiavel, Gordon, Saint-Réal, etc. dans son *Esprit des Lois* et ses *Considérations sur la grandeur et la décadence de l'Empire romain*, p. 47; idée de *l'Esprit des Lois*, p. 50; pour le juger il faut le méditer, p. 53; ce qu'il disait de Voltaire, *ibid.*; ce qu'il pensait de *l'Encyclopédie* dans ses *Lettres posthumes*, p. 54; de madame Geoffrin et de sa société, *ibid.*; on s'est éloigné de lui à mesure qu'on approchait davantage de la révolution, p. 55; pourquoi J. J. Rousseau a influé plus que lui sur la révolution, *ibid.*; en quoi ils diffèrent, p. 57; est mort peu d'années après la publication de *l'Esprit des Lois*, p. 60; la révolution et l'expérience ont jugé sa doctrine, *ibid.*; peut être regardé comme l'esprit le plus sage et le plus profond du dix-huitième siècle, p. 67; fait partout l'éloge de la religion, p. 69; belles paroles de Voltaire sur lui, *ibid.*; ce qu'il dit de la poésie et des poètes dans ses *Lettres persannes*, tom VIII, p. 305, et tom. XIII, p. 10, 13; pourquoi il ne faisait pas grand cas de la poésie lyrique, tom. VI, p. 96; osa appliquer la philosophie aux spéculations politiques, tom. XV, p. 16.

Montézuma, tragédie par Ferrier, jouée en 1702 sans aucun succès, et non imprimée, tom. IX, p. 360, à la note.

MONTFAUCON: services qu'a rendus aux lettres ce savant bénédictin, tom. VII, p. 152.

MONTMORIN (le comte de) avait lu au conseil d'État un Mémoire bien motivé contre l'invasion de la Hollande par les Prussiens, t. XV, p. 484. *Voy.* LYCÉE.

MONTPELLIER, patrie de Roucher; défaut de sa digres-

sion sur cette ville dans le poëme des *Mois*, tom. VIII, p. 354.

MONTPENSIER (mademoiselle de) : ses Mémoires, quoique mal écrits, sont instructifs, tom. VII, p. 175.

Morale : on peut en faire entendre de bonne heure aux enfans les premiers principes, plutôt que la grammaire, tom. XVI, p. 380; où les souverains peuvent puiser les meilleures instructions en ce genre, tom. VII, p. 120. La morale de l'aveugle, suivant Diderot, est différente de la nôtre, tom. XVI, p. 65, et la morale du sourd de celle de l'aveugle, *ibid.*

Moralités : ce que l'on appelait ainsi avant l'invention de l'imprimerie, tom. IV, p. 184; leur nomenclature presque aussi nombreuse que celle de nos poètes dramatiques depuis Corneille, p. 185; le diable y jouait ordinairement un grand rôle, *ibid.*

Mort (l'image de la) : Anacréon, Horace, Catulle et Tibulle la mêlaient assez volontiers à celle des plaisirs, tom. II, p. 105; ce que Vauvenargues dit sur la pensée de la mort, tom. XV, p. 254, à la note.

Mort d'Abel (la). Les Français ont fait la fortune de cet ouvrage, tom. XIV, p. 383.

Mort d'Adonis. Idée et morceau cité de ce poëme de Lafontaine, tom. VI, p 368.

Mort de César, tragédie de Grévin, jouée au collége de Beauvais; sentiment sur cette pièce et morceau cité, tom. IV, p. 189.

Mort de César, tragédie de Voltaire; dans quel tems il la fit imprimer, tom. IX, p. 317; quel est le motif qui lui a fait traiter ce sujet, p. 318; a toujours été admirée des connaisseurs, quoique cette pièce n'y

ait presque jamais paru pendant plus de quarante ans, p. 321 ; le Kain la fit remettre en 1767, lors des représentations de *l'Anglais à Bordeaux*, *ibid.* Examen de cette pièce, p. 322 et suiv. Citation du caractère de César, p. 328 et 329; beauté de celui d'Antoine, *ibid.*, et de Brutus, p. 331 et suiv. Citation de la scène de la confidence de César à Brutus, p. 336. Citation de la première scène du troisième acte, p. 339 ; du discours que Brutus adresse aux conjurés, p. 343 ; de sa conversation avec César, p. 345 ; défauts de cette pièce pour la conduite et le dialogue, p. 350. Harangue d'Antoine, modèle d'éloquence, hors-d'œuvre, p. 349, 354. Scène ajoutée par l'esprit révolutionnaire en 1792, p. 354. Observations sur le style de cette pièce, p. 355.

Mort de Socrate (la). Idée de cette pièce de Voltaire, tom. XI, p. 468.

MOSCHUS. Idée de ce poète pastoral grec, tom. II, p. 124.

MOTTEVILLE (madame de) : ses Mémoires, quoique écrits avec négligence, sont instructifs, tom. VII, p. 175 ; ses *Lettres* ; pourquoi moins lues que celles de madame de Sévigné, tom. VII, p. 324.

MOUHY : ce qu'on dit de ses romans, tom. VIII, p. 299.

Moutons (les), idylles de madame Deshoulières. Idée de cette pièce, tom. VI, p. 412.

Moyens de l'art oratoire (explication des différens), considérés particuliérement dans Démosthène, tom. II, p. 397; quels ils sont en général, p. 411 ; exemples de ceux employés par Eschine et Démosthène dans leurs *Harangues pour la couronne*, p. 466.

Muet (le), comédie imitée de Térence par Brueys et Palaprat. Idée de cette pièce, tom. VI, p. 3, 7.

MURÆNA, romain, défendu par Cicéron contre Sulpicius, tom III, p. 84; notice historique, *ibid.*; morceaux cités, p. 86.

MURAT (madame de). Citation d'un couplet de chanson de sa façon, tom. VI, p. 434.

MUSÉE, disciple d'Orphée : cas qu'en faisait Virgile, tom. II, p. 103; avait donné des idées très-pures de la Divinité, tom. XIII, p. 24.

Musée de Pilatre de Rozier a donné naissance au Lycée, préface, p. 1.

Musique, art plus aisé que la poésie, tom. XIII, p. 6; fait presque la partie essentielle dans les opéras-comiques, tom. XII, p. 409.

Mustapha, tragédie de Bélin. Examen de cette pièce, tom. XIII, p. 421; est faiblement écrite, p. 425.

Mustapha, tragédie de Champfort. Idée de cette pièce, tom. VIII, p. 452, 454; tom. XI, p. 424, et tom. XIII, p. 414; d'où est tiré ce sujet, *ibid.* Il n'y a point de comparaison à faire pour le style entre Bélin et lui, p. 447.

Mystères : ce que l'on appelait ainsi avant l'invention de l'imprimerie, tom. IV, p. 184; leur nomenclature presque aussi nombreuse que celle de nos poètes dramatiques depuis Corneille, p. 185; le diable y jouait ordinairement un grand rôle, *ibid.*

Mythologie (la) était la religion des anciens peuples idolâtres, tom. XIII, p. 23; la grecque, l'un des trois genres que peut traiter la tragédie, tom. IX, p. 315; Racine est celui de tous nos poètes, qui en a tiré le plus de richesses, *ibid.*

MYTIS : anecdote de sa statue, rapportée par Aristote comme un exemple de la suite des événemens, tom. I, p. 81.

N.

NÆVIUS, poète comique latin. Il ne nous est rien resté de lui, tom. II, p. 53.

Naïveté. Beau trait en ce genre, tom. IX, p. 376.

Nanine. Idée de cette comédie de Voltaire, tom. XI, p. 463.

Narcisse. Réflexion de Voltaire sur le caractère de ce confident dans la tragédie de *Britannicus*, tom. IV, p. 421.

Nation française (la) passait, dès le tems d'Ammien-Marcellin, pour démesurément vaine, tom. XII, p. 163; ce qu'en dit Helvétius était malheureusement vrai dans le tems, tom. XV, p. 483.

Nations. Ridiculité de la division de l'université de Paris en quatre nations, tom. XVI, p. 383.

Nature (la) : son apparition sous la forme d'un colosse, épisode de l'ouvrage des *Mois* de Roucher, pris d'un fragment de l'ouvrage de Bernis et du *Poëme de la religion* de Racine, tom. VIII, p. 401.

Navigation (la). Vice de cet épisode dans le deuxième chant du poëme des *Mois* de Roucher, tom. VIII, p. 354.

Nécessité (la), système incompréhensible de Diderot, tom. XV, p. 398, 400.

NECKER, l'un des économistes. Idée de son ouvrage sur le commerce des grains, tom. XV, p. 278.

Néron. Ce que Fontenelle dit de ce rôle du *Britannicus* de Racine, tom. V, p. 263; on doit beaucoup au cé-

lèbre le Kain, d'en avoir fait connaître tout le mérite ; analyse de ce rôle, tom. IV, p. 414 et suiv.

NEUVILLE (le Père), jésuite, prédicateur du second rang au dix-huitième siècle : ce que l'on en dit, tom. XIV, p. 30.

NEWTON a démontré avec la plus grande évidence le système du Monde et les lois du mouvement, tom. III, 2e. partie, p. 4 ; ses principes physiques ont eu peine à prendre, tom. VII, p. 198 ; comment il démontrait l'existence de Dieu, p. 203 ; avait une vénération profonde pour la religion, t. XV, p. 79.

NICOLE, écrivain sorti de Port-Royal. Idée de ses *Essais de morale*, tom. VII, p. 234 ; caractère de son style, *ibid.* ; Voltaire a loué plusieurs de ses morceaux, *ibid.*

Nicolo-Franco (la vie de) ou *le Danger de la satyre*, tom. XIV, p. 376 ; idée de cet ouvrage, *ibid.*

Nicomède, tragi-comédie de Corneille ; examen de cette pièce, tom. IV, p. 319 ; Voltaire l'appelait comédie héroïque, p. 321, 352, 354.

NIGOOD (M.). Nom sous lequel se cache M. de Villette dans ses *Questions sur Boileau*, tom. VI, p. 256 ; absurdités dont cet ouvrage est rempli, p. 262 et suiv. ; dit que la plupart de nos écrivains philosophes s'étaient déclarés contre ce poète, p. 306 ; réponse à cette calomnie, p. 308 et suiv.

Ninette à la cour. Idée de cette comédie de Favart, et citation de quelques morceaux, tom. XII, p. 331.

NOAILLES (le cardinal de) a édifié la France par sa piété, tom. VII, p. 144.

Noce interrompue (la), comédie de Dufresny, donnée sans grand succès, tom. VI, p. 41.

Noce de village, épisode assez agréable du poëme des *Mois* de Roucher, tom. VIII, p. 415.

NOCETTI, jésuite italien, a fait un poëme latin sur les *aurores boréales*, traduit par Roucher dans son poëme des *Mois*, tom. VIII, p. 403.

Nombres (les). Cette chimérique doctrine s'est beaucoup répandue par les écrits de Platon, tom. III, 2e. partie, p. 26.

Nome, genre de poésie grecque, dont il ne nous reste aucun monument, tom. I, p. 65; sa définition, *ibid.*

Nouveauté (la). Mauvaise farce de Legrand, où il se permet de couvrir d'un injuste mépris l'abbé Pellegrin, tom. XII, p. 65.

Nouvelle école des femmes (la). Idée de cette comédie de Boissy, tom. XII, p. 554.

Nouvelle Héloïse (la), roman de J. J. Rousseau, ressemble beaucoup à celui de Clarisse, tom. XIV, p. 265.

Nudité des temples de France : diatribe à ce sujet, tom. IV, p. 45.

Nuées (les), titre d'une comédie d'Aristophane, t. II, p. 373; malheureusement célèbre, et pourquoi, *ibid.*

Nuits d'Young (les) : ce qu'on dit de la traduction en vers des deux premières, par Colardeau, t. XIII, p. 370.

Numitor, tragédie de Marmontel : examen de cette pièce, tom. XII, p. 505.

Nymphes de Diane (les). Idée de cette pièce de Favart, tom. XII, p. 353.

O.

Obéissance : il importe d'y soumettre les enfans de bonne heure, tom. XVI, p. 380.

Octave, genre de rhythme italien, tom. VI, p. 104.

Octobre. Violences exercées à Versailles le 6 de ce mois 1789 ; ce qu'on en dit, tom. XIV, p. 437.

Ode (de l') et de la poésie lyrique, t. VI, p. 94; les pensées sont moins un mérite essentiel dans ces sortes de poëme que l'harmonie, p. 96 ; pourquoi Montesquieu n'en faisait pas grand cas, *ibid.* ; digression sur deux vers de Boileau sur l'ode, p. 112. Ce que c'est que le beau désordre de l'ode, *ibid.* ; en quoi consiste son véritable enthousiasme, p. 113 ; est susceptible de tous les sujets : il y en a de morales, de badines, de galantes, de bachiques, p. 139; principe très-faux, accrédité dans le siècle dernier, que le genre de ce poëme demande le plus grand talent, p. 298. Horace ne met pas Pindare au dessus des tragiques grecs, *ibid.* ; était chantée chez les Anciens, tom. II, p. 87. Parallèle des nôtres avec celles des Anciens, p. 89.

Odyssée, second poëme héroïque d'Homère ; plusieurs modernes la prisent davantage que *l'Iliade* ; pourquoi, tom. I, p. 119 ; durée de son action, p. 194 ; a exercé beaucoup moins le zèle des critiques que *l'Iliade*, p. 249 ; sa marche est languissante, p. 251 ; ses défauts, p. 253.

Œdipe roi, tragédie de Sophocle. Idée de cette pièce, tom. I, p. 391 ; balancée et surpassée même par celle de Voltaire, tom. IX, p. 2 ; il y a beaucoup de longueurs, p. 18. Beauté de la scène où Œdipe reçoit les adieux de ses enfans, p. 22 ; comparaison du combat d'Œdipe contre Laïus de Sophocle avec celui de Voltaire, p. 23, 24 et suiv. ; le rôle d'Œdipe par Voltaire est mieux dessiné que le sien, p. 29.

Œdipe à Colonne, tragédie de Sophocle. Idée de cette pièce, tom. I, p. 379.

Œdipe. César avait fait aussi une tragédie de ce nom, tom. I, p 499.

Œdipe, tragédie de Lamotte. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 187.

Œdipe, tragédie de Voltaire, son coup d'essai, où il a lutté contre Corneille ; témoignage que lui rend J. B. Rousseau, tom. IX, p. 2 ; balance et surpasse même celui de Sophocle, *ibid.* ; épisode des amours de Jocaste et de Philoctète vicieux, *ibid.* ; première raison qu'allégua Voltaire sur ce défaut, p. 4. Examen de cette pièce, *ibid.* ; comment on en pourrait faire une pièce à peu près irreprochable, p. 6. Seconde raison, *ibid.* ; ce qu'il pensait du rôle de Jocaste, p. 7 ; ce qu'il en dit dans l'épître dédicatoire d'*Oreste*, p. 9 ; en a reconnu tout le premier les défauts essentiels, p. 10 ; morceau du caractère de Philoctète, *ibid.* ; autres défauts qui ont échappé à sa censure, p. 11 ; morceau du récit de Dimas, p. 13 ; son excellence, p. 15 ; changemens qu'il y a faits dans sa vieillesse, p. 17 ; ce qui a fait le succès de cette pièce, p. 18 ; morceaux cités, p. 19 et suiv. ; vers qui ont été le premier signal des principes irreligieux de son auteur, p. 30 ; sa versification élégante et correcte, p. 35 ; morceau sur les courtisans, p. 36 ; son succès a été très-grand ; jouée quarante-cinq fois de suite, p. 37, et tom. VIII, p. 50 ; raison de ce succès, tom. IX, p. 38 ; circonstances intéressantes relatives à cette pièce, p. 38 et suiv. ; est un coup d'essai brillant, mais n'est pas un de ses chefs-d'œuvre, p. 41 ; critiquée par Louis Racine, p. 40 ; par un gentilhomme suédois, p. 42 ; éloge non suspect que Lamotte fait de cette pièce, dans une approbation

qu'il en donne, p. 43; lui attire une mauvaise épigramme de la part de Chaulieu, *ibid.* Observations sur le style de cette pièce, p. 44.

Œnone et Pâris, acte d'opéra de Fuzelier. Idée de ce morceau, tom. XII, p. 88.

Oiseaux (les), titre d'une comédie d'Aristophane; on n'en peut donner aucune idée, tom. II, p. 33.

Oiseaux (les), idylles de madame Deshoulières. Idée de cette pièce, tom. VI, p. 412.

OLAVIDÈS, personnage dont parle Roucher dans ses *Mois*, emprisonné par l'inquisition, tom. VIII, p. 416.

Olympie. Examen de cette tragédie de Voltaire, tom. X, p. 391; l'effet du spectacle de cette pièce eût été brillant s'il eût été soutenu par l'intérêt du sujet, p. 392; incorrection de son style, p. 394; vers du rôle de Cassandre, cités, *ibid.*; cette pièce est à un intervalle immense de Tancrède, p. 391; on a essayé depuis, en vain, de la reprendre au théâtre, p. 395.

Ombres (les). Euripide et Sophocle les faisaient paraître sans scrupule sur la scène, tom. X, p. 106; sentiment d'Horace à ce sujet, *ibid.*

Ombres (les), pièce de vers de Gresset; ce que l'on en dit, tom. VIII, p. 261.

Omphale. Idée de cet opéra de Lamotte, tom. XII, p. 25.

On ne s'avise jamais de tout, opéra-comique de Sédaine. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 395.

Opéra, spectacle impossible à justifier en bonne morale, tom. XIV, p. 83; jusqu'à Voltaire l'on avait renvoyé à ce théâtre l'apparition des divinités et des ombres, tom. X, p. 106; les impressions les plus fortes que nous y éprouvons sons dues principalement à la musi-

que, tom. I, p. 78; services que Lamotte lui a rendus, tom. XII, p. 36.

Opéra, différence de ce genre de poëme à la tragédie, tom. XII, p. 207 et suiv.; ce qu'il était sous le siècle de Louis XIV, tom. VI, p. 46; Voltaire dit que nous le devons au cardinal Mazarin, p. 46, 47; ce que c'est que ce genre de poésie, p. 49; Quinault y a excellé, p. 48; les opéras de Campistron et de Thomas Corneille sont au dessous de leurs plus mauvaises tragédies, p. 90; ceux de J. B. Rousseau et de Lafontaine ne sont pas dignes d'eux, p. 91. Le dix-huitième siècle est beaucoup inférieur au précédent dans ce genre, tom. XII, p. 1; qui l'a créé, *ibid.*; l'italien, comparé au nôtre, p. 146.

Opéra-comique; quelle fut son origine, p. 264; a succédé au théâtre de la Foire, tom. XII, p. 169; a étendu sa sphère sous les auspices de Favart, Sédaine et Monsigny. (*Voyez ces noms.*)

Opinion (de l'), mot très-sensé de Buffon à ce sujet, tom X, p. 234.

Opinion publique. Ce qu'en disait Philippe d'Orléans, tom. XV, p. 447.

Optimates, chez les Romains. Définition de ce mot, tom. III, p. 190.

Optimisme, système que Platon a introduit le premier, tom. III, 2e. partie, p. 14.

Optique théâtrale. Ce que c'est suivant Dorat, t. VIII, p. 302.

Oracle (l'), comédie de Saint-Foix. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 420; ce qui en fit le succès, *ibid.*

Oraison funèbre (l') et le panégyrique étaient en usage chez les Anciens, tom. II, p. 264.

Oraison funèbre (l'). Ce que c'est, tom. VII, p. 32; qui sont ceux qui ont excellé dans ce genre d'éloquence, p. 29; caractère de ce genre, p. 34; réservé pour les princes, p. 36; exception à cette règle, p. 37; exorde de celle de la reine d'Angleterre, p. 42 et suiv.; exorde de celle de madame Henriette, p. 56; péroraison de celle du grand Condé, p. 65; celles de Montausier et de Turenne assignent à Fléchier le premier rang parmi les orateurs du second ordre, p. 77; l'exorde de celle de Turenne est un morceau achevé, *ibid.*; autres morceaux, p. 81, 83; mérite de celle de Montausier, p. 86; a chez nous un caractère religieux, tom. II, p. 264; sa différence du panégyrique, *ibid.*

Orateurs grecs. Idée de ceux qui ont précédé Démosthène, tom. II, p. 397; des Romains avant Cicéron, tom. III, p. 13; modifiés suivant les gouvernemens, tom. III, p. 6; les plus célèbres sous le siècle de Louis XIV, tom. VI, p. 2; l'orateur ne doit point négliger l'harmonie du style, tom. XIV, p. 143; exemples où l'abbé Poulle en manque, p. 144 et suiv.

Orateur (l') : traité de Cicéron, adressé à Brutus. Son analyse, tom. II, p. 377; sa conclusion, p. 383.

Orateur (de l') : autre traité de Cicéron, en forme de dialogues, adressé à son frère Quintus, tom. II, p. 348; analyse de ce traité, p. 351 et suiv., *ibid.*; épisode intéressant sur l'orateur Crassus, p. 370; belle apostrophe de Crassus, qui y est rapportée, p. 368.

Orateurs célèbres (des), ou *Brutus*, autre traité de Cicéron, tom. II, p. 384.

Orateur du Peuple (l') : abominable feuille de la révolution, tom. XIV, p. 439.

Oratoire, communauté de prêtres recommandables dans la littérature, injustement maltraitée par M. Nigood, tom. VI, p. 261.

Oreste. Idée de cette tragédie d'Euripide, tom. I, p. 455.

Oreste et Pilade, tragédie de Lagrange-Chancel. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 159; éclipsée par l'*Iphigénie en Tauride* de Guimond, p. 161.

Oreste, tragédie de Voltaire. Examen de cette pièce, tom. X, p. 174; rapprochemens de différens morceaux de cette pièce avec celle d'*Électre*, p. 179 et suiv.; beauté du caractère de Clytemnestre, p. 184 et suiv.; citation de la scène d'Iphise et d'Électre, p. 207 et suiv.; les trois premiers actes en sont parfaits dans toutes les parties, p. 220; la reconnaissance d'Électre et d'Oreste, plus touchante et mieux exécutée dans Crébillon, p. 324; le dénoûment d'Électre beaucoup mieux ménagé que celui d'Oreste, p. 232; fut encore plus maltraitée dans sa nouveauté que *Sémiramis*, p. 233; observations sur son style, p. 235.

Organes : ce ne sont pas nos organes qui sentent, mais notre âme, tom. XVI, p. 82; preuve singulière de cela, *ibid.*

Orgueil : comment il est défini par Helvétius, tom. XV, p. 441 et suiv.; a été la passion la plus féroce qui a dominé dans la révolution française, t. XIV, p. 445.

Origines (les) : ouvrage de Caton le censeur. Salluste n'en empruntait les termes que pour paraître meilleur qu'il n'était, tom. III, p. 308.

ORLÉANS (Charles d') s'occupait à faire des rondeaux, tom. IV, p. 86; morceau cité, p. 87.

ORLÉANS (d'), ou Philippe-Égalité, monstre de la révolution. Il y avait une cabale particulière pour le porter au trône, tom. XIV, p. 429.

ORLÉANS (le Père d'), appelé par Voltaire écrivain éloquent, tom. VII, p. 153; a plus de force de style que Daniel, *ibid.*

Ornemens poétiques que le goût interdit à la tragédie, et ceux qu'elle admet, tom. IX, p. 266.

ORNEVAL (d'), de concert avec Lesage, a recueilli le théâtre de la Foire, tom. XII, p. 270.

Orosmane, personnage de la tragédie de *Zaïre*. Quel est le moment où il est le plus malheureux? Est-ce celui où il se croit trahi par sa maîtresse? Est-ce celui où, après l'avoir poignardée, il apprend qu'elle est innocente? Question morale proposée, tom. IX, p. 245; première lettre du marquis de Bièvre en réponse, p. 246; seconde lettre de madame de Cassini, p. 250; résumé sur les deux lettres précédentes, p. 253.

ORPHÉE, poète lyrique, élève de Linus. Mérite de quelques fragmens des hymnes qui nous restent de lui, tom II, p. 101; éloge de ce poète par Horace, p. 103; Suidas assure qu'il avait eu connaissance des livres de Moïse, p. 102; eut pour disciple Musée, p. 103; était un peu plus ancien qu'Homère, t. I, p. 187; avec Musée avait donné des idées très-pures de la Divinité, tom. XIII, p. 24.

Orphée, opéra de Casalbigi, mis en musique par Gluck. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 173; effet qu'il produisit à l'Opéra français, p. 174, 175.

Orphelin de la Chine (l'), tragédie de Voltaire. Idée de cette pièce, tom. X, p. 290; première cause de ses défauts, *ibid.*; à quel âge l'auteur l'a faite, p. 292; question à décider sur ses deux plans, p. 93; citation de la première scène, p. 296; de la troisième scène du second acte, p. 308; situation semblable à celle de Clytemnestre avec Agamemnon dans l'*Iphigénie* de Racine, p. 312; elle produit une scène, prise à part, égale à celle de Racine pour l'éloquence, p. 315; morceau de la seconde scène du quatrième acte, p. 323; de la scène cinquième et de la scène sixième et dernière du cinquième acte, p. 329; observations sur le style, p. 332 et suiv. Exemple d'alliance de mots qu'on y trouve, tom. IV, p. 171; rapprochement d'un sentiment d'Assuérus avec un autre de Gengis-Kan, t. V, p. 156.

OSSAT (d'), cardinal. Utilité de ses *Lettres* pour l'Histoire, tom. VII, p. 173.

Ossian. Roucher aurait pu le mettre à profit pour son poëme des *Mois*, tom. VIII, p. 399.

Othello, drame de Shakespeare. Le fond en est attachant, malgré les folies dégoûtantes dont il est rempli; pourquoi, tom. IX, p. 58; a donné le premier germe de *Zaïre*, *ibid.*

Othon, tragédie de Corneille. Voltaire donne de grands éloges à son exposition, tom. IV, p. 325.

OVIDE, poète latin, célèbre par ses ouvrages et ses malheurs, tom. II, p. 191. Notice sur sa vie, p. 192; ce qu'en dit Gresset, *ibid.*; rétorqué par l'auteur, p. 193. Idée de ses *Tristes*, *ibid.*; de ses livres *des Amours*, p. 194; de l'*Art d'aimer*, p. 195; de ses *Fastes*, *ibid.*; de ses *Héroïdes*, p. 204; de ses *Élégies*,

ibid.; a bien caractérisé Properce, p. 206; ses *Métamorphoses*, un des plus beaux présens que nous ait faits l'antiquité, tom. I, p. 204 et 304; Voltaire avait une grande admiration pour ce poëme, p. 306; sa cosmogonie, plus sensée que celle de Thalès et d'Anaxagore, tom. III, 2e. partie, p. 13; avait fait une tragédie de *Méâée*, tom. I, p. 499.

Ouvrages. Nous ne pouvons assigner un terme à leur réputation, mais nous ne devons pas mentir sur le présent, tom. VIII, p. 66. Faut-il lire de suite les ouvrages en vers, quand ils sont d'une certaine étendue? p. 310; réponse, p. 311. Un ouvrage de théâtre est souvent une espèce de problême à résoudre, tom. X, p. 342.

Oxford. Juste célébrité de ses écoles, tom. XVI, p. 156.

P.

PACUVIUS, poète tragique latin, l'un des premiers qui aient paru chez les Romains, tom I, p. 499. Idée de ce poète, *ibid.*

PAGI, historien, a rectifié d'innombrables méprises de Baronius, tom. VII, p. 168.

Paix perpétuelle (la). J. J. Rousseau a traité des moyens de l'entretenir entre les États de l'Europe; ce que l'on en dit, tom. XVI, p. 370.

Paix (la), titre d'une comédie d'Aristophane. Idée de cette pièce, tom. II, p. 34.

PALAPRAT, poète comique, s'est réuni à Brueys, et ont mis en commun leur travail et leurs talens sans aucune jalousie, tom. VI, p. 3; sont auteurs du *Muet*, pièce imitée de Térence, *ibid.*; de l'*Avocat Patelin*, *ibid.* et suiv.; du *Grondeur*, p. 5.

PALISSOT s'est efforcé à tort de ridiculiser un vers de la tragédie de *Denys*, de Marmontel, tom. XII, p. 454 et 455. Idée de sa comédie des *Philosophes*, tom. XV, p. 99; a reproché à Dorat d'avoir peint, dans ses *Prôneurs*, les philosophes comme des sots, tom. XIII, p. 340.

Paméla, roman de Richardson : ce que l'on en dit, tom. XIV, p. 255.

PANARD a travaillé pour l'opéra-comique, tom. XII, p. 299. Idée de son caractère, *ibid.*; ce qui fit réussir ses premières pièces, *ibid.*; titre que lui a donné depuis Marmontel, p. 300; réflexions sur ce titre, *ibid.*; ce que l'on dit de son *Impromptu des acteurs*, p. 301.

Pandore. Idée de cet opéra de Voltaire, tom. XII, p. 118; mis en musique en premier lieu par Royer, p. 125; puis par Laborde, valet-de-chambre de Louis XV, *ibid.*; ne fut jamais représenté, p. 124.

Panégyrique : sa différence de l'oraison funèbre, tom. II, p. 264; celui d'Évagore, roi de Salamine, p. 265; celui d'Athènes était du genre délibératif, *ibid.*; celui de Trajan, par Pline, *ibid.*; son motif, p. 266; son examen, p. 111, 228; morceaux cités, p. 231 et suiv.; ceux de Bossuet, de Bourdaloue, de Fléchier, de Massillon, etc. sont ce qu'il y a de plus faible dans leurs compositions, tom. VII, p. 21.

Pantomime (la) : son origine chez les Romains, t. XV, p. 183.

Papier imprimé : citation d'un morceau du poëme de la *Guerre de Genève* sur cet objet, tom. VIII, p. 225.

Parade (de la), article de l'*Encyclopédie*, où l'on trouve un débordement d'invectives contre Palissot, t. XV, p. 110.

Paradis perdu, poëme de Milton, a été traduit par Racine le fils, tom. VIII, p. 238; la traduction de M. Dupré de Saint-Maur beaucoup meilleure, *ibid.*; lui a ouvert les portes de l'académie, tom. XIV, p. 306, 353.

Paradoxes. Bizarrerie de ceux de Lamotte et Fontenelle au sujet de la poésie, tom. XIII, p. 4 et 5.

Parallèle des Anciens et des Modernes, ouvrage de Perrault; ce qu'on en dit, tom. VII, p. 335.

Paraphrases des Pseaumes, par Massillon. Idée de cet ouvrage, tom. VII, p. 139.

Paresse (la), suivant Diderot, est l'enfant des préjugés, tom. XVI, p. 273; réfutation de cette proposition, p. 274.

PARIS-DUVERNEY. Ce que Voltaire a dû à son amitié, tom. VIII, p. 203.

PARISOT, auteur de la parodie *le Roi Lu*. Citation de quelques vers, tom. XII, p. 285.

Parlemens (les). Grand tort que M. de Maurepas a eu de ne pas les faire rappeler à de certaines conditions, tom. XV, p. 482; reproches que se fait l'auteur d'avoir demandé leur suppression, tom. XIV, p. 21.

Parler sans préparation : nécessité indispensable d'y accoutumer les jeunes gens, tom. XVI, p. 404.

Parole (talent de la). Beau lieu commun sur cet objet, tom. II, p. 351.

Partie de chasse de Henri IV (la). Idée de cette comédie de Collé, tom. XI, p. 401.

Parties du Jour (les quatre), poëme du cardinal de Bernis. Idée de cet ouvrage, et morceau cité sur le soleil, tom. VIII, p. 242; critique de ce morceau, p. 243.

Partitions oratoires. Idée de cet ouvrage de Cicéron, tom. II, p. 384.

PASCAL, génie aussi élevé que Descartes, et aussi vigoureux que Bossuet, tom. VII, p. 199; ses *Provinciales* sont un ouvrage de bonne philosophie, *ibid.*; ses différens mérites, *ibid.*; plan d'un ouvrage sur la religion qu'il méditait, p. 200; les morceaux qui nous en restent sous le titre de *Pensées*, suffisent pour l'immortaliser, p. 201; Voltaire en a combattu quelques-unes avec mauvaise foi, *ibid.*; a réuni le genre de la science au talent d'écrire, tom. XV, p. 115.

PASQUIER, dans ses *Recherches historiques*, fait mention de la représentation de la tragédie de *Cléopâtre*, par Jodelle, tom. IV, p. 188.

PASSERAT, poète français. Le conte, sous sa plume, a fait de grands progrès, tom. IV, p. 149.

Passion (la) de Jésus-Christ a été mise en vers d'une seule syllabe, tom. IV, p. 90.

Passions (les): quelles sont les plus féroces, et celles qui ont dominé dans la révolution française, t. XIV, p. 443.

Passions (les grandes). Voltaire a montré, dans ses *Discours sur l'homme*, le bien qui peut résulter des grandes passions bien dirigées, tom. XVI, p. 17; éloge qu'en fait Diderot dans ses *Pensées philosophiques*, p. 16 à 20; Voltaire a su atteindre le dernier degré d'énergie dans cette partie, au sentiment de presque tous les gens de lettres, tom. IX, p. 298; exemple de ce, *ibid.*

Passions du jeune Werther (les). Idée de ce roman, tom. XIV, p. 381.

Pastorales (les) de Fontenelle: ce que l'on en dit, tom. XV, p. 23.

PATERCULE, historien latin. Idée de cet auteur, tom.

III, p. 331 ; jugement qu'en portait le président Hénault, *ibid.* Voltaire a suivi, dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations*, la forme de cet auteur, p. 332 ; a excellé dans les portraits, t. VIII, p. 111.

Pathétique : sa définition, tom. II, p. 410. Idée de celui dont se servait Démosthène, p. 411.

Patience (Discours de Fontenelle sur la) : ce qu'on en dit, tom. VII, p. 21.

Patrie (la). Jamais, suivant Cicéron, on ne doit se permettre des actions criminelles pour son salut, tom. III, 2e. partie, p. 149.

Patriotes, nom que les anarchistes prenaient dans la révolution, tom. XIV, p. 439 ; ce qu'ils étaient véritablement, tom. VIII, p. 34.

PATRU, l'un des plus célèbres orateurs du barreau sous le règne de Louis XIV, tom. VI, p. 2 ; forme de ses plaidoyers, p. 3 et 4 ; ce qu'on aurait pu lui appliquer de la comédie des *Plaideurs* de Racine, p. 4 ; sa diction plus pure que celle de Lemaistre, p. 5 ; ce qu'il dit des plaidoyers de Lemaistre, de Gautier, de Démosthène et d'Eschine, p. 9 ; fit une harangue à la reine Christine de Suède, tom. VII, p. 20 ; voulait détourner Lafontaine de faire des fables, et pourquoi, tom. VI, p. 344.

Pauline, rôle de la tragédie de *Polyeucte*. Rapprochement de son combat de la vertu contre l'amour, avec celui de Monime dans *Mithridate*, tom. V, p. 19.

PAUSANIAS, historien grec. Notice de cet auteur, tom. III, 2e. partie, p. 361.

PAVILLON, poète français. Ce que l'on en dit, tom. VI, p. 428.

Pauvre diable (le), pièce de vers de Voltaire, dans laquelle

laquelle il n'a pas épargné Gresset, et pourquoi, tom. VIII, p. 258.

Péché : ce mot, qui parmi nous est du style religieux, était chez les Anciens de la langue philosophique, tom. III, 2e. partie, p. 15.

Peines de l'autre vie. Principes opposés à ce dogme, étalés dans le poëme des *Mois*, tom. VIII, p. 411.

Peintre amoureux de son modèle (le), opéra-comique de Duni, qui a eu un grand succès, tom. XII, p. 168.

Peinture (la) : son désavantage sur la poésie ; elle ne peut représenter qu'un moment, tom. VI, p. 362 ; est un art moins difficile que la poésie, tom. XIII, p. 6.

Peinture (le poëme de la) par Lemierre est considéré comme inférieur à celui de Marsy, quoique presque tout imité de lui, tom. VIII, p. 276 ; morceau cité, p. 280 ; sur les *antiques de Rome*, p. 288 ; de l'*invocation au Soleil* et sur la *chimie*, p. 290 ; sur les *figures des Passions*, p. 293. Idée de son ouvrage des *Fastes*, p. 295 ; n'a aucun rapport avec les *Fastes* d'Ovide, p. 296.

Peintures guerrières : ce que madame de Sévigné disait à leur sujet, tom. VIII, p. 82.

PELLEGRIN (l'abbé), poète français. Idée de son opéra de *Jephté*, tom. XII, p. 65. *Voyez* LEGRAND.

Pélopides (les), tragédie de Voltaire, non représentée, tom. X, p. 422. Idée de cette pièce, p. 428 ; est la dernière lutte qu'il essaya contre Crébillon, p. 429 ; ne vaut pas une scène de l'*Atrée* de ce dernier, p. 432.

PEMESA, auteur du morceau de la traite des Nègres dans l'*Histoire philosophique* de Raynal : ce qu'on en dit, tom. XVI, p. 304.

Penchans innés. Suivant Diderot, l'homme n'en a pas,

tom. XVI, p. 231. Réfutation de ce principe, *ibid.*

Pénélope. Idée de cet opéra de Marmontel, tom. XII, p. 434.

Pensées de Pascal (les), morceaux d'un grand ouvrage qu'il méditait sur la religion, suffiraient pour l immortaliser, tom. VII, p. 201; Voltaire en a combattu quelques-unes avec mauvaise foi et mauvaise logigue, *ibid.*

Penser. Il existe un rapport naturel et presque infaillible entre la manière de penser, de sentir, et celle de s'exprimer, tom. XI, p. 79.

Pensions : méthode empruntée des anciens Perses, qu'on devrait employer, tom. XVI, p. 380 et 381.

Père. Sentiment de Cicéron : si un fils peut le dénoncer en fait de sacrilége, tom. III, 2e. partie, p. 150.

Père de famille (le). Idée de ce drame de Diderot, tom. XI, p. 470.

Pères de l'Église (les SS.). Les orateurs du barreau, sous le siècle de Louis XIV, remplissaient leurs plaidoyers de leurs citations, tom. VII, p. 9. — grecs sont supérieurs aux latins, tom. IV, p. 14; ont assurément autant d'esprit que les plus beaux génies d'Athènes et de Rome, tom. XVI, p. 159.

Perfidies à la mode (les), comédie en cinq actes en vers, par Colardeau. Idée de cette pièce, tom. XIII, p. 367.

PERGOLÈZE. Notice sur ce célèbre compositeur de musique, tom. XVI, p. 25.

PÉRICLÈS, orateur grec. Combien d'orateurs ont dû vraisemblablement paraître avant lui, que nous ne connaissons pas, tom. I, p. 6; était du second rang, tom. II, p. 398; ce qu'en pensait Cicéron, p. 399.

Période (la). Personne ne l'a mieux maniée que Gresset dans les vers de huit syllabes, tom. VIII, p. 262. Note sur ce mot, tom. XIV, p. 231.

Péripétie : ce que c'était, suivant Aristote, t. I, p. 82; modèles qu'il en cite, *ibid.*; grand moyen d'intérêt dans le genre dramatique, *ibid.*; exemple d'une des plus belles qu'il y ait au théâtre, tom. IX, p. 300.

Péroraison (de la), ou récapitulation dans l'art oratoire, tom. II, p. 395.

PERRAULT : il y a eu quatre frères de ce nom, tom. VI, p. 261; Claude, de médecin devint excellent architecte, p. 262; Charles est connu par son *Parallèle des Anciens et des Modernes*, *ibid.*; a commencé la querelle sur eux, tom. XIII, p. 101; ce qu'il pouvait opposer avec avantage, p. 100. Idée juste de cet auteur, p. 334.

PERRIN (l'abbé) a obtenu le premier le privilége d'une académie royale de musique, tom. VI, p. 48.

PERSE. Idée de ce poète satyrique latin, tom. II, p. 172; son obscurité a frappé tous les savans, p. 173; apologie de cette obscurité, p. 174; bien traduit par Sélis, p. 175; Boileau l'a beaucoup imité, *ibid.*; était admirateur passionné d'Horace, p. 176; notice sur sa vie, p. 177; quel fut son maître, *ibid.*; fut l'ami de Thraséas, p. 178, et tom. III, p. 227.

Persécution suscitée par Jean-François Laharpe, contre la philosophie du dix-huitième siècle, titre d'une brochure : ce que l'on en dit, tom. XII, p. 467.

Persée, opéra de Quinault, qui s'est approprié dans cette pièce les dépouilles d'Ovide; morceau fameux cité, tom. VI, p. 77.

Perses (les). Idée de cette tragédie d'Eschyle, tom. I, p. 326.

PÉRUSE (Jean de la), poète français, se réunit à plusieurs autres poètes pour jouer la pièce de *Cléopâtre*, de Jodelle son ami, au collége de Reims, tom. IV, p. 187; fit représenter une *Médée*, traduite de Sénèque, qui a été retouchée par Scévole de Sainte-Marthe, p. 189.

PETAU, jésuite : services qu'il a rendus pour l'Histoire, tom. VII, p. 152.

Petit Carême (le) de Massillon est son plus bel ouvrage; tom. VII, p. 120; morceaux cités sur l'ambition, p. 121; examen de ce morceau, p. 123; sur la véritable essence du pouvoir, *ibid.*; sur la prétendue infaillibilité de l'autorité, p. 125; sur la mort, p. 128; c'est dans cet ouvrage que les souverains pourront puiser les meilleures instructions en morale et en politique.

PÉTRARQUE. Notice sur ce poète italien, tom. IV, p. 33.

PÉTRONE, poète et prosateur latin, auteur du *Satyricon*. Idée de cet auteur, tom. II, p. 178; décelé à Néron par Tigellin, et mis à mort, p. 179; avait envoyé avant sa mort, à Néron, un détail de ses infamies; ce fait infirmé par Voltaire, p. 180; sa *Matrone d'Éphèse* est ce qu'il a fait de mieux, p. 181; Lafontaine l'a imitée, *ibid.*; Saint-Évremond préfère sa mort à celle de Caton, p. 179; son *Histoire d'Eumolpe et de Circé* a été traduite par Bussi Rabutin sous des noms supposés, p. 181.

PEUPLE ROMAIN (le), plus réfléchi et plus moral que celui d'Athènes; conséquences qui en résultaient par

rapport aux orateurs, tom. III, p. 6; fait à son avantage, p. 7; n'aurait pu s'accommoder des reproches que lui faisait Démosthène, p. 8.

Phaéton, tragédie d'Euripide, perdue, a donné à Longin un exemple de la vivacité des images, tom. I, p. 120.

Phaéton, opéra : Quinault s'y est approprié les dépouilles d'Ovide, tom. VI, p. 77.

Pharamond. Idée de ce roman, tom. VII, p. 300.

PHARNACE, fils de Mithridate. Idée de son caractère dans la tragédie de ce nom, tom. V, p. 7, 8, 16, 18, 23, 25.

Pharsale. Idée de ce poëme latin de Lucain, tom. I, p. 274; traduit par Brébeuf. Idée de cette version, *ibid.*; par Marmontel : ce qu'on en dit, *ibid.*

Phébus et Borée. Idée de cette fable de Lafontaine, tom. VI, p. 361.

Phédon, traité de Platon : ce qu'on en doit penser, tom. III, 2e. partie, p. 64, 67.

PHÈDRE, le meilleur des fabulistes latins. Idée de ce poète, tom. II, p. 129; a joint l'agrément de la poésie à la morale et aux récits d'Ésope, tom. VI, p. 332; Lafontaine se l'est approprié, p. 325; est parvenu à la perfection dans plusieurs de ses fables, p. 346.

Phèdre, tragédie de Racine : le plus éloquent morceau de passion que les Modernes puissent opposer à la Didon de Virgile, tom. V, p. 28, 95; ce que Racine doit à l'auteur grec, p. 89; sa marche se rapproche plus de celle de Sénèque que de celle d'Euripide, p. 90; imitation de la déclaration d'amour de Phèdre à Hippolyte, p. 92 et suiv.; le rôle de Phèdre est regardé par les connaisseurs et par Voltaire, comme le plus parfait du théâtre, p. 95; vers que Boileau

adresse à Racine au sujet de cette pièce, p. 99; problème de morale; occasion de la facture de cette pièce, p. 101; la scène six du quatrième acte, trouvée inutile par le commentateur Luneau, p. 113; critique du rôle de Thésée, p. 124; le récit de Théramène, trop étendu et trop soigneusement orné, p. 123; ce qui peut le justifier, p. 124.

Philémon et Baucis, conte de Lafontaine. Idée de cette pièce, tom. VI, p. 368.

PHILÉTAS, poète grec: ses élégies ne nous sont connues que par les bons témoignages des critiques, tom. II, p. 188.

PHILIDOR, compositeur de musique: son *Maréchal* et le *Savetier* ont commencé sa réputation, tom. XII, p. 168; a tenté le premier un grand opéra qui se rapproche de la manière des Italiens, dans *Ernelinde*, *ibid.*; citation des deux morceaux les plus beaux de cet opéra, *ibid.*, p. 268.

PHILIPPE, roi de Macédoine: beau parallèle avec son fils Alexandre par Justin, tom. III, p. 328.

PHILIPPE-ÉGALITÉ, nom ridicule qu'avait pris le duc d'Orléans, l'un des monstres de la révolution, tom. XIV, p. 430.

Philippiques de Démosthène, modèle du genre délibératif, tom. II, p. 273, 427; notice sur celles de Cicéron, tom. III, p. 144, 146; morceaux cités, p. 147.

Philoctète. Idée de cette tragédie de Sophocle, tom. I, p. 422. Idée de celle de Châteaubrun, tom. XI, p. 235.

PHILOPÉMEN, dernier héros de la Grèce, tom. XIV, p. 243.

Philosophes du dix-huitième siècle : traits les plus caractéristiques de leurs portraits, tom. VIII, p. 211 ; inconséquence de leurs systèmes, p. 349 ; quelles gens ils nomment *assassins payés*, p. 350 ; ont été les pères de la révolution française, tom. XV, p. 16 ; fréquentes preuves de leurs impudens mensonges, tom. XV, p. 252 et suiv. ; en quoi ils sont inexcusables et menteurs, tom. VIII, p. 412 ; nom qu'ont pris certains athées de notre siècle, auteurs du *Système de la Nature*, tom. III, 2e. partie, p. 4, et tom. XVI, p. 40.

Philosophe marié (le). Notice sur cette comédie de Destouches, tom. XI, p. 337.

Philosophe sans le savoir, comédie de Sédaine. Idée de cette pièce, et pourquoi elle porte ce titre, tom. XI, p. 475.

Philosophes (les), comédie de Palissot, qui fut jouée avec le plus grand succès en 1760, tom. XV, p. 99 ; ce que l'on en dit, *ibid.*

Philosophie (de la) : ce que c'est, tom. VII, p. 192.

Philosophie ancienne (de la). Idées préliminaires, tom. III, 2e. partie, p. 1 ; ses conséquences vont jusqu'à la nécessité d'une révélation, tom. VII, p. 192 ; la vraie est inséparable de la religion, p. 193 ; la mauvaise gâte tout, même le talent poétique, tom. VIII, p. 410 ; — française ; événement qui lui donna le plus de relief, tom. XV, p. 127 ; l'étude de cette science dans les colléges doit être entiérement changée, p. 399 ; — morale ; défense de celle répandue dans *la Henriade*, tom. VIII, p. 187.

Philosophisme. Définition de ce mot, tom. VII, p. 195, à la note.

Phison, nom d'un interlocuteur du *Phédon* de Platon; morceau cité, tom. III, 2e. partie, p. 68; saillie d'Érasme à ce sujet, p. 69.

PHOCION, orateur grec : son laconisme énergique l'emportait souvent sur l'atticisme de Démosthène, tom II, p. 428.

PHORMIS, comique grec, est un des premiers qui ait mis une action dans la comédie, tom. I, p. 68.

PHOTIUS, patriarche de Constantinople, homme supérieur pour son tems, tom. IV, p. 16.

PHRYNICUS, auteur grec, suivant Suidas, n'était qu'un chansonnier vagabond, tom. I, p. 321.

Physique (la) des Anciens et celle de Descartes doivent être éloignées des universités d'aujourd'hui, tom. XVI, p. 400.

PIC (l'abbé), auteur d'opéras. Ce qu'en dit Voltaire, tom. XII, p. 8; est bien loin d'avoir le mérite de Saint-Évremond, tom. VII, p. 296.

PICART (M.), auteur des *Étourdis*, a de la facilité et de l'élégance dans le style, tom. XI, p. 330.

PICCINI, avec Gluck, a partagé les amateurs de musique, tom. XII, p. 190 et suiv.; a traité à peu près les mêmes sujets, p. 193; son dernier ouvrage, *Didon*, est son chef-d'œuvre, p. 195; persécuté par la faction gluckiste, a été obligé de quitter la France, p. 196.

Pièces de théâtre. Il ne faut pas les juger sur la vogue du moment. Exemple de l'*Œdipe* à ce sujet, tom. IX, p. 38; — épisodiques. Ce qu'Aristote entendait par-là, tom. I, p. 81.

Pierre de Provence, roman dont on a employé de nos jours le style, tom. VII, p. 298.

Pierre-le-Cruel. Idée de cette tragédie de Du Belloy, tom. XI, p. 305.

Pierrot, personnage de l'ancien théâtre italien, tom. XII, p. 272.

Pigeons (les deux), fable de Lafontaine. Ce qu'on en dit, et morceau cité, tom. VI, p. 348.

Pigmalion, l'un des actes de l'opéra du *Triomphe des Arts*. Idée de ce morceau, tom. XII, p. 22.

PILATRE DE ROZIER, fondateur du Musée ; préface, tom. I, p. 1.

PILNITZ, château d'Allemagne. Pourquoi il y eut des conférences, tom. XIV, p. 415.

PILPAY, fabuliste indien. Son ouvrage n'est qu'un tissu assez embrouillé de paraboles mêlées les unes dans les autres, tom. VI, p. 325, 332, 333.

PINDARE : notice sur ce poète lyrique grec, tom. II, p. 90 et suiv. ; pourquoi difficile à entendre et n'a rien de bien attachant pour les Modernes, p. 93 ; opinion d'Horace sur ce poète, p. 90 ; il n'y a rien de plus audacieusement figuré que sa diction, p 94 ; traduction de sa première *Pythique* en vers, p. 95 ; trait qui nous donne la plus haute idée de son mérite, p. 99 ; pourquoi ses écarts, nécessaires pour lui, ne sont pas pour nous des modèles à suivre, tom. VI, p. 113, et tom. VIII, p. 367 ; exemple de Simonide à l'appui, *ibid.* ; Horace s'en est permis beaucoup moins, p. 114 ; n'a pas encore été balancé par les Modernes, tom. XIII, p. 101.

PIORRY, l'un des monstres de la révolution française : fragment d'une de ses lettres, tom. XIV, p. 446, à la note.

PIRON, poète français. Idée de sa tragédie de *Callis-*

thène, tom. XI, p. 203; de *Fernand Cortès*, p. 205; de *Gustave*, p. 210; de sa comédie de *l'Amant mystérieux*, p. 346; des *Courses de Tempé*, *ibid.* et suiv.; de *la Métromanie*, p. 349 et suiv.; n'est regardée par les juges délicats que comme un ouvrage du second ordre, tom. XIV, p. 239; n'a pas donné à son *Gustave Vasa* toute la grandeur dont il était susceptible, tom. XI, p. 322; la situation de la reconnaissance d'Égiste et de Mérope est empruntée de cette tragédie, tom. X, p. 42. Idée de son théâtre de la Foire, qu'un conseiller honoraire a commenté, tom. XII, p. 275; n'est qu'un bouffon farci d'équivoques triviales, p. 283 et suiv. Idée de son *Arlequin-Deucalion*, p. 291; son impudence menteuse dans la critique de Lachaussée, p. 298; a eu pour Voltaire une haine d'instinct, *ibid.*; ses vers en faveur du *Brutus* de Voltaire contre les erreurs du public, tom. IX, p. 139.

PISANDRE, célèbre poète grec, dont Virgile, suivant Macrobe, a pris presque tout le second livre de son *Énéide*, tom. I, p. 263, à la note.

PISISTRATE, ancien orateur grec : ce qu'en dit Cicéron, tom. II, p. 399.

Pitié. Il y a différens degrés dans la pitié, comme il y en a dans le malheur, tom. IX, p. 150; exemples de cette vérité, *ibid.* et suiv.; ce sentiment est peut-être le plus heureux que le Créateur ait mis en nous, et pourquoi, tom. XVI, p. 81. Diderot le restreint à une impression purement physique, p. 82.

Plaideurs (les) : idée de cette comédie de Racine, tom. V, p. 282; ne s'est soutenue que par la gaieté, tom. XI, p. 324.

Phaidoierie (la) ne devrait être que la discussion tranquille d'un fait, tom. II, p. 280 et suiv.

Plaisans, espèce d'acteurs dont on faisait usage avant Molière, tom. V, p. 382.

Plaisir. Le penchant au plaisir est substitué, suivant Helvétius, comme synonyme à l'amour de soi, tom. XV, p. 421.

Plaisirs. Opinion erronée de Roucher sur leur ivresse, détruite par Épicure lui-même, tom. VIII, p. 414.

PLANUDE, épigrammatiste et fabuliste grec. Idée de cet auteur, tom. II, p. 183.

PLATON, moins grand philosophe qu'Aristote, tom. III, 2e. partie, p. 7; le plus sublime de tous les Anciens en métaphysique et en morale, p. 8; a dû beaucoup à Socrate son maître, *ibid.*; ce que dit Socrate à la lecture de son dialogue intitulé *Lysis*, p. 10; son système sur le Monde, p. 12; a reconnu que Dieu avait créé le Monde, et qu'en conséquence il avait eu un commencement, p. 13; a introduit le premier le système de l'*Optimisme*, p. 14; suivant lui, Dieu ne pouvait être l'auteur du péché, p. 15; distingue deux substances, *ibid.*; a entrevu les Anges, p. 16; morceau sublime sur Dieu, *ibid.*; imitation qu'en ont tirée quelques-uns de nos poètes, p. 17; belle pensée de saint Clément d'Alexandrie sur ce philosophe, p. 18; n'a pas eu idée du Verbe ni de la Trinité, *ibid.*; dans quel sens on doit traduire son mot Λόγος, *ibid.*; idée de son Ternaire, p. 19; donnait toutes ses opinions seulement comme probables, p. 20; ce que c'est que son *Monde intelligible*, *ibid.*; son *Monde animal*, p. 22; ce qu'il entend par les dieux secondaires, *ibid.*; l'irascible et le concupiscible, p.

23 ; ce qu'il dit du foie, p. 24 ; son faible pour la divination, p. 25 ; sa chimérique doctrine des *Nombres*, p. 26 ; emprunta beaucoup de la philosophie de Pythagore, *ibid.* ; lui a pris sa métempsycose, p. 27 ; idée de sa *Théodicée*, p. 28 ; de ses *Androgynes*, p. 29 ; c'était le plus bel esprit de l'antiquité, p. 31 ; Cicéron le traite d'homme divin, p. 31 ; a eu connaissance des livres saints ; conjecture à ce sujet, p. 32 ; ce qu'il dit contre l'impiété et les athées, p. 34, 36 ; ce qu'il dit des femmes, p. 37 ; son dialogue de *l'Homme politique*, p. 39 ; de sa *République*, p. 41 ; de son dialogue d'*Alcibiade*, p. 43 ; belle prière qui y est contenue, p. 44 ; son dialogue *Ménon*, belle pensée sur la grace qu'on y trouve, p. 45 ; a fait une guerre opiniâtre aux sophistes de son tems, p. 48 ; son *Banquet*, traduit par Racine ; cas que Lafontaine en faisait, tom. III, 2e. partie, p. 54. Son *Apologie de Socrate*, p. 64 ; son *Phédon*, *ibid.* ; son *Dialogue d'Ion*, p. 66 ; est celui de tous les philosophes qui a le plus brillé par le talent d'écrire, tom. I, p. 55, et tom. III, 2e. partie, p. 76 ; a parlé le premier de l'*Atlantide*, p. 79 ; nous a fait connaître la *Philosophie de Pythagore*, p. 193 ; sa dernière édition a été imprimée aux Deux-Ponts, et donnée par Tiedman, p. 192.

PLAUTE, poète comique latin. Combien nous avons de pièces de lui, tom. II, p. 53 ; quels sont les auteurs qu'il a imités, p. 54 ; idée de ses pièces, *ibid.* ; loué par Varron, Quintilien et Cicéron, p. 57 ; quelles pièces Molière et Regnard en ont imitées, p. 58 ; avait été réduit à travailler au moulin, p. 76.

Pléiade poétique grecque : ce qu'on entend par-là, tom.

III, p. 171, et tom. IV, p. 115. — française : noms de ceux qui la composaient du tems de Ronsard, *ibid.*

PLINE l'Ancien, auteur du troisième âge des lettres chez les Romains, tom. III, p. 227; a servi de modèle au célèbre Buffon, p. 279; ses défauts, *ibid.*; est l'*Encyclopédie* des Anciens, *ibid.* Lettre de son neveu, qui trace son caractère, et nous donne une notice sur sa vie, p. 280; morceaux cités de son *Histoire naturelle*, p. 287; son apostrophe en forme d'hommages à Cicéron, p. 290.

PLINE le Jeune, auteur du troisième âge des lettres chez les Romains, tom. III, p. 227; son *Panégyrique de Trajan* est le seul monument qui nous reste de lui, p. 228; avait fait des *plaidoyers*, *ibid.*; idée qu'on en donne, tom. VII, p. 21; caractère de son esprit et de son style, tom. III, p. 229; idée de ses *Lettres*, p. 250; morceaux cités de celle sur un certain Régulus, p. 251; d'une autre à Tacite, p. 257; sur le suicide, p. 261; lettre plaisante sur les apparitions, p. 264; autre à Maxime sur la Grèce, p. 272; récit de l'histoire d'un dauphin, p. 275; sur Pline le Naturaliste son oncle, p. 280; a fait usage des portraits jusqu'à l'abus, tom. VIII, p. 111.

Pluralité des mondes. Idée de cet ouvrage de Fontenelle, tom. XV, p. 27.

PLUTARQUE, philosophe, historien et biographe grec, tom. I, p. 11, et tom. III, 2e. partie, p. 81, 334. Notice de ses ouvrages, et ce qu'on doit penser de ses *Questions physiques*, *ibid.*; de ses *Questions de table*, p. 82; s'est servi du dialogue, comme Platon, *ibid.*; de la *Malignité d'Hérodote*, p. 83; était né à

Chéronée, où il résida toujours, p. 84; est peut-être l'auteur le plus naturellement moral qui ait existé, p. 85; ceux de ses ouvrages les plus distingués, p. 86; maximes choisies de ses traités, p. 87. Idée de son style, p. 89; ses idées sur la Providence, p. 91; détruit une proposition d'Anaxagore, adoptée par Helvétius, p. 93; mérite de son *Traité sur les Babillards*, p. 94; aventures citées à ce sujet, p. 95. Lafontaine a tiré de cet auteur plusieurs de ses *Fables*, p. 98; trait de la puissance du remords, cité de lui, p. 101; ses deux morceaux sur la fortune des Romains et d'Alexandre sont des déclamations, p. 102; éloge de sa véracité, tom. XII, p. 502; véritable motif, suivant lui, du voyage de Cicéron en Grèce, tom. III, p. 18; assertion démentie, *ibid.*; on ne doit pas appliquer à Tite-Live un de ses bons mots, p. 299; imitation d'un morceau de son *Traité sur l'abus de manger la chair des animaux*, par Roucher, dans son poëme des *Mois*, tom. VIII, p. 344.

Plutus, titre d'une comédie d'Aristophane. Idée de cette pièce, tom. II, p. 34.

Poëme épique : doit-il être écrit en vers? tom. I, p. 194; ne doit pas être traité comme une satyre, suivant J. B. Rousseau, tom. VIII, p. 162.

Poëme en prose : les Latins ont pensé là-dessus autrement que nous, tom. I, p. 67; mot de Voltaire à ce sujet, *ibid.*

Poésie (la) est le premier art que tous les peuples polis ont cultivé, tom. I, p. 186; a été originairement consacrée à chanter les dieux et les héros, p. 187; ce que signifie ce mot, p. 189; a précédé la *Poétique*, p. 1; est pour les plaisirs, et l'éloquence pour les

affaires, tom. II, *introd.* p. 219; moins dépendante que l'éloquence, moins effrayée des tyrans, tom. III, p. 226; son avantage sur la peinture, qui ne peut représenter qu'un moment, tom. VI, p. 362; tentative que Fontenelle, Lamotte, Trublet et Duclos firent pour la déprécier, tom. XIII, p. 4; manière de distinguer la belle poésie, p. 6; est à la fois le plus difficile et le plus beau de tous les arts, p. 7; sa définition par Lamotte, p. 8 et 14; pourquoi Pythagore et Platon l'ont condamnée, p. 22 et 23; il y a bien peu de personnes même instruites en état de la juger dans le cabinet, tom. VIII, p. 449; vérité trop peu connue, *ibid.*; a été le berceau de la langue française, tom. IV, p. 81; — dramatique, chez les Grecs comme parmi nous, a été au premier rang, tom. I, p. 64; — épique chez les Anciens, tom. I, p. 186; ils ne nous en ont offert que trois modèles, *ibid.*; ce que dit Lamotte sur l'unité d'objet, p. 190; — érotique chez les Anciens, tom. II, p. 188; — lyrique chez les Anciens, p. 87 et suiv.; — pastorale chez les Anciens, p. 121, et tom. VI, p. 397; — de style, mérite qui donne la vie aux ouvrages en vers, tom. VIII, p. 60; presque le seul de *la Henriade*, *ibid.*; injustice de Batteux, de Desfontaines et Labaumelle à ce sujet, p. 61; — anglaise. Pope est celui qui lui a donné le plus de précision, et Milton le plus d'énergie, tom. I, p. 171; les inversions y sont permises, p. 170.

Poésies d'Ossian, traduites par Letourneur : ce que l'on en dit, tom. XIV, p. 341.

Poésies sacrées de Lefranc, très-estimées des connaisseurs, tom. XIII, p. 161, 168. Idée de la dissertation du marquis de Mirabeau à ce sujet, *ibid.*

Poètes : manière de distinguer les bons, tom. XIII, p. 6; c'est assez qu'il y en ait six dans un siècle, *ibid.*; ce qu'en dit Montesquieu dans ses *Lettres persanes*, tom. XV, p. 43; a excité la critique de Voltaire, *ibid.*; ont été plus près de la raison dans leurs opinions sur la cosmogonie et sur la divinité, que certains philosophes, t. III, 2e. partie, p. 13; manière de juger de leur bonté, t. VIII, p. 309; convient-il de les traduire en vers, tom. I, p. 177; — épiques; ont paru en grand nombre au dix-septième siècle; la plupart étaient sans talent, tom. IV, p. 150; ce qu'il faut pour obtenir la couronne, p. 151; — tragiques avant Corneille, p. 184; on ne doit pas y comprendre les confrères de la Passion, les Enfans sans souci et les Clercs de la Bazoche, p. 185.

POINSINET. Idée de ses opéras-comiques, tom. XII, p. 536; avait besoin du talent de Philidor pour les faire valoir, *ibid.*; son imbécille crédulité; examen de sa comédie du *Cercle*, *ibid.*; d'où est tirée la plus grande partie de cette pièce, *ibid.*; ce qu'en disait l'abbé de Voisenon, p. 536, 537; sa mort généreuse, *ibid.*; réponse qu'on lui fit lorsqu'il prétendait que Voltaire lui avait appris le secret de faire des vers, p. 539.

Polexandre. Idée de ce roman de Gomberville, tom. VII, p. 300; singularité du caractère de son héroïne et de Polexandre lui-même, p. 301, et tom. IV, p. 343.

POLIGNAC (le cardinal de) : ce qu'il dit aux négociateurs de l'Angleterre après l'affaire de Denain, tom. VII, p. 252.

Politique : dans quels livres les souverains peuvent en puiser

puiser les meilleures instructions, tom. VII, p. 120.

Politique de l'Écriture-Sainte : Bossuet a écrit cet ouvrage en théologien et en ami de l'humanité, tom. XV, p. 52.

POLYBE, historien grec : c'est à lui que nous devons les notions les plus exactes sur le militaire des Romains, tom. III, 2e. partie, p. 352 ; précieux pour ceux qui étudient cet art, p. 323.

POLYBE, affranchi de l'empereur Claude : Sénèque lui a adressé une consolation. Idée de cet ouvrage, p. 337 et suiv.

POLYCRATE, tyran de Samos : sa générosité envers Anacréon, tom. II, p. 106.

Polyeucte, tragédie de P. Corneille. Examen de cette pièce, t. IV, p. 296 ; réflexions de Voltaire sur le caractère de Félix, p. 306 ; critique sur le dénoûment, p. 310 ; beauté du rôle principal, p. 336, 343, 350.

POMPADOUR (madame de), désignée sous le nom de *Mirzoza* dans le roman des *Bijoux indiscrets*, par Diderot, tom. XVI, p. 8 ; le morceau de *la Pucelle* qui la regarde, est de Voltaire, et non de Maubert ni de Labaumelle, tom. VIII, p. 216.

POMPÉE, célèbre Romain : son caractère a été avili dans la tragédie de *Sertorius*, par P. Corneille, tom. IV, p. 339.

Pompée, tragédie de P. Corneille. Examen de cette pièce ; ne peut pas porter le titre de *la Mort de Pompée*, tom. IV, p. 310 et suiv. ; beauté du rôle de Cornélie, p. 337.

PONT-DE-VESLE. Idée du *Fat puni*, tom. XI, p. 397, et du *Complaisant*, comédies de cet auteur, p. 398.

PONTHUS, poète français, était membre de la pléiade française, tom. IV, p. 115.

POPE (Alexandre). Idée de ses Œuvres complètes, t. I, p. 12, et t. XIV, p. 359; son *Essai sur la critique* est un ouvrage des plus étonnans, *ibid.*; il y a peut-être plus d'idées que dans l'*Art poétique* de Boileau, p. 360; les Anglais mettent *la Boucle de cheveux enlevée* au dessus du *Lutrin* de Boileau, p. 360; preuves contraires, p. 365 et suiv.; morceau du *Lutrin* à l'appui, p. 366 et suiv.; morceau traduit par Marmontel, p. 370; imitation du même morceau par Voltaire, p. 371; Voltaire, à Londres, mettait *la Boucle de cheveux* au dessus du *Lutrin* par complaisance, p. 372. Idée de l'épître d'*Héloïse et d'Abélard*, p. 374; de *la Forêt de Windsor*, *ibid.*; du *Temple de la Renommée*, p. 374; de *la Dunciade*, *ibid.*; de ses autres ouvrages, p. 375; a fait la plus belle traduction d'Homère en vers, qui ait paru en aucune langue, p. 375; nous n'avons rien dans la nôtre à opposer, dans le genre philosophique, à l'*Essai sur l'homme*, tom. VIII, p. 471; est celui qui a donné à la poésie anglaise le plus de précision, tom. I, p. 171.

Populace de Paris : quand elle se fit appeler la Nation française, tom. XIV, p. 436.

PORÉE (le Père), jésuite, a fait une tragédie de *Brutus* en latin, tom. IX, p. 136; beaux mouvemens qu'elle a fournis à Voltaire pour la sienne, p. 137.

PORPHYRE, auteur grec, inférieur en dialectique à Tertullien et Origène, tom. IV, p. 13.

PORT-ROYAL, fameuse école où se formèrent les Racine, les Despréaux, et qui commença le règne du bon

goût, tom. III, p. 173, et tom. IV, p. 71, 72; grands-hommes qui en sont sortis, p. 73.

Porteurs de chaise : suivant Sénèque il faut s'en dégoûter, tom. III, 2e. partie, p. 240; anecdote à ce sujet. *Voyez* la note, *ibid.*

Portrait du Peintre (le), comédie de Boursault, critique de *l'École des Femmes*; ce qu'on en dit, tom. V, p. 420.

Portraits : on a beaucoup déclamé contre les différens qui sont dans *la Henriade*, tom. VIII, p. 116; pourquoi il y en a dans *la Henriade* et point dans Homère ni Virgile, *ibid.*; ceux de Lucain font une des beautés de son poëme, p. 117; citation de celui de Guise, p. 118; Salluste, Tacite, Patercule, Tite-Live y ont excellé, p. 111; Pline et Sénèque en ont abusé, *ibid.*; manie qu'avait mademoiselle de Scudéry d'en faire de tous les personnages célèbres, tom. VII, p. 298; les MM. de Port-Royal ont passé par ces cadres, p. 299.

Portrait de Clarice (le). Idée de cette pièce de vers de Fontenelle, tom. VI, p. 425; morceau cité, p. 426.

POULLE, célèbre prédicateur du second rang au dix-huitième siècle, tom. XIV, p. 30; né dans le Comtat, p. 58; était plus loin de Massillon que Ségaud, p. 32. Examen de ses exhortations, de ses sermons sur l'*Aumône* et sur la *Charité*, p. 33, 39, 52 et suiv.; ne doit pas être compté parmi les classiques de la chaire, p. 53; son caractère, p. 58; n'avait rien écrit de ses Sermons jusqu'en 1778, peu d'années avant sa mort, p. 59. Idée de son sermon sur la *Foi*, p. 63; ce qu'il dit de la foi inextinguible, p. 68; des devoirs de la vie civile, p. 77; du service de Dieu, p. 85 et suiv.;

de la parole de Dieu, p. 97; son discours à la prise d'habit de madame de Rupelmonde, p. 91; était faible dans l'invention oratoire, p. 62; son assertion contre la vie monastique combattue, p. 95; écart dans lequel il tombe dans son sermon sur la *Parole de Dieu*, p. 112; mis en comparaison avec celui de Massillon, p. 122; celui sur l'*Enfant prodigue*, de même, p. 133; il y a plus de beautés que de défauts dans ses sermons sur le *Ciel* et sur l'*Enfer*, p. 164; citation d'un morceau de celui sur l'*Enfer*, à côté d'un morceau de Massillon sur le *mauvais Riche*, p. 165.

PRADES (l'abbé de). Histoire de sa thèse soutenue en Sorbonne, tom. XV, p. 102 et suiv.; a publié depuis une rétractation solennelle, p. 105.

PRADON, poète français. Examen de sa *Phèdre*, tom. V, p. 126; le triomphe passager de cette pièce fut un scandale littéraire, p. 127; il avait eu quelque connaissance de celle de Racine avant de donner la sienne, p. 130; était peu instruit dans la mythologie comme dans la chronologie, p. 132; le rôle de Thésée est inconvenant pendant toute la pièce, p. 140; sa tragédie de *Pyrame* a eu beaucoup de succès, p. 131; a gâté le caractère de son *Régulus*, tom. XI, p. 321.

Pratique des théâtres, par d'Aubignac : ce qu'on en dit, tom. VII, p. 329.

Précepteurs (les). Idée de cette comédie de Fabre, tom. XI, p. 482 et 501.

Précieuses ridicules (les), comédie de Molière. Succès qu'eut cette pièce, tom. V, p. 397; anecdote relative, p. 398; définition du mot de *précieuse*, p. 419; ont purgé la scène des ridicules, p. 380.

Prééminence (la) entre deux auteurs rivaux est plutôt

une affaire de goût que de démonstration, tom. III, p. 2; difficulté de l'apprécier justement, particuliérement entre Corneille et Racine, tom. IV, p. 326, 329; l'opinion de celle de Corneille sur Racine par Fontenelle est récusable, et pourquoi, p. 327; selon Voltaire, dispute puérile, *ibid.*; ce que dit Fontenelle à ce sujet, p. 329; est, au choix de tout le monde, à mérite égal, p. 330; distinction à faire dans les jugemens, *ibid.*

Préjugés, mot vague que les philosophes vous opposent à tout moment dans la dispute, tom. XVI, p. 45.

Préjugés détruits (les), ouvrage dont l'auteur du *Cours* a rendu compte dans le *Mercure* en juin 1793, tom. XIV, p. 398; citation d'un morceau de cet ouvrage, p. 398 et suiv.; a été retourné par Imbert dans son *Jaloux sans amour*, tom. VIII, p. 256.

Présomption : beau morceau contre ce défaut tiré de l'*Oraison funèbre de Turenne* par Mascaron, tom. VII, p. 105 et suiv.

Prétermission (de la) : définition et exemple de cette figure de pensées, tom. II, p. 336, 337 et 338.

PRÉVOT (l'abbé), l'un des premiers romanciers du dix-huitième siècle, tom. XIV, p. 239; son grand défaut, p. 243. Idée de *Cléveland*, *ibid.*; des *Mémoires d'un homme de qualité*, p. 244; du *Doyen de Killerine*, *ibid.*; de *Manon Lescaut*, p. 245.

Princes (les bons) sont quelquefois oubliés; tems où l'on s'en ressouvient, tom. VIII, p. 48.

Princesse de Clèves (la), roman de madame de Lafayette. Mérite de cet ouvrage, tom VII, p. 305.

Princesse d'Élide (la) de Molière n'est pas une comédie, mais un divertissement pour la cour, tom. V, p. 393.

Princesse de Navarre (la), pièce arrangée pour la cour par Voltaire, tom. VIII, p. 203; sa critique, p. 202, 260; ce qu'il en dit lui-même, p. 203, et tom. XII, p. 104; a passé avec les fêtes où elle a été représentée, tom. V, p. 394.

Principes de morale. Idée de cet ouvrage de Diderot, tom. XVI, p. 105; il y a rassemblé avec précision les preuves de la liberté de l'homme, p. 107.

Prix (les) de l'université doivent être rappelés à leur institution primitive, tom. XVI, p. 414; leur modification, *ibid.*; réfutation de paradoxes lancés contre leur établissement, p. 415; prix de sagesse à établir dans les colléges; par qui serait décerné, p. 416.

Probité (la) : sa définition par Helvétius, tom. XV, p. 418; peut-on en avoir sans religion, t. XVI, p. 119.

PRODIQUE, de l'île de Cos, orateur grec : ce qu'en pensait Cicéron, tom. II, p. 400.

Prologue des opéras de Quinault. Idée de ces sortes de poésies, tom. VI, p. 79 et suiv.

Prométhée. Idée de cette tragédie d'Eschyle, tom. I, p. 325.

PROPERCE. Idée de ce poëte latin, tom. II, p. 206; caractérisé par Ovide, *ibid.*

Prophétiser philosophiquement, manie fort commune au dix-huitième siècle, tom. XVI, p. 93. Diderot l'avait, *ibid.*

Propriété (le droit de) est le principe de tous les avantages de la sociabilité, tom. XVI, p. 256; réfutation du système contraire, p. 257 et suiv.

Prose. Lamotte, Fontenelle, Trublet, Marivaux, Duclos, Montesquieu et Buffon la mettaient au dessus de la poésie, tom. VIII, p. 305, et tom. XIII, p. 4;

critique que Buffon fit de la première scène d'*Athalie* devant l'auteur, t. VIII, p. 305; quelle était la phrase favorite de Duclos à ce sujet, *ibid.*, et t. XIII, p. 5. Lamotte se trompait, et perdait son tems en mettant en prose la première scène de *Mithridate*, p. 7.

Proserpine. Idée de cet opéra de Quinault, tom. VI, p. 75. Voltaire admirait son ouverture, *ibid.*

PROTAGORAS d'Abdère, orateur grec et sophiste du tems de Socrate : sa jactance, tom. III, 2e. partie, p. 49; ses livres brûlés en place publique à Athènes; pourquoi, *ibid.*; anecdote à son sujet, p. 50 : ce qu'en pensait Cicéron, tom. II, p. 400.

Providence (la). J. J. Rousseau a fait une Lettre à Voltaire sur cet objet, tom. XVI, p. 370.

Provinciales (les Lettres) de Pascal présentent la même forme comique dont s'est servi Platon dans ses *Dialogues* contre les sophistes, tom. III, 2e. partie, p. 54; ses différens mérites, tom. VII, p. 199.

Prude (la). Idée de cette comédie de Voltaire, tom. XI, p. 467.

Pseaumes (les) que Lamotte a mis en vers ne peuvent qu'attester ses sentimens religieux, tom. XIII, p. 80.

Pseaume CXVIII (le), mis en vers par Lefranc de Pompignan. Idée de cette pièce, tom. XIII, p. 196.

Psyché. Idée de ce poëme mêlé de prose et de vers, imité d'Apulée par Lafontaine; chanson citée, tom. VI, p. 371.

Psyché, comédie de Molière. Part qu'y a eue P. Corneille, tom. IV, p. 348.

Pucelle d'Orléans (la), héroïne française, a toujours été louée avec respect, mais déshonorée indignement par Voltaire, tom. VIII, p. 219; et, quoi qu'il en dise,

peut fournir la matière d'un très-beau poëme épique, tom. IV, p. 153.

Pucelle d'Orléans (la), poëme épique de Chapelain. Jugement qu'on en porte, tom. IV, p. 154; galimathias de sa préface, p. 155; le Tasse a fait une explication à peu près semblable dans la sienne, p. 157.

Pucelle d'Orléans (la), poëme de Voltaire, qui a déshonoré notre siècle et le gouvernement qui en a toléré la publication, tom. VIII, p. 211, 212 et suiv.; point de livre malheureusement plus répandu, plus généralement lu et plus souvent cité, p. 213 et 214; n'a pas dû être autorisé d'après les épigrammes licencieuses de Rousseau, *ibid.*; fait frémir l'honnêteté, la pudeur, la morale et la religion, *ibid.*; est une espèce de monstre en épopée comme en morale, p. 215; motif qui l'a déterminé à lutter contre l'opinion de ses amis pour le premier dénoûment de son poëme, *ibid.*; avait été originairement falsifié par Maubert, *ibid.*; le chant de l'âne est notoirement de Voltaire, p. 216, à la note; comme ce qu'il dit de la marquise de Pompadour, *ibid.*; l'épisode de Corisandre a été changé, p. 217; autres moins licencieux qu'il a substitués, p. 218; ce poëme est une machine où rien ne tient, *ibid.*; n'a aucun plan, aucune marche dans la fable, *ibid.*; bien différent du *Roland* de l'Arioste, *ibid.*; tous ses épisodes tendent à déshonorer la religion, p. 219; il y a beaucoup de scènes de cabaret et de corps-de-garde, p. 221; la séduction de cet ouvrage est toute dans le style, *ibid.*; y a négligé tous les principes de l'art, p. 222; l'auteur y attaque les Chrétiens, l'Évangile, les prêtres, les critiques, les savans et tous les hommes, p. 224.

Pyrrhonisme de l'histoire (le). Marmontel en a été imbu en réhabilitant la mémoire de Cléopâtre, tom. XII, p. 493 ; a suivi en cela Voltaire son maître, *ibid.*

Pyrrhus. Idée de cette tragédie de Crébillon, tom. XI, p. 122.

PYTHAGORE. Platon emprunta beaucoup de sa philosophie, tom. III, 2e. partie, p. 26 ; sa métempsycose, p. 27 ; belle sentence de ce philosophe, citée par Plutarque, p. 93 ; pourquoi il place Homère dans le Tartare, tom. XIII, p. 23.

Q.

Qualités occultes (les) étaient un système des Péripatéticiens, tom. XV, p. 342.

Quatre Facardins (les) : morceau charmant des contes d'Hamilton, tom. VII, p. 320.

QUESNAY, médecin, l'un des chefs des économistes, tom. XV, p. 276 ; Mirabeau a fait son éloge, p. 283.

Question dans les procès criminels : son abolition est due au bon cœur de Louis XVI, tom. XIV, p. 4.

Questions naturelles, traité de Sénèque ; critique de cet ouvrage, tom. III, 2e. partie, p. 193. Idée de son style, p. 197 ; éloge outré qu'en fait l'éditeur de la traduction de cet auteur faite par Lagrange, p. 194, 196 ; inférieur à ce qu'ont fait Aristote et Pline, *ibid.* ; moins lu que les traités de Cicéron, p. 197 et suiv.

QUINAULT, auteur dramatique, a fait *le Faux Tybérinus*. Examen de cette pièce, tom. V, p. 333. Examen de sa tragédie d'*Astrate*, p. 339 ; a donné *la Mère coquette* ou *les Amans brouillés*, tom. VI, p. 1 ; Regnard paraît avoir calqué son *Joueur* sur le marquis de cette

pièce, p. 2; examen qu'on en fait, *ibid.*; a créé le genre de l'opéra, tom. XII, p. 1; et n'y a pas été surpassé, p. 2; a séparé sa gloire de celle du compositeur de musique, p. 5; ce qui l'a fait tant aimer, p. 41; éloge de son style, p 43; s'associa avec Lulli pour l'opéra, tom. VI, p. 48; est toujours lu, tandis que Lulli est oublié, p. 54; Voltaire a fait taire depuis le préjugé défavorable que Boileau avait jeté sur lui, p. 55; opinion de Voltaire à son égard, p. 58; et tom. XII, p. 42; morceaux cités de son *Isis*, p. 60 et suiv.; morceau cité d'une scène d'*Atys*, p. 66; son *Cadmus* est plutôt une mauvaise comédie mythologique, qu'une tragédie lyrique, p. 70; son *Alceste* est supérieur à son *Cadmus*, p. 71; morceau sublime, suivant Voltaire, p. 72; son style dans *Thésée* est plus soigné; situation empruntée du *Britannicus* de Racine, tom. VI, p. 73; madame de Maintenon préférait sa pièce d'*Atys*, *ibid.* Idée de *Proserpine*, p. 75; cas que Voltaire fait de son ouverture, *ibid.*; du *Triomphe de l'Amour* et du *Temple de la Paix*, p. 76; s'est approprié les dépouilles d'Ovide dans *Persée* et *Phaéton*, p. 77; morceau excellent de son *Persée*, *ibid.*; il est rare de trouver, même dans ses opéras, des fautes de langage; il est classique pour la pureté, p. 79, et tom. XII, p. 43; Voltaire trouve le prologue de son *Amadis* l'un des plus ingénieux qu'il y ait, tom. VI, p. 79. Idée de son opéra de *Roland*, p. 82; Voltaire avait une admiration particulière pour le quatrième acte de cette pièce, p. 83; a fini, comme Racine, par son plus bel ouvrage, *Armide*. Idée de cette pièce, p. 86 et suiv.; a suivi pas à pas le Tasse, p. 91.

QUINAULT (mademoiselle) : anecdote au sujet de *Zaïre*, tom. IX, p. 189, à la note.

Quinquina (le), poëme que fit Lafontaine dans sa dernière maladie : ce que l'on en dit, tom. VI, p. 375.

QUINTE-CURCE, historien latin. Notice sur sa vie et sur son style, tom. III, p. 315; sa véracité, p. 316; belle construction du commencement de son quatrième livre, tom. I, p. 153.

QUINTILIEN, auteur du troisième âge des lettres chez les Romains, et rhéteur, tom. III, p. 227; a donné des leçons publiques d'éloquence à Rome pendant vingt ans, tom. II, *introd.*, p. 223; analyse de ses *Institutions oratoires*, p. 229, 236; tems où il les composa, *ibid.* Idée de ce *Tems*, p. 230; service que rendit son livre des *Causes de la corruption de l'éloquence*, p. 235; préférait Tite-Live à Salluste, et avant tout Cicéron, p. 248; beau morceau sur l'excellence de l'art de parler, p. 263; suivant lui, c'est dans le panégyrique, l'oraison funèbre et les discours d'appareil où l'on peut déployer le plus de pompe d'éloquence, p. 281; s'étend beaucoup sur le genre judiciaire, p. 282; comment définit l'éloquence, p. 296; belle comparaison à ce sujet, p. 298 et suiv.; distingue trois qualités principales dans l'élocution oratoire, p. 300; ses observations sur la propriété des termes, p. 301; n'admet point le purisme, p. 306; anecdote qu'il rapporte à ce sujet, p. 307; emploie un chapitre à traiter des *Pensées*, p. 341. Traité de l'*Arrangement des mots*, p. 342; de l'*Action oratoire*, p. 343; ce qu'il dit sur les convenances du style et sur les bienséances oratoires est plus applicable aux tribunaux romains qu'aux nôtres, p. 343; préférait Cicéron

à Démosthène, tom. III, p. 2; a défendu Cicéron sur le reproche qu'on lui a fait d'être trop orné, p. 10; son parallèle de Démosthène et de Cicéron, p. 154; compare Tite-Live à Hérodote, et Salluste à Thucydide, p. 298. Idée qu'il donne des grammairiens de Rome et d'Athènes, tom. I, p. 137; son sentiment sur Sénèque, tom. III, 2e. partie, p. 283; erreur de l'éditeur de Sénèque sur la vie de Quintilien, p. 285; absurde qualité qu'il lui donne, *ibid.*; Helvétius lui attribue le système d'une *cause connue*, tom. XV, p. 380; la chaire qui fut établie à Rome pour lui devrait être réalisée à Paris au collége de France, tom. XVI, p. 408.

R.

RABELAIS. Notice sur cet auteur, tom. IV, p. 59; son parallèle avec Montaigne, *ibid.*

RACAN, poète français, élève de Malherbe, tom. IV, p. 124; dans la poésie lyrique fort au dessous de son maître, *ibid.*; citation de différens morceaux de ses poésies, p. 125.

RACINE (J.), poète dramatique, a ramené parmi nous la poésie à son véritable esprit, tom. IV, p. 161; est plus riche en figures, que tous les autres poètes français, p. 172; elles sont si naturellement amenées, qu'on ne les apperçoit que par réflexion, p. 173; avantage de ce que Voltaire ne lui ressemble pas, p. 174; avait assurément du génie, tom. I, p. 20, 23, 38, 39; a atteint la perfection du style tragique, ainsi que Voltaire, p. 78; sa tragédie d'*Andromaque*, par l'assemblage de ses beautés, est une véritable création, t. IV, p. 362. Examen des *Frères*

ennemis, p. 363; Molière apperçut dans cette pièce le germe du talent dramatique de l'auteur, p. 365; son *Alexandre* est la première de nos pièces de théâtre, écrite avec une véritable élégance, p. 368; examen de cette pièce, *ibid.*; morceaux cités, p. 369 et suiv. Examen d'*Andromaque*, p. 372; cette pièce fut la seconde époque de la gloire du théâtre français, p. 373; quelques vers de l'*Énéide* lui en ont donné l'idée, p. 373; morceaux cités, p. 376 et suiv.; mot de Labruyère, analogue à cette pièce, p. 397; beauté du premier rôle, p. 391; petits défauts qu'on y remarque, p. 398. Examen de *Britannicus*, p. 400 et suiv.; selon Voltaire, c'est la pièce des connaisseurs, p. 405; il lui préférait *Athalie*, *Andromaque* et *Iphigénie*; pourquoi, *ibid.*; la plus profonde politique règne dans cette pièce, p. 409; morceaux cités, p. 410; le Kain a fait connaître le prodigieux mérite du rôle de Néron, p. 414; réflexion de Voltaire sur le caractère de Narcisse, p. 421; extrait détaillé de la scène entre Burrhus et Néron, p. 423 et suiv.; commentaire à faire sur ses pièces; mot de Voltaire à ce sujet, p. 435; bel éloge de ce poète, p. 442. Examen de *Bajazet*, p. 446; sentiment de Corneille sur cette pièce, p. 469; celui de Voltaire, p. 488; la versification, selon Boileau, en est un peu négligée; remarques à ce sujet, *ibid.*; dans *Mithridate* il s'est proposé de lutter de plus près contre Corneille, tom. V, p. 1; conformité de l'intrigue de cette pièce avec la comédie de *l'Avare* de Molière, p. 6; ce que Fontenelle dit sur le principal rôle, p. 263; a emprunté son *Iphigénie* du théâtre grec, p. 28; a surpassé son modèle, *ibid.*; p. 30; a calqué son rôle d'Achille sur l'Achille d'Ho-

mère, p. 38 ; a mieux gardé les vraisemblances dans le rôle d'Agamemnon devant Clytemnestre, p. 43 ; supérieur à Euripide dans la scène d'Achille et d'Agamemnon, p. 62 ; substitution du rôle d'Ulysse à celui de Ménélas, preuve de l'excellence de son esprit, p. 66 ; critique du rôle d'Ériphile, *ibid.* ; ses avantages sur Euripide, p. 78 ; opinion de Lamotte et de Thomas sur une scène d'*Iphigénie* ; a remplacé dans sa *Phèdre* les plus grandes fautes par les plus grandes beautés, p. 89 ; ce qu'il doit à l'auteur grec, *ibid.* ; à Sénèque, *ibid.* ; imitation de la déclaration d'amour de Phèdre de Sénèque, p. 91 ; vers que Boileau lui adresse à l'occasion de cette pièce, p. 99 ; extase de Voltaire à la lecture qu'il en fit, p. 98 ; ce qu'il répondait au reproche qu'on lui faisait sur Hippolyte amoureux, p. 115 ; le triomphe passager de la *Phèdre* de Pradon, époque de son renoncement au théâtre, p. 126 ; sa tragédie d'*Esther* n'a été représentée sur les théâtres qu'après sa mort, p. 142 ; les diverses allusions pour la cour, qu'on tirait de cette pièce, p. 146 ; examen d'*Athalie*, p. 160, 161 ; l'ouvrage le plus parfait dans ce genre, p. 206 ; a fait la tragédie du cœur humain et non de la cour, p. 226 ; esquisse du portrait de ce grand-homme, p. 229 et suiv. ; s'est repenti d'avoir fait *Athalie*, p. 225 ; ne l'a pas regardée pendant un tems comme la meilleure de ses pièces, p. 224 ; comparaison de Corneille et Racine, p. 237 ; a donné la première pièce où il n'entre point d'amour, p. 251 ; avait donné avant vingt-sept ans *les Frères ennemis*, *Alexandre*, *Andromaque*, p. 255 ; sentiment de Labruyère sur Racine et Corneille, p. 261. Idée de sa comédie des *Plaideurs*, p. 282 ; est mis au premier

rang de nos poètes lyriques, à cause de ses chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, *ibid.*; ils ont plus d'onction que les Pseaumes de Rousseau, tom. VI, p. 165; et tom. XII, p. 110; ses *Lettres polémiques*, son *Histoire de Port-Royal* et ses *Discours à l'académie* prouvent la facilité qu'il aurait eue à exceller dans la prose, tom. V, p. 282; il aurait pu embrasser tous les genres, suivant l'opinion de Voltaire, *ibid.*; il a employé avec le plus grand succès le sentiment de l'amour, t. IX, p. 149; n'a pas fait usage des reconnaissances, ainsi que Corneille, p. 183; témoignage qu'on lui doit par rapport à l'emploi des figures, p. 266; est celui de tous nos poètes qui a tiré plus de richesses de la mythologie grecque, p. 316; n'a traité aucun sujet purement d'invention, *ibid.*; ne s'est mépris qu'une fois sur le choix du sujet, et comment, p. 408; on ne peut séparer de ses excellentes productions que *les Frères ennemis* et *Alexandre*, p. 145; il sera toujours difficile de prononcer une primauté absolue entre lui, Corneille et Voltaire, tom. IV, p. 326, et tom. XI, p. 152; l'opinion de Fontenelle sur cela est récusable, tom. IV, p. 327; suivant Voltaire, cette dispute est puérile, *ibid.*; avait fait le projet de donner une *Alceste*, tom. XI, p. 174; possédait l'art des mesures entre-mêlées, et était bien supérieur à Voltaire en cette partie, tom. XII, p. 110; a traduit *le Banquet* de Platon, tom. III, 2e. partie, p. 54; injurié au nom d'Aristote, tom. I, p. 17; disait que Corneille faisait des vers cent fois plus beaux que les siens; comment qualifier cette maxime, tom. VII, p. 259; un certain fou ne donnait à ses ouvrages que cent cinquante ans de durée dans la postérité, tom. VIII,

p. 66 ; reçut, par la protection de Chapelain, une pension de 600 liv. pour son ode sur le mariage du roi, tom. VI, p. 300 ; de Molière cent louis pour sa première tragédie, *les Frères ennemis*, et le plan d'une autre, *ibid.* ; Racine a anéanti *l'Aspar*, tragédie de Fontenelle, par son épigramme, tom. XV, p. 31 ; a toujours été bon chrétien jusqu'à sa *Phèdre*, et dévot ensuite même en faisant *Athalie*, tom. XVI, p. 24 ; preuves de la sensibilité de Boileau envers lui, t. VI, p. 215.

RACINE (Louis), fils du précédent, auteur du poëme de *la Religion*. Idée de ce poëme, tom. VIII, p. 227 ; il aurait pu fournir une véritable épopée, p. 228 ; versificateur de bon goût, mais faible, *ibid.* ; les éditions multipliées de son poëme en prouvent le succès, p. 229 ; morceau sur *l'Existence de Dieu*, *ibid.* ; sur *l'Éducation des oiseaux*, p. 231 ; sur *l'Harmonie des élémens*, p. 233 ; sur *l'Invention des arts*, p. 234 ; comment Voltaire l'appelait, tom. XIII, p. 244 ; morceau de Lucrèce sur *l'Homme*, p. 235 ; du *Triomphe d'Auguste*, imité de Virgile, p. 236 ; son poëme de *la Grace* est en tout inférieur à celui de *la Religion*, et pourquoi, p. 237 ; difficulté du sujet, p. 238 ; ses épîtres sont médiocres, *ibid.* ; la meilleure de ses odes est celle sur *l'Harmonie imitative*, p. 167, 232. Idée de ses *Réflexions sur la poésie*, *ibid.* ; sa traduction du *Paradis perdu*, inférieure à celle de Dupré de Saint-Maur, *ibid.* Idée des remarques sur les tragédies de son père, p. 239 ; ne connaissait pas profondément la véritable science dramatique, *ibid.* ; n'allait jamais au spectacle, *ibid.* ; était de l'académie des belles-lettres, *ibid.* ; son poëme de *la Religion* eût dû lui ouvrir les portes de

de l'académie française, p. 239; personnages qui ne le valaient pas, *ibid.*; stances que M. Lefranc de Pompignan lui adressa sur la mort de son fils, p. 240; son poëme de *la Religion* est la meilleure production en ce genre, qui ait paru dans le dix-huitième siècle, tom. VIII, p. 471; n'a fait qu'exécuter en petit le vaste plan de Pascal, tom. XIII, p. 244; est aussi estimé en France que *l'Essai sur l'homme de Pope* en Angleterre, p. 46; est au dessus de Roucher dans ce qu'il a traduit des prophéties d'Isaïe, tom. VIII, p. 471.

Ragonde. Mauvaise farce que Destouches avait faite dans sa vieillesse, et que l'Opéra donna pour rivaliser avec la Comédie italienne et la Foire, tom. XII, p. 269.

Raison. Quel a été le fruit de la raison de nos philosophes au dix-huitième siècle, tom. XVI, p. 60; suivant Diderot, elle fait seule les croyans, p. 59.

Raison universelle : ce qu'entendait par-là Fontenelle, tom. XIII, p. 56, 61; ce qu'en dit Voltaire dans *Candide*, tom. XVI, p. 113.

Raisonner (de la manière de), employée par Démosthène dans la *Harangue pour la couronne*, tom. II, p. 405, 424.

RAMBOUILLET (mademoiselle de) a paru dans les portraits de mademoiselle de Scudéry, sous le nom d'*Arténice*, tom. VII, p 299.

RAMBOUILLET (hôtel de), lieu où se rassemblaient les beaux esprits du tems. Idée de cette société, tom. IV, p. 70, 71, et tom. VII, p. 88, 89.

RAMEAU, célèbre compositeur de musique. *Hippolyte* et *Aricie* fut son début, tom. XII, p. 65; a mis en musique l'opéra de *Dardanus* par Labruère, tom. XII,

p. 79; a créé l'orchestre français, p. 165; est admiré pour ses chœurs et ses airs de danse, p. 166.

RAPHAEL, peintre, avait assurément du génie, tom. I, p. 23, et tom. XVI, p. 23.

RAPIN THOIRAS. Estime que font les Anglais de son *Histoire d'Angleterre*, tom. VII, p. 169; diminuée depuis par celle de Hume, *ibid.*

Rapport (le). Il en existe un naturel et presque infaillible entre la manière de penser et de sentir, et celle de s'exprimer, tom. XI, p. 79 et suiv.

Rapsodes et rapsodies : ce que c'était chez les Grecs, tom. I, p. 239.

Rat (le). Exemple d'un sophisme des Grecs, qui porte ce nom, tom. III, 2e. partie, p. 60, 63.

Rat retiré du monde (le). Idée et citation de cette fable de Lafontaine, tom. VI, p. 338.

RAYNAL, philosophe du dix-huitième siècle, a été l'un des plus puissans mobiles de notre révolution, tom. XV, p. 113; était beaucoup plus réellement bon homme que Diderot, tom. XVI, p. 173; son *Histoire philosophique* est pleine de déclamations, p. 174.

RÉAUMUR : comment démontrait l'existence de Dieu, tom. VII, p. 203.

Récapitulation (la), dans l'art oratoire : ce que c'est, tom. II, p. 395.

Recherches historiques sur l'Histoire de France de l'abbé Dubos, tom. VII, p. 170; par le comte de Boulainvilliers : ce que l'on en doit penser, *ibid.*

Réconciliation normande (la). Idée de cette comédie de Dufresny, tom. VI, p. 42.

Reconnaissances (les), l'un des trois grands moyens d'intérêt dans le genre dramatique, suivant Aristote,

t. I, p. 82 ; il n'y en a pas une dans Racine, et il n'y en a qu'une dans Corneille, t. IX, p. 182 ; ce n'est pas une raison de la proscrire, p. 183. Crébillon a employé ce moyen dans presque toutes ses pièces ; effets qu'il y produit, *ibid.* ; Voltaire en a fait un usage très-heureux, *ibid.* ; beauté de celle de *Zaïre*, et citation, *ibid.* ; comment il faut juger des reconnaissances dramatiques, *ibid.*

Recteur : place à conserver dans les universités, et pourquoi, tom. XVI, p. 381 ; son tribunal devrait être composé de deux visiteurs-généraux, p. 385.

Recueil des paroles mémorables de Socrate, ouvrage de Xénophon : ce qu'on en dit, tom. III, p. 297.

Réflexions sur la poésie, par Louis Racine. Idée de cet ouvrage, tom. VIII, p. 238 ; sur la tragédie ; par Marmontel : ce qu'on en dit, tom. XII, p. 436.

Régence (la). Tableau de ce tems, tom. VIII, p. 43 ; état du théâtre d'alors, *ibid.*

RÉGNARD, poète comique, s'est montré digne successeur de Molière, tom. VI, p. 17 ; notice sur sa vie, *ibid.* et suiv. ; son voyage de Laponie mérite une attention particulière, p. 23 ; ses poésies diverses sont dignes d'attention, p. 25 ; morceaux différens cités, *ibid.* et suiv. ; sa pièce du *Tombeau de Boileau*, p. 28 ; *le Joueur* est son plus bel ouvrage, p. 31 ; idée de cette pièce, *ibid.* ; du *Légataire*, p. 33 ; de *Démocrite*, p. 35 ; du *Distrait*, *ibid* ; des *Folies amoureuses*, *ibid.* ; du *Bal* et de la *Sérénade*, premières productions, qui ne sont que des croquis dramatiques, p. 39 ; du *Retour imprévu*, *ibid.* ; réponse de Boileau à une critique de cet auteur, p. 40 ; a imité quelques pièces de Plaute, tom. II, p. 58 et suiv.

REGNIER, poète français. Sous sa plume la satyre a fait de grands progrès, tom. IV, p. 149; Boileau ne l'a pas fait oublier, p. 150.

Régulus, vil personnage, sujet d'une des lettres de Pline le jeune, tom. III, p. 251; morceaux cités, p. 252.

Régulus. Idée de cette tragédie de Dorat, tom. VIII, p. 298; de qui imitée, *ibid.*

Reine d'Angleterre (la). Bel exorde de son oraison funèbre par Bossuet, tom. VII, p. 43 et suiv.

Reine de Golconde (la), opéra. Sédaine n'en a fait qu'une pièce très-insipide, tom. XII, p. 405, 427.

Reine de Navarre (la). Ses contes sont au dessous de ceux de Lafontaine, et pourquoi, tom. VI, p. 364.

Relation de l'île Bornéo, brochure attribuée, sans preuve, à Fontenelle, tom. XV, p. 36.

Religion (la). C'est à elle que nous devons ce que notre langue a de plus parfait dans tous les genres, tom. VII, p. 74; la chrétienne est la seule qui ait des preuves, selon Fontenelle, tom. XV, p. 36; Montesquieu, J. J. Rousseau, Fontenelle, ont avoué qu'elle était fondée sur des faits, tom. XVI, p. 55. (*Voyez* la note.) La romaine : sa différence avec la politique ultramontaine, tom. VIII, p. 161.

Religion (la), poëme de Louis Racine, n'est pas un ouvrage du premier ordre, mais un des meilleurs du second, tom. VIII, p. 227; il n'y a pas assez d'imagination, *ibid.*; aurait pu fournir une véritable épopée, p. 228; la versification en est faible, *ibid.*; les éditions multipliées en ont prouvé le succès, p. 229; morceau sur *l'Existence de Dieu*, *ibid.*; sur *l'Éducation des oiseaux*, p. 231; sur *l'Harmonie des élémens*, p. 233; sur

l'invention des arts, p. 234; morceau du *Triomphe d'Auguste*, p. 236; cet ouvrage eût dû ouvrir les portes de l'académie française à son auteur, p. 239.

Religion (la), poëme posthume du cardinal de Bernis. Idée de cet ouvrage, tom. VIII, p. 241.

Remontrances (les) des comédiens français au roi : à quel sujet, tom. XII, p. 269; jolis couplets faits à ce sujet, *ibid.*, à la note.

Remords (les) : trait de leur puissance, cité de Plutarque, tom. III, 2e. partie, p. 101.

Renaud, héros de la *Jérusalem délivrée*. Modelé sur l'Achille de l'*Iliade*, tom. I, p. 264.

Repos (le) est assez volontiers le vœu des citoyens d'un État, tom. XVI, p. 277.

Représentations théâtrales (les) étaient chez les Anciens des solennités publiques, tom. I, p. 68.

République (Traité de la), par Bodin, a été le germe de l'*Esprit des lois*, tom. VII, p. 149.

République de Platon : ce que l'on en doit penser, tom. III, 2e. partie, p. 8, 43.

Requête du curé de Fontenoy (la), du poète Roi; contre qui dirigée, tom. VIII, p. 204.

Réticence (de la), figure de rhétorique : sa définition, tom. II, p. 339.

Retour imprévu (le). Idée de cette petite pièce de Regnard, tom. VI, p. 39; imitée de Plaute, tom. II, p. 58; réponse de Boileau à une critique de ce poète, p. 40.

Retraite des dix Mille, ouvrage de Xénophon. Ce qu'on en dit, tom. III, p. 296.

RETZ (cardinal de), coadjuteur de Paris : son éloquence a été le fléau de l'État, tom. II, *introd.*, p.

222; anecdote à ce sujet, p. 258 et suiv; ce que l'on doit penser de ses Mémoires, tom. VII, p. 176; leur mérite quant au style, p. 189.

RÉVERSEAUX, célèbre avocat du dix-huitième siècle : ce qu'on en dit, tom. XIV, p. 5.

Révocation de l'édit de Nantes : les esprits mutins l'assimilent à la proscription des Juifs dans la tragédie d'*Esther*, p. 146.

Révolution. Définition de ce mot, tom. XIV, p. 405; effets des révolutions politiques, p. 408; mauvais effet de la révolution française, p. 411; a été l'ouvrage de la philosophie et des lumières, tom. VIII, p. 385, et tom. XV, p. 83; changement utile qu'elle a opéré, p. 270; moyen de réparer les maux qu'elle a causés, tom. III, p. 223; ce à quoi devra s'attacher celui qui en écrira l'histoire, tom XIV, p. 440.

Révolutionnaires. Absurdité de leur conduite, tom. III, 2e. partie, p. 149.

Rhadamiste, tragédie de Crébillon, la meilleure de toutes ses pièces, tom. XI, p. 53; d'où le sujet est tiré, *ibid.*; ce qu'en disait Chaulieu, p. 54; jugement singulier de Dufresny sur cette pièce, p. 59; selon Voltaire, le rôle de Pharasmane est plus tragique que celui de Rhadamiste, p. 67; morceau comparé à un de *Mithridate* de Racine, *ibid.* et 68; critique peu fondée sur deux vers, p. 72; reconnaissance la plus belle peut-être qu'il y ait au théâtre, p. 75; injuste sévérité de Voltaire sur un endroit du cinquième acte, p. 87; jugement que porta Boileau des deux premières scènes, étant à l'article de la mort, *ibid.*; examen du style, p. 91 et suiv.

Rhésus. Idée de cette tragédie d'Euripide, t. I, p. 453.

Rhétorique (la) : sa définition par Quintilien, tom. II, p. 261.

Rhétorique d'Aristote. L'un de ses principes est de ne séparer jamais l'étude de la philosophie de l'éloquence, tom. XVI, p. 401.

Rhétorique supérieure. Dernière classe à établir dans les universités, et pourquoi, tom. XVI, p. 400; plan d'étude qu'on y suivrait, p. 402; devrait être établie au collége de France, p. 408.

Rhythme est la seconde cause originelle de la poésie, tom. I, p. 62; sa définition, p. 63; quel il est dans le discours, *ibid.*; dans la danse, *ibid.*; générateur de la musique, p. 64; J. B. Rousseau a employé avec beaucoup d'art les différens rhythmes dans ses pseaumes, t. VI, p. 96; la strophe de deux alexandrins précédés de quatre petits vers a une sorte de dignité, *ibid.*; celle de dix vers à trois pieds et demi est l'une des plus heureuses mesures, p. 97; celle de quatre alexandrins à rimes croisées, tombant sur un vers de huit syllabes, convient aux sentimens réfléchis, p. 98; autre de quatre vers alexandrins, suivis de deux petits vers de six syllabes, est très-favorable aux peintures fortes et rapides, p. 99; la strophe de six hexamètres, partagée en deux tercets, ont une gravité uniforme, p. 100.

RICCOBONI (madame de). Idée de ses *Lettres de Katesby et du marquis de Cressy*, tom. XIV, p. 252; de ses autres romans, p. 253 et suiv.; peu de femmes ont écrit avec autant d'esprit, *ibid.*; *Ernestine* est le meilleur de tous, p 254.

Richard, Cœur-de-Lion. Idée de cet opéra-comique de Sédaine, tom. XII, p. 422.

RICHARDSON, romaniste anglais. Défaut ordinaire de ses romans, tom. XIV, p. 254. Idée de sa *Paméla*, p. 255; de *Grandisson*, *ibid.*; de *Clarisse*, p. 256; sa comparaison avec J. J. Rousseau, p. 266.

RIGOLEY DE JUVIGNY, éditeur des *Œuvres de Piron*; pourquoi se croyait fermement homme de lettres, tom. XII, p. 281, 294.

Rime (la) nous est venue des Provençaux ou des Maures d'Espagne, tom. IV, p. 81; essentielle aux langues modernes, p. 83; le chansonnier Thibaut est le premier qui ait employé les rimes féminines, p. 84; le talent du poète est d'en faire disparaître l'uniformité, tom. VIII, p. 433; comment il faut s'y prendre pour cela, *ibid.*; exemples de Racine et de Boileau, *ibid.*; c'est une faiblesse de style que de rimer souvent avec des épithètes, p. 439; celle de *royaumes* avec *hommes* est mauvaise dans le style soutenu, p. 445; on doit éviter de faire rimer une syllabe longue avec une brève, p. 469; du tems de Boileau et Racine, l'exactitude pour les yeux était suffisante; aujourd'hui elle est de nécessité, suivant Voltaire, pour l'oreille, tom. V, p. 12; sa richesse est surtout essentielle à l'ode, tom. VI, p. 103; il n'est pas permis de faire rimer le simple avec le composé, tom. IX, p. 458; en *ote* sont désagréables dans un langage sérieux, t. XII, p. 378.

ROBESPIERRE: on ne peut rien trouver de plus abject que ce nom, tom. III, p. 223; son portrait, tom. VIII, p. 17, et tom. XIV, p. 431; qui a tué plus de monde que lui! tom. IV, p. 41.

Robinson. Idée de ce roman anglais, tom. XIV, p. 254. J. J. Rousseau conseillait de le mettre entre les mains des jeunes gens, *ibid.*

ROCHEFOUCAULD (la) : ce qu'il pensait de Sénèque, tom. III, 2e. partie, p. 310 ; ce que l'on doit penser de ses *Mémoires de la Fronde*, tom. VII, p. 174. Modèle du style précis dans ses *Maximes* ; facilité de ce genre, et pourquoi, p. 252 ; suivant Voltaire, c'est un livre original ; suivant J. J. Rousseau, un triste livre, p. 253 ; il n'y a presque qu'une seule vérité, suivant Voltaire, *ibid.*

ROCHON DE CHABANES, auteur comique. Idée de sa pièce d'*Heureusement*, tom. XI, p. 678 ; d'*Hylas et Sylvie*, *ibid.* ; des *Amans généreux*, *ibid.* ; de la *Manie des arts*, p. 679 ; du *Jaloux*, *ibid.* ; des *Valets maîtres*, p. 681 ; du *Seigneur bienfaisant*, *ibid.*

Rodogune, tragédie de P. Corneille. Belle situation dans cette pièce, qui efface les invraisemblances dont elle est remplie, tom. I, p. 86 ; son examen, tom. IV, p. 313 ; Corneille la préférait à toutes ses autres, *ibid.* et p. 342, 352 ; son cinquième acte prête beaucoup au spectacle et à l'action, tom. X, p. 391 ; est la preuve que le manque de vraisemblance peut être réparé par l'effet théâtral, tom. IX, p. 57.

Rogations (les) : ces touchantes cérémonies sont observées encore dans les campagnes, tom. XVI, p. 43.

ROI, poète, auteur des *Élémens* : ce que l'on doit penser de cet auteur, tom. XII, p. 4.

Roi (le bon), attribut distinctif de Henri IV, tom. VI, p. 325.

Roi et le Fermier (le). Idée de cet opéra-comique de Sédaine, tom. XII, p. 402.

Rois pasteurs (les). Idée de cet opéra de Voltaire, tom. XII, p. 125.

Roland. Idée de cet opéra de Quinault, tom. VI, p. 82.

Voltaire avait une admiration particulière pour le quatrième acte, p. 83.

Roland, opéra de Gluck, dont le succès fut complet, tom. XII, p. 183 ; l'un de nos chefs-d'œuvre lyriques, *ibid.*

Roland furieux, poëme de l'Arioste, infiniment supérieur à la *Pucelle* ; pourquoi, tom. VIII, p. 218.

Rôles, dans le genre dramatique ; il y en a où le poète doit déployer toute sa force, et d'autres ne mettre que de l'art, tom. IX, p. 323.

ROLLIN, célèbre professeur de l'université de Paris : hommage que lui rend l'auteur, tom. IV, p. 19.

ROMAINS (les) : il n'y avait chez eux que deux moyens d'illustration, les talens militaires et l'éloquence, tom. II, p. 346.

Roman (le) a pris son origine chez les Grecs, tom. III, 2e. partie, p. 348 ; tom. VII, p. 297, et tom. XIV, p. 235 ; un bon roman doit offrir un ensemble régulier comme le drame, p. 243 ; les Anglais en ont mieux connu que nous la composition, *ibid.*

Roman de la Rose : dans quel tems il a paru, et quel en est l'auteur, tom. IV, p. 86.

Roman comique de Scarron. Idée de cet ouvrage, tom. VII, p. 306.

Romances : quelle est cette espèce de poésie, tom. IV, p. 84.

Romanciers espagnols (les) ont gâté long-tems notre théâtre, tom. IV, p. 67.

Rome sauvée. Idée de cette tragédie de Voltaire, tom. X, p. 244 ; fut plus applaudie dans sa nouveauté, que *Zaïre*, *ibid.* ; il n'y a aucune matière à comparaison entre cette pièce et le *Catilina* de Crébillon, p. 245 ;

la seule tragédie de Voltaire ; qui commence par un monologue, p. 246 ; citation de la scène entre Catilina et Cicéron, p. 250 et suiv. ; de celle entre Caton et Cicéron, p. 258. Idée du caractère de César par Cicéron, p. 259 ; citation de la scène entre César et Catilina, p. 261 et suiv. ; entre Céthégus, Caton et César, p. 273 ; fut représentée dans la maison de l'auteur, où il joua le rôle de Cicéron, p. 281 ; observations sur le style, p. 286 ; a toujours été admirée des connaisseurs, quoiqu'elle ait eu un médiocre succès, tom. IX, p. 321 ; a occasionné la critique de la tragédie de *Manlius*, tom. V, p. 371.

Romulus. Idée de cette tragédie de Lamotte, tom. XI, p. 183 ; remise en 1745 sans succès, *ibid.*, et tom. XIII, p. 93.

Rondeau, genre de poésie auquel s'était livré de préférence Malleville, poète français, tom. IV, p. 133.

RONSARD, poète français, a transporté dans notre langue les beautés des Anciens, tom. III, p. 171, et tom. IV, p. 105 ; rien n'est plus froid que sa *Franciade*, p. 106 ; exemple des bonnes constructions poétiques qu'il a trouvées, p. 108 et suiv. ; sa manie de faire des mots combinés, p. 110 ; peu s'en est fallu qu'il ne devînt de nos jours le législateur de notre poésie, p. 113 ; était membre de la pléiade française, p. 115 ; n'était pas en état de saisir le génie de sa langue, p. 59 ; a beaucoup abusé du style figuré, tom. VIII, p. 130.

ROSCIUS d'Amérie : Cicéron plaida pour lui sa première cause, tom. III, p. 16.

Rose (le Roman de la) est le plus ancien roman français, tom. VII, p. 297.

ROSELLI, ancien acteur du théâtre français, très-aimé du public, tom. XIV, p. 307.

Rosière (Fête de la) : ce qu'en pense l'auteur, tom. VIII, p. 364 ; traitée par Roucher dans son poëme des *Mois*, *ibid.*

Rosière de Salency. Idée de cet opéra-comique de Favart, tom. XII, p. 359.

ROSSET (M.), auteur de l'*Agriculture*, poëme, tom. VIII, p. 318 ; quand il fut composé, *ibid.* ; ne fait pas grande mention de Delille, p. 319 ; dit que le poëme des *Saisons* de Saint-Lambert n'est pas un ouvrage didactique, *ibid.* ; n'a relevé son poëme d'aucun trait d'imagination, et s'est borné à rendre en mauvais vers français tous les travaux champêtres, p. 320 et 321 ; a exprimé très-élégamment les objets les plus grossiers du labourage ; morceau cité, p. 325. Description d'une tempête, *ibid.* ; le travail des vers à soie y est décrit avec art, p. 331 ; sa description du cheval, inférieure à celle de Delille, p. 332 ; la peinture du coq, p. 333 ; préc epte qu'il aurait dû observer dans l'exécution de son poëme, p. 334.

Rossignol (le), conte de Vergier, l'un de ses meilleurs, tom. VI, p. 386.

ROTROU, poète français dramatique, le meilleur avant Corneille, auteur de *Venceslas*, tom. V, p. 290. Examen de cette pièce, p. 291.

ROUCHER, poète français Ses principes erronés sur les peines de l'autre vie, tom. VIII, p. 411 ; doit être renvoyé à son héros J. J. Rousseau pour cela, *ibid.* ; comme il nous représente la justice divine, p. 412 ; son opinion erronée sur l'ivresse des plaisirs, contredite par Épicure lui-même, p. 414 ; son affectation

d'une prétendue philosophie a fait tous ses torts et ses malheurs, p. 415; choix des meilleurs morceaux de son poëme des *Mois*, et leur examen, p. 457 et suiv.; ne peut soutenir le parallèle avec Louis Racine dans sa traduction des *prophéties d'Isaïe*, p. 470; peut passer pour le Claudien français, p. 421; quel sobriquet l'abbé Arnaud lui donnait, p. 452; exemple de son harmonie à *corne à bouquin*, p. 425; de son harmonie à *cloche ou carillon*, p. 426; dissection de son *Hymne au Soleil*, p. 427, 428 et suiv.; avait certainement du talent pour l'expression poétique, p. 430; faux principe qu'il avait sur notre versification, p. 431 et 432; exemple d'enflure de son style, p. 435 et suiv.; ce qu'il disait de notre poésie, p. 437; reproche qu'on lui fait d'employer des adverbes de six syllabes, p. 438, et tom. XIII, p. 143; rime souvent avec des épithètes ridicules, tom. VIII, p. 439, 440; a mal imaginé de construire la machine de son poëme des *Mois* sur les *Recherches conjecturales* de Court de Gébelin, p. 417; aurait dû laisser de côté les dissertations mythologiques de Pluche, Bailly et Boullanger, *ibid.*; revêt toutes sortes de personnages sans changer de physionomie, p. 419; examen de la versification de son poëme des *Mois*, p. 422; aurait dû n'y pas faire mention du paganisme, p. 423; à quoi ressemble son harmonie, p. 424; sujet à faire des enjambemens vicieux, p. 425. (*Voyez les Mois*)

Roué : étymologie de ce mot, tom. XII, p. 304.

ROULET (du), auteur des paroles de l'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, tom. XII, p. 217. Idée de cette pièce, p. 216 et suiv.; a odieusement compromis Racine en le tronquant, p. 222.

ROUSSEAU (J. B.), le premier des lyriques modernes, tom. II, p. 119. Notice sur cet auteur, qui appartient plus au siècle de Louis XIV qu'au siècle dernier, tom. VI, p. 94; ses *Pseaumes* sont ce qu'il a fait de plus parfait, *ibid.*; y a employé, avec beaucoup d'art, les différens rhythmes, p. 96, 101; et le plus fréquemment la strophe de dix vers de huit syllabes, *ibid.*; les chœurs de Racine ont plus d'onction que ces *Pseaumes*, et pourquoi, p. 105; idée de son dix-septième, p. 108; fautes de style qui lui sont échappées, p. 110; ses *Odes* au comte du Luc, au prince Eugène, au duc de Vendôme et à Malherbe sont les vrais modèles de l'ode, p. 114; morceaux cités, p. 115 et suiv. Idée de l'ode sur *la Bataille de Pétervaradin*, p. 135; sur celle de la mort du prince de Conti et autres, p. 136 et suiv.; sur celle *à la Fortune*, p. 137; son analyse, p. 139; morceau cité de l'ode à d'Ussé, p. 150 et suiv.; de celle à une veuve et autres, p. 151 et suiv.; idée de ses *Cantates*, genre de poésie qu'il a inventé, p. 154; a excellé dans l'épigramme, p. 155. Idée de ses *Épîtres*, p. 156; celle à Marot, p. 165 et suiv.; celle au comte de Bonneval, mauvaise en tous points, *ibid.*; celle à Rollin également, *ibid.*; morceau cité, p. 166 et suiv.; l'ode à Racine le fils est une espèce d'homélie, p. 167; morceau cité, p. 169; son *Épître* à Thalie; ce que l'on en dit, p. 170; morceau cité, p. 171; celles au comte du Luc, au P. Brumoy et aux Muses, *ibid.*; morceau cité, *ibid.* et suiv.; celle au P. Brumoy est toute contre Voltaire, p. 176; a réussi dans les allégories, mais elles sont ennuyeuses, t. II, p. 322; t. IV, p. 105, et t. VI, p. 177; a donné le *Capricieux*, comédie qui n'a pas eu de succès, p. 178;

le *Flatteur* en a eu quelque peu dans sa nouveauté, et point à la reprise ; idée de cette pièce, *ibid.* ; ses *Odes* et ses *Cantates* ont fixé sa place parmi nos grands poètes, p. 181. On lui a donné trop gratuitement le titre de prince de la poésie française, *ibid.* et suiv. ; son opinion sur la tragédie d'*Œdipe* de Voltaire, tom. IX, p. 2 ; plus inférieur à Danchet dans l'opéra, que Lamotte n'était loin de lui dans l'ode, tom. XII, p. 7 ; ses pièces de la *Toison d'or* et de *Vénus et Adonis* en sont la preuve, p. 8 ; ce qu'il dit sur le poëme épique, tom. VIII, p. 162 ; éloge qu'il fait du poëme de la *Ligue* de Voltaire, *ibid.* ; a ramené la poésie à son véritable esprit, tom. IV, p. 161. Belle figure qu'on trouve dans une de ses Odes, p. 166 ; a effacé tous les poètes lyriques de son tems, tom. XIII, p. 3 et 7 ; s'est chargé de défendre le bon goût en littérature, et la cause de la poésie contre l'opinion de Lamotte et consorts, p. 19 ; son *Épigramme* contre l'*Iliade* de Lamotte, p. 20 ; comparaison d'une strophe d'une de ses *Odes* avec une autre de Lamotte, p. 38 ; citation d'une de ses *Épigrammes* contre le même, p. 40 ; d'une autre contre le même, p. 47 ; exemple sublime, tiré d'une de ses *Odes*, p. 124.

ROUSSEAU (J. J.) a un rang éminent parmi les auteurs du dix-huitième siècle, et pourquoi, tom. XII, p. 3. Idée de cet homme célèbre, tom. XVI, p. 333, 337 et 338 ; quelle est, suivant lui, la véritable égalité parmi les hommes, p. 333 ; son système sur l'inégalité des conditions, p. 335, 358 à 363. Précis de sa vie, p. 337 et suiv. ; haïssait naturellement les grands, p. 338 ; méprisait l'état d'auteur, p. 340 ; causes de l'engoûment qu'il a excité, p. 343 ; ce qu'il dit des

femmes, p. 347. Idée de ses *Confessions*, p. 348; fut bientôt apprécié par les Anglais, p. 350; les méprisa à son tour, *ibid.*; ses paradoxes sur l'isolement de l'homme et sur sa perfectibilité, p. 359; sa *Lettre* sur la musique a pour base un paradoxe, p. 364. Idée de son *Discours contre les arts et les sciences*, p. 355; réfuté par Stanislas, roi de Pologne, p. 356; de sa *Lettre contre les spectacles*, réfutée par d'Alembert, p. 357. Idée de son *Dictionnaire de musique*, p. 365; de sa *Nouvelle Héloïse*, p. 366 et suiv.; ce que Voltaire pensait de cet ouvrage, *ibid.*; de son *Émile*, et du bien qu'il a procuré, p. 367 et 368; de son *Contrat social* et des chagrins qu'il en a éprouvés, tom. XII, p. 93, 369; de ses *Lettres de la montagne*, *ibid.*; sur l'*Imitation théâtrale*, sur la *Paix perpétuelle* et sur l'*Économie politique*; mérite généralement d'être lu, p. 370; est un de nos plus grands prosateurs, et a le mieux imité Sénèque et Montaigne, p. 371; a fait une *Lettre sur la Providence*, adressée à Voltaire, p. 370. Sa comparaison avec Richardson, tom. XIV, p. 266; il ne faut pas regarder *Émile* comme un roman, p. 269; absurdité de la première phrase de cet ouvrage, p. 341, 352; a composé des *Mémoires de sa vie*, où il a maltraité plusieurs personnes, et plus encore lui-même, p. 372. Idée de son *Devin de village*, tom. XII, p. 93; était plus naturellement sensible que penseur, *ibid*; ne pardonne pas à nos philosophes modernes d'avoir sappé l'un des plus grands appuis de l'ordre moral et social, en niant les peines de l'autre vie, tom. VIII, p. 411; son absurdité d'attribuer aux gouvernemens du monde les maux et les crimes des hommes, plutôt qu'à leurs méchancetés, tom. XVI, p. 209;

p. 209 ; pourquoi son influence a été plus puissante avant la révolution, que celle de Montesquieu, tom. XV, p. 55 ; a basé son *Contrat social* sur le gouvernement civil de Locke, *ibid.* ; notre révolution l'a divinisé, p. 56 ; différence entre lui et Montesquieu, p. 57 ; était tout fait pour les révolutionnaires, p. 67 ; a été l'un des plus puissans mobiles de notre révolution, p. 113 ; sa politique avait fasciné toutes les têtes des jeunes seigneurs nommés à l'assemblée, tom. XIV, p. 428 ; célèbre pensée de cet écrivain sur la probité et sur la vérité, tom. XVI, p. 119, 600 ; a produit une espèce de scandale en imprimant que nous n'avions point de musique, tom. XII, p. 163 ; imitation d'un morceau cité de lui contre l'usage de manger la chair des animaux, qu'il avait lui-même tiré de Plutarque, tom. VIII, p. 344 ; son sentiment sur la scène du second acte de *Mahomet* dans sa *Lettre sur les spectacles*, tom. IX, p. 435 ; erreur et contradiction dans sa manière de penser sur un autre rôle de la même tragédie, p. 436 ; a fait l'éloge du style d'Helvétius, et a refusé d'écrire contre lui, tom. XV, p. 491 ; fureur indécente avec laquelle Voltaire le poursuit dans son poëme de la *Guerre de Genève*, t. VIII, p. 225. Roucher nous offre, dans son poëme des *Mois*, en *Janvier*, son apothéose, p. 401.

ROXELANS, noms anciens des Russes, tom. XIII, p. 415.

ROY, poète français, a donné l'opéra de *Callirhoé*, une des meilleures pièces dans ce genre, tom. XII, p. 44 ; sa *Sémiramis* vaut mieux encore, *ibid.* ; *Philomèle*, *Bradamante*, *Hippodamie*, *Créuse*, bien inférieures, *ibid.* Idée des *Élémens* et du *Ballet des Sens*, p. 44 ;

est dur et plat dans ses vers de toutes mesures, p. 45 ; n'avait pas profité du plan de la *Sémiramis* de Crébillon, p. 54 ; Voltaire a profité du sien, p. 53.

ROZAS, auteur comique espagnol, fut un de nos premiers modèles, tom. II, p. 33.

RUE (le Père la), jésuite : on lui attribue la comédie de *l'Andrienne*, imitée de Térence, tom. VI, p. 7 ; ce qu'il disait au sujet de Fléchier, tom. VII, p. 94 ; vérité de ce témoignage, p. 95.

Ruisseau (le), idylle de madame Deshoulières. Idée de cette pièce, tom. VI, p. 409.

RULLUS, tribun du peuple, voulait faire revivre la loi agraire du tems de Cicéron, tom. II, p. 277 ; Cicéron le combat et fait annuller cette loi, p. 278.

S.

SABLIÈRE (madame de la). Son mot plein de sens, et son inverse sur Lafontaine, tom. VI, p. 331 ; les madrigaux de son mari sont d'une galanterie aimable, p. 428.

Sabots (les), opéra-comique de Sédaine. Citation d'un joli couplet, tom. XII, p. 420.

SACCHINI, l'un des plus célèbres compositeurs italiens de ce siècle, a travaillé sur des paroles françaises, coupées à l'italienne, t. XII, p. 180 ; a mis en musique l'opéra de *Dardanus* : ce qu'on en dit, p. 79.

SADOLET a fait revivre, de nos jours, l'élégance de l'antique latinité, tom. IV, p. 42.

SAINT-AMAND, poète français, auteur du *Moïse sauvé des eaux*. Jugement qu'on en porte, tom. IV, p. 158 ; n'était pas dépourvu de talens, *ibid.*

SAINT-DOMINGUE. Prédiction des malheurs qui sont arrivés dans cette colonie par le fait des Noirs, tom. XVI, p. 306.

SAINT-ÉVREMOND. Sa prodigieuse réputation, pourquoi aujourd'hui perdue, tom. VII, p. 283; sa prose meilleure que ses vers, p. 284; avait figuré dans la politique, *ibid.*; peut être encore lu avec plaisir, p. 286. Idée de son style, *ibid.*; il y a beaucoup de choses bien pensées dans ses *Considérations sur les Romains*, comme dans ses *Dissertations morales et politiques*, *ibid.*; pourquoi n'est plus lu aujourd'hui, p. 287; ses comédies sont dénuées de toute apparence de comique, *ibid.*; ce que Bayle disait de lui, p. 288; passage sur *la Vieillesse*, *ibid.*; sur les *Femmes*, p. 290, 291; Voltaire a mis en vers quelques-unes de ses idées, p. 292; ce qu'il dit d'Alexandre, p. 293; préférait la mort de Pétrone à celle de Caton, tom. II, p. 179; ce qu'il pensait de Sénèque, tom. III, 2e. partie, p. 308; pourquoi prodiguait des éloges outrés aux pièces faibles de Corneille, tom. IV, p. 326.

SAINT-FOIX, auteur comique. Idée de cet auteur, tom. XI, p. 419; de sa pièce de *l'Oracle* et des Grâces, *ibid.* et 420; ce qu'il dit, dans ses *Essais historiques sur Paris*, de Corneille et Racine, tom. V, p. 253 et suiv.

SAINTE-GARDE. On ne lit plus sa *Défense des beaux esprits*, tom. VI, p. 259, 260.

SAINT-GELAIS, poète français, a approché le plus près de Marot, tom. IV, p. 104, 105; a traduit la *Sophonisbe* du Trissin, p. 189.

SAINT-GENIEZ, auteur latin moderne. Boileau est

accusé faussement d'y avoir pillé son *Art poétique*, tom. VI, p. 264 et suiv.

SAINT-JUST. Anecdote du moine de ce couvent, dont Fénélon a fait un dialogue, tom. VII, p. 233.

SAINT-LAMBERT. Idée de son poëme des *Saisons*, tom. VIII, p. 246; bien supérieur à celui de Bernis, p. 247; et de Thompson, p. 471; reproche injuste qu'on lui a fait, p. 310; éloge de cet ouvrage, p. 313; exemple d'harmonie imitative, p. 314; moins bon versificateur que Delille, *ibid.*; mais sa manière plus grande, p. 317; ce qui manque à son poëme, p. 318; citation de la description d'une tempête, p. 327; critiquée mal-à-propos, et pourquoi, p. 330; a éprouvé des mortifications à cause de Gluck, p. 337; a parlé de la *convalescence* dans son poëme des *Saisons*, p. 362; ce qu'il dit d'Helvétius dans la préface qu'il a faite d'un ouvrage posthume de cet auteur, tom. XV, p. 331.

Saint Louis, poëme épique du Père Lemoine, jésuite, où il y a beaucoup d'imagination, tom. I, p. 4, et tom. IV, p. 158; exemples de l'enflure de sa diction, p. 159, 160, 165, 168, 175, 176, 177; Lamotte le mettait au dessus de l'*Iliade*, et pourquoi, tom. I, p. 236; il y a quelques étincelles de génie, p. 237 et suiv.

Saint-Malc, titre d'un poëme que Lafontaine composa par esprit de pénitence, peu de tems avant sa mort, tom. VI, pag. 375.

SAINT-MARC, commentateur de Boileau, veut toujours lui donner tort, tom. VI, p. 240.

Saint-Nicolas (la), fête solennelle à conserver dans les universités, tom. XVI, p. 286.

SAINT-RÉAL. Reproche qu'on peut lui faire sur sa *Conjuration de Venise*, tom. VII, p. 158; ce qu'on doit penser de sa *Conjuration des Gracches*, p. 159; de ses *Considérations sur Antoine et Lépide*, p. 160; ce qu'il dit d'Auguste est peu exact, p. 161; ses *Nouvelles historiques* ne sont pas dignes de lui, p. 162; idée de son style, *ibid.*; esprit plus solide que Saint-Évremond, p. 162.

Saisons (les), poëme de Saint-Lambert. Reproche injuste qu'on lui a fait, tom. VIII, p. 304, 310; son éloge, p. 313; exemple d'harmonie imitative, p. 314; le chant de l'*Hiver*, le plus varié des quatre, p. 315, celui de l'*Été* le plus riche en poésie, *ibid.*; la versification moins variée que celle des *Géorgiques*, *ibid.*; ce qui manque à ce poëme, p. 317 et suiv.; superieur à celui de Thompson, de Rosset et de Roucher, p. 318, 471; depuis *la Henriade* est un des poëmes qui a fait le plus d'honneur à notre langue, p. 318; Rosset dit que ce poëme n'est pas un ouvrage didactique, p 319; description d'une tempête, p. 327 et suiv.; critiquée mal-à-propos, et pourquoi, p. 330; les effets de la convalescence y sont vivement présentés, p. 362.

Saisons (les quatre), poëme du cardinal de Bernis. Idée de cet ouvrage, tom. VIII, p. 244; sobriquet que Voltaire donnait au cardinal à ce sujet, p. 246; a été éclipsé par celui de Saint-Lambert, p. 247.

SALLUSTE, historien latin. Quintilien le compare à Thucydide, tom. III, p. 298; parallèle entre lui et Tite-Live, *ibid*; perte que l'on a faite d'une partie de ses ouvrages, p. 300; s'était proposé Thucydide pour modèle, p. 302; reproche que lui faisait Tite-Live,

p. 303 ; jugement d'Aulu-Gelle sur cet auteur, *ibid.* ; ne pas croire ce que disait de lui un certain Lénas, p. 304 ; eut pour maître Prétextatus, *ibid.* ; dut sa fortune à César, p. 309 ; ce que pense Martial sur lui, p. 305 ; caractère de son style, *ibid.* ; sa morale inférieure à celle de Tacite, p. 306 ; inculpé de réticence par rapport à Cicéron, *ibid.* ; sa conduite très-hypocrite, p. 308 ; amassa des richesses immenses dans son gouvernement de Numidie, p. 309 ; a excellé dans les portraits, tom. VIII, p. 111 ; idée de la traduction de cet auteur par le président de Brosses, tom. XIV, p. 222.

Samson, opéra de Voltaire, tom. XII, p. 103 ; ne fut jamais représenté, p. 124 ; Rameau employa, pour *Zoroastre*, la musique qu'il en avait faite, *ibid.*

Sanction : définition de ce mot par Diderot, tom. XVI, p. 110.

SANNAZAR a fait revivre, dans son tems, l'élégance de l'antique latinité, tom. IV, p. 42.

Sans-culotides (les). Idée de ces fêtes, t. XIV, p. 387.

Sans-culotisme (le) pur : ce que c'était dans la révolution, tom. XIV, p. 454.

SAPHO, poète lyrique grecque, dont il ne nous reste que peu de vers, tom. II, p. 104 ; ce qu'en dit Horace, *ibid.* ; Boileau les a imités, *ibid.*

SARRAZIN, poète français, inférieur à Racan et à Maynard, tom. IV, p. 131.

Satyre, genre de poésie grecque, dont il ne nous reste aucun monument, tom. I, p. 63 ; quel il était, *ibid.* ; idée de l'ancienne, tom. II, p. 131 ; c'était une espèce de drame noté chez les Romains, tom. XV, p. 184 ; a fait de grands progrès sous la plume de Regnier,

tom. IV, p. 149 ; ce qu'elle est en littérature et en morale, tom. VI, p. 218 et suiv. ; sentiment de M. Arnauld sur cet objet, p. 220 ; suivant J. B. Rousseau, le poëme épique ne doit point être traité comme cette sorte de poésie, tom. VIII, p. 162, on ne peut faire ce reproche à *la Henriade*, p. 163 ; ses mauvais effets lorsqu'elle se mêle à la critique, tom. XV, p. 122.

SAUNDERSON, célèbre aveugle, professeur de mathématiques à Cambridge, tom. XVI, p. 65 ; son histoire fait partie de la *Lettre sur les aveugles* de Diderot, *ibid.* ; ses dernières paroles, p. 86.

SAURIN, poète dramatique français. Idée de sa pièce d'*Aménophis*, tom. XI, p. 243 ; de la tragédie de *Spartacus*, tom. XI, p. 256 ; de *Blanche et Guiscard*, p. 269 ; de sa comédie des *Mœurs du tems*, p. 397 ; de son *Beverley*, p. 474.

SAUSSURE (de) a démontré dans ses ouvrages la certitude de la création du Monde et du déluge universel, tom. XV, p. 10.

Savetier et le Financier (le). Analyse et citation de cette fable de Lafontaine, tom. VI, p. 341.

Savetier (le), opéra-comique de Philidor : ce que l'on en dit, tom. XII, p. 168.

Scandales philosophiques (les) ont amené les scandales révolutionnaires ; tom. VIII, p. 411.

Scaramouche, personnage de l'ancien théâtre italien, tom. XII, p. 272.

Scarmentado. Idée de ce roman de Voltaire, tom. XIV, p. 271.

SCARRON est le héros du genre burlesque, tom. IV, p. 69 ; idée de son *Roman comique*, tom. VII, p. 306 ;

le style a du naturel, *ibid.*; son *Virgile travesti* est du plus mauvais genre, p. 306; ses deux pièces de *Jodelet* et de *Don Japhet d'Arménie* sont indignes de la scène française, *ibid.*

Scepticisme (le) : ce qu'en dit Diderot, tom. XVI, p. 44.

Scévole, tragédie de Duryer : succès qu'elle eut, et ce qu'en pensait Saint-Évremond, tom. V, p. 309; examen de cette pièce, p. 310; vers que Voltaire en a imités dans son *Œdipe*, tom. IX, p. 31.

SCIPION-ÆMILIEN passe pour avoir eu quelque part, avec Lælius, aux *Comédies de Térence*, tom. II, p. 76, 154; tous ceux qui ont mis en scène ce héros, y ont totalement échoué, tom. XI, p. 321.

SCUDÉRY, auteur du poëme épique d'*Alaric*. Jugement qu'on en porte, tom. IV, p. 151; morceau cité, p. 152; dans son jugement sur le *Cid*, était aveuglé par la haine, p. 223; censeur impudent de Corneille, p. 326; n'entendait rien à la contexture de cette pièce, p. 329.

SCUDÉRY (mademoiselle de). Ce que dit Voltaire à son sujet, t. VII, p. 298; Boileau a apprécié ses romans à leur juste valeur, tom. VI, p. 228.

Sculpture (la), art moins difficile que la poésie, t. XIII, p. 6 et suiv.

Scythes (les), tragédie de Voltaire. Idée de cette pièce, tom. X, p. 405; n'a eu que trois à quatre représentations, p. 406; a les mêmes défauts qu'*Olympie*, *ibid.*; son dénoûment est tout près du burlesque, p. 412. Idée de son style, *ibid.*

Seau enlevé : qu'est-ce que ce poëme en comparaison de celui du *Lutrin*, tom. VI, p. 248.

SECUNDUS, Romain qui cultivait les lettres avec beaucoup d'avantage du tems de Cicéron, t. III, p. 177.

SÉDAINE, auteur dramatique, a soutenu l'opéra-comique dans son origine, tom. XII, p. 169, 267; n'avait fait aucune espèce d'étude, p. 387; ne peut aucunement entrer en comparaison avec Favart, p. 386; détails sur sa vie, p. 389; auteur du *Diable à quatre*. Citation d'un couplet chanté par Margot, p. 390. Idée de la pièce *On ne s'avise jamais de tout*, *ibid.*; du *Magnifique*, p. 392, 404; de *Rose et Colas*, p. 395; péchait par ses vaudevilles, p. 395; avait la prétention d'être un peu philosophe, p. 400. Idée du *Roi et le Fermier*, p. 402; doit tout à Monsigny dans cette pièce, *ibid.* Idée de ses pièces, *les Femmes vengées*, *le Faucon*, p. 404; de *la Reine de Golconde*, p. 405, 407; du *Déserteur*, d'*Aucassin*, p. 405, 411; des *Sabots*. Citation de couplets de ces pièces, p. 420. Idée de *Richard, Cœur-de-Lion*, p. 422; du *Comte Albert*, p. 423; du *Jardinier et son Seigneur*, p. 425; de *l'Amphitryon*, autre opéra, *ibid.* Opéra de *la Barbe-Bleue*, p. 427. Idée de sa comédie du *Philosophe sans le savoir*, tom. XI, p. 475; de *la Gageure imprévue*, p. 477; est supérieur à Marmontel; en quoi, tom. XII, p. 524.

Séducteur (le), comédie du marquis de Bièvre. Idée de cette pièce, tom. XI, p. 676.

SÉGAUD, célèbre prédicateur du second rang, au dix-huitième siècle, tom. XIV, p. 30.

SÉGRAIS, poète français, s'est distingué dans le genre de l'églogue; morceau cité de sa première, tom. VI, p. 398; de la seconde, p. 400 et suiv.; pourquoi a été loué par Boileau, p. 404.

Seigneur bienfaisant (le), comédie de Rochon de Chabanes : ce qu'on en dit, tom. XI, p. 681 et suiv.

Sel : suivant Voltaire il y en a plus que de grâces dans les écrits de Boileau, tom. VI, p. 208; Fontenelle appelait l'ancien théâtre italien, le grenier à sel, tom. XII, p. 561.

SELIM : nom sous lequel est désigné le maréchal de Richelieu dans *les Bijoux indiscrets* de Diderot, tom. XVI, p. 8, 10.

SÉLIS, professeur de l'université de Paris, a donné une excellente traduction de Perse, tom. II, p. 175; est auteur de la *Relation de la mort et de la confession de Voltaire*; comme il y a caractérisé Lefranc de Pompignan, tom. XIII, p. 195.

Sémélé, opéra de Lamotte. Idée de cette pièce, tom. XII, p 30; après ceux de Quinault c'est le meilleur, p. 35.

Sémiramis, tragédie de Voltaire; différence entre elle et *Ériphile*, tom. X, p. 85; examen de cette pièce. Citation de différens morceaux du beau caractère de cette princesse, p. 86 à 92; le quatrième acte est l'un des plus tragiques que Voltaire ait mis sur la scène, p. 95; en faisant cette pièce il travaillait encore à *Oreste*, p. 98. Citation du caractère du grand prêtre Oroës, p. 99; la pompe du spectacle aussi auguste que celle d'*Athalie*, p. 101 et suiv.; n'inspire pas autant d'intérêt qu'*Iphigénie*, et pourquoi, p. 103; l'intérêt ne commence guère qu'au quatrième acte, *ibid.*; le spectre d'Hamlet produit plus d'effet que celui de *Sémiramis*, p. 108; comme il soutient les second et troisième actes dénués d'action, p. 111; le style n'en est pas aussi pur que celui de *Mérope*,

p. 113; à sa première représentation fut accueillie d'une grande cabale, *ibid.*; bon mot de Piron à ce sujet, p. 114; a été mise à sa place par les talens de le Kain, *ibid.*; observations sur son style, *ibid.*

Sémiramis, tragédie de Crébillon; en quelle année représentée, tom. XI, p. 119. Idée de cette pièce, *ibid.* et suiv.; oubliée depuis trente ans; a été tirée de l'oubli par celle de Voltaire, tom. X, p. 113.

Sémiramis. Idée de cet opéra de Roy, tom. XII, p. 44; tems où il parut, *ibid.*; Voltaire s'est servi du même plan, p. 53.

SÉNECÉ, poète français : ses deux contes de *la Confiance perdue* et de *Camille* ont suffi pour lui donner un rang parmi les poètes, tom. VI, p. 392; ses *Travaux d'Apollon* offrent des morceaux bien travaillés. Idée de cet ouvrage, p. 394, 395.

SÉNÈQUE, philosophe latin. Notice de cet auteur, tom. III, 2e. partie, p. 160; ses Œuvres traduites par Lagrange, p. 161. Extrait de ses *Lettres à Lucilius*, p. 162; reproche qu'on lui fait d'être de la basse latinité, p. 165. Idée de son style et de sa morale, p. 166, 167 et suiv.; a le ton de prédicateur, p. 168; dit que le *bien* ou les vertus sont corporelles, p. 180; quelques-unes de ses subtilités révoltantes, p. 182 et suiv.; n'a écrit que sur la morale, p. 186; mis au dessus de Platon et de Cicéron par l'éditeur de la traduction de Lagrange, p. 189; cette opinion retorquée, p. 190. Idée de ses *Questions naturelles*, p. 193; ne doit pas être mis à côté d'Aristote ni de Pline pour cet ouvrage, p. 194, 196; où l'éditeur de la traduction par Lagrange a-t-il vu dans Sénèque son incommensurable supériorité sur Platon et Cicéron, p. 206; choix de

quelques-unes de ses pensées, p. 211; morceau sur la *douleur*, p. 217; différence qu'il y a entre le *Phédon* de Platon et la manière de Sénèque, p. 222; est plus déclamateur que philosophe profond, p. 218, 223; exemple, *ibid.* et p. 232, 234; auteur de la seconde classe, p. 244; exemples de ses sophismes, *ibid.* et suiv.; idée de son *Traité de la colère*, p. 255; ce qu'en pensait Diderot, p. 260; sentiment de Lamothe-Levayer et de Montaigne, p. 274 et 275; Diderot préfère ses *Traités* à ses *Lettres*, p. 279; sentiment de Bayle sur Cicéron et sur lui, p. 280; opinion de Quintilien, p. 282; Dryden a fait un parallèle entre lui et Plutarque, qui n'est pas à l'avantage du premier, p. 297; jugé par Diderot, p. 298; rétractation de ce jugement, p. 299; était grandement hypocrite, p. 311; sa *Consolation à Polybe*, troisième de ses ouvrages, p. 336; idée de cet écrit, p. 337 et suiv.; sa fin, p. 346; a fait usage des portraits jusqu'à l'abus, t. VIII, p. 111; morceau cité de cet auteur, où Corneille a tiré le sujet de sa tragédie de *Cinna*, t. IV, p. 265, 293.

SÉNÈQUE, auteur du troisième âge des lettres chez les Romains, tom. III, p. 227; le seul tragique latin dont nous ayons des pièces, tom. I, p. 500; titres de ces pièces, *ibid.*; ne sont pas sans mérite, p. 501. Racine a beaucoup profité de l'*Hippolyte*, qui est sa meilleure tragédie, *ibid.*, et tom. V, p. 90; il y a porté le principal intérêt sur la mort d'Hippolyte, plutôt que sur la passion de Phèdre, p. 89; traduction du morceau de la déclaration d'amour de Phèdre à Hippolyte, p. 91.

Sens. Diderot disait qu'un sixième sens nous ferait trouver notre morale imparfaite, tom. XII, p. 66.

Sens (les), ballet de l'Opéra, par Roy. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 44, 60 et suiv.

SENSARIC (le Père). Idée de ce célèbre prédicateur du dix-huitième siècle, tom. XIV, p. 29.

Sensations (Traité des). Ce que l'on doit penser de cet ouvrage de Condillac, tom. XIII, p. 65.

Sensibilité physique (la) : système du livre *de l'Esprit* d'Helvétius, qui a fait passer son livre entre les mains des Dames, tom. XV, p. 336, 347, 487, à la note.

Sentiment de l'académie sur le Cid, ouvrage de Chapelain. Mérite de cette critique, tom. IV, p. 223 ; ce qu'en pensait le cardinal Richelieu, p. 224.

Sentimens de Cléante sur les entretiens d'Ariste. Quel en est l'auteur, tom. VII, p. 332 ; le seul livre polémique après les *Provinciales*, *ibid.*

Sentir. Il existe un rapport naturel et presque infaillible entre la manière de s'exprimer et de sentir, tom. XI, p. 79.

Sept Chefs devant Thèbes (les), tragédie d'Eschyle. Exemple de la vivacité des images, tiré de cette tragédie par Longin, tom. I, p. 122, 335.

Septembre 1792 (le mois de) : les cruautés exercées à Paris, les journées des 1 et 2, ont été plus atroces que celles qu'exerça Clodius à Rome, t. III, p. 119.

Sérénade (la), l'une des premières productions de Regnard, est une espèce de croquis dramatique, tom. VI, p. 39.

Sermon (le) est une des principales fonctions du sacerdoce, tom. VII, p. 110.

Sertorius, tragédie de Corneille. Le caractère de ce Romain y est dégradé, ainsi que celui de Pompée, tom. IV, p. 339.

SERVAN, célèbre avocat-général du dix-huitième siècle. Son plaidoyer dans la cause d'un religionnaire, tom. XIV, p. 11.

SERVIUS SULPITIUS, jeune Romain du tems de Cicéron, de la plus grande espérance pour les lettres, tom. II, p. 350.

SEVARAMBES, peuple imaginaire sous un gouvernement fictif, tom. XVI, p. 238.

SÉVIGNÉ (madame de). Vers à sa louange, tom. VII, p. 323; ses *Lettres* méritent de passer à la postérité, p. 322, 324; instructions et utilité qu'on en peut retirer, p. 325; il y a beaucoup de goût dans son style, et fort peu dans ses jugemens, p. 326; preuves de cela envers Racine, *ibid.*; reproche injuste qu'on lui a fait, p. 327; ce qu'elle disait au sujet des peintures guerrières, tom. VIII, p. 82.

SEXTIUS, Romain, accusé de violence par Clodius, et défendu par Cicéron, tom. III, p. 121; morceau cité de sa harangue, p. 123; fut absous, p. 127.

Sganarelle. Idée de cette comédie de Molière, tom. V, p. 399; Boursault la regardait comme la meilleure de cet auteur, p. 423.

SHAFSTESBURY, philosophe anglais. Pope a développé ses idées, tom. I, p. 12.

SHAKESPEARE, auteur tragique anglais, ne connaissait pas, dit-on, les règles de l'art, tom. I, p. 6; avait cependant beaucoup lu, p. 7; ses pièces choquent par leur invraisemblance, p. 75, et tom. IV, p. 53; défaut de son caractère de César, tom. IX, p. 330; le spectre qu'il fait paraître dans sa tragédie d'*Hamlet* produit plus d'effet que celui de *Sémiramis*, t. X, p. 108; obstination des Anglais sur le sentiment qu'ils

ont de cet auteur, tom. XII, p. 147; sentiment de Pope, p. 148; celui de madame de Montaigu, *ibid.*

SHERLOCK : son ouvrage des *Témoins de la résurrection* et beaucoup d'autres ont assuré à l'esprit anglais la palme dans la lutte du christianisme contre l'incrédulité, tom. XV, p. 13.

Siècle (le dix-septième) qualifié de siècle du génie, de grand siècle, tom. XV, p. 2; quel nom a pris le dix-huitième, tom. I, p. 3; dans ce dernier, la comédie n'a pas été aussi heureuse que la tragédie, tom. XI, p. 309, et tom. XII, p. 1; elle a produit, entre les mains de Voltaire, une suite de chefs-d'œuvre qui ne le cèdent pas à ceux de l'âge précédent, *ibid.*; ce que de Bernis écrivait à Voltaire sur la vanité de son siècle, p. 2; qui a plus cherché à être novateur, qu'il n'a réussi à servir de modèle, p. 3.

Siège de Calais (le). Idée de cette tragédie de Dubelloy, tom. XI, p. 287 et suiv.; bons mots du maréchal de Noailles et de Chamfort sur cette pièce, p. 290.

SILIUS ITALICUS, poète du troisième âge des lettres chez les Romains, tom. III, p. 227. Idée de son poëme plutôt historique qu'épique de *l'Italie délivrée*, tom. I, p. 270.

SILVAIN, auteur d'un *Traité du sublime* : comme il le définit, tom. I, p. 108.

Silvain. Idée de cet opéra-comique de Marmontel, tom. XII, p. 520; son fameux duo est l'un des plus beaux morceaux d'expression dont notre musique théâtrale puisse se glorifier, tom. XVI, p. 364.

Silvie, tragi-comédie de Mairet. Idée de cette pièce, tom. IV, p. 201.

SIMONIDE, poète lyrique grec, dont il ne nous reste

presque rien, tom. II, p. 103; son épisode de Castor et Pollux, preuve de son génie, et pourquoi, tom. VI, p. 113.

Société du cabinet vert : ce que c'était, tom. VIII, p. 269 : on a prétendu que Gresset y avait pris les traits les plus saillans de son *Méchant*, *ibid.*; — des amis des Noirs; le bel ouvrage qu'elle a fait, tom. XVI, p. 304; — des Feuillans; ce qu'elle était, t. XIV, p. 448; nom qu'elle prit dans la suite, *ibid.*

Sociétés populaires : maux qu'elles ont causés, tom. XIV, p. 438; la France en comptait autant qu'elle avait de communes, p. 452.

SOCRATE, philosophe grec, dont on n'a que quelques lettres, tom. III, 2e. partie, p. 8; avait mis en vers les *Fables d'Ésope*, *ibid.*, à la note; il fit aux sophistes de son tems une guerre opiniâtre, p. 48; ses belles idées sur la pensée de la mort, p. 68; son apologie par Platon, p. 64; morceau de son *Phédon* et traits de son humilité, p. 72, 73; ce qu'il dit contre le suicide, p. 74; sur la patrie, p. 75.

Soirée des Boulevards, opéra-comique de Favart, tom. XII, p. 367; a eu une suite sous le nom de *Supplément*, p. 368.

Solitaire de Jersey, épisode de *la Henriade*, tom. VIII, p. 169, 170; on ne peut concilier plus complétement l'esprit de la religion et de l'épopée que dans son discours, p. 171.

SOLON (le vieux), orateur grec; ce qu'en dit Cicéron, tom. II, p. 399.

Somnambule (le). Idée de cette petite pièce du comte de Caylus, tom. XI, p. 394.

Sonnet, espèce de poésie; c'était le genre de Malleville, poète

poète français, tom. IV, p. 133; notice des plus beaux, p. 147 et suiv.; — de *Daphné*, par Fontenelle. Idée de cette pièce, tom. VI, p. 425.

Sophistes : Platon leur fit une guerre opiniâtre, tom. III, 2e. partie, p. 48, 54; anecdote à leur sujet, p. 50; ironie maniée contre eux avec art par Socrate, p. 54; leur portrait, tom. XVI, p. 224; en quoi les Modernes sont inexcusables et trompeurs, tom. VIII, p. 412; éternel reproche à leur faire, et pourquoi, tom. XVI, p. 253.

SOPHOCLE, poète dramatique grec : il ne nous reste de lui que sept tragédies, tom. I, p. 354; avait assurément du génie, p. 23; son *Œdipe*, balancé et surpassé même par celui de Voltaire, tom. IX, p. 2; il y a des longueurs dans cette pièce, p. 18; beauté de la scène où Œdipe reçoit les adieux de ses enfans, p. 22; faisait paraître sans scrupule sur la scène les divinités et les ombres, tom. X, p. 106; c'est de son tems que la tragédie a été portée à son plus haut degré de splendeur, tom. I, p. 69.

Sophonisbe du Trissin est la première tragédie composée suivant les règles d'Aristote, tom. IV, p. 52. Saint-Gelais, poète français, l'a traduite, tom. IV, p. 189.

Sophonisbe. Idée de cette tragédie de Mairet, tom. IV, p. 67.

Sophonisbe. Voltaire a voulu tenter ce sujet, déjà traité sept fois avant lui, tom. IV, p. 203. Idée de cette pièce, tom. X, p. 416; manière dont elle fut accueillie, p. 422.

Sorbonne (société de) : nom qu'on lui a donné autrefois, tom. XV, p. 103.

Sottise-sterling : ce que cela veut dire, tom. XVI, p. 71.

Sourd (le) : sa morale, suivant Diderot, est différente de la nôtre, tom. XVI, p. 65.

SOURDÉAC (le marquis de) a le premier fait représenter des opéras, et entre autres la *Toison d'or*, de P. Corneille, tom. VI, p. 47.

Souverains. Les meilleures instructions qu'ils puissent recevoir, se trouvent dans le *Petit Carême* de Massillon, la *Direction pour la conscience d'un roi*, et la *Politique de l'Écriture-Sainte* de Bossuet, tom. VII, p. 120.

Spartacus. Idée de cette tragédie de Saurin, tom. XI, p. 256.

SPARTE. Idée du gouvernement de cette ville, tom. XVI, p. 241.

Spectacles (les) : il y avait à Athènes un archonte chargé de leur direction, tom. I, p. 69 ; sont contraires à la loi de Dieu, et réprouvés par J. J. Rousseau, tom. XIV, p. 83 ; la raison et la décence les interdisent aux jeunes personnes, tom. XII, p. 313, à la note ; ce que les monstres de notre révolution disaient contre eux, et l'empire qu'ils y exerçaient, tom. VIII, p. 31, 35 et 36 ; faute que le gouvernement français a faite en tolérant les petits spectacles, tom. XII, p. 153 ; le spectacle est le troisième moyen d'intérêt dans le genre dramatique, suivant Aristote, tom. I, p. 83 ; nos premiers grands maîtres l'ont beaucoup négligé dans la tragédie, tom. X, p. 391 ; le tems y est précieux : on n'y est pas pour deviner, mais pour sentir, tom. IV, p. 316.

SPINOSA : ce qui a le plus contribué à sa réputation, et ce qu'en dit Bayle, tom. VII, p. 209 et 210.

STACE, poète du troisième âge des lettres chez les

Romains, tom. III, p. 227. Sujet et idée de sa *Thébaïde*, tom. I, p. 271; a joui d'une grande réputation, suivant Martial, p. 272; dans quel tems il vivait, *ib.*

STANYAN, auteur anglais d'une *Histoire de Grèce*. Idée de l'ouvrage et de sa traduction française par Diderot, tom XVI, p. 2.

STÉSICHORE, poète lyrique grec, dont il ne nous reste rien, tom. II, p. 103.

Stoïciens (les), philosophes grecs, étaient plus ou moins sophistiques, tom. III, 2e. partie, p. 61.

Style : en quoi consiste sa perfection, et ce qui en fait le premier mérite selon Voltaire, tom. VIII, p. 130, 133; sans lui on ne peut être grand poète, tom. XI, p. 151; son intérêt rachète souvent chez Voltaire ce qu'il y a de moins parfait dans d'autres parties, tom. VI, p. 108; — dramatique : combien ses nuances sont délicates, tom. IX, p. 265; — figuré : nos premiers poètes héroïques ont tombé dans l'abus de ce style, et pourquoi, tom. VIII, p. 130; exemple de Brébeuf et Saint-Amand, p. 132; — sublime : ce que c'est, tom. VIII, p. 74; l'épopée doit être de ce style, *ibid.*; exemples des différentes espèces de sublime qui existent dans *la Henriade*, p. 94 et suiv.; Cicéron s'est attaché particuliérement à l'élégance du style, et pourquoi, tom. III, p. 9; ainsi que Démosthène, qui faisait des reproches à ce sujet à ses concitoyens, p. 4, 96. Personne n'a possédé plus éminemment l'harmonie de style que Bossuet, tom. VII, p. 76; — réfugié : ce que l'on entend par-là, p. 169.

Sublime d'images; ce que c'est, tom. VIII, p. 83; — de style : exemples qu'on en donne, tom. I, p. 103 et suiv.; sa définition par Boileau, Lamotte, Silvain, de

Saint-Marc, éditeur de *Boileau*; Rollin et Labruyère, p. 107, 108, 109, 110 et 111.

Sublime (Traité du), par Longin, auteur grec. Analyse de cet ouvrage, et différens exemples du sublime, tom. I, p. 94, 95, 103 et suiv.; peut se rencontrer dans le silence, p. 95; sa définition, p. 96; ne peut trop être défini, p. 98. Cécilius, rhéteur latin, avait donné un Traité sur ce sujet, qui est entiérement perdu, p. 99.

SUÉTONE. Notice sur ce biographe latin, tom. III, p. 333.

Suicide: ce que dit Socrate à ce sujet, tom. III, 2e. part. p. 74; ce qu'en dit Pline le Jeune dans une de ses *Lettres*, tom. III, p. 260. Il a été un tems en France où c'était faire preuve de philosophie que de se tuer, tom. XVI, p. 129.

SUILLIUS, accusateur de Sénèque. Idée de son caractère, tom. III, 2e. partie, p. 308.

SULLY, ministre d'Henri IV. Mérite de ses *Mémoires*, rédigés par Lécluse, tom. VII, p. 173.

Superstition: définition de ce mot, et ce que les philosophes modernes lui font signifier, tom. XVI, p. 23.

Suppliantes (les). Idée de cette tragédie d'Eschyle, tom. I, p. 334.

Suppliantes (les), tragédie d'Euripide, qui a pu donner quelques idées à Voltaire pour sa tragédie d'*Olympie*, tom. I, p. 454. Idée de cette pièce, p. 453.

Surprise de l'Amour. Idée de cette comédie de Marivaux, qui est restée au théâtre, tom. XI, p. 419, et tom. XIV, p. 242.

Suspension: figure de pensée: ce que c'est, tom. II, p. 334 et 335.

SYBILET a traduit l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide, tom. IV, p. 186.

Syllabe : la *Passion du Sauveur* a été mise en vers d'une syllabe, tom. IV, p. 90 ; les adverbes de six syllabes doivent être bannis de notre poésie, tom. VIII, p. 438 ; reproche fait à Roucher à ce sujet, *ibid.*

Syllogisme : exemple de son abus, tom. XVI, p. 59.

Sylvie. Idée de cette comédie de Mairet, tom. V, p. 379.

SYMMAQUE, auteur grec, inférieur pour la dialectique, à Tertullien et Origène, tom. IV, p. 13.

Synecdoche, figure de rhétorique : son inutilité, tom. II, p. 308.

Système mythologique, expliqué par Boileau dans son *Art poétique* ; citation de ce morceau, tom. VII, p. 239 et suiv.

Système de la Nature, production de nos philosophes athées, tom. III, 2e. partie, p. 4 ; attribuée faussement à Mirabaud, secrétaire de l'académie française, tom. XVI, p. 315 ; on sait généralement quel en est l'auteur, p. 316 ; ce que c'est que ce livre, et réfutation de ses principes erronés, p. 318, 319 et suiv. ; ils attribuent aux prêtres l'invention d'une divinité, p. 326.

T.

Tachygraphie (la) a pris naissance chez les Romains, tom. III, p. 10.

TACITE, historien latin et philosophe, tom. I, p. 11 ; son éloge, tom. III, p. 8, 228, 310. Nous n'avons qu'une partie de ses ouvrages, p. 300. Idée de son caractère, p. 310 et suiv. ; il n'y a pas long-tems

que son mérite a été senti parmi nous, p. 313; sentiment de Juste-Lipse à son égard, p. 314; soin qu'un de ses descendans, empereur, avait pris pour conserver ses ouvrages, *ibid.*; nouveaux éclaircissemens sur son *Traité de la corruption de l'éloquence*, tom. III, p. 8; nous a laissé un beau *Traité sur les mœurs des Germains*, tom. XV, p. 48; a excellé dans les portraits, tom. VIII, p. 111; ce qu'il pensait de Sénèque, tom. III, 2e. partie, p. 308, 313, 314; pour bien l'entendre, il faut au moins deux années d'étude, tom. XVI, p. 398.

TAILLE (Jean de la) a imité, dans sa tragédie des *Gabaonites*, plusieurs situations des *Troyennes* d'Euripide, tom. IV, p. 190.

TALBERT, chanoine de Besançon, a remporté le prix de l'académie de Besançon, proposé sur les sciences, contre J. J. Rousseau, tom. XVI, p. 364.

Talent : acception de ce mot, tom. I, p. 24; c'est lui qui sait anoblir les choses les plus basses, tom. I, p. 176.

Talent de la parole : beau lieu commun sur son excellence, tom. II, p. 351.

TALON, avocat-général. Idée de ses *Mémoires sur la Fronde*, tom. VII, p. 174.

Tambour nocturne, comédie de Destouches : ce que l'on en dit, tom. XI, p. 333.

Tancrède, tragédie de Voltaire. Idée de cette pièce, t. X, p. 341; d'où l'idée en est tirée, *ibid.*; son grand effet est fondé sur une fatale méprise, comme celui de *Zaïre*, p. 343; sa contexture est la plus artistement travaillée de toutes ses pièces, p. 345; morceau cité de la première scène, p. 353 et suiv.; de la seconde

scène, p. 360; de la première et cinquième scène du second acte, p. 361 et suiv ; de la première scène du troisième acte, p. 366 et suiv. ; de la quatrième scène, p. 369 ; de la sixième scène, p. 373 ; de la septième scène, p. 375 ; de la cinquième scène du quatrième acte, p. 378 et suiv. ; de la sixième scène, p. 380 ; citation du cinquième acte, p. 382. Cette pièce, pour l'intérêt, peut être mise à côté de *Zaïre*, p. 384 ; versifiée en rimes croisées, *ibid.* ; inconvénient de cette forme de versification, *ibid.* ; observations sur son style, p. 386 ; à quel âge il a fait cette pièce, p. 388 ; a frappé singuliérement par la nouveauté autant que par l'effet du spectacle, p. 391 ; effet dramatique de son dénoûment, tom. IX, p. 365.

TARGET (M.), avocat du dix-huitième siècle : mérite de ses Mémoires judiciaires, tom. XIV, p. 10.

Tartuffe (le), comédie de Molière. Examen de cette pièce, tom. V, p. 471 ; moyen qu'il a tiré de Scarron, p. 479.

TASSE (le) a fait oublier le *Boyardo* et le *Pulci*, tom. IV, p. 47. L'Italie est encore partagée d'opinion entre lui et l'Arioste, p. 48 ; auteur de *l'Aminte*, p. 49 ; invoque une Muse céleste dans l'introduction de sa *Jérusalem*, tom. VIII, p. 422 ; reproche mal fondé qu'on lui fait sur le merveilleux qu'il a employé, tom. I, p. 195. Jugement de Boileau sur cet auteur, tom. VI, p. 209, 210, 211 ; reproche que lui en fait Marmontel, *ibid.* et suiv.

TASSONI. Ce qu'est son poëme du *Seau enlevé*, en comparaison du *Lutrin* de Boileau, tom. VI, p. 148.

Taureaux. Description d'un combat de taureaux, tom. XIV, p. 288.

Télémaque. Idée de cet ouvrage de Fénélon, tom. I, p. 222; ce qu'en dit Voltaire, *ibid.*; pourquoi il n'y a pas plus de profondeur dans ses idées politiques, p. 224; succès de cet ouvrage, p. 225; n'est pas un poëme à opposer au *Tasse*, à *la Henriade*, à *Milton*, p. 194; n'a pu obtenir parmi nous le titre de poëme, pourquoi, p. 66; son auteur ne l'appela ni poëme ni roman, tom. XIV, p. 281; pourquoi cet ouvrage est si beau, p. 283; on peut lui comparer la *Cyropédie* de Xénophon, tom. III, p. 297.

Tempête (Description d'une), tom. XIV, p. 295.

Temple (Société du), hôtel de Paris. Idée des membres qui composaient cette société, tom. VIII, p. 45.

Temple de la Gloire (le). Idée de cet opéra de Voltaire, tom. XII, p. 96 et suiv.; anecdote curieuse sur la première représentation, p. 102 (*voyez* la note); cet ouvrage a passé avec les fêtes où il a été représenté, tom. V, p. 394.

Temple de Gnide (le). Idée de ce roman de Montesquieu, tom. XV, p. 41. Idée de la traduction en vers, par Colardeau, tom. XIII, p. 367.

Temple du Goût (le), poëme de Voltaire, causa un soulèvement général quand il parut, tom. IX, p. 304.

Temple de la Paix (le), ballet de Quinault : à quelle occasion il fut fait. Idée de cette pièce, tom. VI, p. 76.

Temples de la Raison. Au tems de la révolution on appelait ainsi les églises dans toutes les communes, tom. XVI, p. 284.

TENCIN (madame de). Idée de son roman *le Comte de Comminge*, tom. VII, p. 306, et tom. XIV, p. 250; — du *Siége de Calais*, des *Malheurs de l'Amour*,

ibid. ; conseil que les plus beaux esprits de sa société l'engagèrent de donner à Voltaire, tom. IX, p. 146.

Térée. Idée de cette tragédie de Lemierre, t. XI, p. 244.

TÉRENCE, poète comique latin, avait pris Ménandre, auteur comique grec, pour son modèle, tom. II, p. 3, 5 ; était véritablement comique, p. 7 ; supérieur à Plaute, p. 73 ; son *Andrienne* a été transportée sans succès sur la scène française, p. 74 ; sentiment de Jules-César sur ce comique, *ibid.* ; lieu de sa naissance, p. 75 ; sa condition, p. 76 ; ce qui lui arriva chez le comique Cécilius, *ibid.* ; était intime de Scipion et de Lælius, *ibid.* et p. 154 ; eut beaucoup à se plaindre d'un certain Lucius, p. 77 ; son *Hécyre* n'eut pas de succès, *ibid.* ; roman de cette pièce, *ibid.* ; idée de son *Eunuque*, p 80 ; Brueys et Palaprat en ont emprunté leur *Muet*, *ibid.* ; parallèle des deux pièces, p. 81 et suiv. ; Molière a pris dans son *Phormion* l'intrigue de ses *Fourberies de Scapin*, p. 83 ; idée de son *Heautontimorumenos* ou l'*Homme qui se punit lui-même*, p. 85 ; ses comédies ont été notées pour être chantées ; preuve qu'on en a, tom. XV, p. 177.

Termes : leur exacte propriété employée par les poètes ; mérite difficile et rare ; Racine l'a possédé plus que tout autre, tom. IX, p. 16 ; — l'accumulation des termes abstraits est un des vices dominans dans les écrivains de nos jours, tom. I, p. 19.

Terreur (le décret de la) : ce que c'était dans la révolution française ; ce système fut légalement prononcé, tom. VIII, p. 26, 33 ; ce qu'il opérait dans les départemens, p. 28.

TERTULLIEN, Père de l'Église latine. Idée de son style, tom. IV, p. 14.

TÊTU, chansonnier français : ce que l'on en doit penser, tom. VI, p. 432.

THALÈS, philosophe grec. La cosmogonie chantée par Hésiode et Ovide est beaucoup plus sensée que la sienne, tom. III, 2e. partie, p. 13.

Théagène et Chariclée. Idée de ce roman grec, tom. III, 2e. partie, p. 349.

Théâtre des Anciens. Idées générales sur cet objet, tom. I, p. 310; — des Grecs, toujours renfermé dans leur propre histoire, bien différent du nôtre, qui peut chercher des sujets dans les quatre parties du Monde, tom. I, p. 79; — espagnol; utilité qu'en a tirée Molière, tom. XI, p. 488; — français; qu'est-ce qui l'a mis au dessus de tous ceux qui ont existé et qui existent aujourd'hui, tom. I, p. 79; la lecture des romanciers espagnols l'a infecté pendant longtems, tom. IV, p. 67; a été long-tems en proie aux farces d'Italie et au jargon de Scaramouche, p. 69, 184; — de la Foire; a repris faveur sous Francisque et Monnet, Favart, Duni, etc. tom. XII, p. 167; transporté à la comédie italienne, p. 168; le bon goût ne s'y est montré qu'avec la décence, p. 300; idée de celui de Piron, p. 275; — italien; avec *Ninette à la cour*, les *Étourdis* et les *Embarras des richesses* on a tout le fonds en comédies de ce théâtre, p. 330; comment Fontenelle appelait l'ancien, p. 361.

Thébaïde (la). Idée de ce poëme de Stace, tom. I, p. 271.

Thébaïde (la). Idée de cette tragédie d'Euripide, t. I, p. 454.

Thébaïde. Garnier, tragique français, en a fait aussi une, tom. IV, p. 193.

Théiste : définition de ce mot ; sa différence avec le mot déiste, tom. XVI, p. 15.

Thêmes : nécessité d'en conserver l'usage dans l'étude des langues, tom. XVI, p. 167 ; plusieurs personnes en ont blâmé l'usage dans les universités, mais sans réflexion, p. 393.

THÉMISTHE, rhéteur grec, avait plus de littérature que de talent, tom. IV, p. 15.

THÉMISTOCLE, autant bon orateur que grand politique, selon Cicéron, tom. II, p. 399.

THÉOCRITE. Idée de ce poète pastoral grec, tom. II, p. 123 ; Virgile, plus varié que lui, *ibid.* ; a été traduit par Chabanon, p. 124.

Théodicée, ouvrage de Platon : que veut dire ce mot, tom. III, 2e. partie, p. 28.

THÉODORE, ancien rhéteur grec : ce qu'il dit sur le style, rapporté par Quintilien, tom. I, p. 132.

Théogonie (la), poëme d'Hésiode, qu'on peut assimiler aux *Métamorphoses d'Ovide*, mais inférieur, tom. I, p. 300 et suiv.

THÉOPHRASTE : la qualité que les Anciens ont distinguée chez lui, est la pureté de son atticisme, tom. III, 2e. partie, p. 209 ; Larochefoucauld lui est supérieur, *ibid.*, ainsi que Labruyère, *ibid.*

THÉRAMÈNE, orateur grec : ce qu'en pensait Cicéron, tom. II, p. 399.

Théramène, confident d'Hippolyte dans la tragédie de *Phèdre* de Racine : son récit de la mort d'Hippolyte, trop long et trop soigné, tom. V, p. 123 ; ce qui peut le justifier, p. 124.

Thésée : ce rôle, dans la tragédie de *Phèdre*, n'est pas à l'abri de la critique, tom. V, p. 124.

Thésée, opéra de Quinault : le style en est soigné ; situation empruntée du *Britannicus* de Racine, tom. VI, p. 73.

Théséide, poëme grec, contenant la vie de Thésée, à qui Aristote a refusé le nom de poëme épique, tom. I, p. 189.

THESPIS, auteur grec, n'a point fondé le théâtre chez les Grecs, tom. I, p. 320.

Thétis et Pelée, opéra de Fontenelle : ce qu'en pense Voltaire, tom. VI, p. 91 ; eut long-tems de la réputation, mais peu méritée, *ibid.* ; n'a pas survécu à son auteur, tom. XII, p. 4, et tom. XV, p. 24.

THÉVENARD, professeur de musique sous Louis XIV : ce qu'on en dit, tom. XII, p. 163.

THIBAULT, comte de Champagne, bon chansonnier du treizième siècle, tom. IV, p. 84 ; a employé le premier les rimes féminines, *ibid.* ; la pièce qu'on lui attribue était dans l'anthologie française, p. 85.

THOMAS (Antoine), de l'académie française, a emprunté des idées de Platon dans son ode sur *le Tems*, tom. III, 2e. partie, p. 17, et tom. XIII, p. 249. Examen de ses autres odes, p. 257 ; tous ses panégyriques avant l'éloge de Descartes sont inférieurs, tom. XIV, p. 193 ; leur succès passager n'est dû qu'à la supériorité des sujets, *ibid.* ; de l'éloge de Marc-Aurèle, *ibid.* ; citation du début, p. 196 ; de la péroraison, p. 200. Idée de son *Essai sur les éloges*, p. 203 ; de son *Essai sur les femmes*, *ibid.* ; son hyperbole insensée dans son éloge de Descartes, qu'il dit avoir *recréé l'entendement humain*, tom. XVI, p. 139 ; s'est déridé en faisant un opéra d'*Amphion*. Idée de cette pièce, tom. XII, p. 93 ; son opinion sur une

scène d'*Iphigénie*, tom. V, p. 129; a fait l'éloge de Louis, dauphin, fils de Louis XV, tom. XIV, p. 193, et tom. XV, p. 249; est mort chrétiennement, administré par l'archevêque de Lyon, p. 250; réponse à ce que dit de lui M. Garat, tom. III, p. 168.

THOU (de) a imité l'élégance des Latins dans son *Histoire universelle*, tom. IV, p. 58.

THOYNARD : trait d'avarice de ce fermier-général, tom. XV, p. 461; comment lui a été funeste, p. 462.

THRASÉAS, censeur du tems de Sénèque, tom. III, 2e. partie, p. 344; sa fin, p. 346.

THUCYDIDE, historien grec : notice de sa vie, tom. III, p. 295; moins agréable que Xénophon, p. 296; Quintilien lui compare Salluste, p. 298.

TIBULLE. Idée de ce poète latin, tom. II, p. 209; ce qu'en dit Chaulieu, p. 210; traduction en vers de sa première élégie, p. 212.

TICHOBRAHÉ : ce qu'il a fait pour l'avancement des sciences, tom. IV, p. 57.

TIEDMAN : nous lui devons le meilleur commentaire sur Platon, et il en a donné une nouvelle édition in-8°., tom. III, 2e. partie, p. 192.

TIGELLIN, ministre des débauches de Néron, cause la mort de Pétrone, tom. II, p. 179.

TILLEMONT (de) : mérite de son *Histoire ecclésiastique*, tom. VII, p. 168.

TIMÉE de Locres, disciple de Pythagore : notice sur ce philosophe, tom. III, 2e. partie, p. 9, à la note.

Timée, ouvrage de Platon : ce qu'il y dit de Dieu, tom. III, 2e. partie, p. 14.

Timocrate, tragédie de T. Corneille, jouée quatre-vingt fois de suite. Idée de cette pièce, tom. XIII, p. 69.

TIMOTHÉE, célèbre musicien grec : effet que faisait sa musique sur Alexandre, tom. VIII, p. 312.

Tirésias, pièce de Piron ; l'indécence y avait paru si outrée, qu'elle ne fut représentée qu'une fois, tom. XII, p. 275.

Tiridate, tragédie de Campistron. Il y a quelque intérêt dans cette pièce, tom. V, p. 343.

TITE-LIVE, historien latin : ce qu'en dit Quintilien, tom. III, p. 298 ; parallèle entre lui et Salluste, *ibid.* ; anecdote au sujet de sa réputation, confirmée par saint Jérôme, p. 299 ; bon mot de Plutarque, qu'on ne doit pas lui appliquer, *ibid.* ; combien il nous reste de livres de son *Histoire*, p. 300 ; sobriquet qu'Auguste lui avait donné, *ibid.* ; reproche peu fondé que lui a fait l'abbé Desfontaines, *ibid.* ; est accusé de superstition, p. 301 ; réponse à ce sujet, *ibid.* ; n'était pas à l'abri de la jalousie, p. 303 ; a excellé dans les portraits, tom. VIII, p. 111.

Toison d'or, pièce de P. Corneille, espèce d'opéra, représenté en Normandie chez le marquis de Sourdéac, tom. VI, p. 47.

Tolérance (la), tragédie de Voltaire. (*Voyez Guèbres.*)

Tom-Jones est le chef-d'œuvre des romans de Fielding, tom. XIV, p. 263 ; sa traduction est le seul ouvrage de Laplace qui soit resté, p. 309.

Tonnerre (le), l'un des meilleurs contes de Vergier, tom. VI, p. 386.

Topiques (des), Traité de Cicéron sur l'art oratoire, tom. II, p. 383.

TORCY (de). Ses *Mémoires sur l'Histoire de France* sont précieux, tom. VII, p. 173.

TORRICELLI, disciple de Galilée. Ce qu'il a fait pour

l'avancement des sciences, tom. IV, p. 56. Nos expériences sur l'électricité sont-elles un plus grand pas et une acquisition plus utile que celles de ce physicien, tom. XV, p. 4.

TOUSSAINT, auteur du livre *des Mœurs*; philosophe moins édifiant que Vauvenargues, tom. XV, p. 233; est le premier qui ait proposé un plan de morale naturelle, indépendant de toute croyance religieuse, p. 286. Idée du caractère de cet auteur, p. 287. Examen de son livre, p. 289; a été l'un des éditeurs du *Dictionnaire de Médecine*, tom. XVI, p. 2.

Trachiniennes (les), tragédie de Sophocle. Idée de cette pièce, tom. I, p. 355.

Traductions (les) les plus estimées du dix-septième siècle sont celles de Vaugelas, d'Ablancourt et de Tourreil, tom. VII, p. 328; deux règles indispensables à observer dans toutes, *ibid.*

Tragédie. Définition de ce mot, tom. II, p. 88; quels sont les trois genres qu'elle peut traiter, tom. IX, p. 315; quels sont les plus propres à fournir un grand intérêt, *ibid.*; la première loi dans tous est d'émouvoir, p. 319; les grands événemens soutiennent mieux la dignité de la tragédie, *ibid.*; l'amour a très-souvent l'inconvénient de l'affadir, *ibid.* — de l'ancienne, t. I, p. 311; — de la bourgeoise. Idée de ce genre, t. XI, p. 478; la française manque de spectacle et d'action, partie trop négligée par nos premiers grands maîtres, tom. X, p. 391; appendice sur la latine, tom. I, p. 499; la bonne tragédie chez les Modernes est originaire de la France, tom. XII, p. 155; chez les Italiens, suivant Voltaire, elle a été tuée par la musique, p. 157; suivant lui, nous la devons au

cardinal de Richelieu, tom. VI, p. 46; graces à Voltaire, elle peut opposer, dans le dix-huitième siècle, une suite de chefs-d'œuvre au siècle précédent, tom. XI, p. 309; son art est composé de parties plus nombreuses, plus diverses et plus importantes que celui de la comédie, p. 320; est plus difficile à bien exécuter ou représenter que la comédie, p. 328; différence de ce genre de poésie à l'Opéra, tom. XII, p. 207 et suiv.

Tragiques grecs (les) ont eu un avantage sur les Modernes, d'offrir à leurs concitoyens les grands événemens de leur histoire, tom. IV, p. 361; ceux d'un ordre inférieur sous le siècle de Louis XIV, tom. V, p. 289; nos plus célèbres se sont essayés avec succès dans le comique, et les comiques n'ont pas pu faire une tragédie passable, tom. XI, p. 328.

TRAJAN. Son panégyrique par Pline n'a pas grand effet sur l'imagination, tom. VII, p. 21.

Tranquille : combien de fois, suivant Fréron, ce mot est dans *la Henriade*; puérilité de ces calculs, tom. VIII, p. 68.

TRASÉAS, ami du poète Perse, tom. II, p. 178.

TRASIMAQUE, de Calcédoine, orateur grec : ce qu'en pensait Cicéron, tom. II, p. 399.

Travail (le) et la peine ne sont pas un vice de nos institutions, tom. XVI, p. 276.

Travaux d'Apollon (les). Idée de cet ouvrage de Sénecé, tom. VI, p. 394, 395.

Travaux et les Jours (les), poëme d'Hésiode, qui a donné à Virgile l'idée de ses *Géorgiques*. Idée qu'on en donne, tom. I, p. 300 et suiv.

TRAVENOL, violon de l'Opéra, que Voltaire fit emprisonner

sonner comme distributeur d'un libelle contre lui, tom. X, p. 73.

TRESSAN (le comte de) a fait une traduction nouvelle de l'*Amadis de Gaule*, tom. XIV, p. 279.

TRESSÉOL (M. de), éditeur des Œuvres de Desmahis. Erreurs dans lesquelles il est tombé, t. XIII, p. 353.

Triomphe de l'Amour (le). Idée de ce ballet de Quinault; à quelle occasion il fut fait, tom. VI, p. 76.

Triomphe des Arts (le). Idée de cet opéra de Lamotte, tom. XII, p. 19.

Triple Mariage (le), comédie de Destouches: ce que l'on en dit, tom. XI, p. 335.

TRISSIN (le), poète italien, inférieur au Tasse, tom. IV, p. 48. Saint-Gelais, poète français, a traduit sa *Sophonisbe*, p. 189.

TRISTAN, poète français. Le succès de sa tragédie de *Mariamne* a engagé Voltaire à traiter le même sujet, tom. IX, p. 62; différence entre l'une et l'autre, p. 81; ce que Voltaire en a emprunté, p. 82.

Tristes (les). Idée de ce poëme d'Ovide, tom. II, p. 193, 206.

Triumvirat (le). Idée de cette tragédie de Crébillon, tom. XI, p. 124.

Triumvirat (le). Idée de cette tragédie de Voltaire, qui ne fut représentée qu'une fois, tom. X, p. 395 et suiv. Crébillon avait traité le même sujet à l'âge de quatre-vingt-deux ans, *ibid.*; son auteur n'y fut pas reconnu, p. 396; l'amour est déplacé dans cette pièce, et pourquoi, p. 400; défaut des principaux caractères, p. 397 et suiv.; beau morceau de détail, p. 403; le style en est plus soutenu que dans *Olympie*, p. 405.

TROGUE POMPÉE, historien qui avait fait une *His-*

toire universelle, dont Justin nous a donné l'abrégé, tom. III, p. 326.

Trois siècles (les), ouvrage littéraire. Erreur de son auteur, relativement à quelques pièces de Corneille, tom. IV, p. 350.

TRONCHIN, célèbre médecin de Genève, loué, puis dénigré dans le poëme de la *Guerre de Genève*, tom. VIII, p. 225; n'a été que le disciple de Boerhaave, tom. XV, p. 5.

Troqueurs (les), opéra-comique de Dauvergne, donné avec succès, tom. XII, p. 167 et 168; parodié dans *Raton et Rosette* par Favart, *ibid.*

Troubadours (les) nous ont apporté la rime, tom. IV, p. 81; tems où ils fleurirent, p. 82.

Troyennes (les). Idée de cette tragédie d'Euripide, imitée par Châteaubrun, tom. II, p. 466. Jean de la Taille a imité quelques-unes de ses situations dans sa tragédie des *Gabaonites*, tom. IV, p. 190.

Troyennes (les). Idée de cette tragédie de Châteaubrun, tom. XI, p. 235.

TRUBLET a voulu faire tomber la gloire poétique, tom. VIII, p. 305; ses paradoxes en littérature, tom. XIII, p. 3, 10; sa philosophie, erronée en littérature, ne le fut jamais en religion ni en morale, p. 80; c'est là subtilité qui caractérise ses écrits, p. 81; il obtint une place à l'académie par son dévoûment à Lamotte et à Fontenelle, *ibid.*; ce qu'il fait dire à la Nature en formant chaque homme, p. 82; convient que Lamotte était un esprit du premier ordre, p. 83; ce qu'il disait sur la poésie, p. 89; s'est appuyé d'une inconséquence de Voltaire pour louer Lamotte sur ses *Odes*, p. 90; parallèle qu'il faisait de Louis XIV et de Lamotte,

p. 91 ; regardait Lamotte comme un des meilleurs critiques, p. 97.

Turcaret, comédie de Lesage. Il n'y a pas de pièce où le dialogue soit plus piquant et plus gai, tom. XI, p. 323, et tom. XIV, p. 237.

TURENNE (de) : ses *Mémoires sur l'Histoire de France* sont malheureusement trop courts, t. VII, p. 173.

Tusculanes. Mérite de cet ouvrage philosophique de Cicéron, tom. III, 2e. partie, p. 216, 224.

TUSCULUM, petite ville d'Italie, où Crassus et Cicéron eurent des maisons de campagne, lieu de la scène où fut dialogué le *Traité de l'orateur* de Cicéron, tom. II, p. 351.

Tybérinus (le faux). Examen de cette tragédie de Quinault, tom. V, p. 333.

Tyrannie : quelle est la plus odieuse, tom. VIII, p. 21 ; depuis Aristote jusqu'à nous, les acteurs des théâtres en ont exercé une sur les auteurs dramatiques, tom. I, p. 81.

Tyrcis et Amarante. Idée de ce petit poëme de Lafontaine, tom. VI, p. 368.

U.

Ulysse, rôle de l'*Iphigénie* de Racine : sa substitution à celui de Ménélas est une preuve de l'excellent esprit de l'auteur, tom. V, p. 66.

Union de l'âme avec le corps : beau morceau de Fénélon sur cet objet, tom. VII, p. 206 ; réponse de Newton à une question sur l'empire de l'âme sur le corps, p. 207.

Universités de France : élégie sur leur destruction, tom.

IV, p. 18, 19; nécessité de leur rétablissement, tom. XVI, p. 383; plusieurs changemens à faire dans celle de Paris, *ibid.*

Uranistes : ce qu'était cette société ; elle tenait pour Voiture dans la querelle des deux *sonnets*, contre Benserade, tom. IV, p. 144; madame de Longueville était à leur tête, p. 145.

Utile (l') : rectification de cette fausse dénomination par Cicéron, tom. III, 2e. partie, p. 148.

Utopie, ouvrage de Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, dans lequel il imagine un plan de gouvernement, tom. XVI, p. 238.

V.

Vacances (les), dans les universités, doivent être très-limitées, tom. XVI, p. 386.

VADÉ a eu une vogue heureusement très-passagère dans le genre poissard, tom. XII, p. 303; n'avait fait aucune étude, p. 304; on n'en peut citer que quelques chansons, p. 306; titres vains qu'on a voulu lui donner, *ibid.*; reproche qu'on fait à l'auteur de ce *Cours*, de n'avoir point parlé de sa *Pipe cassée*, p. 308, à la note; a travaillé avec succès pour le théâtre de la Foire, tom. XII, p. 267.

VALÈRE-MAXIME, polygraphe latin : notice de cet auteur, tom. III, 2e. partie, p. 362.

VALÉRIUS ANTIAS, historien des premiers âges de Rome, dont il ne nous reste rien, tom. III, 2e. partie, p. 351.

VALÉRIUS FLACCUS, poète latin, a fait un poëme sur *la Conquête de la Toison d'Or*. Idée de cet ouvrage, tom. I, p. 309.

Valets intrigans : cette espèce de rôle des Grecs a passé aux Latins, et ensuite chez les Modernes, tom. V, p. 453.

Valets-Maîtres (les). Idée de cette comédie de Rochon de Chabanes, tom. XI, p. 681.

VALTERIE (la) est bien loin du mérite de Saint-Évremond, tom. VII, p. 296.

Vanité française (la) excède la mesure ordinaire de vanité des autres peuples, tom. XIV, p. 443.

VAN-SWIETEN, célèbre médecin : malgré son mérite, n'a été que le disciple de Boerhaave, tom. XV, p. 5.

VARDES (marquis de) : bon mot qu'il dit à Louis XIV à son retour d'un long exil, occasionné par une perfidie, tom. XII, p. 153.

VARILLAS, historien français, est plutôt romancier qu'historien, tom. VII, p. 157.

VARLET débita au Lycée un poëme à la louange de Marat, tom. VIII, p. 7, à la note.

VARRON, auteur latin, avait fait pour Rome ce que Pausanias avait fait pour la Grèce, tom. III, 2e. partie, p. 362 ; notice sur cet auteur, *ibid.*

VAUCANSON, célèbre mécanicien : anecdotes à son sujet, tom. XV, p. 388.

Vaudeville : Panard a réussi dans ce genre, tom. XII, p. 300 et suiv.

VAUVENARGUES, philosophe moraliste. Idée de ses *Réflexions et Maximes* ou *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, tom. XV, p. 215 ; est faible en métaphysique, p. 218 ; ce qu'il dit de l'imagination, *ibid.* ; de la pénétration, p. 219 ; sur la profondeur, p. 220 ; sur la délicatesse et la finesse, p. 221 ; sur le goût, *ibid.* ; sur l'éloquence, *ibid.* ; sur les passions,

p. 222 ; sur l'amour propre, p. 223 ; passage cité, p. 230 ; défauts essentiels remarqués, p. 238 ; sur la vertu, p. 241 ; morceau cité, p. 243 ; méchamment inculpé d'incrédulité, p. 247 ; pourquoi, p. 250. Examen de deux paradoxes de son ouvrage, p. 254 ; justesse de ses réflexions critiques sur quelques poètes, p. 257 ; a plus d'élévation dans les pensées, que Larochefoucauld, p. 258 ; n'est pas si piquant et si pittoresque que Labruyère, *ibid.* ; n'a pas le fini de la diction de Duclos, p. 258 ; selon lui les grandes pensées viennent du cœur, tom. IX, p. 342 ; a condamné la salutaire pensée de la mort, tom. III, 2e. partie, p. 68 ; pensée heureuse qu'on en cite, tom. II, p. 423 ; ce qu'il dit de Boileau, tom. VI, p. 313 ; — comparé avec les autres moralistes, tom. XV, p. 258.

Veillée villageoise, épisode du poëme des *Mois* de Roucher, en général agréable, tom. VIII, p. 398.

Venceslas, tragédie de Rotrou. Examen de cette pièce, tom. V, p. 291 ; le rôle de Ladislas est le plus dramatique de la pièce ; Voltaire y a puisé celui de Vendôme, p. 302.

VENDÉE (guerre de la), assimilée à la conduite de Verrès en Sicile, tom. III, p. 211.

Vengeance des Marquis (la), comédie par Devilliers, est une critique de *l'École des Femmes*, tom. V, p. 419, 420.

Venise sauvée, tragédie d'Orway, poète anglais : Lafosse a tracé son plan de *Manlius* sur cette pièce, tom. V, p. 372 ; traduite par Laplace, tom. XIV, p. 306, eut du succès dans sa nouveauté, p. 307.

Vénitienne (la). Idée de cet opéra de Lamotte, tom. XII, p. 29.

VÉNUS : inconvenance à Roucher de la faire promener sur les eaux en février, tom VIII, p. 414.

VERGIER, poète français : Sénecé et lui sont les seuls à distinguer après Lafontaine dans le genre du conte, tom. VI, p. 386 ; celui du *Rossignol* et du *Tonnerre* sont les meilleurs, *ibid.* ; morceaux cités d'autres contes, p. 387 et suiv. ; il est trop libre pour être cité, p. 390 ; sa réponse en vers à Lafontaine ; mérite de cette pièce, p. 391 ; ce que l'on doit penser de ses chansons, tom. VI, p. 432.

Véritables précieuses (les), comédie de Somaize ; satyre des *Précieuses ridicules* de Molière, tom. V, p. 418.

Vérité (la), célèbre pensée de J. J. Rousseau sur la vérité, tom. XVI, p. 60 ; un de ses avantages, tom. IX, p. 419.

VERRÈS, préteur romain : difficultés qu'avait à vaincre Cicéron en plaidant contre lui, tom. III, p. 18 et 19 ; s'exila lui-même pour éviter le jugement, p. 20 ; sa fin malheureuse, p. 21 ; Cicéron avait composé sept harangues contre lui, et n'en prononça que deux, *ibid.* ; morceau de la dernière, p. 23 et suiv. ; la guerre de la Vendée, assimilée à ses vexations en Sicile, p. 211.

Vers : des différentes mesures dont on se servait avant Malherbe, tom. IV, p. 87 ; différens exemples de belle coupe de vers, tom. IV, p. 111 ; leçon et beau modèle donnés en ce genre par Voltaire, *ibid.* ; ce que l'on entend par vers qui tombe sur le nez, p. 113 ; — latins ; dans quelles classes, dans les universités, on en devrait faire, tom. XVI, p. 393.

Versac, roman de Crébillon fils : on en a fait quelques copies gauches et maussades, tom. XII, p. 304.

Versification (la). Son mérite ne brille dans aucune pièce de Voltaire, plus que dans *Alzire*, tom. IX, p. 395.

VERTOT (l'abbé de). Mérite de ses *Révolutions romaines, de Portugal et de Suède*, tom. VII, p. 157; ce qu'il aurait pu faire de mieux, p. 158; ce qu'il faut penser de son *Histoire de Malte*, *ibid.*

Vert-Vert, poëme de Gresset, est plutôt un conte qu'un poëme, tom. VIII, p. 256; a été, à sa naissance, un phénomène littéraire, p. 257; quel âge avait l'auteur lorsqu'il le composa, *ibid.*; J. B. Rousseau le met au dessous de *la Chartreuse*, p. 259; ne doit point être mis sur la même ligne que *la Henriade*, t. I, p. 193.

Vertu (la). Il est absurde de la couronner ici-bas, et pourquoi, tom. VIII, p. 364; opinion de Claudien sur cela, p. 365.

VESTRIS (madame), actrice du théâtre français, a fait de vains efforts pour faire remettre la pièce d'*Oreste* de Voltaire, et pourquoi, tom. X, p. 122.

Veuve du Malabar (la). Idée de cette tragédie de Lemierre, tom. XI, p. 255.

VICQ-D'AZIR, célèbre médecin, successeur de Buffon à l'académie française; mérite de son discours de réception, tom. XIV, p. 204, et tom. XV, p. 82; n'a été que le disciple de Boerhaave, p. 5; persécuté dans la révolution, s'est fait ouvrir les veines, *ibid.*

VIDA, poète latin d'Italie, a fait revivre dans son tems l'élégance de l'antique latinité, tom. IV, p. 42.

Vie monastique (la) : assertion de l'abbé Poulle contre cet état; combattue, tom. XIV, p. 95.

Vieillesse (la). Passage sur ce sujet, tiré de Saint-Évremond, tom. VII, p. 288; il y a plus d'un incon-

vénient à revenir, à cet âge, sur des écrits travaillés long-tems auparavant ; preuve dans Voltaire, t. IX, p. 13 ; dans *Œdipe*, *ibid.*

VILLARS (le maréchal de) : éloge de ce grand capitaine, tom. VIII, p. 43 ; dit dans ses *Mémoires*, qu'à vingt-quatre ans Voltaire était le premier des poètes de son tems, p. 48.

VILLEROY (de) : ses *Mémoires sur l'Histoire de France* sont précieux, tom. VII, p. 173.

VILLETTE (de), (caché sous le nom de *Nigood*) : réponse à ses différentes questions ; pourquoi Boileau n'a pas tenté tous les genres de poésie, tom. VI, p. 249 et suiv. ; son indécence à traiter l'ordre de l'Oratoire avec mépris, p. 261.

VILLETTE (mademoiselle), depuis madame Clerval, a contribué au succès du théâtre de la Foire, tom. XII, p. 268.

VILLOISON, professeur de langue grecque : anecdote à son sujet, tom. XV, p. 449 ; vœu de l'auteur pour qu'il soit admis à enseigner un jour la langue grecque au collége de France, p. 409.

VILLON, ancien poète français : quel était son genre de poésie, tom. IV, p. 87.

Vingt-deux conventionnels (les) ; après leur massacre, ce qui fut répondu à ceux qui demandaient la fin des boucheries, tom. VIII, p. 32, à la note.

VIRGILE, prince des poètes latins. Ses différens ouvrages, tom. I, p. 260 ; ses *Géorgiques*, le plus parfait des ouvrages qui nous ait été transmis par les Anciens, sont devenus un ouvrage français, *ibid.*, et tom. VIII, p. 318 ; son *Énéide* a des défauts, p. 262 ; est soupçonné de plagiat, *ibid.* ; pourquoi appelé l'*Homé-*

rique ; a imité Théocrite dans ses *Églogues*, et Hésiode dans ses *Géorgiques*, *ibid.* ; a copié dans Pisandre, poète grec, le second livre de son *Énéide*, p. 263 ; est bien inférieur à Homère pour les caractères, le plan et l'invention, p. 266 ; ses second, quatrième et sixième livres sont les morceaux regardés partout comme les plus finis et les plus complétement beaux de l'Épopée, p. 268 ; jugement qu'en porte l'abbé Trublet, p. 269, à la note ; parallèle de Virgile et d'Homère, *ibid.* ; est le plus grand maître de l'harmonie poétique, p. 316 ; ne s'étend pas beaucoup dans la description de la tempête qui disperse la flotte d'Énée, et pourquoi, p. 331 ; fait agir ses dieux d'une manière plus raisonnable qu'Homère, tom. I, p. 212 ; en quoi il lui est supérieur, et pourquoi l'*Énéide* est très-inférieure à l'*Iliade*, p. 235 ; a imité l'*épisode* de Didon de l'*Ariane* de Catulle, tom. II, p. 190 ; tirait quelquefois de l'or du fumier d'Ennius, tom. VIII, p. 439 ; application de ce proverbe, *ibid.* ; est plus varié dans ses pastorales, que Théocrite, tom. II, p. 123 ; n'a pas encore été balancé dans la poésie épique, tom. XIII, p. 101 ; morceau des triomphes d'Auguste, imité par Racine le fils, tom. VIII, p. 236.

Virginie. Idée de cette tragédie de Lemierre, tom. XI, p. 255.

Viriate, femme de Sertorius, dans la tragédie de ce nom, par P. Corneille, tom. IV, p. 340.

VISÉ, auteur du *Mercure galant.* Idée de ce journal, tom. VII, p. 334.

Visionnaires (les) de Desmarest : ce que c'est que cette pièce, tom. V, p. 381.

Visiteurs-généraux de l'université : places à établir dans le tribunal du recteur, tom. XVI, p. 385 ; leur office, p. 413.

VITRUVE : notice sur cet auteur latin, tom. III, 2e. partie, p. 362.

VOISENON : ce qu'il disait à propos du *Cercle*, comédie de Poinsinet, tom. XV, p. 537.

VOITURE, poète français : ce qu'on en doit penser, tom. IV, p. 135 ; morceau de sa pièce de vers au prince de Condé, la seule pièce qui ait quelque mérite, p. 137 ; contraste de cette pièce, fait par Voltaire, p. 139 ; ses plus jolis vers nous ont été conservés par madame de Motteville dans ses Mémoires, p. 140 ; ses vers à la reine Anne, p. 141 ; les uranistes tenaient pour lui, p. 144 ; avec tous ses défauts n'a pas été inutile pour former le goût, p. 71 ; l'un des héros du style épistolaire, tom. VII, p. 322.

VOLTAIRE (Arouet de), poète français, fut l'un des premiers philosophes du dix-huitième siècle, tom. XV, p. 1 ; élève du Père Porée, jésuite, quand il commença à briller, tom. VIII, p. 45 ; a montré dès sa jeunesse cette hardiesse satyrique et irreligieuse qu'il a conservée malheureusement jusqu'à la fin, *ibid.* ; mis à la Bastille à dix-neuf ans, et pourquoi, *ibid.* ; faible dédommagement qu'il reçoit pour la méprise, p. 46 ; ce qu'il répondit au régent lorsqu'il lui fut présenté, *ibid.* ; mis une seconde fois à la Bastille, et pourquoi, p. 47, à la note ; à quoi il s'y occupa, *ibid.* ; donna son *Œdipe* pour son coup d'essai dramatique en 1718, p. 48 ; pourquoi il ne faut pas s'étonner qu'à dix-huit ans il n'ait pu tirer d'*Œdipe* que trois actes, tom. X, p. 3 ; M. de Villars le regar-

dait comme le premier poète de son tems, quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans, t. VIII, p. 48; ce qui fut l'occasion et le berceau de son poëme de *la Ligue*, *ibid.* et 49; l'entreprit avant de savoir les règles du poëme épique, *ibid.* Examen de cet ouvrage appelé depuis *la Henriade*, p. 50 et suiv. (*Voyez Henriade*); a beaucoup trop employé l'antithèse, p. 113; réponse à des hommes de beaucoup d'esprit, qui ne trouvent pas que sa poésie soit assez hardiment figurée, p. 136; quelle idée a de lui l'auteur des *Lettres sur la Henriade*, *ibid.*; éloge complet de son style, p. 137; a un défaut très-commun, la consonnance des hémistiches, p. 147; éloge que J. B. Rousseau fait de son poëme, p. 164; pourquoi n'a pas parlé de Sully et y a substitué Mornay; ce qu'en dit M. Clément, p. 179; la morale de *la Henriade* est toute dirigée contre le fanatisme, p. 191; morceau sur ce sujet, p. 192; le *Poëme de Fontenoy* est peu digne de lui, et pourquoi, p. 202; sa *Princesse de Navarre* et *le Temple de la Gloire;* ce qu'il dit de ces deux pièces, p. 202 et suiv.; vers de l'auteur sur ces deux pièces, p. 203; a été pour un moment le poète de la cour, p. 202; critiqué par le poète Roy dans sa requête au curé de Fontenoy, p. 204; sa facilité prodigieuse a été un écueil pour lui, p. 205; accusé d'insulter par des personnalités injurieuses, p. 206; a mieux réussi dans le poëme de la *Loi naturelle*, *ibid.*; qui n'est pas proprement un poëme, p. 207; citation du meilleur morceau, p. 208; a beaucoup imité Pope, *ibid.*; à qui a été dédié, p. 209; ce qu'on dit de *la Pucelle*, p. 211 (*Voyez Pucelle*); ce qu'on dit de sa *Guerre de Genève*, p. 224; ce qu'il y dit de Tronchin

et de J. J. Rousseau, p. 225; citation du morceau sur le papier imprimé, *ibid.*; ne croyait pas à la résurrection des corps, p. 216; il ne faut pas confondre chez lui la politesse et la critique, p. 234, 235, à la note; sobriquet qu'il donnait au cardinal de Bernis, à cause de son poëme des *Saisons*, p. 246; n'a pas pardonné à Gresset d'avoir renoncé à travailler pour le théâtre, *ibid.*; l'a affublé d'un couplet dans la pièce du *Pauvre Diable*, *ibid.*, p. 269, 275; n'a rien fait dans le genre comique, de supérieur au *Méchant*, *ibid.*; pendant un assez long-tems a soutenu l'honneur de la poésie française, p. 307; a éclipsé tous les prosateurs de son tems, excepté Buffon et Montesquieu, p. 307, 308; ce qu'il disait pour répondre à la plaisanterie de Duclos, *ibid.*; manière poétique dont il a tracé dans son *Alzire* la marche apparente du soleil, de l'équateur au tropique, tom. IX, p. 397; a prouvé mieux que personne, qu'il faut avoir beaucoup d'esprit soi-même pour se bien servir de celui d'autrui, tom. VIII, p. 399; invoque, dans sa *Henriade*, la vérité, p. 422; travaillait moins ses vers que Racine et Boileau, et est resté au dessous d'eux en cette partie, p. 430; a traité supérieurement deux fois le système de Newton, p. 445; sa supériorité sur ses contemporains n'est pas contestée, tom. IX, p. 1; c'est par esprit de parti qu'on lui préfère Crébillon, p. 2; sa tragédie d'*Œdipe* balance et surpasse en bien des endroits celle de Sophocle, *ibid.*; sentiment de J. B. Rousseau sur cette pièce, *ibid.*; a reconnu lui-même le vice des amours de Jocaste et de Philoctète, *ibid.*; morceau d'une de ses lettres sur *Œdipe*, p. 3; première raison alléguée pourquoi il l'a laissé sub-

sister, p. 4; seconde raison, p. 6; ce qu'il pensait du rôle de Jocaste, p. 7; réparation qu'il fait à Sophocle dans l'épître dédicatoire d'*Oreste*, sur ce qu'il a dit de lui au sujet de sa tragédie d'*Œdipe*, p. 8; a reconnu le premier tous les défauts de cette pièce, p. 10, 11; le rôle d'Œdipe est dessiné avec plus de grandeur que dans la tragédie grecque, p. 29; vers de cette pièce, qui ont été le premier signal de ses sentimens irreligieux, p. 30; beauté de la versification, p. 35; beau morceau sur les courtisans, p. 36; son succès brillant, p. 37, et pourquoi, p. 38; circonstances relatives à cette pièce, *ibid.* et suiv. Idée de sa tragédie d'*Artémire*; en quel tems fut jouée; comment reçue, p. 49; exposition de cette pièce; ses défauts; faiblement écrite, p. 50, 51, 53; se laissait aller souvent à un froid sentencieux, et imitait et copiait les tournures de Racine, p. 54; sa *Mariamne* est à peu près le même sujet qu'*Artémire*; en quel tems fut jouée, p. 56; n'eut d'abord aucun succès, *ibid.*; l'a retravaillée pendant un an, *ibid.*; ne s'est soutenue à la reprise que par les beautés de détail, p. 57; avait été engagé de traiter ce sujet par le succès de celle de Tristan, p. 62; s'est reproché depuis le tems qu'il y avait employé, *ibid.*; est une de ses pièces où il s'est le plus approché de l'élégance et de l'harmonie de Racine, *ibid.*; résumé de ses beautés, p. 63; pourquoi le succès n'a pas été durable, p. 77; ce que Voltaire a emprunté de celle de Tristan, p. 82; citation de la scène de Varus avec Hérode supprimée, p. 85 et suiv.; observation sur le style, p. 93. Examen de *Brutus*, p. 97; où il commença cette pièce, *ibid.*; ce qui la soutient

au théâtre, p. 105; plus admirée que suivie, *ibid.*; son propre jugement dans le *Temple du Goût*, *ibid.*; sa critique outrée par J. B. Rousseau, p. 107; citation de la dernière scène, p. 108, 109; beauté du caractère du premier rôle, digne d'être comparé aux plus beaux de Corneille, p. 120, 121, 133; son premier acte comparable à celle de la *Mort de Pompée*, p. 120; citation de la première scène, *ibid.* et suiv; vers de Piron en faveur de cette pièce, p. 139; pourquoi elle fut depuis écartée du théâtre, p. 140; observations sur le style, p. 141 et suiv.; conseil suggéré par les plus beaux esprits de sa société à madame Tencin pour Voltaire, p. 146; ce qu'il répondit à ce conseil, p. 147; son imagination mobile lui dictait souvent des avis qui n'étaient que du moment, p. 148; preuves de ce fait, p. 149; a tiré des effets plus grands de la passion de l'amour, que Corneille et Racine, p. 150; dans quel tems il a donné sa tragédie de *Zaïre*, la plus touchante de toutes les tragédies qui existent, p 147. Examen de cette pièce, p. 148. (*Voyez Zaïre.*) Sujet et examen d'*Adélaïde*, p. 261 et 262; est inférieure à *Zaire* pour la contexture et pour le style, *ibid.*; a trouvé l'art d'être original en imitant, p. 283; loi qu'il n'a pas assez observée à l'égard des figures, p. 266; sortes de fautes que l'on trouve dans ses plus belles tragédies, p. 276; de l'aveu de presque tous les gens de lettres, a su atteindre le dernier degré d'énergie dans la partie des passions, p. 298; quoique la versification soit faible, elle peut être placée parmi les meilleures de cet auteur, p. 302, 303; pourquoi elle fut vivement critiquée, p. 304; son *Temple du Goût* causa un soulévement général, *ibid.*; a donné en 1752

le *Duc de Foix*, tragédie, qui fut assez bien accueillie, p. 305; c'est *Adélaïde du Guesclin* rhabillée, *ibid.*; le Kain, malgré l'auteur, la remit au théâtre avec des corrections antérieures au *Duc de Foix*, *ibid.* Voltaire s'est emparé des sujets d'invention avec succès, p. 317; en quel tems a fait imprimer sa tragédie de la *Mort de César*, *ibid.*; quelle fut l'occasion de traiter ce sujet, p. 318; cette pièce a toujours été admirée des connaisseurs, p. 321; le Kain la fit remettre en 1763, lors des représentations de l'*Anglais à Bordeaux*, *ibid.* Examen de cette pièce, p. 322 et suiv.; scène qui y a été ajoutée en 1792 par les Jacobins, p. 354; observations sur son style, p. 355. Examen de sa tragédie d'*Alzire*; dans quel esprit composée, p. 360; objet principal, but de son dénoûment, et où il la composa, p. 361, 394; de quoi il s'occupait alors, p. 362; sujet absolument d'invention, p. 367. (*Voyez Alzire.*) Examen de *Mahomet*, p. 416; pourquoi il la préférait à toutes celles qu'il avait faites, p. 417; propre à démasquer l'hypocrisie, comme le *Tartuffe*, *ibid.*; ont été toutes deux défendues à leur naissance, et pourquoi, p. 418 et suiv.; principes pernicieux désavoués dans la préface, et qu'il a adoptés depuis, p. 419; elle n'a été bien sentie qu'à sa reprise en 1751, jouée par le célèbre le Kain, p. 420. (*Voyez Mahomet.*) Examen de *Mérope*, tom. X, p. 1; l'un des plus beaux sujets qu'il soit possible de traiter selon le jugement de Plutarque et d'Aristote, *ibid.*; avait été entrepris par Euripide, les cinq auteurs de Richelieu, Gilbert, Lachapelle et Lagrange, *ibid.* (*Voyez Mérope.*) Voltaire fut décoré des mêmes titres que le grand Racine, p. 71; son entrée à l'académie lui attire un libelle

libelle, *ibid.*; essuie un procès en réparation contre un certain Travenol, distributeur d'un libelle contre lui, p. 73; ce qui lui a fait entreprendre *Sémiramis*, *Oreste* et *Rome sauvée*, p. 75; a fait trois tragédies sur le même sujet, *Ériphile*, *Sémiramis* et *Oreste*, p. 76; citation de quelques beaux vers, p. 84; différence d'*Ériphile* et de *Sémiramis*, p. 85; examen de cette pièce, et citation de différens morceaux du caractère de cette princesse, p. 86 à 92; le quatrième acte est un des morceaux les plus tragiques qu'il ait faits, p. 95; il travaillait à cette pièce et à *Oreste* à la fois, p. 98; le style n'en est pas aussi pur que celui de *Mérope*, p. 113; fut accueillie d'une grande cabale, *ibid.*; bon mot de Piron à ce sujet, p. 114; comment fut remise à sa vraie place, *ibid.*; parallèle d'*Électre* et d'*Oreste*, p. 121; l'*Électre* est le seul sujet dans lequel Crébillon puisse entrer en comparaison avec lui, p. 122; est inférieur à Crébillon pour la reconnaissance et le dénoûment, p. 232; cette pièce fut plus maltraitée dans sa nouveauté que *Sémiramis*, et pourquoi, p. 233; observations sur son style, p. 235. Idée de *Rome sauvée*; fut plus applaudie dans sa nouveauté que *Zaïre*, *ibid.*; observations sur son style, p. 286. (Voyez *Rome sauvée.*) De l'*Orphelin de la Chine*; première cause de ses défauts, et à quel âge il l'a faite, p. 290, 292; questions à décider sur ses deux plans, et morceaux cités, p. 293, 296 à 340. De *Tancrède*; d'où elle est tirée, et à quel âge il l'a faite, p. 341, 381, 388; observations sur le style, p. 386. Idée d'*Olympie*, p. 391 et suiv.; du *Triumvirat*, qui a eu moins de succès encore qu'*Olympie*, p. 395; son style en est cependant plus soutenu, p. 405; des *Scythes*, *ibid.*

et suiv.; son style, plus défectueux que celui du *Triumvirat*, p. 412; des *Guèbres* ou de *la Tolérance*, *ibid.*; de la *Sophonisbe*, p. 416; paraît se dégoûter du théâtre et non de la tragédie, p. 422; n'a fait représenter ni les *Lois de Minos*, ni *Don Pèdre*, ni les *Pélopides*, tom. X, p. 422; est venu apporter à Paris les tragédies d'*Irène* et d'*Agathocle*, *ibid.* Idée des *Lois de Minos*, p. 423; esprit philosophique qu'il y fait paraître, p. 425; ce qui lui fit entreprendre la tragédie de *Don Pèdre*, *ibid.* Idée des *Pélopides*, *ibid.*; est la dernière lutte qu'il essaya contre Crébillon, p. 429; ne vaut pas une scène de l'*Atrée* de ce tragique, p. 432. Idée d'*Agathocle*, *ibid.*; ressemble beaucoup au *Venceslas* de Rotrou, *ibid.*; jouée le jour de l'anniversaire de sa mort, p. 435; comment fut écoutée, *ibid.* Idée d'*Irène*; accueil qu'on lui fit, p. 422, 435, 436; a reçu à sa représentation la récompense de soixante ans de travaux, p. 441; ce qu'il disait au sujet des défauts d'*Atrée*, tom. XI, p. 38; endroit d'une singulière vigueur de pensée et d'expression dont Voltaire s'est moqué à tort, *ibid.* et suiv.; trouve que le rôle de Pharasmane est plus fier et plus tragique que celui de Rhadamiste, p. 67; critique peu fondée que fait Voltaire de deux vers, p. 72, 74; son injuste sévérité à l'égard d'un endroit du cinquième acte de *Rhadamiste*, p. 87; inculpé par un journaliste sur un jugement de Boileau sur *Rhadamiste*, p. 90; a des monumens nombreux de beauté, p. 149; il sera toujours difficile de prononcer une primauté absolue entre Corneille, Racine et lui, p. 152; le ton qu'il a fait prendre à la tragédie a fait disparaître nombre de pièces qui avaient encore de la vogue, p. 153; a éclipsé, par sa *Mérope*,

la tragédie d'*Amasis*, p. 163; a fait parler conformément César, p. 321. Idée de sa comédie de l'*Indiscret*, p. 452; de l'*Enfant prodigue*, p. 454; de *Nanine*, p. 463; du *Droit du seigneur*, p. 466; de la *Femme qui a raison*, *ibid.*; de *la Prude*, p. 467; de *l'Écossaise*, *ibid.*; de la *Mort de Socrate*, p. 468; espèce de crainte qu'avait Voltaire lors de la célébrité des *Mémoires* de Beaumarchais; ce qu'il en disait, p. 583; n'a pu être un bon orateur dans aucun genre, p. 579; a fait soutenir la comparaison de son siècle avec le siècle précédent par ses tragédies, tom. XII, p. 1; ce que de Bernis lui écrivait sur la vanité du dix-huitième siècle, p. 2; a vengé Quinault, avec justice, des critiques injustes de Boileau, p. 42; l'opéra et l'ode sont les seuls genres où il n'ait eu aucun succès, et pourquoi, p. 94; analyse du *Temple de la Gloire*, p. 96 et suiv.; anecdote relative, p. 102, à la note. Idée de *la Princesse de Navarre*, p. 103; jugement que l'on en porte, p. 142; de *Samson*, *ibid.*; manquait ou de la connaissance ou de l'habitude des mesures lyriques, p. 110; a un caractère d'infériorité devant Racine dans cette partie, *ibid.* Idée de *Pandore*, p. 117; *Samson* et *Pandore* n'ont jamais été représentés, p. 124; des *Rois pasteurs*, opéra en cinq actes, p. 125; du *Baron d'Otrante* et des *Deux Tonneaux*, opéras-comiques, p. 130; avait de la gaieté sans doute, et en semait dans ses pièces souvent aux dépens de la religion et des bonnes mœurs, p. 138; ouvrages qui en sont la preuve, *ibid.*; portrait de cet écrivain dans sa vieillesse, *ibid.*; suivant lui, la musique a tué la tragédie chez les Italiens, p. 156; ses vers sur l'amour, tom. VII, p. 268. Examen de ses odes, tom. XIII, p. 289; de ses *Discours sur*

l'homme, p. 298; de son *Discours sur l'envie*, p. 314; de celui sur *le désastre de Lisbonne*, p. 317; de celui de *la Modération en tout*, p. 320; sa versatilité, p. 322 et suiv.; — du discours de *la Nature du plaisir*, p. 329; qu'est-ce qui caractérise ses romans de *Zadig*, *Candide*, *Memnon*, *Babouc*, *Scarmentado*, *l'Ingénu*, tom. XIV, p. 271; a traduit de l'anthologie grecque les seules épigrammes qui donnent l'idée de cette espèce de poésie, tom. II, p. 183; avait assurément du génie, tom. I, p. 23, 39; a semé partout dans ses ouvrages des idées philosophiques, tom. I, p. 12; est le premier Français qui ait appliqué l'art des vers à la philosophie, et il a abusé souvent de l'un et de l'autre, tom. VI, p. 254; leçon et beau modèle de belles coupes de vers qu'il donne, tom. IV, p. 112; a ramené la poésie à son véritable esprit, p. 161; belle image dans sa tragédie d'*Alzire*, p. 166; beau morceau cité de sa *Henriade*, p. 182; veut que la rime soit principalement pour l'oreille, t. V, p. 12; l'a un peu trop négligée, t. VI, p. 176; suivant lui la tragédie et la comédie peuvent se rapprocher quelquefois par les moyens de l'intrigue, t. V, p. 6; son extase à la lecture de la *Phèdre* de Racine, p. 98; au récit de quelques scènes d'*Athalie* par le Kain, p. 171, à la note; a regardé pendant un certain tems *Athalie* comme le chef-d'œuvre du théâtre, et ensuite en a fait une critique injuste, et pourquoi, p. 161; ce qu'il disait à propos de la différence de *Zaïre* et de *Rome sauvée*, p. 234; a vengé Racine de l'injuste préjugé qu'on lui a imputé d'avoir énervé la tragédie en la livrant à l'amour, p. 237; passe pour le plus tragique de tous les poètes, p. 253; a donné *Zaïre* à

trente-neuf ans, p. 255; pense que Racine aurait pu embrasser avec succès tous les genres, p. 283; épigramme qu'il fit sur une dispute à ce sujet avec de Beausse, p. 288; son sentiment sur *le Comte d'Essex* de Th. Corneille, p. 318; ce qu'il pense de la tragédie d'*Ariane* du même auteur, p. 329; sa critique injuste de *Manlius*, tragédie de Lafosse, p. 371; réponse à cette critique, p. 372; comparaison de *Rome sauvée* avec *Manlius*, *ibid.*; a montré, dans son *Discours sur l'Homme*, le bien qui peut résulter des grandes passions bien dirigées, tom. XVI, p. 17; a fourni l'article *Éloquence* pour l'*Encyclopédie*; anecdote et beau morceau de Massillon qu'il cite, tom. VII, p. 132; autres morceaux qu'il en a imités, p. 135, 143; pourquoi il revenait souvent à l'attaque de *l'Esprit des lois*, tom. XV, p. 69; ses belles paroles en faveur de Montesquieu, *ibid.*; s'était chargé des articles de littérature pour *l'Encyclopédie*, p. 95; reproche qu'il faisait à d'Alembert, p. 96; a atteint, ainsi que Racine, la perfection du style tragique, tom. I, p. 78; a été plus équitable envers Fontenelle, que Fontenelle envers lui, tom. XV, p. 30; ce qu'il dit des *Lettres persanes* de Montesquieu, p. 42; ce qui a pu occasionner cela, p. 43; dans quelle occasion il a eu raison contre Pascal, p. 44; les objets de méditation étaient étrangers à l'activité de son esprit, p. 46; admirait les beautés des *Poésies sacrées* de Lefranc, quoiqu'il s'en moquât, p. 283; trait de satyre à ce sujet, tom. XIII, p. 161; il avait des connaissances extrêmement superficielles, et dévorait plus qu'il ne digérait; comment il faut qualifier son érudition, p. 231; son inconséquence quand il a dit, en haine de

J. B. Rousseau, que Lamotte avait fait de belles odes, p. 90; ce qu'il dit au sujet de la satyre de Pétrone, tom. II, p. 180; sa comparaison des sujets des *Satyres* de Boileau et de ceux de Pope, tom. VI, p. 191; disait que Boileau y a répandu plus de sel que de grâces, p. 208; ce qu'il dit de Chaulieu dans son *Temple du Goût*, p. 428; comment il appelait *l'Antiquité dévoilée*, tom. XVI, p. 315; ses lettres servaient de passe-port dans les sociétés philosophiques, pour ceux à qui elles étaient adressées, p. 317; ses *Lettres sur les Anglais* lui ont attiré de ridicules persécutions, tom. XIV, p. 306; ce qu'il disait par rapport à mademoiselle de Scudéry, tom VII, p. 298; ses réflexions sur sa critique du *Cid*, p. 224, 228, 230; sur *les Horaces*, p. 244; ce qu'il dit de *Cinna*, p. 271; réflexions sur sa critique, p. 290; ce qu'il dit sur le grand succès de *Cinna*, p. 295; sa réflexion sur le caractère de Narcisse dans *Britannicus*, tom. IV, p. 421; son mot sur un commentaire qu'on lui proposait à faire sur Racine, p. 435; a commenté sa *Bérénice* dans le même volume, avec celle de Corneille; son sentiment sur *Bajazet*, p. 488; éloge qu'il fait de Boileau, tom. VI, p. 308 et suiv.; suivant lui, Bourdaloue est le premier qui ait fait sentir une raison toujours éloquente, tom. VII, p. 27; selon lui, nous devons à deux cardinaux la tragédie et l'opéra, tom. VI, p. 46; son opinion sur Quinault, dans ses *Réflexions critiques*, p. 58, et sur un morceau de l'opéra d'*Alceste* du même, p. 72; fait grand cas de l'ouverture de l'opéra de *Proserpine*, p. 75; l'intérêt du style rachète souvent chez lui ce qu'il y a de moins parfait dans d'autres parties, p. 108; son mot plaisant à une

actrice à qui il donnait des leçons, tom. IV, p. 379. Voltaire entretenait correspondance avec Damilaville, commis au Vingtième, et lui vouait une certaine vénération, et pourquoi, tom. XVI, p. 316. (*Voyez* DAMILAVILLE.) Nom ridicule qu'il donne à l'auteur du *Discours sur l'Histoire universelle*, tom. VII, p. 163; ce qu'il dit de Diderot après une conversation qu'ils eurent ensemble, tom. XVI, p. 77; ce que dit tout haut Marie-Thérèse d'Autriche à son sujet, lorsqu'il était sur le point de se retirer dans ses États, tom. XV, p. 109; se retira sur le territoire de Genève et de Bourgogne, *ibid.*; à qui il dut cette faveur, *ibid.*; a été un des plus puissans mobiles de notre révolution, p. 113; comme Frédéric se moqua de ses fureurs anti-chrétiennes, p. 124; nom qu'il prenait avec d'Alembert, p. 135; accusé faussement d'avoir été le détracteur de Corneille, tom. IV, p. 224, 331; ses ennemis crurent l'affliger en déifiant J. B. Rousseau son ennemi, tom. VI, p. 181. Voltaire a fait en 1746 sa profession de foi au Père Porée, tom. XV, p. 251; ce que l'on doit penser de cette protestation, *ibid.*; quels noms lui donnaient Diderot et Helvétius, tom. XVI, p. 45; était sujet à se contredire, p. 49; a fait en sa vie une cinquantaine de professions de foi, p. 61; avait juré une guerre mortelle à l'homme religieux, comme Diderot à l'homme moral, p. 296. Voltaire est mort dans l'incrédulité la plus décidée, tom. XIV, p. 69.

Voyages de Polymnie (les), poëme inédit de Marmontel, tom. VIII, p. 389.

W.

WANDALE, savant Hollandais, auteur d'une *Histoire des Oracles*, réfuté par le luthérien Mœbius, tom. XV p. 27.

WARBURTON, auteur anglais : l'étendue de ses connaissances ne l'a pas garanti de quelques erreurs, tom. XV, p. 13.

WATELET, ami intime de d'Alembert : on a trouvé dans ses papiers une correspondance de d'Alembert, qui dévoile ses sentimens, tom. XV, p. 132.

WINSLOW : comment démontrait l'existence de Dieu, tom. VII, p. 203.

X.

XÉNOPHON, historien grec : pourquoi surnommé *l'Abeille attique*, tom. III, p. 296 ; fut, comme César, l'historien de ses propres exploits, *ibid.* ; auteur de *la Cyropédie*, p. 297 ; peut être comparée au *Télémaque*, *ibid.* ; Scipion et Lucullus faisaient leurs délices de ses ouvrages, *ibid.* ; a fait un éloge d'Agésilas, roi de Lacédémone, *ibid.*

Xerxès, tragédie de Crébillon : en quel tems fut donnée, tom. XI, p. 107 ; ce que l'on en dit dans un éloge de l'auteur, p. 108. Examen de cette pièce, p. 109 et suiv. ; le style en est révoltant, p. 117.

XIPHARÈS, fils de Mithridate. Idée de son caractère dans la tragédie de ce nom, tom. V, p. 5, 8, 15, 16, 17, 20, 23 et suiv.

Y.

Yvresse des plaisirs, opinion erronée de Roucher sur cet objet, détruite par Épicure lui-même, t. VIII, p. 414.

Z.

Zadig. Idée de ce roman de Voltaire, tom. XIV, p. 271.
Zaïde, roman, par madame de Lafayette; mérite de cet ouvrage, tom. VII, p. 305, et tom. XIV, p. 286.
Zaïre, tragédie de Voltaire; ce qu'il en dit lui-même dans son *Temple du Goût*, tom. IX, p. 105; est la plus touchante de toutes les tragédies qui existent, p. 147; examen de cette pièce, p. 148; développement du premier acte, p. 155; du second acte, p. 163; réponse à quelques critiques; sur quoi, p. 167; beauté de la reconnaissance de Lusignan et de Nérestan, p. 180 et suiv.; citation de ce morceau, p. 185 et suiv.; critique de ce second acte, p. 187; anecdote au sujet de ce second acte, p. 189, à la note; développement du troisième acte; critique du rôle de *Nérestan*, p. 193; — d'un autre morceau, *ibid.*; beau coup de théâtre, p. 198; examen du quatrième acte, p. 204; morceaux cités, p. 205; rapprochement de la situation de Zaïre avec celle de Roxane dans *Bajazet*, p. 212; endroit de cette pièce, supérieur à ce qu'a fait Racine, qui n'a jamais fait parler l'amour comme Voltaire dans cette pièce; exemple qu'il en donne, p. 214; réflexion sur le billet adressé à Zaïre, p. 215; rapprochement de la scène de *Roxane* et de celle de *Zaïre*, p. 223; observations sur les rôles et les acteurs de cette pièce, p. 241; observations sur le style dont elle est écrite, p. 257; effet dramatique de son dénoûment, p. 365; l'intérêt y croît de scène en scène, tom. X, p. 5; ce qui confirme son apologie, t. XII, p. 529; traduite en espagnol, et représentée à Madrid, tom. XII, p. 149.

Zélinde ou *la Critique de la critique*, comédie, par Visé; critique de l'*École des femmes*, tom. V, p. 419.

Zelmire. Idée de cette tragédie de Dubelloy, tom. XI, p. 278 et suiv.

Zémire et Azor. Idée de cet opéra-comique de Marmontel, tom. XII, p. 520; est pris tout entier d'un très-joli conte de madame Leprince de Beaumont, p. 525.

Zénobie, poëme de l'abbé d'Aubignac; bon mot du Grand-Condé à l'occasion de ce poëme, t. I, p. 237.

ZÉNODOTE d'Éphèse revit l'édition d'*Homère*, dite de *la Cassette*, tom. I, p. 241.

ZOILE, fameux détracteur d'Homère; sa triste aventure, tom. I, p. 242; son nom est devenu une injure, p. 243.

Zoroastre, opéra de Cahusac; Rameau y fit servir la musique qu'il avait faite pour *Samson*, tom. XII, p. 124.

Zulime, tragédie de Voltaire; sa plume y est entièrement méconnaissable, tom. IX, p. 409; est toute entière d'invention, *ibid.*; ressemblance de quelques situations de cette pièce avec d'autres de *Bajazet*, p. 412; dénoûment sans effet, p. 416; faiblesse de la versification, *ibid.*

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES

DE M. DE LAHARPE.

NOUS avons annoncé, en tête du treizième volume du *Cours de littérature*, un précis sur la vie et les œuvres de M. de Laharpe. Ce précis nous avait été promis par l'homme de lettres du premier ordre, qui a répandu quelques fleurs sur sa tombe; mais appelé, peu de tems après, à des fonctions éminentes, il s'est vu obligé d'ajourner l'effet de sa promesse. Cependant nous allons publier la dernière partie du *Cours de littérature*, et il ne nous est plus permis, sans compromettre notre bonne foi, de retarder l'engagement qu'on nous a fait contracter. Nous sommes donc obligés de l'acquitter nous-mêmes. Nous réclamons à cet égard toute l'indulgence de nos lecteurs, et nous les prions de ne juger notre travail que sur l'intention. Absorbés, depuis nombre d'années, par des occupations pénibles, à peine, dans cet intervalle, avons-nous pu donner quelques instans de loisir à la lecture d'un très-petit nombre d'ouvrages littéraires. Ce n'est pas avec de si faibles ressources que l'on peut célébrer dignement celui qui fut le successeur et le

contemporain d'une foule d'hommes de lettres d'un grand mérite, et qui, pendant quarante ans, a figuré avec éclat dans l'histoire de la littérature. Nous avons suppléé à notre insuffisance par les renseignemens qu'ont bien voulu nous donner quelques amis de M. de Laharpe, et en nous appropriant le travail des auteurs les plus riches sur ce sujet. Nous avons mis plus particuliérement à contribution M. Gaillard (*), qui fut quelquefois le rival et constamment l'ami de M. de Laharpe; M. Desessarts, à qui nous avons emprunté les détails précieux sur les derniers momens de notre *Quintilien*, et surtout M. Petitot, qui nous a donné, en tête de la tragédie de *Warwick*, une excellente notice dont nous avons fait un grand usage pour la partie de l'analyse et de la critique des écrits de M. de Laharpe; et si nous n'indiquons pas toujours les nombreux larcins que nous avons cru devoir lui faire, c'est pour éviter au lecteur des répétitions fastidieuses.

Jean-François de Laharpe naquit à Paris le 20 novembre 1739. L'envie, qui devait le persé-

---

(*) Le premier dans le tome VI de son *Dictionnaire de l'Histoire*, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*; le second dans son ouvrage des *Siècles littéraires de la France*, et le dernier dans son *Répertoire du théâtre français*.

cuter dès le berceau, lui a contesté son origine, mais elle a été prouvée plusieurs fois de manière à ne laisser aucun doute à cet égard. Son père, Jean-François de Laharpe, était capitaine d'artillerie, et issu d'une ancienne famille noble de Suisse. « Quand » on a voulu le lui contester, dit M. Gaillard, » parce qu'enfin dans l'opinion c'est encore un » avantage, il en a parlé sans dédain *philosophique* » et sans vanité gentilhommière. » Ce qui n'est pas douteux, c'est que, quelques années après sa naissance, il ressentit les atteintes de la plus profonde misère (*). Il est vraisemblable que le père avait donné à son fils les premiers élémens d'une bonne éducation, et que celui-ci annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions; mais il y a lieu de croire qu'elles auraient été perdues sans la circonstance que rapporte M. Desessarts. Laharpe, privé en bas âge de son père qui mourut sans fortune, fut présenté à M. Asselin, principal du collége d'Harcourt. Il lui récita avec tant de grâce des vers français, que cet homme éclairé et bienveillant l'accueillit avec bonté, le reçut au nombre de

(*) C'est lui-même qui nous l'apprend dans une note qui se trouve dans les fragmens qu'on a publiés de son *Apologie de la religion*. (*Voyez* ces fragmens à la suite de la présente notice.)

ses élèves, et peu de tems après lui obtint une bourse dans le même collége. Jamais nomination ne fut si bien placée. Soit que les talens précoces de Laharpe inspirassent à ses supérieurs l'affection qu'ils lui témoignèrent, soit qu'ils considérassent le seul intérêt de leur maison dans ses succès nombreux aux concours de l'Université, où il eut constamment les premiers prix, ils ne négligèrent rien pour lui donner une instruction vaste et brillante. Ces succès procurèrent au respectable M. Asselin la jouissance aussi douce que flatteuse, d'avoir contribué à des talens qui devaient dans la suite honorer la littérature française.

Laharpe annonça de bonne heure son inclination pour la poésie, mais peu s'en fallut que, dès son début dans cette carrière, elle ne lui fût fermée. Un professeur très-ridicule était l'objet continuel des plaisanteries des élèves qui avaient fait contre lui une satyre ; ce qui n'était pas rare dans les colléges. Ils la communiquèrent au jeune poète, qu'ils regardaient avec raison comme leur oracle. Le goût de celui-ci, dès-lors très-sévère et intolérant, ne put laisser des fautes grossières dont il était choqué ; il les corrigea sans songer à autre chose qu'à ôter des fautes ; il en fut cruellement puni. Quelque tems après il parut une pièce versifiée contre M. Asselin son bienfaiteur. Ce qui

venait de se passer la fit attribuer à Laharpe, qui protesta en vain de son innocence. Ses succès précoces avaient éveillé de bonne heure l'envie contre lui : la satyre, qui n'aurait pas dû sortir de l'ombre du collége, fut portée à la police. M. de Sartine, voyant cette affaire avec le microscope de la prévention, exerça contre un adolescent toute la rigueur de son redoutable ministère, malgré toutes les représentations qui lui furent faites, et l'infortuné passa plusieurs mois dans une maison de correction. Il fut prouvé depuis qu'il n'avait eu aucune part au libelle; mais cette injustice empoisonna les premiers jours de sa jeunesse. Le vif ressentiment qu'il en conçut, remplit son âme d'idées et de projets de vengeance contre les oppresseurs et les tyrans. Dans les sujets qu'il traitait (1), (*) il donnait la préférence à ceux où l'indignation, venant au secours de l'innocence et de la faiblesse, rétablissait l'humanité dans tous ses droits. Peut-être cette disposition a-t-elle influé sur son caractère; peut-être a-t-elle été le principe de cette amertume éloquente qui animait quelquefois son style, et qui le rendait si redoutable dans le genre polémique (2).

Au reste, l'impression que cette aventure mal-

(*) Pour ne pas embarrasser le texte, nous renvoyons les notes à la fin.

heureuse laissa contre lui dans le monde, fut d'autant plus difficile à s'effacer, qu'il touchait au moment de s'y faire connaître par ses premiers écrits, et que la punition qui lui fut infligée à tort, donna l'idée la plus défavorable de son caractère. Ses rivaux en talens ne manquèrent pas d'appuyer sur sa prétendue ingratitude envers le bienfaiteur auquel il devait son éducation. L'anecdote fut répétée par ceux mêmes qui savaient qu'elle était fausse, et nous avons entendu plus d'une fois ses envieux la commenter avec toutes les circonstances aggravantes, surtout aux époques où il fixait l'attention publique par de nouveaux succès (3).

Laharpe débuta dans la carrière des lettres par des héroïdes. Ce genre, imité d'Ovide, et qui pouvait servir d'étude aux jeunes auteurs qui se destinaient à composer pour le théâtre, était alors fort en vogue. L'épître d'*Héloïse à Abélard*, par Colardeau; l'épître de *Barnevelt à Traman son ami*, par Dorat; celle de l'abbé de Rancé, *écrite de la Trappe*, par Barthe, et plus encore celle d'*un Religieux de la Trappe à l'abbé de Rancé*, par Laharpe, ont donné quelque tems à ce genre une assez grande faveur dans le public. Les suffrages furent partagés entre Laharpe et Dorat. Les gens du monde étaient favorables à Dorat, dont ils aimaient le style précieux et plein d'afféterie; mais Laharpe avait pour

lui

lui les gens de goût, et sa supériorité fut bientôt décidée (4).

Ces petits poèmes n'étaient que le prélude à de plus brillans succès. Pour un jeune homme dont la vocation littéraire était résolue, deux carrières brillantes étaient ouvertes, celle des concours académiques, et celle du théâtre. Un prix donné par l'Académie française, un succès dramatique, suffisaient pour faire connaître un écrivain, lui procurer des protections brillantes et le faire admettre dans la haute société. Lahatpe se présenta avec courage, et à peu près à la même époque, dans les deux carrières, et ses premiers travaux dans l'un et l'autre genre furent couronnés par le succès.

L'Académie française, fatiguée de ne recevoir que des discours vagues et médiocres sur les sujets qu'elle laissait au choix des concurrens, se détermina à le fixer elle-même. Elle proposa au concours l'éloge des grands-hommes de l'antiquité et des tems modernes. Cette nouvelle décision eut le plus heureux résultat, et pour elle, et pour le public. Une généreuse émulation s'établit entre les talens qui donnaient les espérances les mieux fondées. Dès-lors les séances publiques de l'Académie, qui le jour même de la distribution des prix étaient presque désertes, commencèrent à devenir des assemblées brillantes, où ce qu'il y avait de plus

illustre dans les sciences et dans les lettres, et de plus relevé par la naissance et les titres, se trouva réuni. Des magistrats recommandables par leur savoir et leur intégrité, des ministres dignes de la confiance publique, des grands seigneurs qui alliaient l'urbanité à la culture des lettres, les princes du sang eux-mêmes, enfin des étrangers de la plus haute distinction, et jusqu'à des souverains et des têtes couronnées (5), honorèrent plus d'une fois de leur présence ces assemblées, que des femmes jolies, spirituelles et pêtries de grâce s s'empressaient d'embellir. Tous ces hommages donnaient un grand relief à l'Académie, et lui ménagèrent l'avantage de nouvelles faveurs à distribuer. C'est à ces circonstances que l'on peut attribuer la fondation que M. de Valbelle a faite d'un prix d'encouragement *utile*, en faveur des jeunes auteurs qui annonçaient des dispositions. Et pour que la jouissance de l'Académie fût complète, un anonyme appela à ses brillans concours la vertu elle-même, pour laquelle il institua un prix qui lui fut exclusivement consacré.

Les séances de réception, qui avaient été encore plus solitaires que celles des prix, se ressentirent de cette influence. Autrefois le récipiendaire n'avait pour témoins de son admission (hors les membres de l'Académie), qu'un petit nombre d'amis assez

complaisans pour assister à la lecture d'un compliment et d'une réponse aussi insignifians l'un que l'autre, et d'après une formule uniforme. A l'époque que nous citons, les nouveaux récipiendaires, en imitant Voltaire, qui seul jusque-là n'avait pas voulu s'astreindre à cette formule, intercalèrent dans leurs discours des détails qui flattaient davantage la curiosité du public (6).

Une autre innovation qui contribua au succès des séances comme à leur agrément, ce fut le parti que prirent les académiciens d'y faire la lecture de leurs productions avant de les faire imprimer. Ils avaient l'air de consulter le goût des auditeurs, auxquels ils procuraient par-là de nouvelles jouissances.

Le Louvre était devenu comme le sanctuaire des Muses et de la vertu, où les adorateurs accouraient de toutes parts, et, dans le nombre des zélés, les blasphémateurs de leur culte n'étaient pas les moins empressés; mais là ils voilaient en général leur malveillance (7) sous des dehors affectueux et complimenteurs. Le local des séances finit par devenir trop petit, et, bien avant l'heure indiquée pour leur ouverture, ce local était rempli, et ses abords étaient assiégés par la foule des amateurs et des hommes instruits de toutes les classes. Quel beau jour que celui des prix pour le vainqueur et pour

l'aréopage, qui le couronnait aux acclamations qui se prolongeaient au dehors jusque sous les voûtes retentissantes du Louvre ! Nous avons dit que le beau sexe n'était point étranger à ces séances ; il est fait pour représenter partout où il y a des hommages à recevoir et à donner. C'est dans ces jours solennels qu'il fallait voir les jolies femmes entourer le vainqueur, lui sourire avec grâce, et ajouter à l'ivresse de son triomphe par un accueil et des complimens qui devaient flatter si délicieusement son amour propre. On concevra aisément le rôle que devait jouer M. de Laharpe dans ces assemblées où il fut tant de fois couronné. Il avait trouvé, en quelque sorte, le Capitole dans l'Académie, et il était à la tête des triomphateurs.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici quelques détails curieux que nous devons à M. Gaillard, sur les principaux acteurs des concours littéraires où il a figuré lui-même d'une manière honorable avec M. de Laharpe.

« Chamfort, qui avait précédé Laharpe dans » la carrière des prix académiques, fier d'avoir » triomphé avec peine de plusieurs rivaux qui s'é- » taient mesurés de près avec lui, et lui avaient for- » tement disputé la victoire, vient lire à Laharpe » une pièce de vers qu'il venait d'envoyer à un nou- » veau concours. M. de Laharpe, lui rendant con-

» fidences pour confidences, tire de son porte-feuille » une pièce qu'il allait envoyer au même concours, » et lui en fait la lecture. Chamfort, justement » alarmé, tâche de lui persuader qu'il doit aban- » donner les prix de l'Académie et se réserver pour » le théâtre, où il avait déjà paru avec éclat par la » tragédie de Warwick. Laharpe sourit du conseil, » et ne répondit qu'en remportant le prix. Depuis » ce tems-là il ne fit que marcher de triomphes en » triomphes.

» S'il était permis, continue M. Gaillard, à un » vieux soldat de parler de vieilles guerres, et de » mêler son histoire littéraire à celle de son ami (8), » je m'égarerais avec plaisir dans ces souvenirs de » ma jeunesse ; je me rappellerais que je me suis » aussi trouvé plusieurs fois dans ces redoutables » mêlées, et que j'y ai, comme les autres, éprouvé » des fortunes diverses.

» L'invincible Thomas, si accoutumé à triom- » pher seul, et dont les prix académiques semblaient » être devenus la propriété, m'a pardonné d'avoir, » en 1765, partagé avec lui les honneurs du triom- » phe par l'éloge de Descartes. J'ai pardonné sincé- » rement à Laharpe ses nombreuses victoires. Il a » plus fait peut-être en prenant plaisir à m'annoncer » lui-même la victoire que j'avais eu le bonheur » de remporter sur lui par l'éloge de Henri IV (9),

» car la fortune n'exerce pas moins son empire sur » ces combats littéraires, que sur ceux qui ensan- » glantent nos terres et qui ébranlent les États. J'ai » vaincu Bailly (10); j'ai vu quelquefois à ma suite, » dans un rang moins honorable, ce Chamfort, » mon premier vainqueur, qui le fut deux fois de » Laharpe lui-même. C'est ainsi que la fortune, » soit dans les talens des auteurs, soit dans les déci- » sions des juges,

Transmutat incertos honores,
Nunc mihi, nunc aliis benigna.

» Mais de tous les athlètes, tantôt vaincus, tantôt » vainqueurs, nul n'a triomphé aussi souvent, aussi » constamment que M. de Laharpe; nul n'a ras- » semblé dans tous les genres, et en prose et en vers, » autant de couronnes. Parvenu avant lui à l'Aca- » démie française par mon âge et par de grands tra- » vaux historiques, dont ces jeux académiques n'é- » taient pour ainsi dire que des intermèdes; de » son rival devenu son juge, j'ai eu le plaisir de » contribuer, de mon suffrage, à tous ses derniers » triomphes, qui ne me touchaient plus que pour » le progrès des lettres et pour l'intérêt de l'a- » mitié. »

Pour justifier les triomphes (11) de M. de Laharpe, nous allons faire connaître les principaux

sujets qu'il a soumis aux concours, et dont M. Petitot nous fournira les détails.

Le premier sujet d'éloquence que M. de Laharpe a traité, est l'*Éloge de Charles V*, roi de France. Il offrait une époque célèbre dans l'Histoire de France. L'orateur avait à peindre un jeune prince, saisissant, pendant la captivité de son père, les rênes d'un État déchiré par les factions et envahi par les ennemis, le sauvant par sa fermeté et sa prudence, portant sur le trône les vertus qu'il avait déployées pendant sa régence, rétablissant la gloire de la France par l'habileté de ses négociations et par le succès de ses armes, perfectionnant les lois constitutives de la monarchie, combattant tous les abus, réprimant la licence d'une soldatesque effrénée, protégeant les lettres et emportant dans le tombeau l'amour et la reconnaissance des grands et du peuple, dont le règne funeste de Charles VI ne fit qu'augmenter la douleur et les regrets (12).

La grande difficulté du sujet était de parler de Duguesclin, sans que sa gloire militaire effaçât celle du monarque. L'orateur a l'art de le placer sur le second plan du tableau; Charles V domine toujours; sa sagesse et sa prudence font agir le grand général, dont il avait su distinguer le génie, et qu'il avait préféré aux princes mêmes de son sang. Un des morceaux les plus frappans de ce discours est le portrait

du roi de Navarre, prince du sang royal, qui fomenta les troubles de l'État pendant la captivité du roi Jean. « Entouré d'ennemis au dehors, dit » M. de Laharpe, Charles en rencontra un dans » sa famille, plus dangereux peut-être que tous les » autres. C'était un de ces hommes qui, nés sans » aucune vertu, sans amour pour la gloire, et sans » titres pour l'obtenir, sont d'autant plus à craindre » qu'ils peuvent hasarder tout sans rougir de rien; » un caractère vil et faux, qui, dépourvu du talent » de s'agrandir, se servait de ses vices pour nuire et » pour tromper; un esprit fécond en expédiens, » parce que les plus affreux lui étaient familiers, » moins adroit qu'audacieux dans ses artifices, » entreprenant tout sans rien combiner, prodigue » de sermens, de parjures, de bassesses et de tra- » hisons; abhorré plutôt que craint de ses ennemis, » et méprisé de ses complices : tel était ce fameux » Navarrois, surnommé si justement le *Mauvais*, » qui sera toujours en horreur à ceux qui crain- » draient de déshonorer la politique en la confon- » dant avec l'art des forfaits. »

Ce discours devait se ressentir des premiers essais de l'auteur en ce genre. Le style en est obscur et verbeux en plusieurs endroits. Il y a trop peu de faits et de trop longues digressions, et il y règne un ton chagrin et une censure amère, déplacés

dans l'éloge d'un roi qui fit le bonheur de ses sujets.

Dans l'*Éloge de Fénélon*, l'auteur semble s'être pénétré de la manière de cet illustre prélat pour peindre ses écrits et sa personne. On lui reproche cependant d'avoir fait contraster la bonté indulgente et l'âme aimante de Fénélon, avec la sévérité inflexible de Bossuet ; mais comme M. de Laharpe a abjuré depuis cette opinion, nous ne nous étendrons pas sur ce qu'elle peut avoir de répréhensible. Nous citerons de préférence le morceau sur le *Télémaque* : il paraît avoir emprunté le style de Fénélon pour parler plus dignement de cet immortel ouvrage. « Jamais, dit M. de Laharpe, on n'a fait un plus » bel usage des richesses de l'antiquité et des tré- » sors de l'imagination ; jamais la vertu n'emprunta, » pour parler aux hommes, un langage plus en- » chanteur, et n'eut plus de droit à leur amour. » Là se fait sentir davantage ce genre d'éloquence » propre à Fénélon, cette onction pénétrante, cette » élocution persuasive, cette abondance de senti- » ment qui se répand dans l'âme de l'auteur, et qui » passe dans la nôtre ; cette aménité de style qui » flatte toujours l'oreille et ne la fatigue jamais ; » ces tournures nombreuses où se développent tous » les secrets de l'harmonie périodique, et qui pour- » tant ne semblent être que les mouvemens natu-

» rels de la phrase et les accens de la pensée ; cette » diction toujours élégante et pure qui s'élève sans » effort, qui se passionne sans affectation et sans » recherche ; ces formes antiques qui sembleraient » ne pas appartenir à notre langue, et qui l'enrichis- » sent sans la dénaturer ; enfin cette facilité char- » mante, l'un des plus beaux caractères du génie » qui produit de grandes choses sans travail, et qui » s'épanche sans s'épuiser. »

Il est impossible, dit M. Petitot, de réunir à un plus haut degré la délicatesse du goût, l'élégance et le choix des expressions, l'harmonie et la grâce de la période oratoire. Ce morceau est le modèle du ton que l'on doit prendre dans les discours académiques. Point d'emphase, point de mots inutiles ; un ordre et une clarté aussi propres à flatter le goût, qu'à laisser dans l'esprit des impressions durables.

Cet éloge, qui est un des plus beaux que M. de Laharpe ait composés, joignit à son mérite intrinsèque, l'intérêt étranger et accidentel d'avoir été proscrit par un ministre qui n'aimait pas les gens de lettres, et l'ouvrage n'en fut que plus recherché, comme cela arrive toujours.

Le vrai chef-d'œuvre de M. de Laharpe, dans le genre de l'éloquence, est l'*Éloge de Racine*, sujet entiérement de son choix, et qui ne lui était proposé par aucune Académie ; il montre partout Ra-

cine comme créateur, et il l'est lui-même de toutes les idées dont il compose cet éloge, où règne avec sagesse un enthousiasme toujours juste et toujours savamment motivé. C'est le plus beau monument élevé à la gloire du plus grand des poètes; il n'a pu être fait que par un poète tragique qui a bien connu les difficultés de son art, et qui a réussi à les vaincre quelquefois. Il contient une foule d'apperçus nouveaux et d'excellentes réflexions sur le coloris local. On n'a peut-être à reprocher à cet écrit qu'un excès de sévérité en parlant du grand Corneille. Quelques critiques modernes avaient reproché à Racine de la monotonie : « Oui, sans doute, dit » M. de Laharpe, Racine a dans toutes ses tragé- » dies un trait de ressemblance, une manière qui » le caractérise : c'est la *perfection*. » Dans un autre endroit, l'orateur parle des ennemis de Racine, que la jalousie portait à le dénigrer : « Comment, dit-il, » pardonner cette désespérante perfection? Et qu'on » doit avoir d'ennemis quand il est si difficile d'a- » voir des rivaux! » Cette expression de *perfection désespérante*, appliquée aux ouvrages de Racine, a paru si heureuse, qu'elle a été souvent citée comme pouvant seule donner une idée du talent de ce grand poète.

M. de Laharpe concourut en 1775 dans deux genres qui ne s'excluent pas toujours, mais que

le même homme porte rarement à un égal degré de perfection. Cette année fut célèbre dans la vie littéraire de l'auteur, puisqu'il obtint en même tems celui d'éloquence et celui de poésie. Le sujet du discours était fixé; c'était l'*Éloge de Catinat*. Il était difficile qu'un orateur absolument étranger à l'art militaire pût réussir à peindre les exploits et les savantes combinaisons d'un de nos plus grands généraux. D'ailleurs, M. de Laharpe trouvait, pour concurrent, un homme de mérite extrêmement protégé à la cour, qui avait eu quelque succès dans les lettres, et qui avait fait de la tactique une étude particulière (13). L'orateur ne fut pas effrayé de tous ces obstacles. Le travail suppléa à son inexpérience dans tout ce qui concernait le métier des armes, et sa grande supériorité dans le style et dans l'art oratoire lui assura le triomphe. De tous les hommes illustres que Laharpe a célébrés, Catinat est celui dont il paraît avoir le mieux senti le mérite et saisi le caractère. En traçant la valeur tranquille, la prudence et l'universalité des connaissances de son héros, il emploie une diction élégante et sans apprêt. La noble simplicité de Catinat semble interdire à son panégyriste les ressources brillantes de la déclamation. L'orateur peint les campagnes de ce général, les intrigues de ceux qui entravaient ses opérations, ses démêlés avec Louvois, dont la re-

connaissance l'empêchait de révéler les torts ; son habileté à tirer parti des circonstances les plus difficiles, et il appuie principalement sur cette modestie si rare qui l'empêchait de faire mention de lui dans les relations de ses batailles, sur ce désintéressement qui ne se démentit jamais, et qui, dans des tems de malheur, où son traitement cessa de lui être payé, contraignit ce maréchal de France à quitter la capitale, où il ne pouvait plus exister avec la dignité de son rang. La retraite de Catinat à Saint-Gratien est le morceau (14) le plus touchant de cet éloge. Il est difficile de retenir ses larmes quand on voit Catinat prêt à se séparer de ses anciens et fidèles domestiques, qu'il lui était impossible de conserver.

La pièce de vers qui fut couronnée le même jour que l'*Éloge de Catinat*, ne pouvait lui être comparée. Elle est intitulée *Conseils à un jeune poète.* L'auteur, aigri par les critiques que ses rivaux suscitaient contre lui, témoigne, dans cet ouvrage, beaucoup d'humeur : on n'y trouve point ce coloris agréable, cette délicatesse, cette douce élégance, qui caractérisent les pièces de vers détachées de nos grands poètes.

L'auteur devait être encouragé par tant de succès académiques. Il arriva cependant une époque où il

fléchit devant un rival (*). M. Necker (15) avait un grand attachement pour M. de Laharpe. Voulant, sans blesser sa délicatesse, lui donner des témoignages de son amitié, il fit déposer à l'Académie de Marseille une somme assez considérable, qu'il ajouta au prix du concours, dont le sujet était l'*Éloge de Lafontaine*. Il ne doutait pas que son ami ne fût couronné, et il espérait ainsi concourir en même tems à sa gloire et à son aisance. L'événement ne répondit point à l'attente de M. Necker.

Nous ne prononcerons pas sur le jugement de l'Académie de Marseille (16); nous nous contenterons de dire que M. de Laharpe paraît avoir bien saisi le caractère de Lafontaine et le secret de son talent. Toujours guidé par le goût, il ne néglige aucun moyen de rendre son style simple et conforme au génie de Lafontaine. Dès son exorde il interroge le fabuliste, et lui fait dire : « Vous vous » donnez bien de la peine pour expliquer comment » j'ai su plaire; il m'en coûtait bien peu pour y » parvenir. » Cet éloge peut être considéré comme un excellent morceau de littérature. L'auteur fait aimer le talent de Lafontaine, dont il analyse très-bien les nuances les plus délicates. En joignant à cet éloge l'article du *Cours de littérature* que M. de

(*) M. de Chamfort.

Laharpe a consacré à notre inimitable fabuliste, article qui est un des plus charmans de ce *Cours*, on aura tout ce qu'on a pu dire de mieux sur cet écrivain original.

Les travaux académiques de M. de Laharpe ne se bornent pas aux éloges dont nous venons de parler. Souvent on proposait des questions particulières, telles que celle-ci, proposée par l'Académie en 1767 : *Des malheurs de la Guerre, et des avantages de la Paix.* Ce sujet, dont M. de Laharpe remporta le prix, se fait remarquer par la pureté et l'élégance de la diction de son auteur. Il composa aussi, pour concourir, plusieurs discours en vers, dont trois furent couronnés. Ces discours roulent sur des objets littéraires et philosophiques.

Au reste, M. de Laharpe semble ne pas attacher autant d'intérêt aux sujets de poésie dont l'étendue était bornée par l'Académie, qu'à ceux de l'éloquence. Voici comme il s'exprime dans sa première note sur son *Éloge de Racine.* « Je sais bien » que ce n'est pas la peine d'assembler toute la » France pour entendre une pièce de deux cents » vers souvent médiocres ; mais les sujets d'élo- » quence sont des morceaux plus importans. Et qui » empêche que ceux de poésie ne le deviennent ? » Pourquoi ne couronnerait-on pas des ouvrages » beaucoup plus étendus et plus intéressans ? » Et

c'est ce que l'Académie ne jugea pas à propos de faire.

Tant d'ouvrages, presque tous justifiés par le succès, ouvrirent enfin à l'auteur les portes de l'Académie française (*). Il succéda à Colardeau, qui avait remplacé M. de Saint-Aignan, et qui n'avait pas pu prononcer son discours de réception. M. de Laharpe eut donc à faire l'éloge de deux académiciens. Dans son discours, il dirigea sa harangue vers un but déterminé; il s'étendit sur les qualités que doit avoir un homme de lettres, et sur les avantages et les inconvéniens qu'il trouve dans la société des hommes de la cour, que l'institution de l'Académie lui donne pour confrères. Vaugelas avait traité cette question avec beaucoup de sagacité dans l'excellente préface des *Remarques sur la langue française*, où il observe que la fréquentation des hommes de la cour répand sur les écrits des académiciens les grâces de la politesse et du bel usage. M. de Laharpe soutient à peu près la même opinion avec plus de développemens et d'éloquence.

Pour ne point interrompre la suite des discours académiques de M. de Laharpe, nous avons différé jusqu'à présent de parler de ses tragédies. Long-tems avant d'obtenir tant de couronnes il

(*) Il y fut reçu le 20 juin 1776.

s'était

s'était fait connaître très-avantageusement par un ouvrage dramatique, *Warwick*, qu'il fit représenter à vingt-quatre ans (17), et qui annonça dans le jeune poète un talent distingué pour la tragédie. La pièce réussit, et elle le méritait. La noblesse du rôle principal, le caractère soutenu de la reine Marguerite, tout le quatrième acte qui étincelle de beautés, l'ont fait rester au théâtre, où elle a été reprise plusieurs fois avec un succès soutenu. On y remarque une conduite sage et un style qui n'a rien de cette bouffissure qui était si fort à la mode à cette époque; mais ce qui y contribua (dit M. Petitot, de qui nous prenons également les détails relatifs au *théâtre* de M. de Laharpe), c'est la manière dont il peignit la sensibilité de son héros et l'inflexibilité de son caractère. Nous sommes fondés à croire que cette aptitude à exprimer les passions violentes de l'orgueil irrité, et des talens méconnus (18), ne fut pas dans Laharpe l'effet d'une combinaison passagère, mais qu'elle tenait à son caractère que l'injustice avait aigri. Il eut le malheur d'avoir dans sa jeunesse des ennemis implacables qui s'attachèrent à dénigrer ses talens. Loin de les ramener par la douceur, il les anima contre lui par un ton hardi et tranchant. Comme il sentait très-bien ses forces, les persécutions dont il fut l'objet le révoltèrent, et lui donnèrent cette âpreté et cette roideur qui

lui furent souvent reprochées. Les sentimens qui résultent de cette situation sont peints dans Warwick avec beaucoup d'énergie. On voit un homme que l'injustice frappe au point qu'elle lui fait oublier toutes ses grandes actions, qu'elle le porte à trahir un prince qu'il a mis sur le trône, et qu'elle lui donne dans cette résolution une opiniâtreté indomptable :

Je recevrai la mort sans en être étonné,
Et je mourrai du moins sans avoir pardonné.

Ces vers caractérisent profondément la passion dont nous parlons. Cette passion n'est point héroïque, mais ennoblie par le personnage : rendue avec force, elle rentre dans le domaine de la tragédie, dont le principal objet est de peindre les grandes infortunes.

L'opinion que nous venons d'avancer est justifiée par le succès des productions dramatiques de M. de Laharpe, où il a occasion de tracer des caractères de ce genre. Ses autres pièces, écrites avec soin et sagement conçues, sont loin d'avoir ce coloris original qui était particulier à l'auteur.

Coriolan (19), chassé de Rome par des tribuns factieux, prenant les armes contre sa patrie ingrate, résistant aux prières des consuls et des prêtres, et ne cédant qu'avec peine aux supplications de sa

mère, était un caractère très-analogue au théâtre. Les détails du rôle principal sont peut-être ce qu'il a écrit de plus fort en ce genre. Qu'on lise le morceau qui commence par ces vers :

Pardonner aux Romains ! l'effort est impossible ;
Je tiens de vous un cœur trop fier et trop sensible, etc.

Ces vers peuvent servir de modèle pour peindre un héros injustement persécuté. On y reconnaît l'indignation d'un héros dont la sensibilité a été vivement affectée. Coriolan n'omet aucune des circonstances de sa persécution ; il les retrace même avec une sorte de complaisance pour avoir de nouveaux motifs d'être inflexible.

Philoctete (20), un des chefs-d'œuvre de Sophocle, offrait aussi à M. de Laharpe un caractère dans le genre de ceux de Warwick et de Coriolan. Son héros, abandonné dans une île déserte, livré à toutes les horreurs de la souffrance et du besoin, et n'obtenant sa subsistance qu'en se traînant sur les rochers pour y ravir sa proie, et nourrissant une haine implacable contre ceux qui ont eu la cruauté de le livrer à tant de maux, pouvait donner, par sa situation, lieu à des beautés très-bien assorties au talent du poète moderne. Aussi M. de Laharpe a-t-il excellé dans toutes les scènes où l'indignation de Philoctète se déploie contre

Ulysse et contre les Atrides. Jamais il n'a porté le style tragique à un aussi haut degré de force et de véhémence que dans cette belle imitation de Sophocle. L'ironie surtout est une figure qu'il emploie de manière à rappeler quelquefois le style de Corneille. Nous n'en citerons qu'un exemple. Philoctète, après avoir appris la mort de tous ses amis, s'écrie :

Grace au ciel, mon attente est trop bien confirmée !
La mort a respecté le rebut de l'armée ;
Les héros ne sont plus ; aux lâches, aux pervers,
Les dieux semblent fermer le chemin des enfers ;
Aux plus grands des mortels ils en ouvrent la route.
Ulysse est donc vivant, et Thersyte sans doute !
Voilà, voilà les dieux, et nous les adorons !

Quand il s'apperçoit que l'armée des Grecs a besoin de lui, sa fureur semble s'augmenter. Il jouit de voir ses ennemis à ses pieds, et il prononce sur eux ces terribles imprécations :

Eh bien ! égale donc le supplice à l'offense,
O ciel, dont tant de fois j'implorai la vengeance !
De mes longues douleurs entends le dernier cri :
Extermine les Grecs, et je me crois guéri.

On voit que M. de Laharpe a principalement réussi lorsqu'il a eu à peindre des héros sentant profondément les injures qu'ils avaient éprouvées.

La révolte d'un grand caractère contre toute espèce d'injustice paraît avoir été sa sensation familière. Elle ne nous indique que trop qu'il fut presque toujours malheureux, et qu'il trouvait une sorte de soulagement à exhaler dans ses tragédies les mouvemens impétueux d'une âme aigrie par l'infortune et la persécution.

Dans *Virginie*, il a donné au caractère d'Icilius quelques traits de ce genre; mais cette combinaison y est beaucoup moins bien placée que dans les pièces dont nous venons de parler. L'amant de Virginie, moins orgueilleux, plus occupé de son amour que de l'abaissement où le réduit le décemvir, aurait été plus théâtral et plus intéressant. Cependant cette faute légère est rachetée par de grandes beautés.

Les autres tragédies de M. de Laharpe présentent un caractère moins prononcé. Quoiqu'elles fassent peu d'effet à la représentation, on les lit avec plaisir, parce qu'elles sont élégamment écrites, et qu'en général les règles et les convenances y sont bien observées.

Les *Barmécides* avaient l'avantage d'offrir des mœurs nouvelles, et de rappeler une des brillantes époques de l'histoire des Arabes. L'auteur, en recherchant trop les situations extraordinaires, manqua quelquefois ses effets. Le caractère du célèbre

Aaron Raschild ne parut pas assez fortement tracé, et l'on trouva une sorte de ressemblance entre le dernier acte de cette pièce et le dénoûment de *Cinna*. La générosité du vieux Barmécide parut un peu exagérée. Tous ces défauts qui furent avidement saisis par les ennemis de l'auteur, empêchèrent que la pièce ne restât au théâtre.

Jeanne de Naples eut plus de succès : le sujet en est intéressant, et le coloris local y est conservé avec soin. Dans cette tragédie, un vil intrigant a abusé de la faiblesse de la reine, pour la décider à consentir à la mort de son époux. Le crime est commis, et la malheureuse princesse ne trouve pas dans son complice les sentimens qu'elle croyait lui avoir inspirés. Pour comble de malheur, et par une juste punition d'un attentat si horrible, le roi de Hongrie, frère du monarque assassiné, vient avec une armée pour le venger : l'appareil du deuil qui couvre ses étendards fait présumer qu'il n'épargnera pas les coupables. Au milieu de cette cour désolée se trouve un homme dont la vertu et le caractère élevé excitent le respect et l'admiration ; c'est Montescale, grand justicier de Naples. Il a poursuivi les assassins, mais il a évité de compromettre la reine. Le poète s'est peut-être trompé sur le genre d'intérêt que peut inspirer Jeanne de Naples, punie justement d'un crime au-

quel elle a consenti ; elle n'est suffisamment excusée, ni par une grande passion, ni par de grands remords. Le caractère vil de son séducteur contribue encore à donner de l'indifférence pour elle. On s'étonne qu'une reine, douée de si brillantes qualités, ait pu sentir de l'amour pour un homme tel que le prince de Tarente. L'auteur a vainement cherché à relever le caractère de Jeanne de Naples par le sentiment généreux qui la porte à dévoiler au roi de Hongrie le complot qui est tramé contre lui. Cette situation, imitée d'une tragédie de Pierre Corneille, ne produit presque aucun effet. Dans *la Mort de Pompée*, elle donne lieu à une très-belle péripétie ; dans la pièce de M. de Laharpe, elle ne fait qu'entraver la marche de l'action. La beauté du rôle de Montescale, le caractère noble et généreux du roi de Hongrie, un style pur et toujours élégant, des détails historiques très-intéressans et très-bien placés, firent excuser les défauts que nous venons de remarquer. Malgré les clameurs des ennemis de M. de Laharpe, cette pièce eut plusieurs représentations ; mais jusqu'à présent elle n'a pas été remise au théâtre.

M. de Laharpe a paru regretter qu'une de ses tragédies qui avaient eu le plus de succès à la cour, ne fût pas représentée dans la capitale. Nous ignorons quelle intrigue put le priver de cette satisfac-

tion. La pièce dont nous parlons est *Menzicoff* (21). Les relations du poète avec le Grand-Duc de Russie, ses liaisons avec les seigneurs de ce pays, qui voyageaient en France, lui avaient procuré l'occasion de faire des recherches sur ce peuple curieux à observer, et lui avaient donné l'idée d'essayer sur le théâtre la peinture de ses mœurs. La catastrophe qui paraissait la plus théâtrale, était la fameuse disgrace de Menzicoff, qui abusa long-tems de sa faveur avec autant d'audace, qu'il montra de constance lorsqu'il fut accablé par le malheur. Le poète le représente relégué dans le fond de la Sibérie, où il trouve un homme qu'il a fait exiler autrefois, de la fortune duquel il s'était emparé, et qui, depuis un grand nombre d'années, nourrissait contre son persécuteur une haine implacable. On sent quelle joie cet homme doit éprouver lorsqu'il voit arriver Menzicoff. Ce qui comble ses desirs, c'est qu'il est revêtu presque en même tems de la place de gouverneur de la Sibérie; alors il exerce librement sa fureur sur un ennemi désarmé, et il se sert de son nouveau pouvoir pour consommer une vengeance dont l'idée seule fait frémir. Les moyens qui amènent ce funeste dénoûment manquent de vraisemblance, et sont puisés dans des suppositions romanesques. D'ailleurs, n'est-ce pas un tableau plus fatigant que tragique, que celui de

deux malheureux exilés qui semblent se battre avec leurs chaînes? Réunis dans la même captivité, les hommes les plus violens s'appaisent, leurs passions perdent leur énergie lorsqu'ils n'ont plus devant les yeux les objets qui les avaient fait naître; et ce n'est pas se conformer aux lois de la tragédie, que d'offrir au public ces exceptions rares qui ne peuvent que déshonorer l'espèce humaine. Ce défaut de combinaison n'empêche pas qu'on ne trouve dans *Menzicoff* de grandes beautés de détail. Le favori disgracié montre dans le malheur un calme et une sérénité qui attendrissent vivement sur son sort. Nul mouvement d'orgueil, nul retour sur sa grandeur passée; il s'exprime toujours avec simplicité lorsqu'il parle de sa chute. Interrogé par un exilé, il lui répond ainsi :

Oui, j'étais Menzicoff : cesse d'être surpris ;
Tu sais ce que je fus, tu vois ce que je suis.
C'est ainsi de nos mains que le bonheur échappe :
On connaît la fortune au moment qu'elle frappe.

On lui demande la cause de sa disgrace. Olgoroucky, favori de Pierre II, lui a inspiré de la haine pour son ministre; et cet homme, qui s'était jusque-là si bien soutenu contre toutes les intrigues, est renversé, au milieu d'une fête, par un jeune seigneur sans expérience. La manière dont Men-

zicoff raconte ces circonstances, est pleine de simplicité et de modestie :

De ma fortune enfin l'imposant édifice,
Sapé par tant d'efforts, et toujours triomphant,
Devait être abatru par la main d'un enfant;
De ma chute imprévue il prépara l'ouvrage :
Le Czar le chérissait; ils éraient du même âge;
Et son père, en secret dès long-tems mon rival,
Par les mains de son fils porta le coup faral,
Fit rougir l'empereur d'être en ma dépendance,
Lui rappela les droits de la toute-puissance,
Fit entendre les cris de son peuple indigné :
Le Czar cède; un arrêt par lui-même signé
M'exile à Renembourg, loin de la capitale.

On doit remarquer que, dans ce récit, Menzicoff ne se permet aucun reproche contre ceux qui ont causé sa ruine; cette modération lui donne un véritable caractère de grandeur.

Nous ne nous étendrons pas sur les ttagédies de *Timoléon* (22), de *Pharamond*, de *Gustave* et des *Brames*, qui ne réussirent point aux premières représentations. M. de Laharpe a paru lui-même y attacher peu d'intérêt, puisqu'il n'a pas essayé de les corriger, et puisqu'il n'a jamais tenté aucune démarche pour les faire remettre. Nous observerons seulement qu'elles furent jugées avec une sévérité sans exemple. A la même époque, des tragédies, bien inférieures à celles de l'auteur, obte-

naient la faveur de quelques représentations ; l'idée que ses premiers travaux avaient donnée de lui, rendait le public rigoureux à son égard ; et ses adversaires implacables contribuaient aussi à faire remarquer ses moindres défauts.

Quoique M. de Laharpe se fût souvent élevé contre les drames, il en composa deux en cédant au goût de son tems. Il sut du moins se garantir des défauts qui semblent attachés à ce genre. Il ne peignit point des malheurs obscurs avec emphase ; il ne chercha point à lier des intrigues romanesques ; il n'eut point recours à des sentimens exagérés et contraires à la nature ; il n'offrit point d'images dégoûtantes, et ne poussa pas trop loin les idées lugubres.

Mélanie (23), le premier des deux drames de M. de Laharpe, a joui d'une grande réputation. Les ennemis de l'auteur conviennent eux-mêmes que le style de ce drame est d'une élégance soutenue, et ils sont forcés d'avouer que, sous ce rapport, c'est sa production la plus soignée. C'est au sujet de cette pièce que M. de Voltaire a bien voulu comparer le style de l'auteur à celui de Racine. Nous ne nous arrêterons pas à en exposer le sujet, et nous croyons en cela remplir les intentions de l'auteur, qui prit le parti de retirer sa pièce du théâtre un an avant sa mort, et qui a recom-

mandé, par son testament, qu'elle ne fût jamais représentée à l'avenir.

Barnevel, l'autre drame, est une imitation d'une pièce de M. Lillo, intitulée *Le Marchand de Londres*. Cette pièce n'a jamais été mise sur la scène. L'auteur anglais avait eu pour objet de peindre les excès et les crimes auxquels peut se porter un jeune homme lorsqu'il a le malheur de se lier avec une femme corrompue : les progrès rapides de la séduction sont tracés dans cette pièce avec beaucoup d'art. M. Lillo a présenté, sans invraisemblance, Barnevel d'abord rempli de candeur et doué de toutes les qualités aimables de son âge, se livrant sans réserve aux caresses d'une femme perdue, et entraîné par elle jusqu'au crime affreux d'assassiner son oncle et son bienfaiteur. M. de Laharpe a très-bien profité des combinaisons de son modèle qu'il a souvent embelli ; mais il s'est cru obligé, pour ne point blesser la décence de la scène française, d'adoucir le caractère de la femme qui séduit Barnevel, et de l'offrir comme une veuve qui a une existence honnête, et qui, tombée dans la mauvaise fortune par la faute de son mari, s'est permis de honteuses ressources. Ce changement, dont on ne peut blâmer M. de Laharpe puisqu'il prouve sa délicatesse sur les convenances théâtrales, dénature entiérement le fond de la pièce. On trouve peu

vraisemblable qu'une femme qui conserve encore une apparence de retenue, puisse demander à son amant de l'enrichir par un assassinat. La candeur de Barnevel ne doit-elle pas être révoltée de cette contradiction entre le caractère qu'il suppose à celle qu'il aime, et cette effroyable proposition ? Dans l'auteur anglais, cette conception a beaucoup plus de vraisemblance ; M. de Laharpe a très-bien senti le caractère d'un premier amour. Barnevel, prêt à tomber dans l'abîme, a quelques soupçons sur la sincérité de sa maîtresse ; la manière dont il les lui témoigne, esr pleine de délicatesse et de candeur :

Écoute, prends pitié de ce cœur qui t'adore :
On m'a dit.... aujourd'hui l'on me disait encore
Que ton sexe, abusant de nos tendres erreurs,
Nous trompe quelquefois, même en versant des pleurs;
Que la douceur aimable en tous ses traits empreinte,
Sert à mieux déguiser l'artifice et la feinte.
Dois-je le croire ? Hélas ! faut-il s'accoutumer
A craindre des attraits qu'il est si doux d'aimer ?
Peut-on, lorsque l'on plaît, chercher un autre empire ?
Lorsque l'on sait charmer, peut-on songer a nuire ?
A-t-on, par un contraste aussi vil qu'odieux,
La trahison dans l'âme et l'amour dans les yeux ?
Je ne puis me prêter à cette horrible idée.

L'élégance soutenue de cette pièce en rend la lecture attachante ; les défauts ne pourraient se sentir qu'à la représentation.

M. de Laharpe, dans l'intention de rendre hommage à Voltaire, composa une petite pièce où, faisant allusion à l'universalité des talens de son maître, il suppose que les Muses (*) sont en rivalité pour lui décerner des honneurs. Ce cadre, assez commun, est rempli avec esprit. On sent que Melpomène doit obtenir la préférence ; aussi l'auteur lui fait-il passer en revue les tragédies de Voltaire. Il était plus difficile de faire parler Thalie. M. de Laharpe se tire fort adroitement de cet embarras : la Muse de la comédie se borne à dire :

Ce fut par passe-tems qu'il me rendit visite ;
Je n'en rendrai pas moins hommage à son mérite.
J'aime les Euphémons, je leur applaudis fort ;
Et mon ami Préville est charmant dans Friport :
Je conserve les fruits de sa plume immortelle ;
Je conviens qu'avant moi d'autres doivent passer ;
Je vous laisse briguer les palmes les plus belles ;
Mais, Nanine à la main, je prétends l'embrasser.

M. de Laharpe a encore fait une petite comédie pour l'inauguration de la nouvelle salle des Français (24), intitulée *Molière à la nouvelle salle*. On y trouve une gaîté franche et naturelle, qui donne à penser que l'auteur aurait réussi dans ce genre s'il s'y était livré : avantage qu'il a sur Voltaire, qui,

(*) La pièce est intitulée *les Muses rivales*.

si vivement plaisant dans ses facéties, fait grimacer ses figures dans les comédies qu'il a composées.

M. Gaillard met en parallèle le théâtre tragique de M. de Laharpe et celui de M. de Dubelloy. Il donne la préférence à celui-ci pour l'effet, et à l'autre pour le style.

« J'ignore, dit-il, quel rang la postérité doit assigner à M. de Laharpe, parmi ceux qui ont régné sur la scène française. On conviendra d'abord que ses pièces sont les mieux écrites après les belles tragédies de Racine et de M. de Voltaire, et combien ce premier mérite suppose de mérites particuliers! style tantôt simple, tantôt brillant, ferme, élégant, harmonieux, tragique, adapté au genre, et varié selon les sujets.

» Quant à l'effet que produisent ces mêmes pièces, nous n'osons dire qu'il soit au même degré que le mérite du style. *Mélanie* a beaucoup d'effet, *Philoctete* en a beaucoup aussi, soit dans la traduction en prose de l'auteur de *Télémaque*, soit dans les beaux vers de M. de Laharpe. Ses autres pièces n'en sont pas dépourvues; mais M. de Laharpe a eu quelque tems un rival qui, inférieur à lui par le mérite du style, l'emportait peut-être pour l'*effet*, c'est M. Dubelloy. Ami particulier de tous les deux, j'aurais pu être un lien entre eux :

Pacis eram mediusque belli.

» Je n'ai jamais pu les rapprocher ni obtenir que, naturellement justes tous deux, ils le fussent complétement à l'égard l'un de l'autre. M. de Laharpe avait blessé M. Dubelloy par des critiques, et surtout par des décisions tranchantes. On sait, et je le dissimulerais en vain, que M. de Laharpe n'était pas sans reproche de ce côté-là, et que son ton n'adoucissait pas les blessures que la critique fait toujours plus ou moins. M. de Laharpe disait qu'ayant apperçu que M. Dubelloy s'offensait de ses critiques, il avait cessé d'en faire; mais il était trop tard: le coup était porté.

» Si j'avais à prononcer entre deux hommes si estimables, j'observerais que d'abord tous deux ayant été moissonnés avant l'âge de la décadence, ils n'ont, ni l'un ni l'autre, comme Corneille et Voltaire, de pièces faibles et au dessous de leur talent.

» J'observerais ensuite, en faveur de M. Dubelloy, qu'on a beaucoup exagéré les défauts de son style; que, s'il a quelquefois des vers entortillés, pénibles et recherchés, son style, comme celui de Corneille, s'élève et s'épure avec les choses; que quand il est beau (et il l'est souvent, et ne l'est pas médiocrement), il devient éloquent et il écrit bien.

» J'observerais, en faveur de M. de Laharpe, que ses pièces doivent plaire davantage à la lecture, qu'elles offrent plus de tirades éloquentes, plus de

morceaux

morceaux à retenir, et partout un style plus pur, un goût plus sain, plus d'accord et d'ensemble dans le ton; mais que celles de M. Dubelloy sont d'un plus grand effet au théâtre, qu'elles y produisent plus de mouvement, de trouble et d'effroi; qu'elles font verser plus de larmes, qu'elles laissent de plus longs souvenirs; que vraisemblablement on relira plus les pièces de M. de Laharpe, mais qu'on reverra plus souvent celles de M. Dubelloy, et qu'il ne manquerait rien à celles-ci si M. de Laharpe les avait écrites. »

On demandait à M. de Laharpe, quelque tems avant sa mort, comment il aurait parlé de ses tragédies dans le *Cours de littérature*, s'il avait été obligé de s'expliquer sur les auteurs vivans. Il répondit qu'il aurait pu se rendre cette justice, que s'il n'avait pas contribué aux progrès de l'art dramatique, on ne pouvait pas l'accuser d'avoir avancé sa décadence. Il est impossible de se juger avec plus de vérité et de modestie.

On aurait peine à croire que l'auteur, toujours occupé de discussions sérieuses et de conceptions tragiques, eût pu obtenir des succès dans ces pièces légères, fruit de l'enjouement et de l'esprit de société; cependant il se distingua par des pièces fugitives, où l'on remarque de l'aisance, de la finesse, et ce ton d'aménité qu'il ne conserva pas toujours

en écrivant en prose. Parmi ces pièces, il en est plusieurs qui sont dignes d'être remarquées, mais que nous ne pouvons pas toutes citer. On y trouve deux épîtres, l'une au *Tasse*, l'autre d'*Horace à Voltaire*, dont l'élégance et la noble aisance rendent la lecture très-agréable. Nous ne parlons point de ses odes, quoique quelques-unes aient eu du succès dans leur tems. Il nous a paru que l'auteur ne possédait pas l'enthousiasme et la richesse de poésie qui caractérisent ce genre (25).

Il composa aussi des petits poèmes dans lesquels il déploya une imagination riante, et montra cette élégante facilité qui paraissait étrangère à son talent. L'*Ombre de Duclos* (*) (26) est, de ces poèmes, celui qui fit le plus de bruit dans le tems. M. de Laharpe voulut attaquer ses ennemis, et tourner en ridicule quelques mauvais auteurs. En s'élevant contre ceux qui hâtaient l'époque de la décadence de notre littérature, il fut, comme à son ordinaire, inspiré par la raison et par le goût. Le caractère caustique de Duclos, sa gaîté, sa franchise qui ne se démentit jamais, fournissaient au poète des couleurs assorties à son sujet. Il suppose que l'académicien se trouve dans les champs élysées avec l'abbé

(*) *Voyez* cette pièce, tome II, page 158 de ses œuvres imprimées en 1778.

de Boisrobert, ce convive aimable, dont la principale fonction était d'égayer le cardinal de Richelieu. La conversation s'engage entre eux sur les auteurs du dix-huitième siècle. Duclos propose à l'abbé de lui faire voir une de ces audiences qu'il donnait aux gens de lettres, en sa qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie française. Boisrobert trouve l'idée piquante, et l'illusion dont le poète fait un usage très-heureux, comme personnage allégorique, facilite à Duclos les moyens de jouer cette comédie.

On voit Duclos sur un grand fauteuil noir
Dans l'entre-sol, sombre et triste manoir
Où doit loger monsieur le secrétaire.
Là fourmillait tout l'essaim littéraire :
L'un apportait sa nouvelle grammaire,
L'autre un roman, l'autre des almanachs;
L'un des sermons, l'autre des opéras,
Et celui-ci son recueil d'héroïdes,
Et celui-là ses drames insipides,
Drames en prose, et traduits et vendus
En Allemagne, et des Français peu lus,
Mais enrichis de fleurons et d'estampes,
Malgré Voltaire appelés *culs-de-lampes;*
Couverts de points de l'un à l'autre bout,
Points merveilleux qui tiennent lieu de tout,
Points éloquens qui font si bien entendre
Ce que l'auteur n'a pas l'esprit de rendre;
C'est dans les points qu'il faut s'évertuer,
Et le génie est l'art de ponctuer.

Ces derniers vers rappellent la manie des auteurs de drames, qui, dans l'impuissance de terminer leurs phrases, mettaient plusieurs points; ce qui, aux yeux des amateurs de ce mauvais genre, passait, ou pour des réticences pleines de sens, ou pour des sentimens trop énergiques pour pouvoir être exprimés par des paroles. Cet abus, dont M. de Laharpe s'est en vain efforcé de montrer le ridicule, a été porté à l'excès par quelques orateurs modernes, qui croient ajouter de la force à leurs discours en plaçant au milieu de chaque phrase trois ou quatre points d'exclamation.

Après un portrait de Dorat, fait d'une manière très-plaisante, l'auteur revient sur les drames modernes et sur les imitations de Shakespeare; Molière, Despréaux et Racine, en voyant le défenseur de ces monstres littéraires, tombent dans ce rire inexprimable si bien décrit par Homère. Le poète peint l'étonnement de Lafontaine lorsqu'il écoute cette doctrine dont il n'a jamais eu aucune idée.

Pour le bon Lafontaine,
Il contemplait ce rare énergumène
D'un regard fixe, immobile, enchanté;
Il jouissait avec tranquillité,
La bouche ouverte et la mine ébahie,
N'ayant rien vu de semblable en sa vie.

Ce portrait, si frappant et si élégamment tracé,

peut donner une idée de l'enjouement qui règne dans ce poème. Le seul homme avec lequel l'auteur perd ce ton de gaîté, est Linguet, son ennemi implacable. Il faut se rappeler les persécutions dont M. de Laharpe fut l'objet, pour excuser ce passage, beaucoup plus dans le genre de Juvénal, que dans celui d'Horace.

Tangu et Félime, poème érotique en quatre chants, du même auteur (*), renferme des descriptions voluptueuses et plaisantes qui lui ont procuré des lecteurs. Les descriptions voluptueuses surtout n'auraient pas soutenu les regards sévères de M. de Laharpe dans un âge plus avancé. Il sacrifiait alors aux grâces; depuis que la religion lui a paru seule digne de ses hommages, il a renoncé à ce genre de productions frivoles.

M. de Laharpe voulant mettre en vers français un poème épique, choisit *la Pharsale* que Marmontel avait déjà traduite, et qui, dans un tems de décadence, avait trouvé beaucoup de lecteurs. Il paraît que des occupations plus importantes détournèrent l'auteur de ce travail; il n'acheva que le premier et le septième chant. Les suppressions qu'il s'est permises, sont dictées par le goût. Quelquefois il resserre des pensées trop étendues,

(*) Imprimé en 1780, in-8°.

quelquefois il développe celles qui ne sont qu'indiquées. Le soin constant qu'il met à ne point interrompre le fil des idées, à suivre la marche du poète, et à ménager les transitions, produit cet heureux effet, que l'on ne s'apperçoit point des changemens qu'il a cru devoir faire. Le poème de Lucain aurait gagné beaucoup si M. de Laharpe avait pu continuer le travail, dont il n'a publié que des fragmens (*). La peinture des présages sinistres qui précèdent les guerres civiles est une de celles que l'auteur a le mieux rendues. Lucain, après avoir hâté tous les phénomènes qui menacent Rome de la perte de sa liberté, donne le dernier coup de pinceau à ce tableau lugubre en faisant paraître Sylla et Marius, qui la première fois s'unissent pour déplorer les maux de la patrie. Le poète latin n'emploie que trois vers pour offrir cette image terrible. M. de Laharpe la présente dans tous les détails de son effrayante beauté.

Les mânes de Sylla dans les champs s'élevèrent,
D'une voix lamentable annonçant le malheur :
Du soc de la charrue on dit qu'un laboureur
Entr'ouvrit une tombe, et, saisi d'épouvante,
Vit Marius lever sa tête menaçante,
Et les cheveux épars, le front cicatrisé,
S'asseoir pâle et tremblant sur son tombeau brisé.

(*) Tome II de l'édition de 1778.

Le même goût pour les ouvrages des Anciens porta M. de Laharpe à traduire quelques fragmens de Lucrèce, et la première élégie de Tibulle (*). On trouve dans cette dernière pièce une poésie douce et élégante. Dans le fameux morceau :

Te spectem, suprema mihi cùm venerit hora,

le traducteur semble partager la mélancolie de son modèle.

M. de Laharpe avait fait, encore jeune (**), une traduction de Suétone avec tant de rapidité, qu'il ne se donna pas le tems de la revoir : il y laissa quelques contre-sens ; ses ennemis ne perdirent pas cette occasion de l'humilier. Ils examinèrent cet ouvrage avec une exactitude minutieuse. Non-seulement on compara chaque phrase de l'auteur original avec la version, mais de plus on rapprocha d'autres versions de la sienne, et à force de travail on parvint à trouver dans celle-ci une trentaine de passages mal rendus ; ce qui n'eût pas été reproché à tout autre traducteur, surtout si son ouvrage eût été aussi bien écrit que celui de M. de Laharpe. Ce dernier avoua noblement son tort ; il convint de quelques fautes, et il ne chercha point à les justifier par de mauvais raisonnemens. Malgré une

(*) *Voyez* tome II, édition de 1778.

(**) En 1765.

franchise si rare, cet ouvrage négligé porta longtems préjudice à sa réputation. Cependant cet écrit ne lui ayant rien fait perdre de son assurance ordinaire, on se lassa de critiquer sa traduction, et on ne se souvint plus que de ses autres titres à l'estime des connaisseurs.

L'année même de sa réception à l'Académie française (*) il avait donné une traduction de la *Louisiade* du Camoens, poème en dix chants, avec des notes, et la vie de l'auteur; enfin malgré la multiplicité et l'étendue de ses occupations, il se chargea (**) de faire un abrégé de l'*Histoire des Voyages* de l'abbé Prevost, dont il a publié les vingt-un premiers volumes. L'ordre qu'il a mis dans cette compilation prouve sa grande aptitude au travail.

Nous ferons observer, en passant, que tous les ouvrages dont nous venons de parler, à l'exception de la tragédie de *Virginie*, ont été publiés en 1789; encore y a-t-il lieu de croire que cette pièce, qui n'a été jouée que depuis la révolution, était composée avant cette époque, et que l'auteur n'a fait que la retoucher au moment de la faire paraître sur la scène.

Jusqu'ici nous avons considéré M. de Laharpe

(*) En 1776.

(**) En 1780 et années suivantes.

sous le rapport de ses ouvrages littéraires qui ne traitent pas de la *critique*; nous allons maintenant examiner son talent sous ce dernier point de vue. Il sortait à peine des études quand il entra dans cette carrière pénible et scabreuse où il occupe un rang distingué. Point de doute que les envieux de ses autres travaux ont pu contribuer à envenimer son caractère; mais eût-il restreint ses prétentions dans la république des lettres, au rôle d'Aristarque, il devait bien penser qu'on se servirait envers lui de la mesure dont il aurait fait usage envers les autres, et alors plus d'un critique vigoureux a dû le forcer à partager le breuvage amer qu'il avait préparé pour autrui. Malgré les reproches qu'on a été en droit de lui faire, tout le monde convient que, toutes les fois qu'il a écarté cette âpreté de formes et ce ton tranchant qui nuisent même à la bonne cause, sa censure, alors guidée par un goût sain, est aussi judicieuse que sa plume est élégante. Si l'on réfléchit à l'étendue de ses travaux en ce genre, on ne conçoit pas comment il a eu le tems de faire les ouvrages que nous venons de passer en revue, et l'on est étonné de sa prodigieuse facilité.

« Dépouillons-le, dit M. Gaillard, de ses ouvrages; ôtons-lui ses tragédies, ses comédies, ses poésies légères de tous les genres et de tous les tons, ses prix des Académies, ses prix de l'Université;

qu'il ne soit plus un orateur éloquent, un excellent poète ; qu'il ne soit plus que juge des productions d'autrui ; réduisons-le à ses journaux littéraires (27), quelle grande existence il aurait encore dans les lettres ! Quelle excellente poétique, en tout genre, résulterait de ses écrits ! Comme ils l'ont rendu l'arbitre suprême du goût et le fléau des mauvais écrivains ! Combien il a honoré cette fonction de journaliste, avilie par tant d'autres avant lui et après lui ! Comme sa critique est toujours juste, motivée, lumineuse et rendue sensible ! Mais aussi, toujours sévère, jamais il n'inclinait vers l'indulgence. Nul n'a plus combattu pour les intérêts du goût, de la justice et de la raison. Si, chez les auteurs qu'il a le plus maltraités, il se trouvait un morceau digne d'éloge, il n'a jamais manqué de le faire valoir ; mais dans la critique il négligeait trop l'art des ménagemens (28). »

La correspondance de M. de Laharpe avec le Grand-Duc de Russie (29) présente une vaste galerie de tableaux dont il donne les sujets et la critique. On y voit tous les auteurs qui existaient à l'époque de cette correspondance ; on y trouve des détails curieux sur leur talent, leurs ouvrages, leurs habitudes ; sur les sociétés comme sur les cotteries littéraires, et une foule d'anecdotes qui appartiennent à la littérature, aux arts et aux sciences. C'est une com-

mande faite de Saint-Pétersbourg à un peintre habile de Paris, qui, en nous laissant les originaux, en exécute des copies un peu chargées, pour donner sans doute aux Russes plus de goût pour nos modes et nos productions.

On est fâché de trouver dans cette espèce de recueil des jugemens trop peu ménagés, et quelques anecdotes dont la religion et la décence réprouvent également la publicité. En retranchant de cet écrit ce qu'il peut avoir de répréhensible, il n'en sera pas moins agréable à la lecture, et utile à l'Histoire littéraire du dix-huitième siècle.

Nous arrivons au livre qui a mis le sceau à la réputation de M. de Laharpe, et qui, de l'aveu même de ses ennemis, lui a valu, au commencement du dix-neuvième siècle, le titre de QUINTILIEN FRANÇAIS : nous voulons parler de son *Cours de littérature ancienne et moderne* (30).

M. Petitot, après avoir examiné et analysé le mode que M. Marmontel avait adopté pour ses *Élémens de littérature*, continue ainsi : « La carrière dans laquelle est entré M. de Laharpe est beaucoup plus vaste et beaucoup plus brillante ; il cherche non-seulement à donner aux personnes peu instruites les connaissances indispensables, mais à entretenir les savans des objets de leurs études. Dans son plan, dont l'idée seule annonce

une science littéraire immense, il embrasse tous les âges où les lettres ont fleuri : chaque production célèbre est examinée, analysée et discutée ; l'auteur en cite les beautés, en relève les défauts, fait valoir les idées justes, combat les sophismes, et fait sortir les règles de tous les genres de littérature de l'examen raisonné qu'il fait de chaque chef-d'œuvre. Ce n'est qu'en lisant le *Cours de littérature* de M. de Laharpe, que l'on peut se faire une idée du talent particulier dont il est doué pour rendre compte d'un ouvrage littéraire, et pour l'apprécier à sa juste valeur, de quelque genre qu'il fût. On n'y remarque jamais ces traces de fatigue et de dégoût que l'on trouve ordinairement dans les livres de longue haleine, où il paraît impossible que l'auteur possède également toute sa matière. M. de Laharpe examine la multitude énorme d'ouvrages dont il doit parler, avec la même fraîcheur de goût et d'imagination. On partage le plaisir qu'il semble éprouver en se livrant à des recherches littéraires, objets de sa passion toujours constante. On le suit dans ses études, dans ses jouissances : son admiration est si naturelle, ses critiques si franches, son discernement si juste, que l'on ne peut s'empêcher de prendre part à ses sensations et d'adhérer à ses jugemens.

« Ce qui distingue éminemment M. de Laharpe

des auteurs modernes qui ont écrit sur la littérature, c'est qu'il prend toujours le ton des ouvrages dont il rend compte; mérite qu'on ne remarque chez les Anciens, que dans Cicéron, Quintilien et Longin. S'il parle de l'*Iliade* d'Homère, vous le voyez emprunter les riches couleurs de ce père de la poésie pour peindre les impressions que le lecteur reçoit; l'aridité de la critique disparaît; il ne reste que l'effet d'un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain sur une imagination poétique. S'il parle de Démosthène et de Cicéron, tous les grands intérêts d'Athènes et de Rome sont reproduits par une plume éloquente; vous vous reportez aux circonstances qui ont inspiré ces deux grands orateurs; vous les voyez placés dans leur véritable cadre, et vous admirez leurs discours traduits avec autant de fidélité que d'énergie dans la langue moderne. S'il parle de Tacite, vous êtes tout à coup transporté sous les empereurs, vous entrez dans les mystères de la politique sombre de Tibère, et vous frémissez au récit des crimes de Néron. Le style du critique devient serré et concis comme celui de l'historien romain. M. de Laharpe arrive-t-il aux siècles de François Ier. et de Louis XIV? il badine avec Marot; il s'élève avec Malherbe; il fait sentir les beautés de l'incomparable Racine; il raisonne avec Pascal; il imite les grâces insi-

nuantes de Fénélon ; il s'attendrit aux exhortations touchantes de Massillon, et, dans l'impuissance de prendre le ton de Bossuet, il approche du moins par un style plus nerveux et plus soutenu de l'énergie et de la vigueur du plus grand des orateurs chrétiens.

» On a fait cependant quelques reproches fondés à l'auteur de ce livre. La *Littérature ancienne* et le *Siècle de Louis XIV*, qui forment un ensemble très-régulier, présentent une suite de jugemens avoués par le goût, à l'exception de quelques opinions hasardées sur l'*Odyssée* et sur l'*Énéide*; une admiration trop forte pour les *Poèmes lyriques* de Quinault, et une prévention que M. de Laharpe conserva toujours contre Pierre Corneille. Lorsque l'auteur arrive au dix-huitième siècle, il n'est pas aussi heureux dans l'économie de son ouvrage : quelques articles ne sont pas assez développés, d'autres paraissent surchargés de détails inutiles : tels sont, dans ce dernier genre, le jugement sur la préface que Diderot a mise à la traduction de Sénèque, et l'analyse des comédies de Fabre d'Églantine. Nous ne nous reportons peut-être pas assez au tems où écrivait M. de Laharpe, pour le juger sous ce rapport. Diderot avait une multitude de partisans, qui le considéraient comme un homme très-éloquent et comme un profond rai-

sonneur ; il fallait donc que M. de Laharpe relevât avec détail ses bévues et ses sophismes, et prouvât que sa prétendue éloquence n'était qu'un faux enthousiasme : un jugement moins développé n'aurait convaincu aucun de ses lecteurs ; une discussion approfondie pouvait seule les faire revenir de leur méprise. Pendant la révolution, Fabre d'Églantine avait été admiré comme un autre Molière ; son style, incorrect, barbare, et quelquefois inintelligible, passait pour être le véritable style de la comédie. Il était donc nécessaire que M. de Laharpe analysât ses pièces avec soin pour en faire remarquer toutes les absurdités, et peut-être ces articles ne nous paraissent-ils aujourd'hui superflus que parce qu'ils ont produit leur effet.

» Ce livre, devenu classique, est trop généralement connu pour que nous entrions dans de plus grands détails : on y remarque des morceaux isolés, dans lesquels l'auteur combat les principes révolutionnaires avec toutes les armes de l'éloquence et de la dialectique ; il s'étend aussi sur la religion ; il parle des Pères de l'Église grecque et latine, en les considérant sous les rapports de la doctrine et de la littérature, et, dans ces discussions intéressantes, il s'élève quelquefois à la hauteur de nos grands orateurs de la chaire. »

Il n'est point de lecteur qui ne partage nos re-

grets de ce qu'une mort prématurée n'a pas permis à l'auteur de mettre la dernière main à ce bel ouvrage. Il lui restait peu à faire, il est vrai, pour terminer l'examen et la critique de la poésie du dix-huitième siècle ; mais la partie de l'*éloquence* est à peine ébauchée, et nous sommes entiérement privés des parties de l'*Histoire* et de la *Littérature mélée*.

A la suite de la *Littérature moderne*, M. de Laharpe devait donner, sur la *Littérature étrangère*, des détails suffisans pour apprécier les grands écrivains qui l'ont illustrée ; mais il n'avait pas commencé cette partie.

Enfin, il a manifesté formellement la volonté de consacrer la dernière partie de son *Cours* à la *philosophie du dix-huitième siècle*. Il avait fort à cœur de la terminer ; mais ce que l'on a pu recueillir de cet ouvrage ne s'étend que jusqu'au chapitre de Diderot inclusivement, encore n'est-il pas achevé, et la dernière section, où il devait examiner ses *œuvres posthumes*, manque entiérement. Quelques fragmens sont tout ce qu'on a pu trouver du reste de la *philosophie du dix-huitième siècle*. Le plus remarquable est relatif à Rousseau, qu'il paraît disposé à attaquer sans ménagement, et l'on ne peut se dissimuler que l'animosité de M. de Laharpe contre cet écrivain si éloquent, porte autant sur

sur sa personne, que sur ce qu'il y a de répréhensible dans ses œuvres.

On serait induit en erreur si l'on croyait ne trouver dans la partie que l'on publie, que des discussions sèches sur les erreurs et les paradoxes des sophistes. Il commence par rendre hommage à la véritable philosophie dans la personne des gens de lettres et des savans qui lui ont fait le plus d'honneur en France pendant le dix-huitième siècle. Il passe de même en revue nos meilleurs moralistes. Il ne manque pas de donner un précis curieux et intéressant sur le talent et les qualités de chaque auteur qu'il juge avec sagacité, et ces apperçus répandent de la variété et de l'agrément sur son sujet. Dans le chapitre des philosophes, il les oppose aux sophistes quand l'occasion s'en présente; mais ce n'est que quand il vient à attaquer ceux-ci corps à corps, qu'il déploie toute la vigueur de sa dialectique.

Dans cette classe des sophistes, nous sommes privés des articles d'un grand intérêt, puisqu'ils devaient réfuter des auteurs qui ont été au premier rang dans la littérature et dans les sciences. Il suffit de nommer Voltaire, Rousseau, Condorcet, Mably, etc. pour sentir toute l'étendue de la tâche que M. de Laharpe se proposait de remplir.

A l'examen de ce qu'il nous a laissé de la *phi-*

losophie du dix-huitième siècle, on voit que c'est contre Voltaire et Rousseau qu'il dirigera les plus puissans moyens d'une plume aussi exercée que la sienne. Il n'est pas encore question de leur article, et déjà il les a mis en scène ; il ne les perd jamais de vue, et il a l'air de s'essayer, pour le combat qu'il va leur livrer, en faisant pressentir tout le danger de leur influence, comme un athlète s'exerce journellement au maniement des armes, pour être prêt à s'en servir avec avantage quand il sera en présence de ses plus redoutables adversaires. C'est dans cet écrit que se montrent, d'une manière frappante, les nouvelles forces que son talent avait acquises, depuis qu'il avait échappé à la hache révolutionnaire, et qu'il avait trouvé dans la religion un réfuge à ses infortunes.

Aussi cet homme, aussi ardent qu'infatigable, avait-il entrepris plusieurs ouvrages nouveaux qu'il allait faire marcher de front avec la suite de son *Cours* et de *sa philosophie du dix-huitième siècle*, si la Providence n'avait pas disposé de ses jours. C'est ainsi qu'il nous a laissé des fragmens précieux d'un *poème sur la Religion* (31), d'une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée*, et d'un commentaire *sur la langue révolutionnaire* (*).

(*) Il n'y a que les fragmens de ce dernier écrit qui aient été publiés. (*Voyez* tome XIV du *Lycée.*)

M. de Laharpe avait préludé dans la nouvelle carrière qu'il avait embrassée après sa conversion, par quelques écrits (32), dont un, intitulé *Du Fanatisme dans la langue révolutionnaire*, a eu plusieurs éditions. Il a donné une traduction du *Pseautier* en français, avec des notes et un discours plein de goût et d'érudition, sur l'esprit des livres saints et le style des prophètes, dont il s'est fait également plusieurs éditions.

Pour ne rien laisser à desirer sur ses œuvres, nous croyons devoir faire ici mention de deux manuscrits de sa composition, qui n'ont jamais été imprimés : le premier est un *Commentaire sur les tragédies de Racine* (33), de ce Racine dont il a si bien su apprécier toutes les beautés, et l'autre *sur le théâtre de Voltaire*, dont il a si souvent célébré le talent.

Une érudition immense et extrêmement variée, un esprit nourri des beaux modèles de l'antiquité et des grands écrivains du siècle de Louis XIV, l'art de s'identifier avec les sujets qu'il traite, le tact du coloris local, des apperçus lumineux, un respect inaltérable pour sa langue, une grande clarté qui résulte de l'ordre des idées et de la propriété de l'expression, une dialectique vigoureuse et pressante dans les objets de critique et de discussion, un style élégant et soutenu, telles sont les qualités qui dis-

tinguent le talent de M. de Laharpe dans ses meilleurs écrits. Mais le trait peut-être le plus caractéristique de sa manière, c'est la vigueur de son pinceau quand il est inspiré par l'indignation. Son style alors s'anime comme la passion. Il vous atterre par l'énergique peinture des griefs, par l'accumulation des preuves, par la rapidité du raisonnement, par la véhémence des expressions, et il vous achève avec les armes de l'ironie et du ridicule, si redoutables dans ses mains.

Quoique la vie d'un auteur qui s'est occupé exclusivement de littérature, soit à peu près renfermée dans ses écrits, cependant nous croyons devoir donner à nos lecteurs, sur la vie privée de M. de Laharpe, quelques détails qui ne sont pas étrangers à la carrière qu'il avait embrassée.

Le grand nombre d'ouvrages qu'il a publiés ou entrepris donnerait à penser qu'il n'a pu les exécuter qu'en se confinant dans une profonde retraite ; mais lui-même nous apprend qu'il fut très-répandu dans la société, et qu'il y fut admis à une époque où l'usage de ce tems-là ne permettait pas encore d'y être reçu ; il était en philosophie. Sans doute qu'il ne dut cette espèce de faveur qu'à la réputation que lui avaient déjà faite ses succès à l'Université. Cette réputation dut balancer les préventions établies contre lui par la malheureuse

aventure de sa jeunesse, dont nous avons parlé, et surtout par cette intolérance en matière de goût, qu'il avait déjà annoncée au collége. Accueilli d'ailleurs, lors de ses premiers essais, par Voltaire et d'Alembert, qui étaient à la tête de la littérature et des sciences, le premier voulut bien lui accorder le titre de son élève favori, et le second, en lui donnant des témoignages de sa bienveillance particulière, le recommanda à ses amis, gens d'esprit et de mérite. On connaît toute l'influence qu'eurent ces deux hommes célèbres tant qu'ils vécurent; elle fut très-favorable au jeune auteur, et si, dès son entrée dans le monde, il eut beaucoup d'ennemis, le suffrage de ses deux protecteurs lui assura des partisans, et lui donna un grand relief sur ses rivaux.

Marié dès sa jeunesse (34) à une personne spirituelle et jolie, on les vit figurer ensemble sur des *théâtres de société;* et ils réussirent d'autant mieux à capter les suffrages des spectateurs bénévoles, qu'ils s'étaient formés à l'art de la déclamation sous les yeux de Voltaire, pendant un long séjour qu'ils avaient fait à Ferney. C'est là qu'ils avaient été chargés des principaux rôles des tragédies de ce grand poète, qui les faisait représenter sur son théâtre particulier (35). Cet exercice fut très-utile à M. de Laharpe pour le talent de la prononciation et l'art

de *bien lire*, qu'il a possédés à un degré peu commun. La mode d'assister à la lecture que les auteurs se permettaient de leurs ouvrages avant de les produire au grand jour, était encore plus courue que celle d'assister à l'essai de leurs compositions dramatiques sur des théâtres de société. M. de Laharpe, dont les écrits en divers genres se succédaient rapidement, fut invité à en faire des lectures dans un grand nombre de cercles, et sa réputation, toujours croissante, l'amena au point d'être obligé de faire un choix dans ces demandes pour ne pas y succomber. Ses rivaux et ses ennemis, dans l'espoir d'atténuer cette espèce de succès, déclamaient à la vérité contre la morgue et le ton tranchant qu'il prenait avec ses inférieurs; mais il est vraisemblable que ce n'était qu'avec eux qu'il se donnait des airs dédaigneux, et il n'en était certainement pas de même quand il se trouvait au milieu d'un cercle de jolies femmes. Bien pris dans sa petite taille, avec des traits assez réguliers, ses yeux, qu'il avait naturellement un peu voilés, s'embellissaient alors d'une expression gracieuse que ne déparaient pas son air d'assurance et ses manières aisées; et quand ses envieux auraient réussi à le faire passer pour un homme insociable, c'eût été, dans l'esprit d'une femme, une raison de plus pour vouloir dompter ses travers en honorant ses succès.

M. de Laharpe ne fut pas insensible à de telles prévenances : on en a la preuve dans les vers qu'il a adressés à plusieurs beautés, et dans les hommages que sa muse leur a rendus au milieu de fêtes et de réunions nombreuses. On n'ignore pas qu'à l'époque dont nous parlons, le suffrage du beau sexe était plus que jamais recherché pour asseoir une réputation. De tout tems ce sexe a aimé la gloire, et plus d'une fois il s'est flatté d'avoir créé le talent en partageant ses triomphes. M. de Laharpe, même après avoir embrassé un genre de vie plus austère, a toujours conservé beaucoup d'attachement pour les femmes aimables qu'il avait connues. Quand il ne se trouvait qu'avec des hommes, sa conversation était en général sérieuse et même impérative; mais sa physionomie s'égayait dès qu'une femme venait à paraître, pour peu qu'elle fût intéressante. Cette sensibilité que n'excluait pas sa franchise, prouve que si son ton n'était pas toujours au gré de la société, jamais il n'eut de méchanceté dans le cœur, quoique son imprudence et quelquefois même sa mal-adresse aient pu le donner à penser à quelques personnes.

Parmi les sociétés célèbres qu'il fréquenta, il ne faut pas oublier celles qui s'assemblaient chez des femmes qui ont joué un rôle dans le monde littéraire, moins par leur esprit et leurs ouvrages, que

par cette adresse qui ne pouvait appartenir qu'à leur sexe, de concilier deux classes également jalouses de maintenir la considération qu'on ne pouvait leur refuser, les gens de lettres et les gens de qualité. Avant leurs réunions formées par les Tencin, les Geoffrin et autres, les hommes qui composaient ces deux classes ne vivaient guère qu'entre eux, sans songer que leur rapprochement devait leur prêter un mutuel éclat. C'est là que M. de Laharpe eut sans doute ses premières relations avec des grands seigneurs et des personnes de la cour, dont plusieurs lui ont donné des preuves de leur estime et de leur amitié. Des ministres (36) mêmes l'honorèrent de leur confiance en plus d'une occasion. D'ailleurs, sa correspondance avec le grand-duc de Russie, que Voltaire lui avait ménagée, le mit en rapport avec les seigneurs russes et autres étrangers de marque qui venaient à Paris.

Accueilli par des princes souverains (37), comblé des honneurs littéraires, membre de l'Académie française, il avait hérité, après la mort de Voltaire, d'une partie de la renommée de ce grand-homme; et quand Rousseau, d'Alembert, et plus tard Buffon et plusieurs autres personnages d'un mérite distingué, eurent cessé de vivre, il occupa, presque sans compétiteur, un des premiers rangs dans la république des lettres. Tous les regards

semblèrent se porter alors sur lui, pour se ressentir le moins possible et se consoler des pertes que l'on avait éprouvées. Il était arrivé au moment de recueillir tout le fruit de ses travaux et de ses succès, et de jouir paisiblement de tous les avantages d'une réputation aussi bien justifiée que la sienne. Les jeunes littérateurs le consultaient comme un oracle; ils trouvaient en lui un goût sûr pour les diriger dans leurs essais, et une bienveillance encourageante pour des ouvrages de longue haleine. Ce n'était qu'avec les auteurs faits qu'il était sévère. Il examinait leurs titres à la célébrité avec rigueur, et il était sans ménagement pour ceux qu'il jugeait avoir usurpé des faveurs qui ne doivent être l'apanage que du vrai mérite.

Cette censure qu'on aurait desiré quelquefois plus conciliante, ne put lui ôter l'estime du public impartial. Cette estime se manifesta sensiblement lorsque les administrateurs du Lycée l'appelèrent pour donner ces leçons, dont le recueil sera son premier titre dans la postérité. Nous avons déjà parlé de l'impression qu'il fit sur ses nombreux auditeurs des deux sexes, accourus de tous les coins de la capitale pour l'entendre. Cette école du goût, instituée par la raison et les grâces, est devenue le plus beau théâtre de sa gloire.

L'importance et l'étendue de cette entreprise,

et sa santé qui avait été assez long-tems chancelante, le déterminèrent à s'occuper presque exclusivement du *Cours de littérature*, et c'est même à ce travail qu'il s'était restreint pendant les dernières années qui avaient précédé la révolution.

Elle éclate ! Qui peut oublier cette époque si mémorable et qui laissera des souvenirs si profonds ? La veille encore, Paris était le centre de l'urbanité, des plaisirs et du goût. On s'y pressait, moins pour jouir de ses monumens et de ses spectacles, que pour savourer les charmes de la société, qui n'ont jamais été si séduisans que dans cette ville. Le lendemain, au coup de midi, quel changement de scène ! *Aux armes !* s'écrie une voix imprudente, et le goût, les plaisirs et l'urbanité ont fui pour long-tems, proscrits par la terreur.

En vain M. de Laharpe voulut-il retenir au Lycée les nombreux partisans de la littérature, qui existaient alors : de grands intérêts, agités par l'inquiétude et l'espérance, s'emparèrent de tous les esprits, et ne laissèrent presque pas de loisir pour suivre les séances de son *Cours*.

A cette époque il partagea, avec les esprits les mieux intentionnés, les sentimens les moins équivoques pour le bonheur de sa patrie ; mais il se renferma dans ses travaux littéraires, et ne voulut accepter aucune fonction, disant qu'il ne se char-

geait volontiers que de ce qu'il savait bien (38). Il se permit seulement, sur des changemens projetés, quelques observations insérées dans le *Mercure*, dont il voulut bien diriger alors la partie littéraire, bien moins pour son intérêt particulier, que pour assurer, autant que les circonstances pouvaient lui en donner l'espoir, les arrérages des pensions que les gens de lettres avaient sur ce Journal. On lui a presque fait un crime d'avoir présenté de la meilleure foi du monde, et avec le plus pur désintéressement, quelques idées contre des abus dont tout le monde désirait alors la réforme. Il a pu errer dans quelques données, et nous ne le contestons pas; mais l'homme sans tache a seul eu le droit de lui en faire des reproches, et où est-il? S'il a existé, la délicatesse ne lui aurait pas permis d'en faire. Aurait-il reproché à M. de Laharpe de n'avoir pas prévu la marche progressive des horreurs dont nous avons été les témoins? L'homme irreprochable n'aurait pas pu les prévoir lui-même. Mais il a changé d'opinion, dira un autre. Eh! qui n'a pas au moins modifié les siennes quand il a vu l'anarchie en convulsion sur le champ de cadavres qu'elle avait nivelés? Dira-t-on que cet homme sensible applaudissait à ces forfaits, lui qui voulut arrêter le torrent avec un courage qui a eu si peu d'imitateurs, lui qui ne parla jamais que de réformer, et se déclara l'ennemi de

toute destruction ; lui enfin qui, pour avoir démasqué la féroce ineptie de Robespierre, fut jeté dans une prison où il séjourna long-tems entre la vie et la mort. C'est là qu'il eut tout le tems de gémir sur les misères de l'espèce humaine ; c'est là que la religion vint lui offrir ses plus touchantes consolations ; c'est là enfin qu'il prit la résolution de lui consacrer le reste de ses jours, et il a tenu parole.

Il avait eu le bonheur d'être oublié, et il sortit peu de tems après le 9 thermidor. Fidèle à ses engagemens, il reparut au Lycée, où l'on reconnut que le malheur et la piété avaient donné une nouvelle énergie à son éloquence. C'est au milieu d'un auditoire nombreux qu'il y fit, avec autant de bonne foi que d'intrépidité, l'abjuration de ses erreurs. On a taxé d'hypocrisie cette démarche d'un homme connu dans tous les tems par l'inflexibilité de son caractère, de cet homme qui, par la beauté de son talent, aurait obtenu des distinctions honorifiques et lucratives, comme y sont parvenus plusieurs de ses compagnons d'infortune.

M. Petitot fait à ce sujet des observations qui sont sans réplique. « Les ennemis de M. de Laharpe, dit-il, n'ont pu nier que son talent n'eût pris de nouvelles forces depuis sa conversion, et dans un âge où l'esprit a plus de disposition à baisser qu'à croître. Or, il est contre nature que l'hypo-

crisie augmente jamais le talent d'un écrivain : si le contraire pouvait arriver une seule fois, quelle ressource resterait-il à la vérité ? M. de Laharpe, par sa conduite, a de nouveau prouvé la profondeur et la justesse de cette grande pensée de Bâcon sur la religion. « *Un peu de philosophie en éloigne ;* » *beaucoup de philosophie y ramène.* » D'ailleurs, l'hypocrisie a toujours un intérêt qui la porte à tromper les hommes ; sans ce motif, il est absurde de concevoir l'existence de ce vice. Or, quel intérêt avait M. de Laharpe à affecter la piété au milieu des destructeurs de la religion ? Quelle jouissance pouvait-il trouver à être livré à toutes sortes de persécutions (39), quand il aurait pu parvenir aux honneurs et aux emplois en conservant ses anciennes erreurs ? Il serait trop ridicule de chercher à prouver que l'hypocrisie n'a jamais fait de martyrs. »

Frappé de tous les maux dont la tyrannique anarchie avait accablé sa patrie pendant des années, à peine fut-il rendu à ses concitoyens, qu'il s'établit avec courage comme une sentinelle surveillante pour empêcher le retour de tant de calamités. C'est le sentiment qui lui a dicté plusieurs écrits sur des projets de lois qui renouvelaient les alarmes. Un des plus grands fléaux qu'eût produit le bouleversement général, était ce langage grossier et fé-

roce, qui, en dénaturant la langue, en obscurcissant les idées les plus lumineuses, en criminalisant les intentions les plus pures, en donnant aux choses et aux personnes des dénominations qui n'auraient été que ridicules si elles n'avaient pas été si souvent atroces, allait faire rétrograder la France vers les siècles de la barbarie. L'auteur, qui voyait alors envahir ses domaines, repoussa les usurpateurs avec les armes de la raison, du bon goût et d'une éloquence forte de motifs, de pensées et d'expressions. L'ignorance fanatique ne lui pardonna pas ce zèle qui la montrait dans toute sa turpitude.

Un nouvel orage s'élève, et M. de Laharpe, pour ne pas être englouti dans les marais infects de Sinamary, est obligé de se réfugier dans une retraite impénétrable à tout autre qu'à l'amitié fidelle (40). Il n'y perdit pas son tems, et, sans s'amuser à gémir sur sa destinée, il conçut l'idée de plusieurs grands travaux qu'il n'a pas eu le loisir d'achever, et se consola par la pratique de ses devoirs de religion. C'est dans cet asyle que le petit nombre d'amis qui ont eu la faveur de venir quelquefois interrompre sa solitude, ont pu se pénétrer de l'excellence de son cœur et des heureux changemens qui s'étaient faits dans son caractère. Il ne lui échappa pas une seule plainte contre ses ennemis, et tous les jours il adressa pour eux ses vœux

ardens à la divine Providence. Le contentement de son âme était exprimé dans toute sa personne; et quoiqu'il fût privé de toute espèce d'exercice, jamais il n'avait joui d'une santé aussi parfaite. L'effet en fut sensible aux yeux de ses amis dans le moment où il eut la liberté de les rejoindre après le 18 brumaire. La joie qu'ils témoignèrent de son retour, l'empressement qu'ils mirent à le célébrer, furent bien flatteurs pour lui sans doute; mais autant le régime qu'il s'était prescrit dans son asyle lui avait été favorable, autant le train de Paris, auquel il n'était plus accoutumé, lui fut préjudiciable. Dès-lors sa santé commença à s'altérer. Quelques soucis survinrent, qui le rappelèrent dans cette retraite après laquelle il avait soupiré plus d'une fois depuis qu'il s'en était éloigné. Il la quitta de nouveau pour se réunir au petit nombre de ses anciens confrères à l'Académie française, qui existaient encore lors de sa nouvelle organisation. Il attendait avec une sorte d'impatience le jour où ils s'assembleraient pour la première fois après une si longue séparation; il le regardait comme un des plus beaux de sa vie; il exprimait toute sa reconnaissance pour le génie transcendant qui opérait ce bienfait; il appréciait avec autant de justesse que de droiture, ses talens et ses qualités; il récapitulait en termes éloquens les grandes

choses qu'il avait faites en si peu de tems, comme administrateur, comme guerrier et comme législateur. Il le proclamait l'homme le plus étonnant de son siècle. « Il ne lui manque plus, nous disait » M. de Laharpe, pour mettre le comble à la » gloire de Bonaparte, que de rendre la paix à » l'Univers; elle est déjà faite sur le continent. » Il vit les préliminaires avec l'Angleterre, mais la Providence l'a retiré de ce monde, assez à tems pour qu'il ne fût pas témoin de la paix perfide signée et presque aussitôt rompue par un gouvernement ennemi de la France (41).

Nous entrions alors dans un hiver qui s'annonça d'une manière rigoureuse, et qui affaiblit considérablement les forces de M. de Laharpe. Il ne tarda pas à être attaqué d'une maladie mortelle, pendant laquelle il fit admirer sa résignation et sa profonde piété. Malgré les soins de l'art et de l'amitié, il expira le 22 pluviôse an 11.

Si la religion n'a pas dépouillé entiérement M. de Laharpe du *vieil homme*, elle a beaucoup adouci les effets d'un caractère qui avait affligé quelquefois par sa roideur et son inflexibilité. Il rachetait d'ailleurs ses défauts par des sentimens généreux et désintéressés; et ces qualités étaient d'autant plus estimables chez lui, qu'il ne fut jamais un favori de la fortune, et qu'il fut plus d'une fois dans le besoin.

besoin. On peut supposer sans prévention, que les ouvrages qu'il avait commencés, lui auraient procuré une aisance d'autant mieux placée, qu'il l'aurait consacrée au secours des malheureux. Nous n'avons pas cru devoir nous appesantir sur les persécutions et les infortunes qu'il avait éprouvées depuis qu'il avait changé de principes, et en cela nous nous sommes conformés aux sentimens qu'il exprime dans le testament qu'il a fait quelques jours avant sa mort. Les détails qu'il contient, et par lesquels nous terminons cette notice, acheveront de faire connaître cet illustre écrivain, dont la mémoire sera toujours chère aux lettres et à ses amis, et auquel, par reconnaissance et par affection, nous devons d'éternels regrets (42).

Les détails suivans sont tirés de M. Desessarts, qui dit, avec raison, que tout ce qui concerne un homme célèbre a droit d'intéresser.

« Je lègue, dit M. de Laharpe, 200 francs aux » pauvres de ma paroisse. Ma nièce n'ayant rien, » et ce que je laisserai étant peu de chose, il ne » m'est pas possible de faire davantage pour cette » classe qui est si à plaindre. J'engage chaque Fran- » çais à se rappeler que la religion fait un devoir « sacré de soulager les indigens, et de faire tout » ce qu'on peut pour adoucir le sort des infortunés: » je remercie monsieur et madame de Talaru des

» marques d'amitié qu'ils m'ont données ; j'en con-
» serverai le souvenir jusqu'au dernier moment. Je
» remercie également les respectables docteurs Mal-
» houet et Portal, des soins qu'ils ont bien voulu
» me donner, avec un grand zèle, dans ma mala-
» die. Je prie MM. de Fontanes, Château-Briant,
« de Courtivron, de Chabannes, Recamier, de
» Herain, Liénard, Migneret et Agasse, de se
» souvenir combien je leur étais attaché. Je nomme
» M. Boulard, notaire, mon ami depuis vingt ans,
» mon exécuteur testamentaire. Je supplie la divine
» Providence d'exaucer les vœux que je fais pour
» le bonheur de mon pays. — Puisse ma patrie
» jouir long-tems de la paix et de la tranquillité !
» — Puissent les saintes maximes de l'Évangile
» être généralement suivies pour le bonheur de la
» société ! »

Outre ce testament, M. de Laharpe a fait un codicile dans lequel il a confirmé les dispositions faites dans son testament, et il a ajouté la déclaration suivante : « Ayant eu le bonheur de recevoir
» hier, pour la seconde fois, le saint viatique, je
» crois devoir faire encore une dernière déclara-
» tion des sentimens que j'ai publiquement mani-
» festés depuis neuf ans, et dans lesquels je persé-
» vère. Chrétien par la grace de Dieu, et profes-
» sant la religion catholique, apostolique et ro-

» maine, dans laquelle j'ai eu le bonheur de naître » et d'être élevé, et dans laquelle seule je veux » finir de vivre et mourir, je déclare que je crois » fermement tout ce que croit et enseigne l'Église « romaine, seule Église fondée par Jésus-Christ; » que je condamne d'esprit et de cœur tout ce » qu'elle condamne; que j'approuve de même tout » ce qu'elle approuve; en conséquence, je rétracte » tout ce que j'ai écrit et imprimé, ou qui a été » imprimé sous mon nom, de contraire à la foi » catholique ou aux bonnes mœurs : le désavouant, » et, en tant que je puis, en condamnant et dissua- » dant la promulgation, la réimpression et repré- » sentation sur les théâtres. Je rétracte également » et condamne toute proposition erronée qui au- » rait pu m'échapper dans ces différens écrits. — » J'exhorte tous mes compatriotes à entretenir des » sentimens de paix et de concorde; je demande » pardon à ceux qui ont cru avoir à se plaindre de » moi, comme je pardonne bien sincérement à » ceux dont j'ai eu à me plaindre. »

Depuis le moment où M. de Laharpe eut fait son testament, il se fit réciter les prières des agonisans, et conserva jusqu'au dernier moment l'exercice de sa raison. M. Fontanes, étant venu le voir la veille de sa mort, s'approcha de son lit pendant qu'on récitait ces prières. « Mon ami, dit le moribond en

» lui tendant une main desséchée, je remercie le » ciel de m'avoir laissé l'esprit assez libre pour sentir » combien cela est consolant et beau. » Le lendemain M. de Laharpe rendit le dernier soupir. Son convoi fut accompagné par ses amis et par les gens de lettres les plus distingués de la France. Une députation de l'Institut se réunit au cortége, et M. de Fontanes, un des membres de cette députation, prononça le discours suivant au moment où le cercueil de M. de Laharpe fut placé au bord de la fosse destinée à le recevoir :

« Les lettres et la France, dit M. de Fontanes, » regrettent aujourd'hui un poète, un orateur, un cri- » tique illustre. Laharpe avait à peine vingt-cinq ans, » et son premier essai dramatique l'annonça comme » le plus digne élève des grands maîtres de la scène » française : l'héritage de leur gloire n'a point dé- » généré dans ses mains, car il nous a transmis » fidellement leurs préceptes et leurs exemples. Il » loua les grands-hommes des plus beaux siècles de » l'éloquence de la poésie, et leur esprit, comme » leur langage, se retrouve toujours dans les écrits » d'un disciple qu'ils avaient formé. C'est en leur » nom qu'il attaqua jusqu'au dernier moment les » fausses doctrines littéraires; et, dans ce genre de » combat, sa vie entière ne fut qu'un long dé- » voûment au triomphe des vrais principes. Mais

» si ce dévoûment courageux fit sa gloire, il n'a
» pas fait son bonheur. Je ne puis dissimuler que la
» franchise de son caractère et la rigueur impar-
» tiale de ses censures éloignèrent trop souvent de
» son nom et de ses travaux la bienveillance et
» même l'équité. Il n'arrachait que l'estime où tant
» d'autres auraient obtenu l'enthousiasme. Souvent
» les clameurs de ses ennemis parlèrent plus haut
» que le bruit de ses succès et de sa renommée.
» Mais à l'aspect de ce tombeau, tous les ennemis
» sont désarmés. Ici les haines finissent, et la vérité
» seule demeure. Les talens de Laharpe ne seront
» plus enfin contestés. Tous les amis des lettres,
» quelles que soient leurs opinions, partagent main-
» tenant notre deuil et nos regrets. Les circons-
» tances où la mort le frappe, rendent sa perte
» encore plus douloureuse. Il expire dans un âge
» où la pensée n'a rien perdu de sa vigueur, et
» lorsque son talent s'était agrandi dans un autre
» ordre d'idées qu'il devait au spectacle extraordi-
» naire dont le monde est témoin depuis douze ans.
» Il laisse malheureusement imparfaits quelques
» ouvrages dont il attendait sa plus solide gloire,
» et qui seraient devenus ses premiers titres dans la
» postérité. Ses mains mourantes se sont détachées
» avec peine du dernier monument qu'il élevait.
» Ceux qui en connaissent quelques parties, avouent

» que le talent poétique de l'auteur, graces aux inspi-
» rations religieuses, n'eut jamais autant d'éclat, de
» force et d'originalité. On sait qu'il avait embrassé
» avec toute l'énergie de son caractère, les opi-
» nions utiles et consolantes sur lesquelles repose
» le système social ; elles ont enrichi, non-seu-
» lement ses pensées et son style de beautés nou-
» velles, mais elles ont encore adouci les souffrances
» de ses derniers jours. Le Dieu qu'adoraient Fénélon
» et Racine a consolé, sur le lit de mort, leur
» éloquent panégyriste et l'héritier de leurs leçons.
» Les amis qui l'ont vu dans ce dernier moment,
» où l'homme ne déguise plus rien, savent quelle
» était la vérité de ses sentimens ; ils ont pu juger
» combien son cœur, en dépit de la calomnie, ren-
» fermait de droiture et de bonté. Déjà même les
» sentimens les plus doux étaient entrés dans ce
» cœur trop méconnu, et si souvent abreuvé d'a-
» mertumes. Les injustices se réparaient. Nous
» étions prêts à le revoir dans ce sanctuaire des
» lettres et du goût, dont il était le plus ferme sou-
» tien ; lui-même se félicitait naguère encore de
» cette réunion si desirée ; mais la mort a trompé
» nos vœux et les siens. Puissent au moins se con-
» server à jamais les traditions des grands modèles
» qu'il sut interpréter avec une raison si éloquente !
» Puissent-elles, mes chers confrères, en formant

» de bons écrivains, donner un nouvel éclat à cette » Académie française qu'illustrèrent tant de noms » fameux depuis cent cinquante ans, et que vient » de rétablir un grand-homme, si supérieur à celui » qui l'a fondée ! »

M. de Laharpe a été enterré dans le cimetière de Vaugirard, près l'hospice de madame Necker. Un de ses amis a dû faire placer sur sa tombe l'épitaphe suivante :

« Ici gissent les dépouilles mortelles de Jean-» François de Laharpe, l'un des quarante de l'Aca-» démie française, et membre de l'Institut national, » décédé à Paris, âgé de soixante-quatre ans, le » 22 pluviôse an 11, ou 11 février 1803.

» Poète, orateur et critique célèbre, ses écrits » dureront autant que la langue française. Géné-» reux et désintéressé, il fut bon parent et bon » ami. Ni l'ambition, ni la crainte, ni aucun desir » de fortune n'ont pu le faire dévier de ses prin-» cipes. Il a supporté avec fermeté dans sa vieillesse, » la douleur et la pauvreté.

» Plein de franchise et de courage, il a montré » combien il est glorieux d'avouer et de réparer » ses fautes.

» Quelquefois trop sévère dans ses jugemens » littéraires, il était prêt à rendre service à l'auteur » même qu'il avait critiqué.

» Sincérement attaché à sa religion et à sa pa-
» trie, il leur aurait sacrifié ses jours : ses veilles
» et ses travaux les ont abrégés.

» Il a eu la pureté du goût de Racine et de Boi-
» leau, et il est mort d'une manière aussi édifiante
» que ces grands-hommes.

» Ses derniers vœux ont été pour que chaque ci-
» toyen s'occupât de soulager les infortunés, et d'en-
» tretenir la paix et la concorde dans son pays.

» Lecteurs, faites ce que vous pourrez pour
» accomplir ces vœux, et priez Dieu pour le repos
» de son âme. »

NOTES.

(1) *Voyez* les héroïdes, intitulées *Réponse d'un religieux de la Trappe à l'abbé de Rancé ; Montézuma à Cortez ; Élisabeth de France à Don Carlos*, etc. ; les tragédies de *Warwick*, *Menzicoff*, *Philoctète*, *Coriolan*, *Virginie*, etc.

Nous rendons l'observation de M. Gaillard, plus sensible dans l'analyse des pièces de M. de Laharpe.

(2) C'est à cette occasion que M. Gaillard, de qui nous prenons ces détails, cite le vers d'Horace, qui peint d'une manière remarquable divers traits du caractère de M. de Laharpe :

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer.

(3) « Cet exemple, dit M. Petitot, est fait pour apprendre aux jeunes gens qui courent la carrière des lettres, » combien ils doivent mettre de mesure dans leurs premiers » écrits, de réflexions dans leurs premières démarches. » Son observation est fort juste ; mais les personnes qui avaient formé un élève qui leur a fait tant d'honneur, n'ont-elles pas eu quelques reproches à se faire d'avoir poussé la vengeance si loin ? Et quels regrets n'ont-elles pas dû avoir quand il fut constaté que Laharpe n'était pas coupable ? Ce qui prouve la bonté de son cœur, c'est que, malgré cet outrage qu'il était difficile d'oublier, il a depuis rendu souvent hommage à ses instituteurs, et surtout à l'Université de Paris, dont il fait un si bel éloge dans son *Cours de littérature*.

Si nous nous sommes arrêtés long-tems à cette anecdote, c'est qu'elle peut donner la clef des défauts qu'on a reprochés à M. de Laharpe.

(4) Les premières héroïdes de Laharpe furent imprimées en 1759, in-12, avec un essai sur ce genre de poésie. Il en publia deux nouvelles en 1760, *Caton à César* et *Annibal à Flaminius*, et deux autres en 1764, *Montézuma à Cortez* et *Élisabeth de France à Don Carlos*.

(5) Le duc de Sudermanie, le prince Henri, le grand-duc de Russie, le duc de Brunswick, le roi de Danemarck actuellement régnant, Gustave III, roi de Suède, et l'empereur Joseph II, etc. assistèrent à différentes époques aux séances de l'Académie française.

(6) De toutes les séances de réception, une des plus mémorables fut celle de M. de Malesherbes, qui, au milieu de la réunion la plus imposante qu'il y ait peut-être eu dans aucune société littéraire, sembla recevoir le même jour le prix du talent et de la vertu, que relevaient encore sa simplicité et sa modestie. Jamais réception n'a été accompagnée d'applaudissemens si nombreux et si unanimes.

(7) Il y eut cependant quelques séances orageuses, qu'il n'est pas de notre sujet de rappeler ici.

(8) *Voyez* au tome III, deuxième partie du *Lycée* (pages 158 et 159), la note où M. de Laharpe rend hommage à l'amitié constante qui a existé entre eux, et à la juste estime qu'ils avaient réciproquement pour leur talent. M. Gaillard a pris pour début de son article sur Laharpe l'origine de cette intimité.

« La différence de nos âges me faisait espérer qu'il me » rendrait l'hommage que je vais lui rendre. Je comptais sur » son amitié pour couvrir ma tombe de quelques fleurs, et » sur son éloquence pour rendre mon nom recommandable » à la postérité. Je me rappelle toujours avec intérêt le jour » où le hasard nous offrit l'un à l'autre, moi déjà ancien » littérateur, lui sortant du collége d'Harcourt, premier

» théâtre de sa gloire, où les prix publics de l'Université, » accumulés sur sa tête, lui promettraient tous les prix aca- » démiques qu'il a remportés depuis. J'étais alors presque le » seul homme de lettres qui le connût. Confident de ses » premiers écrits, j'appliquais dès-lors à sa carrière littè- » raire ce que M. de Voltaire avait dit de la carrière poli- » tique et militaire du Grand-Frédéric :

» Tout de plus loin que je vous vis,
» Je m'écriai : Je vous prédis
» A l'Europe incertaine. »

Des censeurs trouveront peut-être exagéré ce rapprochement, et quelques autres que M. Gaillard a cru devoir se permettre; mais l'amitié est expansive au moment où elle perd un objet de ses affections, et ne calcule guère la mesure des convenances. Où l'exagération est-elle plus excusable que dans un vieillard justement honoré, qui, n'ayant presque plus de pertes à faire, les fait irréparables?

(9) Cet éloge avait été proposé par l'Académie des belles-lettres de la Rochelle, et le prix en fut adjugé à M. Gaillard, dans sa séance publique et extraordinaire du 28 décembre 1768. Il paraît que ce fut M. Dupaty, célèbre avocat-général du parlement de Bordeaux, qui fit les frais de la médaille, frappée d'après un coin particulier, et qui représentait Henri IV avec cette légende : *Henri IV, roi de France et de Navarre, le bien bon ami des Rochellais.* M. de Laharpe avait concouru pour ce prix. « Il envoya (dit » M. Gaillard dans ses *Mélanges littéraires*, que nous allons » imprimer) à l'Académie de la Rochelle un discours plein » des plus grandes beautés; et comptant sur la distance de » Paris à la Rochelle pour qu'on ignorât dans cette dernière » ville qu'il violait la loi de toute Académie, laquelle défend » de se faire connaître avant le jugement, il remplit tout

» Paris de la réputation de son ouvrage, par les fréquentes » lectures qu'il en fit dans des cercles nombreux. Elles lui » attirèrent les plus grands applaudissemens. On le félicitait » d'avance sur son infaillible victoire. Tous lui promettaient » le prix, et c'était, disait-on, la moindre gloire que lui » procurerait cet ouvrage; il se le promettait sans doute lui- » même, et il y était bien autorisé. A la nouvelle du juge- » ment, il se fit un plaisir d'être le premier à m'apprendre » que c'était à moi que le prix était déféré. »

(10) Savant et homme de lettres du plus grand mérite, il avait été *le premier* élu président de l'assemblée constituante, et maire de Paris en 1789. Malgré ses vertus et la bonté de son cœur, il fut en butte aux factions les plus implacables et les plus opposées. On lui a refusé du caractère: il y a lieu de croire qu'il ne périt que pour en avoir montré dans une circonstance remarquable. La mort qu'il subit avec une généreuse résignation, au milieu des plus sanglans outrages, a rendu sa mémoire vénérable à tous ceux que l'esprit de parti n'a pas aveuglés, et nous nous plaisons à être de ce nombre.

(11) Nous donnons sommairement ici les sujets que M. de Laharpe a envoyés aux concours, et les prix qu'il a obtenus.

En 1762 il concourut pour la première fois à l'Académie française, et son ode, *le Philosophe des Alpes*, eut une mention honorable. En 1765 il fut couronné à l'Académie de Rouen pour la pièce de vers intitulée *la Délivrance de Salerne et la Fondation du royaume des Deux-Siciles*. En 1766 *le Poète*, épître en vers, fut le premier prix qu'il remporta à l'Académie française. En 1767, dans une séance de janvier, il eut le prix extraordinaire proposé pour ce sujet: *Sur les malheurs de la guerre et les avantages de la paix;* on peut dire qu'il le partagea avec M. Gaillard; et à la

séance de la Saint-Louis, son *Éloge de Charles V* fut couronné. En 1768 il envoya à deux concours, dont il fut exclus par son indiscrétion. Il avait présenté à l'Académie française la pièce intitulée *les Avantages de la philosophie*, et elle fut rejetée, parce qu'il s'était vanté, avant le jour de la distribution, d'avoir le prix : il avait envoyé la même année son *Éloge de Henri IV* à l'Académie de la Rochelle, et il en fut exclus également (*voyez* la note 9). En 1769 il eut le prix de l'Académie des jeux floraux de Toulouse pour le discours en vers *le Portrait du sage*. En 1771, l'Académie française lui adjugea le prix d'éloquence pour l'*Éloge de Fénélon*. En 1772, nouveau triomphe à la même Académie pour son *Éloge de Racine*. En 1773, son ode sur *la Navigation* fut couronnée par la même Académie. En 1774 il concourut à l'Académie de Marseille pour l'*Éloge de Lafontaine*; mais il n'eut que le premier *accessit*. En 1775, dans le même jour, à la séance de la Saint-Louis, il eut le prix d'éloquence pour l'*Éloge de Catinat*, celui de poésie pour les *Conseils à un jeune poète*, et un *accessit* pour l'*Épître au Tasse*. Enfin, quoiqu'il eût été reçu à l'Académie française en 1776, il concourut comme anonyme en 1779, et son *Dithyrambe aux mânes de Voltaire* fut couronné.

Ainsi, en l'espace de dix ans il remporta onze prix, dont neuf à l'Académie française, sans compter les *accessits*, et deux qu'il perdit peut-être par l'effet de son imprudence.

(12) On est pénétré d'admiration quand on pense que ce grand prince, qui débuta dans l'art de régner au milieu des factions qui menacèrent souvent ses jours, et qui fit de si grandes choses, avait été empoisonné à l'âge de dix-huit ans, et n'eut jamais qu'une santé languissante. Quelle force de tête avec un corps si débile! Quel caractère de bonté, malgré tant de succès! Il fit une seule faute et la répara. En

pesant toutes ces circonstances, qui ne le mettra pas au premier rang de ceux qui ont régné sur la France? Plusieurs ont eu une renommée plus éclatante; mais ils ont eu de plus grandes ressources, et leur activité n'a pas eu à lutter contre un rempérament affaibli. Et sans s'arrêter à cette dernière circonstance, voyez, sous Louis XIV, Condé avoir, à la tête de nombreuses armées, des succès plus brillans que Turenne, et cependant celui-ci, pour avoir tiré un parti sans exemple des faibles moyens qu'on laissait à sa disposition, est proclamé le plus grand capitaine du dix-septième siècle.

Sur Charles VI il se présente une triste réflexion. Né d'un père empoisonné, qui sait jusqu'où cette circonstance a influé sur la folie du fils?

(13) M. de Guibert, auteur d'un essai estimé sur la *Tactique militaire*, et de la tragédie du *Connétable de Bourbon*. Ce militaire, homme de lettres, est mort pour ainsi dire à la fleur de l'âge.

(14) On pourrait rapprocher le morceau de M. de Laharpe, sur la retraite de Catinat à Saint-Gratien, avec celui de Bossuet, sur la retraite du Grand-Condé à Chantilly, dans son oraison funèbre de ce héros, si l'évêque de Meaux, par son éloquence *terrassante* (expression de M. de Laharpe lui-même), n'était pas au dessus de toute comparaison.

(15) Nous ne prétendons pas disculper M. Necker des torts qu'on lui a reprochés; il en a eu, sans doute; mais comme, dans la révolution, nous avons presque tous été acteurs imprudens et intéressés, ou spectateurs passionnés et pusillanimes, c'est à la postérité à juger avec impartialité cet ancien ministre. L'esprit de parti a été jusqu'à lui refuser toute espèce de talent : il en avait, et de plus d'un genre, et il était de plus bienfaisant et généreux.

(16) L'Académie de Marseille a fait imprimer dans une

seule et même brochure le discours qui a remporté le prix, et les deux autres qui en ont le plus approché. Dans l'avis qu'elle a mis en tête de ce recueil, elle se contente de dire qu'elle a fait imprimer ces trois discours *tels qu'ils ont été présentés, sans même se permettre de faire aucune espèce de correction, afin que le public soit en état de vérifier exactement le jugement qu'elle a porté.* Elle ne parle point des *deux mille francs* que M. Necker avait ajoutés à la valeur du prix ordinaire.

M. de Laharpe n'eut que le premier *accessit* à ce concours.

(17) La première représentation eut lieu à Paris le 7 novembre 1763, et M. de Laharpe était né le 20 novembre 1739. *Warwick* eut un très-grand succès. L'auteur reçut de toutes parts l'accueil le plus flatteur. La pièce fut demandée à la cour, et Louis XV, auquel il fut présenté après la représentation, lui témoigna beaucoup de bienveillance, et lui dit qu'il méritait d'être encouragé.

M. de Voltaire, auquel l'auteur avait adressé sa pièce, le félicita par une lettre qui fut rendue publique, et qui ne laissa pas que de contribuer à la réputation du jeune poète tragique. Ce fut à cette époque que commença plus particuliérement la grande liaison de M. de Laharpe avec Voltaire, auquel il s'était fait connaître quelques années avant par le courage qu'il avait mis à défendre ses écrits et sa personne.

(18) Il est assez remarquable que M. de Laharpe attribue également l'humeur intraitable de Jean-Jacques Rousseau à son *orgueil irrité* et à ses talens méconnus. (*Voyez* les fragmens sur Rousseau dans le seizième volume du *Cours de littérature*, à la fin de la première partie.)

(19) Nous donnons ici la liste des pièces dramatiques de

M. de Laharpe, et l'ordre dans lequel elles ont été mises au théâtre. *Warwick*, en 1763 ; *Timoléon*, en 1764 ; *Pharamond*, en 1765 ; *Gustave*, en 1766 ; *Mélanie* fut imprimée pour la première fois en 1770, mais elle ne fut jouée qu'en 1793 ; *Menzicoff*, en 1775, a la cour seulement ; *Jeanne de Naples*, en 1781 ; *Philoctète* et *les Brames*, en 1783 ; *Coriolan*, en 1784 ; *les Muses rivales*, en 1779, et *Molière à la nouvelle salle*, en 1782, à la rentrée des spectacles pour l'ouverture de la nouvelle salle. Le drame de *Barnevel* n'a jamais été représenté ; il est imprimé dans l'édition de 1778 des œuvres de M. de Laharpe.

(20) Les beautés simples et antiques de *Philoctète* ont assuré son succès. Les envieux voulurent d'abord l'attribuer au talent de l'acteur, qui se chargea le premier du rôle de *Philoctète ;* mais cette pièce est restée au théâtre, quoique l'acteur n'y soit plus (*). C'est donc au mérite réel de la pièce, qu'est dû l'accueil constant qu'elle reçoit. Elle est la seule qui, après *Warwick*, ait eu cet avantage. Une singularité de cette pièce, c'est qu'elle n'a pas de rôle de femme ; mais sans amour elle intéresse par sa noble simplicité, en nous reportant aux beaux siècles de l'art tragique chez les Grecs.

(21) M. de Laharpe avait fait de fréquentes lectures de *Menzicoff* dans des sociétés nombreuses ; il avait même eu l'honneur de la lire devant la reine bien avant la représentation, et c'est à cette occasion qu'elle lui fit avoir la pension de 1200 liv. dont jouissait Dubelloy. On prétend que ce fut pour plaire au grand-duc de Russie, dont Voltaire venait

(*) Au grand regret des amateurs. (*Voyez* dans la *Correspondance*, l'éloge que l'auteur fait de M. Larive, au sujet de ce rôle de *Philoctète.*)

de

de lui procurer la correspondance, qu'il conçut l'idée de traiter le sujet de cette pièce. Elle fut mise sur le répertoire du théâtre de la cour pour le voyage de Fontainebleau en 1775, qui fut le plus brillant de tous ceux qu'elle fit sous le règne de Louis XVI. Les *courses de chevaux* et le *spectacle* y avaient attiré une grande affluence d'étrangers de distinction, et surtout de seigneurs russes. Ils assistèrent avec toute la cour à la première représentation de *Menzicoff*, qui fut joué avec une pompe extraordinaire le 10 novembre. La pièce, quoiqu'applaudie, parut beaucoup trop longue, et il n'y a pas de doute que l'auteur ne l'ait retouchée depuis. On a su, dans le tems, que l'ambassadeur de Russie avait demandé, après la représentation, une communication plus ample de la pièce, quoiqu'il eût précédemment assisté à sa lecture. On présuma que c'était pour faire supprimer des passages peu fidèles quant aux faits, ou qui auraient pu déplaire à la cour de Russie. Il est vraisemblable que c'est une des raisons qui en a empêché la représentation à Paris.

(22) Dès avant la première représentation de *Timoléon*, il y avait une cabale furieuse, prête à faire tomber la pièce. Cette pièce n'était pas bonne, mais les trois premiers actes avaient été reçus avec applaudissement, malgré la cabale : malheureusement le quatrième acte, et surtout le dénoûment, qui laissait une impression odieuse contre Timoléon, contribuèrent beaucoup à son peu de succès.

Pharamond fut encore moins heureux. Le jour même de la représentation de cette tragédie, les cabaleurs insultèrent le Kain qui faisait l'annonce d'usage, parce qu'il ne voulait pas nommer l'auteur. Le spectacle fut très-orageux.

Gustave eut à peu près le même sort, quoique cette pièce valût beaucoup mieux que la précédente, et elle ne détruisit pas l'espoir que pouvait donner un jeune homme de vingt-six

ans, qui avait donné *Warwick* deux ans auparavant. Quelques années après, lorsque le roi de Suède, Gustave III, vint à l'Académie française, il parla avec beaucoup d'intérêt à M. de Laharpe de sa tragédie de *Gustave*, et l'engagea à la retoucher. L'auteur le promit; mais il paraît qu'il n'a pas exécuté sa promesse.

La pièce des *Brames* n'était pas sans mérite. La versification en est soignée; beaucoup de morceaux, et surtout le cinquième acte, furent très-applaudis, quoiqu'elle eût été fort mal jouée, et qu'un des principaux acteurs ne sût pas son rôle. L'auteur fut obligé de retirer sa pièce. A la même époque on donnait *le Séducteur*, comédie de M. de Bièvre; ce qui donna lieu à ce calembourg : *Le Séducteur réussit; les bras me tombent.* (Les Brames tombent.)

(23) *Mélanie* fut imprimée pour la première fois en 1770; elle a eu depuis plusieurs éditions. Des personnages religieux sur la scène, tels qu'un curé et une jeune novice, l'aspect d'un couvent, avaient fait défendre la représentation de ce drame, qui n'a paru sur la scène que depuis la révolution; mais l'auteur s'en était dédommagé pendant plusieurs années par des lectures nombreuses, qui lui avaient capté tous les suffrages.

Depuis sa conversion, l'auteur avait fait plusieurs changemens au rôle du curé. On a dit dans le tems, que l'idée du rôle principal lui avait été fournie par un événement fâcheux, arrivé au couvent de l'Assomption. Ce qui n'est pas douteux, c'est que dans celui du curé il a voulu rendre hommage au curé de Saint-André-des-Arcs, M. *Claude Leger*, dont les vertus et la bienfaisance sans bornes ont rendu la mémoire chère à ses paroissiens. Cette observation paraîtra vraisemblable en lisant la note insérée dans les fragmens, où l'auteur dit expressément qu'il a été nourri pendant six

mois par les sœurs de la Charité de Saint-André-des-Arcs, et donne à entendre qu'il a eu d'autres secours.

(24) Cette salle avait été construite par MM. Peyre et de Wailly, deux des plus célèbres architectes de leur tems. Elle fut incendiée, il y a quelques années, à *huit heures du matin*. Aucune salle de l'Europe ne pouvait lui être comparée pour la *coupe intérieure*, qui était un chef-d'œuvre.

(25) Les poésies fugitives de M. de Laharpe sont en grand nombre; elles forment un volume dans l'édition des œuvres de cet auteur, imprimé en 1778, sans compter les morceaux épars dans les journaux, dans l'*Almanach des Muses* et autres recueils, dans sa *Correspondance*, etc. Voici comme M. Gaillard en parle :

« Dans les poésies fugitives de M. de Laharpe, petits poèmes, épîtres, chansons, romans, épigrammes, ou galantes ou satyriques (car il s'en est permis quelques-unes de ce genre), quelle légéreté! quelle variété! quelle correction, sans aucun air de travail! surtout quel goût et quelle grâce! Et c'est surtout la grâce qui fait le prix de ces ingénieuses bagatelles. Toujours l'idée à la fois la plus ingénieuse et la plus naturelle, l'expression la plus simple et la plus heureuse; il plaît encore après M. de Voltaire, parce qu'il plaît par d'autres moyens. »

(26) Il y a lieu de croire que l'auteur a pris l'idée de ce poème dans *le Mercure galant*, comédie de Boursault.

(27) M. de Laharpe a travaillé successivement au *Mercure* et au *Journal de politique et de littérature*. Quand ce dernier journal a été réuni avec plusieurs autres au *Mercure*, il s'est chargé de la rédaction et de la direction de la partie littéraire de ce dernier journal. Il ne l'a quitté pendant quelques années que pour s'occuper de l'abrégé de l'*Histoire des voyages* de l'abbé Prevost et d'autres travaux. En 1789, les

gens de lettres étant menacés, par le malheur des circonstances, de perdre leurs pensions sur le *Mercure*, M. de Laharpe reprit la partie littéraire de ce journal. Il y travaillait encore en 1793, au moment où il fut arrêté au Luxembourg, qui avait été transformé à cette époque en une maison d'arrêt. Depuis sa mise en liberté, il a fourni des articles à un journal qui n'a existé que quelque tems, et au *Mercure* actuel.

(28) M. Gaillard rappelle, au sujet de la critique par fois intraitable de M. de Laharpe, que ses amis mêmes lui appliquaient plaisamment ce vers burlesque :

Gille a cela de bon; quand il frappe, il assomme.

(29) Cette correspondance a été publiée en 1801, en quatre volumes in-8°. Elle remonte à l'année 1775, mais elle ne va que jusqu'en 1784. Il est dit à la fin du quatrième volume, qu'il en doit paraître un cinquième, qui contiendra la correspondance depuis 1785 jusqu'en 1789; mais jusqu'ici ce dernier volume n'a pas été publié.

(30) Personne n'ignore que le *Cours de littérature* a été composé pour les séances du *Lycée* qui fut établi à Paris quelques années avant la révolution, et auquel M. de Laharpe fut appelé par les vœux des administrateurs et du public. Cet établissement a cela de remarquable, qu'il s'est maintenu au milieu des orages de la révolution, et qu'il subsiste encore avec distinction. M. de Laharpe est un de ceux qui ont le plus contribué à son succès. Ses leçons de littérature ont été suivies avec un enthousiasme qui s'est toujours soutenu. C'est dans ce Lycée qu'il a fait l'application de ces grands principes de goût, à l'examen des meilleurs ouvrages, tant anciens que modernes, et il a composé un ouvrage immortel. Il nous a fait sentir en quoi et combien

les Anciens étaient beaux. Les savans n'avaient su qu'admirer et s'extasier, et quand ils avaient voulu toucher à ces beautés pour les faire connaître aux autres, ils les avaient flétries.

M. de Laharpe avait pris, dès 1790, des engagemens pour faire imprimer son *Cours*. Les événemens fâcheux de la révolution ont retardé cette opération pendant plusieurs années. Ce n'est qu'en l'an 7 que les premiers volumes ont été publiés, et les tomes XIII et XIV ne l'ont été qu'après sa mort. Les tomes XV et XVI, qui paraissent aujourd'hui, forment la dernière livraison de tout ce qu'on a pu recueillir du *Cours de littérature*.

(31) On dit que l'on doit publier un fragment considérable du *Poème de la religion*, formant environ quinze cents vers. C'est là que l'on trouve ces portraits de Jean-Jacques Rousseau et de Voltaire, qui ont été publiés dans le *Mercure* et autres journaux. Les voici :

L'un qui, dès sa jeunesse, errant et rebuté,
Nourrit dans les affronts son orgueil révolté,
Sur l'horizon des arts sinistre météore,
Marqua par le scandale une tardive aurore,
Et pour premier essai d'un talent imposteur,
Calomnia ces arts, ses seuls titres d'honneur;
D'un moderne cynique affecta l'ignorance,
Du paradoxe altier orna l'extravagance,
Ennoblit le sophisme, et cria *vérité*.
Mais par quel art honteux s'est-il accrédité?
Courtisan de l'envie, il la sert, la caresse,
Va dans les derniers rangs en flatter la bassesse,
Et jusqu'aux fondemens de la société,
Il a porté la faulx de son *égalité*.
Il sema, fit germer chez un peuple volage
Cet esprit novateur, le monstre de notre âge,

Qui couvrira l'Europe, et de sang, et de deuil.
Rousseau fut parmi nous l'apôtre de l'orgueil :
Il vanta son enfance à Genève nourrie,
Et pour venger un livre, il troubla sa patrie,
Tandis qu'en ses écrits, par un autre travers,
Sur sa ville chétive il régla l'Univers.
J'admire ses talens, j'en déteste l'usage :
Sa parole est un feu, mais un feu qui ravage,
Dont les sombres lueurs brillent sur les débris.
Tout, jusqu'aux vérités, trompe dans ses écrits ;
Et du faux et du vrai ce mélange adultère
Est d'un sophiste adroit le premier caractère.
Tour-à-tour apostat de l'une et l'autre loi,
Admirant l'Évangile, et réprouvant la foi,
Chrétien, déiste, armé contre Genève et Rome,
Il épuise à lui seul l'inconstance de l'homme,
Demande une statue, implore une prison ;
Et l'amour propre enfin égarant sa raison,
Frappe ses derniers ans du plus triste délire :
Il fuit le monde entier, qui contre lui *conspire*,
Il se confesse au Monde, et, toujours plein de soi,
Dit hautement à Dieu : *Nul n'est meilleur que moi.*

L'autre, encor plus fameux, plus éclatant génie,
Fut pour nous soixante ans le dieu de l'harmonie.
Ceint de tous les lauriers, fait pour tous les succès,
Voltaire a de son nom fait un titre aux Français.
Il nous a vendu cher ce brillant héritage,
Quand, libre en son exil, rassuré par son âge,
De son esprit fougueux l'essor indépendant
Prit sur l'esprit du siècle un si haut ascendant,
Quand son ambition toujours plus indocile,
Prétendit détrôner le dieu de l'Évangile.
Voltaire dans Ferney, son bruyant arsenal,
Secouait sur l'Europe un magique fanal,

Que, pour embrâser tout, trente ans on a vu luire.
Par lui l'impiété, puissante pour détruire,
Ébranla, d'un effort aveugle et furieux,
Les trônes de la Terre appuyés dans les cieux.
Ce flexible Protée était né pour séduire :
Fort de tous les talens, et de plaire, et de nuire,
Il sut multiplier son fertile poison.
Armé du ridicule, éludant la raison,
Prodiguant le mensonge, et le sel, et l'injure,
De cent masques divers il revêt l'imposture,
Impose à l'ignorant, insulte à l'homme instruit :
Il sut jusqu'au vulgaire abaisser son esprit,
Faire du vice un jeu, du scandale une école.
Grace à lui, le blasphême, et piquant, et frivole,
Circulait embelli des traits de la gaité :
Au bon sens il ôta sa vieille autorité,
Repoussa l'examen, fit rougir du scrupule,
Et mit au premier rang le titre d'incrédule.

(32) Tous les écrits que M. de Laharpe a publiés depuis l'an 3, à l'exception du *Lycée*, se trouvent chez M. Migneret, Imprimeur-Libraire, rue du Sépulcre, n°. 28, faubourg Saint-Germain, pour lequel M. de Laharpe avait une amitié particulière, et auquel il a légué ses manuscrits et la propriété de ses ouvrages, le *Cours de littérature* excepté, pour le produit en être partagé entre M. Migneret et la personne qui avait donné asyle à M. de Laharpe lorsqu'il fut proscrit au 18 fructidor.

(33) M. de Laharpe avait vendu ce manuscrit à feu M Panckoucke, célèbre Libraire, qui a donné, avant la revolution, un si grand essor au commerce de la librairie, et qu'on a vu à la tête de presque toutes les grandes entreprises de ce genre. Nous citerons entre autres les *Mémoires de l'Académie des sciences* et *ceux des belles-lettres*, le *Répertoire*

de jurisprudence ; l'*Histoire des voyages de l'abbé Prevost, leur Abrégé*, fait par M. de Laharpe ; le *Grand Vocabulaire*, le *Buffon*, l'ancienne *Encyclopédie*, l'*Encyclopédie méthodique*, etc. Il cultivait les lettres autant que ses loisirs le lui permettaient. Il a fait la traduction en prose de *la Jérusalem délivrée* et du *Roland furieux* (*), pour les personnes qui veulent étudier la langue italienne. On lui doit aussi une *Grammaire française*, à laquelle ont concouru plusieurs hommes de lettres du premier mérite, entre autres M. de Laharpe, et quelques écrits sur diverses matières, lesquels ont été publiés dans les journaux. C'est par ses heureuses et intelligentes combinaisons, que le *Mercure* a été, pendant les années qui ont précédé la révolution, le meilleur journal politique et littéraire, et dont M. de Laharpe a rédigé longtems la partie de la littérature. Les entreprises de M. Panckoucke l'avaient mis en liaison avec les gens de lettres et les savans les plus illustres de son tems, et ils ont avoué franchement qu'il n'avait pas peu contribué à leur indépendance et à leur bien-être. M. de Laharpe lui avait donné des témoignages de son amitié en plusieurs circonstances, et leurs fréquentes relations n'ont cessé que par la mort de M. Panckoucke.

N. B. *Le* Commentaire sur Racine *sera imprimé incessamment, avec le texte de ses tragédies.*

La personne qui possède le *Commentaire sur les tragédies de Voltaire*, a aussi dans les mains un exemplaire des premières éditions des *Œuvres* de ce grand poète, dont les marges sont enrichies des observations de M. de Laharpe.

(34) M. de Laharpe a été marié deux fois, et n'a pas laissé de postérité.

(*) Celle-ci en société avec M. Framery.

(35) Quoique M. de Laharpe ait eu l'intention de relever, dans sa *Philosophie du dix-huitième siècle*, tout ce qu'il trouvait de répréhensible dans les nombteux écrits de Voltaire, il n'en a pas moins conservé dans tous les tems un grand attachement pour la mémoire de ce grand-homme, qu'il regardait avec raison comme son maître et son bienfaiteur. Nous avons dit que ce fut à Voltaire et à d'Alembert qu'il dut les premiers fondemens de sa réputation. Non-seulement Voltaire contribua à former le goût de son élève, et à l'encourager dans la carrière qu'il venait d'embrasser, mais il paraît que Voltaire lui donna des marques plus particulières de son amitié. M. de Laharpe avait épousé une jeune personne peu fortunée, et ils furent, pendant plusieurs années, bien loin d'avoir quelque aisance. C'est à cette époque que M. de Voltaire les reçut chez lui, et qu'ils firent un si long séjour à Ferney. Quand ils le quittèrent pour retourner à Paris, il voulut les obliger d'une manière plus utile. M. de Voltaire, tout en courtisant les *Muses* avec assiduité, n'avait pas dédaigné les faveurs de *Plutus*, et il s'en était bien trouvé pour augmentet une fortune qui l'avait mis de bonne heure au dessus du besoin. Pour procuret à son élève le même avantage, il lui obtint, par son crédit, la place de secrétaire intime de M. Boutin, Intendant des finances, place que les intrigues des ennemis de M. de Laharpe, et plus encore son goût pour l'indépendance, ne lui permirent pas de garder long-tems. Depuis, et dans toutes les occasions, M. de Voltaire le recommanda puissamment, et il n'a pas dépendu de la bonne volonté du dernier, que son ami pût se livrer, sans inquiétude de tout autre soin, à ses travaux littéraires. M. de Laharpe a fait plusieurs voyages à Ferney, où il a toujours été très-bien accueilli, et il a entretenu avec Voltaire une correspondance suivie, qui prouve l'inti-

mité qui existait entre eux. Elle prouve de plus que M. de Laharpe, tout en rendant justice au mérite de Voltaire, n'approuva jamais ses dangereuses incartades contre la religion. Lorsque ce grand écrivain se rendit à Paris, quelque tems avant sa mort, M. de Laharpe, devenu son confrère à l'Académie française, fut un des plus empressés à lui faire sa cour, et Voltaire n'a cessé de lui donner des témoignages de sa prédilection jusqu'à ses derniers momens que M. de Laharpe passa assiduement auprès de lui. Personne ne ressentit plus vivement sa perte; il rivalisa avec un grand roi par l'éloge dont il a honoré sa mémoire. Peu de tems après il fit son apothéose dans la comédie des *Muses rivales;* et même, après sa conversion, M. de Laharpe a célébré ceux des écrits de Voltaire, qu'il ne jugeait pas condamnables dans son *Cours de littérature;* il revient souvent sur la beauté de son talent, et il a consacré deux volumes entiers de ce *Cours* à l'analyse de son théâtre.

« Aussi, dit M. Gaillard, fut-il l'ami le plus dévoué, le panégyriste le plus ardent et le plus éclairé du grand-homme qui, selon son expression, *exerçait sur tous les peuples policés la dictature du génie;* il était, dès le berceau, son admirateur né. Cet attachement a influé sur toute sa vie; il a éprouvé que

« L'amitié d'un grand-homme est un présent des dieux. »

Il a eu les mêmes amis et les mêmes ennemis que Voltaire « Nous avons estimé en vous, disait M. Marmontel » à M. de Laharpe en le recevant à l'Académie française, » le zèle qui vous animait pour la défense d'un homme il» lustre qui vous aime et qui vous a comme adopté. Ses en» nemis sont devenus les vôtres, et ses ennemis sont nom» breux..... On eût voulu de vous peut-être une admiration

» muette. Monsieur, le silence est d'un lâche quand c'est à » la reconnaissance, à la justice et à la vérité que la crainte » étouffe la voix. J'ose donc vous féliciter d'avoir été sin- » cère et juste aux dépens de votre repos. Je sais qu'on a » pris ce courage pour de l'orgueil : on eût mieux aimé des » bassesses, et l'on vous en aurait cruellement puni, etc. »

« Des bassesses ! il en était incapable, même à l'égard de celui qui était l'objet de son admiration dans ses relations avec Voltaire, pendant le long séjour qu'il a fait en diverses fois à Ferney : on était quelquefois étonné de son indocilité sur des corrections que M. de Voltaire lui proposait, quand il ne les jugeait pas nécessaires ou justes. Ni l'âge, ni l'expérience, ni la gloire de Voltaire ne lui en imposaient. Pour qu'il se rendît, il fallait qu'il vît évidemment qu'on avait raison. Souvent il proposait lui-même, dans les ouvrages de Voltaire, des corrections ; et si elles n'étaient pas adoptées, il prenait sur lui de les faire. Un jour, jouant un rôle dans une pièce de Voltaire, à Ferney, il fit en plein théâtre un de ces changemens ; on trembla pour le téméraire ; on craignit l'explosion d'un amour propre délicat, irascible, nourri de respects et accoutumé aux déférences : cette fois il fut indulgent. On fut étonné d'entendre Voltaire s'écrier : *Il a raison ! il a raison ! Cela est beaucoup mieux ainsi ; qu'on me corrige toujours aussi bien.*

» Cette cour de Ferney était, à quelques égards, une cour comme une autre. M. de Laharpe y avait des envieux qui représentaient ses hardiesses et ses manières tranchantes comme autant d'irrévérences envers M. de Voltaire. Le grand-homme leur fermait la bouche par ce mot : *Il aime ma personne et mes ouvrages.*

» M. de Voltaire, comme un grand prince, avait des amis de parade et des favoris secrets, et souvent l'ambas-

sadeur décoré n'avait pas le secret des affaires dont il se croyait chargé. Laharpe fut un moment exilé de Ferney. Ce moment fut court, mais pendant sa durée M. de Laharpe sut qu'un de ces amis de parade tenait sur lui des propos peu obligeans : *C'est*, dit-il, *un ministre qui se réjouit de la disgrace d'un favori.* Le favori rentra en grace ; *il aimait la personne et les ouvrages du souverain.* »

(36) Entre autres M. Necker, dont nous avons déjà parlé, et M. de Montmorin. Ce dernier, que nous avons vu périr d'une manière si tragique, avait le cœur droit, l'esprit juste et les meilleures intentions. La confiance qu'il a eue jusqu'à sa mort, en M. de Laharpe, serait une preuve que les opinions de cet illustre écrivain, au commencement de la révolution même, s'étaient renfermées dans le vœu pour des réformes que tout le monde jugeait nécessaires.

(37) Quand le grand-duc de Russie vint à Paris avec son épouse, sous les titres de *Comte* et *Comtesse du Nord*, M. de Laharpe leur fit assiduement sa cour. Ils lui donnèrent plusieurs fois, tant en public qu'en particulier, des témoignages de bienveillance et même d'affection. Lors de leur départ, le grand-duc lui fit présent d'une très-belle tabatière, estimée au moins deux mille écus.

Il fut également accueilli par le roi de Suède, Gustave III, et par l'empereur Joseph II, lorsqu'ils voyageaient en France, l'un sous le nom de comte de Haga, et l'autre sous celui de Falkenstein.

(38) M. de Laharpe ne s'est, à proprement parler, mêlé que de littérature, et voilà pourquoi il la possédait si bien. Il avoue franchement dans plus d'un passage de ses écrits, qu'il était à peu près étranger à la politique, et qu'il n'avait pas la moindre notion des sciences exactes. Il s'est écarté rarement de cette réserve d'un bon esprit.

(39) Nous devons à la vérité, de déclarer que plusieurs personnes en crédit, qui n'approuvaient pas les nouvelles opinions de M. de Laharpe, s'opposèrent à la persécution qui fut suscitée contre lui. Nous avons été nous-mêmes témoins du zèle que mirent à le défendre deux hommes de lettres distingués. L'un (M. François de Neufchâteau), qui était directeur alors, occupe aujourd'hui une place éminente. L'autre (M. Chénier), renommé pout son talent dans l'art de la tragédie, et qui était à la même époque membre du Corps législatif, exerce maintenant une des premières fonctions de l'instruction publique. On nous a même assuré que ce fut particuliérement aux sollicitations de ce dernier, que M. de Laharpe fut redevable de sa liberté après le 9 thermidor.

(40) Notre inviolable attachement pout M. de Laharpe, la reconnaissance que nous devions à sa bienveillante amitié et à ses procédés personnels à notre égard, nous déterminèrent à lui demander une faveut que nous desirions depuis long-tems, celle d'aller le voit et de lui faire hommage de nos faibles consolations. Il nous l'accorda de la manière la plus satisfaisante, et nous nous rendîmes à son asyle avec les précautions nécessaires pour ne pas trahir son secret. En entrant, nous fûmes également frappés de sa sérénité et de la fraîcheur de son teint. Nous lui fîmes compliment sur sa bonne santé : il nous dit qu'il ne regrettait pas la liberté de circuler au dehors, qu'il se portait parfaitement bien, qu'il avait toujours bon appétit, qu'il dormait bien, et qu'une sage distribution de son tems le mettait à l'abri de toute espèce d'ennui. Dans l'été, il se levait d'assez bonne heure, et dans l'hivet, plus tard, parce qu'il ne se couchait alors qu'à minuit. Il ne s'appercevait jamais de la longueur du tems ; il se mettait au travail entre huit et neuf heures du

matin jusqu'à l'heure du dîner qu'il faisait bon, car il avait toujours été un peu gourmand, et il ne s'en cachait pas : le reste de la journée était rempli par ses exercices de piété et par quelques instans de repos, surtout après ses repas. Nous passâmes une soirée avec lui. Sa conversation fut extrêmement intéressante, et aussi variée qu'on peut la supposer avec une tête aussi bien meublée que la sienne. Dans plus de six heures d'entretien, il ne lui échappa pas un mot de malveillance et même de plainte contre ses persécuteurs. Il y mêla de tems à autre des réflexions pieuses, mais sans aucune espèce d'affectation. Nous n'avons jamais mieux apprécié la droiture, la franchise et la bonté de son cœur que dans ce tête-à-tête que nous n'oublierons jamais. On nous servit un souper auquel il ne manqua rien, et dont il prit bien sa part; il y fut d'une gaîté charmante. C'est là que nous vîmes celle qui lui avait donné asyle. Elle est d'un âge fait, et est douée d'une de ces figures de santé que l'on ne voit guère qu'à la campagne. Sa physionomie est ouverte, et a ce caractère de bonté qui prévient en sa faveur; c'est une des plus excellentes personnes que nous ayons connue. Son procédé vis-à-vis de M. de Laharpe était d'autant plus estimable, qu'elle ne le connaissait pas auparavant, que l'esprit d'intérêt n'était entré pour rien dans son calcul, et que, si M. de Laharpe était découvert, elle était exposée à des suites très-fâcheuses pour elle. L'appartement qu'occupait M. de Laharpe ne pouvait pas être grand pour assurer mieux son secret, mais il était assez commode pour une personne seule; il pouvait même donner un lit à un ami au besoin, et dans une chambre séparée. Il était soigné par mademoiselle ****, avec une attention et même une sorte de recherche dont on ne se serait pas douté. Elle seule veillait à tous ses besoins avec une sagacité peu commune, et elle ne se fiait à qui que ce soit

pour la sûreté et la tranquillité de son hôte, surtout quand le domestique de celui-ci était absent. Il ne manquait à M. de Laharpe qu'une seule jouissance, c'était un espace plus grand pour faire de l'exercice. Sa promenade se réduisait à un très-petit jardin, dont heureusement les murs étaient assez élevés pour qu'aucun voisin n'eût la vue sur lui. Il y avait fait pratiquer un berceau proportionné à l'étendue du terrain. C'est sous ce berceau, dont la verdure le récréait, qu'il travaillait dans les beaux jours d'été, n'ayant pour perspective que l'azur du ciel, qui, au milieu du calme le plus profond, lui inspirait ces tournures si énergiques et cette verve de composition qui se remarque dans la *Philosophie du dix-huitième siècle*, et qu'on reconnaîtra sûrement dans les fragmens qui seront publiés de son *Poème de la religion*. Ce ne fut pas sans une vive émotion que nous nous séparâmes de lui, le lendemain matin, lorsque la nuit couvrait encore de ses ombres l'horizon qui nous environnait.

Un des regrets de M. de Laharpe, avant de mourir, était de n'avoir pas reconnu comme il l'aurait desiré, le dévoûment de mademoiselle ****. Il lui a légué, par son testament, la moitié des avantages qui peuvent résulter des manuscrits qu'il a laissés, et de la propriété de ses ouvrages, *le Cours de littérature excepté*. Ce legs ne sera pas infructueux pour remplir les vœux et les intentions de M. de Laharpe.

(41) On avait ordonné à M. de Laharpe des douches et des bains. Pour les prendre, il s'était fait conduire dans la maison de M. Albert, quai Bonaparte, où l'on trouve à cet égard toutes les commodités que l'on peut desirer, qu'on ne peut pas avoir en général chez soi, et où les malades et les infirmes ont l'agrément de se réunir en société quand ils le veulent. Le froid était à cette époque de plusieurs degrés, et M. de Laharpe n'eut pas la force de soutenir ce remède.

Au bout de quelques jours on fut obligé de le ramener chez lui. En rentrant il se mit au lit, et il n'en est pas relevé.

(42) Nous pourrions terminer ces notes en faisant connaître les amis qui ont été fidellement attachés à M. de Laharpe, au milieu de ses infortunes et de ses persécutions, et surtout payer le tribut de reconnaissance à ceux d'entre eux auxquels nous avons des obligations ; mais la modestie des uns et des autres s'y est opposée d'une manière si prononcée, que nous avons cru devoir respecter leur volonté ; et ce n'est pas sans regret que nous nous sommes déterminés à prendre ce parti.

FRAGMENS

FRAGMENS

D'UNE

APOLOGIE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE (1).

M. DE LAHARPE avait commencé une apologie de la religion chrétienne, que la mort ne lui a pas laissé le tems de finir. Il n'en est resté que des fragmens, mais ces fragmens sont d'un grand prix. Je ne sais s'il y a rien de plus dramatique et de plus touchant que le commencement du morceau qu'on va lire : *Un homme a été assez malheureux, etc.* Qu'on me permette de faire encore remarquer cette pensée : *O mon Dieu ! tous vos mystères sont des mystères d'amour, et c'est pour cela qu'ils sont divins. L'homme n'inventerait pas ainsi.* On trouvera souvent dans ces fragmens des choses dignes des *Lettres spirituelles* de Fénélon et des *Élévations à Dieu* de Bossuet, tant la religion peut donner de douceur au sentiment, et de force au génie !

(1) Tirés des numéros du *Mercure de France*, des mois de ventôse et germinal an 11. (*Note de l'Éditeur.*)

Bonté de Dieu dans le mystère de l'Incarnation, ou méditation sur ces paroles : DIEU A TANT AIMÉ LES HOMMES.

Un homme a été assez malheureux pour oublier, pendant quarante ans, la loi d'un Dieu dont il reconnaissait l'existence, et pour blasphémer la religion sainte que ce Dieu est venu lui-même apporter aux hommes. Ce même Dieu, par un miracle de sa grace, le touche en un moment par la lecture des livres saints, qu'il avait toujours négligée; Dieu éclaire son esprit et parle à son cœur. Le voile tombe, et, devenu chrétien, et chrétien pénitent, il reconnaît que sa vie a été une suite des égaremens les plus honteux et les plus coupables, même devant les hommes. Il lève les yeux au ciel, et compare un si long endurcissement à la bonté du Dieu qui l'en a retiré, et qui lui promet encore grace si sa conversion est sincère et durable. Ce contraste effraie sa raison : il ne peut comprendre comment il est possible qu'il obtienne un pardon dont il sent qu'il est si indigne. En songeant à la justice de Dieu, il est prêt à douter de sa miséricorde; mais l'Évangile lui répond par la voix d'un de ses apôtres : *Dieu a tant aimé les hommes, qu'il leur a envoyé son fils, et l'a livré à la mort pour eux.* C'est alors que le pécheur pénitent comprend cet ineffable mystère : sa raison orgueilleuse et aveugle l'avait rejeté; son cœur *contrit et humilié*

le sent profondément. Il croit parce qu'il aime ; il croit parce qu'il est reconnaissant ; il croit parce qu'il voit toute la bonté du Créateur, proportionnée aux misères de la créature. O mon Dieu ! tous vos mystères sont des mystères d'amour, et c'est pour cela qu'ils sont divins. L'homme n'inventerait pas ainsi : cela est trop au dessus de lui : un Dieu seul a pu nous le dire, parce qu'un Dieu seul a pu le faire. Si l'homme refuse de croire, c'est qu'il est ingrat, et il est ingrat parce qu'il est aveugle. O Dieu ! *qui avez tant aimé les hommes*, éclairez les aveugles, et touchez les ingrats.

N'aimez point le monde ni tout ce qui est dans le monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour de Dieu n'est point en lui (1). Pourquoi, a-t-on dit, ne pas aimer les choses du monde, puisque Dieu lui-même nous les a données ? La réponse est aisée : il nous les donne pour notre usage, et c'est un effet de sa bonté. Nous en servir, c'est remplir le dessein de la Providence sur ses créatures ; mais nous y attacher plus qu'à lui ; nous y attacher pour elles-mêmes, c'est évidemment un désordre et une ingratitude. 1°. Un désordre, car toutes les choses de ce monde sont passagères, et notre âme étant immortelle, étant créée par Dieu, et, par une consé-

(1) Saint Jean.

quence nécessaire, pour Dieu, elle se détourne de sa destination naturelle si elle s'attache à tout autre objet qu'à celui pour qui elle est faite, qui peut seul, qui doit seul, qui veut seul la remplir ; elle se dégrade de son origine et de sa noblesse, en ne vivant que pour ce qui est si fort au dessous d'elle. Que dirait-on d'un homme qui se mettrait à marcher à la manière des bêtes pour brouter et paître comme elles ? Ne dirait-on pas que c'est une créature dégénérée ? C'est précisément ce que fait l'âme quand elle se rend esclave du corps et du monde ; elle descend du ciel en terre, renonce à l'un pour se donner à l'autre ; et n'est-il pas juste qu'elle perde pour jamais l'héritage éternel dont elle n'a pas voulu, et que, n'ayant ainsi que ce qui est mutuel, elle soit condamnée à la mort, c'est-à-dire, à la privation de Dieu ? Que l'homme consulte de bonne foi sa conscience, et, sans entrer dans le secret de la justice divine, il sentira par la sienne propre qu'il n'aura rien alors à répondre au juge, et qu'on lui fera le parrage que lui-même a préféré.

2°. C'est une ingratitude ; car qu'y a-t-il de plus ingrat et de plus odieux dans l'homme, obligé de reconnaître qu'il a tout reçu, que d'oublier celui qui lui a tout donné, que d'aimer le bienfait et de ne pas aimer le bienfaiteur ? Quoi ! Dieu, en

vous prodiguant tant de biens, vous a permis d'en user, sous la seule condition de lui en rapporter l'usage et la jouissance, et d'en user sobrement pour votre propre bien, puisque l'intempérance est un mal même dans ce monde; et au lieu d'obéir à cette loi si sage, à ce commandement si paternel, vous vous croirez permis d'abuser de tout, et dispensé à la fois de reconnaissance envers celui de qui vous tenez tout, et d'obéissance à des lois qui sont encore un bienfait de plus! O homme! jugez-vous. *Arguam te et statuam contra faciem tuam.* Ps.

Qu'il me soit permis d'employer une comparaison qui me paraît sensible. Tout le monde, excepté les avares, condamne l'avarice; mais pourquoi? Est-ce la possession et l'usage de l'argent que l'on blâme en eux? Point du tout: c'est l'amour de l'argent, c'est la passion désordonnée qui en fait une idole, et qui empêche le possesseur d'en tirer tout le bien qu'il pourrait se faire à lui-même et aux autres. Voilà ce que tout homme sensé regarde comme une véritable démence. Eh bien! l'amour désordonné pour les créatures quelconques est précisément la même chose: c'est une passion tout aussi désordonnée, tout aussi insensée. En les aimant pour Dieu, vous pouvez à tout moment en faire un usage raisonnable, utile à vous-même

et aux autres ; en les aimant pour elles-mêmes, vous tombez aussitôt dans l'abus de toute espèce, dans tous les excès imaginables, car les passions sont-elles autre chose qu'un excès ? Le besoin devient fantaisie, le plaisir devient emportement, la jouissance devient débauche, l'attachement devient esclavage, les lumières deviennent une curiosité déréglée et insatiable, les talens ne sont plus qu'orgueil et envie. Rien de tout cela n'arriverait si vous vous étiez dit : « Mon Dieu ! je n'ai rien » que je n'aie reçu de vous. Je ne dois donc user » de rien que pour vous en rapporter l'usage, et » régler cet usage selon votre loi ; car tout ce que » m'offre ce monde passera, et vous seul êtes éter- » nel, et vous ne m'avez pas créé pour ce qui » passe, mais pour vous. » N'est-il pas vrai qu'en tenant ce langage et y conformant votre conduite, vous eussiez évité bien des fautes dont vous rougissez malgré vous ? O homme ! jugez-vous.

O mon Dieu ! je sais bien que ces vérités que j'écris sont la condamnation de ma vie entière. C'est vous qui me les avez apprises, et je les avais oubliées si long-tems, et je me croyais éclairé ! Tel est donc l'aveuglement des passions, que je ne comprenais pas même ce qui me paraît aujourd'hui si simple et si clair ! Vous avez daigné m'ouvrir les yeux en un moment. Achevez, ô mon Dieu!

Après m'avoir fait connaître mes fautes, apprenez-moi à les réparer autant qu'il est en moi ; donnez-m'en le tems et les moyens si tel est l'ordre de vos miséricordes, et que l'aveu que je fais ici puisse être utile à mes frères, dont aucun n'a été un aussi grand pécheur que moi, et qu'ils disent avec moi : *Cognovi, Domine, quia æquitas judicia sunt.* « Mon » Dieu, j'ai reconnu que vos jugemens sont l'é- » quité même. »

DE LA PRIÈRE.

La prière ! Quel précieux don s'il était connu ! Quel glorieux privilége s'il était senti ! Il l'a été dans les Saints, parce qu'ils étaient amis de Dieu, et dans les saintes Écritures, parce qu'elles ont été dictées par l'Esprit qui nous apprend à prier. Mais d'ailleurs, combien il est rare de savoir quel présent Dieu nous a fait en nous permettant, que dis-je ? en nous ordonnant de le prier ! Il a voulu que l'homme pût communiquer sans cesse avec lui ; et le peut-il autrement que par la prière, qui n'est jamais que l'invocation ou l'action de graces ? Ainsi donc l'homme seul, sur la terre, a reçu le droit de s'adresser à Dieu. Quel avantage et quelle prérogative ! Sans doute les œuvres de la création, suivant l'expression sublime du prophète, *racontent la*

gloire de l'Éternel, mais elles ne la racontent que pour nous ; elles sont en effet muettes devant lui. Ce langage figuré de l'Esprit-Saint n'est pour nous qu'une leçon et un reproche ; c'est pour accuser notre révolte qu'il peint la docilité des astres qui *ont connu leur levant et leur couchant* (1) ; l'obéissance des étoiles, que Dieu *appelle par leur nom* (2), *et qui répondent : Nous voici.* C'est pour confondre notre insensibilité qu'il atteste le rugissement du lion demandant à Dieu la nourriture qui lui est préparée (3). Il oppose ainsi l'hommage de la nature inanimée, qui apprend de lui à remplir ses devoirs, à l'ingratitude de la créature intelligente, qui oublie les siens. Mais on sait qu'en effet le soleil et les étoiles ne connaissent pas celui qui leur a donné leur lumière, et que le lion des forêts, en recevant de lui la force qui lui assure sa proie, ignore le Dieu qui le nourrit. Dans la réalité des faits, toute la Nature se tait devant Dieu : l'homme seul lui parle, et le murmure des mers, le sifflement des vents, le roulement du tonnerre, et même le bruit épouvantable de ces sphères sans nombre si rapidement emportées dans l'espace immense, et dont le reten-

(1) *Sol cognovit cursum suum.* Ps.

(2) *Omnibus eis nomina tribuit.* Ps. *Adsumus.* Job.

(3) *Catuli leonum rugientes ut rapiunt et quærunt ei Deo escam cibi.* Ps.

tissement nous tuerait s'il n'eût pas été reculé si loin de notre oreille, sans que leur éclat se dérobe à nos yeux ; en un mot, tout ce fracas de l'Univers en mouvement n'est qu'un silence universel si l'homme n'y fait pas entendre la seule voix qui puisse être entendue de Dieu.

ÉLÉVATION A DIEU.

(*Pour le chapitre de la miséricorde.*)

Vous dites, ô mon Dieu ! que vous me pardonnerez : que dis-je ? vous m'assurez que vous m'avez pardonné. *Remisisti impietatem peccati mei.* Vous dites que vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié. *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* Vous dites que vous avez jeté tous mes péchés derrière vous. *Projecisti post tergum tuum omnia peccata mea.* Vous le dites, ô mon Dieu ! et je vous crois, et je dois vous croire, car vous êtes la vérité même. Mais tout-puissant que vous êtes, pouvez-vous faire que ce qui est fait ne soit pas fait ? Otez-moi donc, ô Dieu de miséricorde ! ôtez-moi donc de dessus le cœur ce poids affreux, ce poids qui est sur moi comme une montagne, ce souvenir si amer et si cruel de quarante ans d'iniquité, de souillure, de blasphème, d'égarement, des plus honteux désordres. Ne suis-je

pas écrasé par cet horrible fardeau ? Eh ! si je souffre, ce n'est pas du mal qu'on me fait ; vous savez l'alléger et l'adoucir : graces à vos leçons et à vos secours, je supporte, sans y succomber, la persécution des hommes ; mais ce qui m'accable, c'est le mal que j'ai fait, qui est sans cesse devant mes yeux, et que je ne saurais me pardonner, car il est sans excuse, et personne ne peut en avoir moins que moi. Parce que vous êtes bon, en suis-je moins mauvais ? Que dis-je ? plus vous êtes bon, plus je suis coupable, et cette idée est désolante. A qui aviez-vous fait plus de bien qu'à moi ? A qui aviez-vous donné plus de marques d'une bonté toute paternelle ? Qui a pris soin de moi quand mon père et ma mère m'ont été enlevés ? *Pater meus et mater mea dereliquerunt me, Dominus autem assumpsit me.* Pauvre et orphelin, j'ai été nourri du pain de votre charité (1). Vous m'avez prodi-

(1) L'auteur, à l'âge de neuf ans, a été nourri six mois par les sœurs de la Charité de la paroisse Saint-André-des-Arcs, et l'on sait que jusqu'à l'âge de dix-neuf ans il a été élevé et nourri par charité. (*Note de l'Auteur.*)

Cette note est écrite de la main même de l'auteur ; et voilà l'homme à qui l'on reproche tant d'orgueil ! Au reste, tout le monde sait que M. de Laharpe appartenait à des parens honorables, et qu'il ne fut élevé chez les sœurs de la Charité que par manque de fortune, et non par défaut de naissance. (*Note des Rédacteurs du Mercure.*)

gué, comme à plaisir, tous les bienfaits imaginables, tous les avantages et toutes les jouissances de la société. Quel usage en ai-je fait? J'ai tourné tout contre celui qui m'avait tout donné. Terre et ciel, rendez témoignage contre moi! Créatures de mon Dieu, élevez-vous contre l'enfant dénaturé; il ne vous démentira pas. Dites toutes ensemble : Le voilà celui que son Dieu avait comblé de biens, et il a méconnu son Dieu; il a méprisé sa loi; il s'est servi de ses dons pour l'outrager. Il ne lui est pas venu une fois dans la pensée de rendre gloire à celui de qui seul il tenait tout. Il s'est fait lui-même son Dieu : il a dit, en regardant les biens qui l'environnaient; il a dit, dans l'enflure de son cœur : C'est moi qui ai fait tout cela; c'est à moi que je dois ce que je suis : je suis mon ouvrage. Il s'est déclaré l'ennemi du Dieu son bienfaiteur, puisqu'en reconnaissant l'existence de ce Dieu, il a été l'ennemi de sa loi. Hommes qui détestez les ingrats, le voilà le plus abominable des ingrats!

Eh bien! mon Dieu, que puis-je répondre à ces cris qui m'accusent, à ces cris que ma conscience répète? Ah! si je ne considérais que votre justice, je l'invoquerais moi-même contre moi : je vous dirais : Frappez, Dieu juste! écrasez l'ingrat qui vous a rendu le mal pour le bien, et la haine pour l'amour. *Posuerunt adversùm me mala pro*

bonis et odium pro dilectione meâ. Faites-moi tout le mal que j'ai mérité, mais qu'au moins je ne sois plus, s'il est possible, cet ingrat que tout le monde doit abhorrer. Otez-moi à tout, mais ôtez-moi mon péché, ôtez-moi ma honte. *Aufer à me opprobrium et contemptum.* Otez-moi la haine de moi-même, et le souvenir de mes fautes : pour m'y dérober, je me précipiterais dans les enfers si je ne savais que le supplice des enfers est de vous haïr, ô mon Dieu ! et ce supplice est le seul au dessus de mes forces. J'oserai dire plus : Il est le seul au dessus de mes iniquités à présent que vous m'avez fait connaître, et mes iniquités, et le Dieu qui me les a pardonnées. Je suis prêt à tout, résigné à tout; je puis tout souffrir, ô Dieu bon ! quoique je sois la faiblesse même, si ce n'est de renoncer à vous aimer. Oh ! cet amour, qui est mon seul bien, on ne me l'ôtera pas; car c'est vous, mon Dieu, qui me l'avez donné, et ce n'est pas vous qui me l'ôterez. C'est le plus beau présent que vous puissiez faire à vos créatures, et vous seul pouviez le leur faire. Mais cet amour même, ô mon Dieu ! ne sert qu'à me faire sentir avec plus d'horreur et d'amertume combien je suis criminel envers vous; et plus je vous aime et dois vous aimer, moins je puis supporter l'idée de vous avoir tant offensé.

Mais je vous entends me répondre, ô mon Dieu ! « De quoi te plains-tu ? Tu te reproches tes » ingratitudes, et certes tu as bien raison ; mais ne » crains-tu pas d'être encore ingrat en ce moment » même ? Que me demandes-tu ? De t'ôter le sou- » venir de tes fautes, qui à présent est amer pour » toi ; mais si tu pouvais en perdre un moment le » souvenir, si tu étais assez malheureux pour les » oublier jamais, c'est alors que je m'en souvien- » drais de nouveau, et que ma justice me rappel- » lerait ce que ma seule miséricorde peut effacer. » Quand le père de famille, dans mon évangile, » court au devant de l'enfant ptodigue qui re- » vient à lui, c'est pour l'embrasser et le faire » asseoir à sa table. Il ne lui fait pas le plus léger » reproche ; il est sûr de ceux que le malheureux » enfant se fait à lui-même ; il se réjouit de le » recevoir à sa table, quoiqu'il revienne de la » table des pourceaux ; mais l'infortuné s'est re- » connu indigne même de manger avec les der- » niers esclaves du père de famille. Je suis ce père, » et je connais le cœur de mon enfant ; car c'est » moi qui le lui ai donné : irais-je le frapper de » mes reproches quand je l'ai frappé de ma » grace ? Est-ce moi qui ferai saigner ses blessures » quand il vient à moi pour être guéri ? Tu sais » par toi-même si ton Dieu est capable d'accabler

» le pécheur qui se jette dans ses bras. N'est-ce
» pas moi qui ai dit : Le Seigneur relève ceux qui
» tombent, et redresse ceux qui sont brisés ?
» *Allevat Dominus omnes qui corruunt, et erigit*
» *omnes elisos.* C'est le Seigneur qui conduit les
» pas de l'homme, et qui détermine son voyage ;
» et alors, si l'homme tombe, il ne se brisera
» pas, parce que le Seigneur étend sa main pour
» le soutenir. *Apud dominum gressus hominis diri-*
» *getur et viam ejus volet ; cùm ceciderit, non*
» *collidetur, quia Dominus supponit manum.* Et
» qui sait mieux que moi que l'homme pécheur, à
» qui je me suis manifesté, ne supporterait pas
» les rayons de ma justice si je ne prenais soin
» moi-même de les tempérer par ceux de ma mi-
» séricorde ? Quand je parlais, dans ma gloire, à
» Moïse et aux Patriarches, ils tombaient par terre,
» saisis de frayeur, et s'écriaient qu'ils allaient mou-
» rir, parce qu'ils avaient vu le Seigneur ; et c'é-
» taient des justes ! Que sera-ce du pécheur ? Mais
» si je suis *la vérité*, je suis aussi *la vie* ; et il n'y a
» que l'impie que je tue du souffle de ma bouche.
» *Spiritu oris sui interficiet impium.* Je suis auprès
» de celui à qui j'ai parlé, et je ne veux pas qu'il
» meure du repentir que je lui ai donné pour qu'il
» vive. Ce repentir est sa punition ; mais il est le
» seul remède à ses maux ; c'est le fer qui déchire

» la plaie, mais qui empêche qu'elle ne soit mor-
» telle. Il doit y rester jusqu'au dernier jour, et
» ose dire que ma main ne s'occupe pas d'en
» adoucir l'atteinte, que je ne verse pas sans cesse
» l'huile et le baume qui diminuent la douleur et
» préviennent la corruption. Ce baume, c'est mon
» amour ; c'est l'amour que j'ai moi-même mis
» dans ton cœur, ce don surnaturel qui n'est pas de
» l'homme, mais de moi. Et si tu aimes ton Dieu,
» comment te pardonnerais-tu de l'avoir tant of-
» fensé? Mais il pardonne, lui, et a promis de
» pardonner à celui qui l'aime, et celui qui l'aime
» doit tout souffrir avec joie pour mériter ce par-
» don. Tu as peine à concevoir que je puisse par-
» donner en effet de si longues et de si énormes
» offenses ; mais tu ne dois pas non plus le con-
» cevoir : c'est le secret de ma bonté. Il ne t'est
» pas plus donné de comprendre combien je suis
» bon, que de savoir combien tu es mauvais ; et
» pourtant il n'y a rien dans toi qui ne soit fini, et
» tout est infini en moi ; mais c'est que l'homme
» n'est pas plus fait pour se connaître lui-même,
» que pour connaître le Dieu qui l'a créé : c'est moi
» qui *sonde le cœur et les reins* ; c'est moi qui con-
» nais l'homme, parce que je connais mon ouvra-
» ge ; l'homme, il n'a rien que je ne le lui donne,
» il ne sait rien que je ne le lui apprenne, il ne

» peut rien qu'en moi et par moi ; il doit donc
» toujours prier, toujours demander, et j'ai pro-
» mis de ne rien refuser à qui demande avec sou-
» mission et confiance, et ma parole n'est pas vaine;
» j'ai été jusqu'à dire *que je ferais la volonté de ceux*
» *qui me craignent ; Voluntatem timentium se faciet ;*
» et je l'ai mille fois prouvé. L'orgueil ne conçoit
» pas cette bonté d'un Dieu, mais l'orgueil est tou-
» jours loin de moi : il n'y a que l'humble qui s'en
» approche, et à qui j'aime à me communiquer ;
» et la véritable humilité ne se sépare pas de la
» confiance filiale : tu sembles douter que je puisse
» anéantir son péché ! Ne l'ai-je pas dit mille fois
» par mes prophètes ? N'ai-je pas dit à Israël que
» quand même sa robe d'iniquité serait rouge
» comme l'écarlate, je la rendrais blanche comme
» la neige ? (*Isaïe.*) Le péché n'est-il pas le fils de
» l'enfer et le père de la mort ? et mon Verbe divin
» ne doit-il pas être vainqueur de la mort et de
» l'enfer ? Mais ce triomphe ne sera consommé
» que dans la Jérusalem céleste, et tu es encore
» dans la terre d'épreuve et de châtiment. Mes
» Saints n'ont-ils pas péché, et plusieurs même
» gravement péché ? Le mal et le péché entrent-ils
» dans ma demeure, où il n'entre rien de souillé ?
» Ne suis-je pas assez puissant, dans ma bonté,
» pour purifier mes enfans ? Mon amour n'est-il
» pas

» pas un feu immense dans lequel toute iniquité » sera consumée, et dans lequel tous mes élus » vivront éternellement ? »

Que puis-je dire, ô mon Dieu ! si ce n'est que je ne suis qu'erreur, ignorance et misère, et que vous n'êtes que lumière, puissance et bonté ? Pardonnez, ô mon père ! car votre enfant indigne vous offense jusque dans son repenrir. Je vous aime, ô mon Dieu ! mais qu'il s'en faut encore que je vous aime comme il faut vous aimer ! Que je suis loin encore de cette véritable confiance qui accompagne le véritable amour ! Et pourquoi ? C'est que je ne suis pas même un véritable pénitent, car je vous demande ce que vous n'accordez qu'à vos justes. Donnez-moi les sentimens de votre prophète, le modèle des vrais pénitens : que je vous dise avec le même cœur que David : Il m'est bon que vous m'ayez humilié, afin que j'apprisse vos justices. *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas.* Bien loin de porter avec peine ce poids d'humiliation, je dois le benir, parce qu'il me rappelle sans cesse mon néant et votre grandeur, mes fautes et votre bonté, mes iniquités et votre sainteté. Si j'ai été assez insensé pour vous méconnaître si long-tems, le mal est dans ma volonté perverse ; et si vous avez daigné m'éclairer et me rappeler à vous, gloire à vous seul, ô mon Dieu ! car tout ce

qu'il y a en moi de mal est de moi, et tout ce qu'il y a de bon est de vous; et n'est-ce pas là ma consolation, mon espérance et mon bonheur? Si je plie sous le fardeau de mes péchés, qui sont montés jusque par-dessus ma tête, *supergressa sunt caput meum*, votre Verbe divin, mon rédempteur, ne daigne-t-il pas le partager? et pour empêcher qu'il ne m'écrase, ne vous offre-t-il pas sans cesse le sacrifice de son sang versé pour moi de toute éternité? N'est-ce pas là le mystère de son amour? Et serait-ce à moi de le comprendre? Nous est-il permis de savoir combien vous avez aimé vos créatures? *Sic Deus dilexit mundum!* Je m'anéantirai donc dans ma reconnaissance comme dans mon humiliation. Je vous dirai: Mon Dieu! c'est le partage de vos bienheureux de connaître votre bonté, autant du moins que vous voulez la manifester à vos créatures; car vous seul pouvez vous connaître parfaitement, et vous seul êtes dans le secret de vos perfections. Le degré de félicité dont vous faites jouir les habitans du ciel, est en proportion de ce que vous leur communiquez de votre essence, et vous avez de quoi remplir ainsi leurs desirs et leurs jouissances pendant toute votre éternité; c'est ainsi qu'ils seront à jamais rassasiés. *Satiabor cùm apparuerit gloria tua.* Et moi, qui suis dans une vallée de larmes; moi, dans les chaînes du corps et sous

le joug du péché, prétendrais-je à ce qui est le partage du ciel quand je devrais depuis si long-tems être dans les enfers si vous m'aviez fait justice ? Ne suis-je pas mille fois trop heureux que vous ayiez voulu faire de moi un de ces miracles de votre miséricorde, que vous signalez quelquefois pour envoyer l'espérance aux plus grands pécheurs ? Ils diront : Qui a péché plus que lui ? et pourtant Dieu a eu pitié de lui. De qui donc n'aura-t-il pas pitié ? Ainsi vous tirez le bien du mal même ; ainsi toutes vos voies ne sont que miséricorde et vérité. *Universæ viæ Domini misericordia et veritas.* Que je sois donc humilié, ô mon Dieu ! et que vous soyiez glorifié ; que je sois vil aux yeux des hommes par mes iniquités ; soyez grand à leurs yeux par vos miséricordes. A vous, Seigneur, la grandeur et la puissance ; à vous la gloire, la victoire et la louange. *Tua est, Domine, magnificentia et potentia, et gloria atque victoria et tibi laus. Amen.*

DE LAHARPE.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XVI,

PREMIÈRE ET DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE III. *Diderot*..... Page 1
SECTION PREMIÈRE. *Commencemens de cet écrivain*.....Ibid.
SECTION II. *Les Pensées philosophiques.* 14
SECTION III. *Lettre sur les aveugles, à l'usage des clairvoyans*..... 63
SECTION IV. *L'interprétation de la Nature, et les principes de philosophie morale*.... 87
SECTION V. *De l'Éducation publique*... 130
SECTION VI. *Code de la Nature*..... 170
SECTION VII. *Vie de Sénèque*..... 295

FRAGMENS.

SUR Boullanger..... 314
SUR le Système de la Nature..... 318
SUR Jean-Jacques Rousseau..... 333
SUR les Confessions..... 348
DE Jean-Jacques Rousseau..... 352

Pour l'histoire de la philosophie du dix-huitième siècle..... 372
EXTRAIT d'un plan sommaire d'éducation publique, et d'un nouveau cours d'étude, publié en janvier 1791, dans le Mercure de France. 377
TABLE ANALYTIQUE..... 419
NOTICE HISTORIQUE sur la vie et les œuvres de M. de Laharpe..... 739
NOTES..... 817
FRAGMENS d'une Apologie de la religion chrétienne..... 841

FIN DE LA TABLE.

ERRATA DU TOME XVI.

Page 8, *ligne* 3, *Mangagol*, *lisez* : *Mangogul*, et corrigez ainsi le même mot répété dans cette page et la suivante.

Page 69, *ligne* 23, contre, *lisez* : entre.

Page 97, *ligne* 13, peux, *lisez* : veux.

Page 119, *ligne dernière*, peut ne laisser, *lisez* : ne peut laisser.

Page 125, *ligne* 10, *mercem*, *lisez* : *mercedem*.

Page 126, *ligne* 20, être avec raison, *lisez* : être une raison.

Même page, *ligne* 25, très-absurde, *lisez* : trop absurde.

Page 145, *dernière ligne*, Desmarets, *lisez* : Desmares.

Page 152, *ligne* 9, l'application, *lisez* : l'explication.

Page 164, *ligne* 4, le vers ci-après d'Horace a été mutilé; au lieu de

Est quidam prodire fames, si non datur ultrà.

lisez:

Est quàdam prodire tenus, si non datur ultrà.
HOR. Epist. 1.

Page 168, *ligne* 11, c'est trop, *lisez* : c'est trop tôt.

Page 229, *ligne* 18, et à moins, *effacez* et.

Page 231, *ligne* 22, formée, *lisez* : formés.

Page 261, *ligne* 12, le, *lisez* : ce.

Page 264, *ligne* 20, et que, *effacez* et.

Page 282, *ligne* 20, le, *lisez* : les.

Page 342, *ligne* 17, *tout est mal*, *lisez* : *tout y est mal*.

Page 348, *ligne* 8, je suis, *lisez* : je sens.

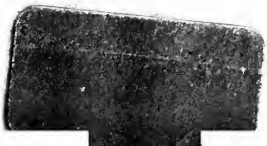
Page 375, *ligne* 3, ce qui n'est, *lisez* : ce qu'il n'est.

Page 567 (Table analytique), *lignes* 27 et 28, ce qui fut l'occasion, *lisez* : ce qui fut pour lui l'occasion.

Page 671, *lignes* 24 et 25, ont une gravité, *lisez* : a une gravité.

Page 722, *ligne* 27, *Viriate*, femme de Sertorius, *lisez* : *Viriate*, reine de Lusitanie.

3547

Digitized by Google

149
E
38